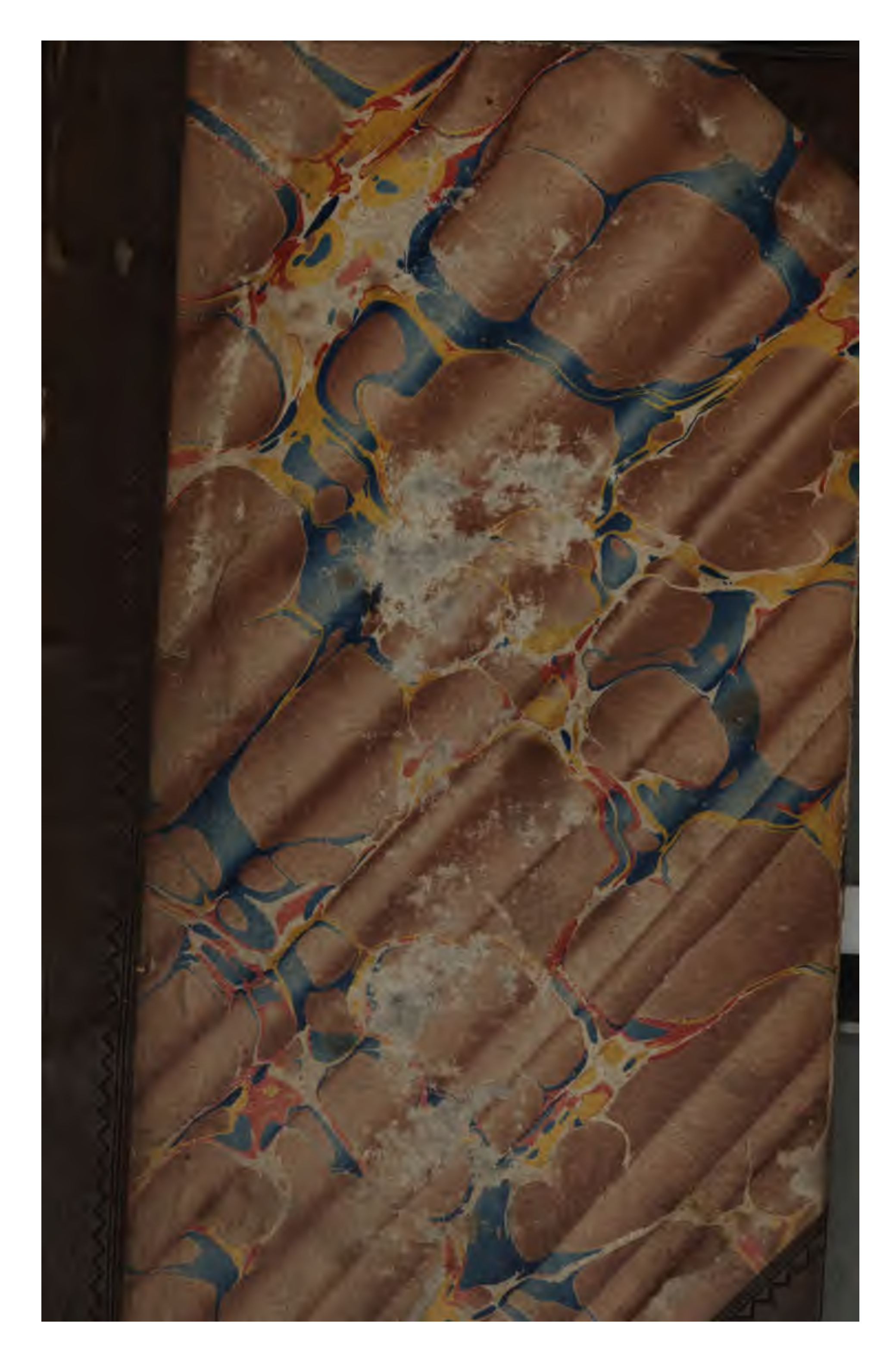
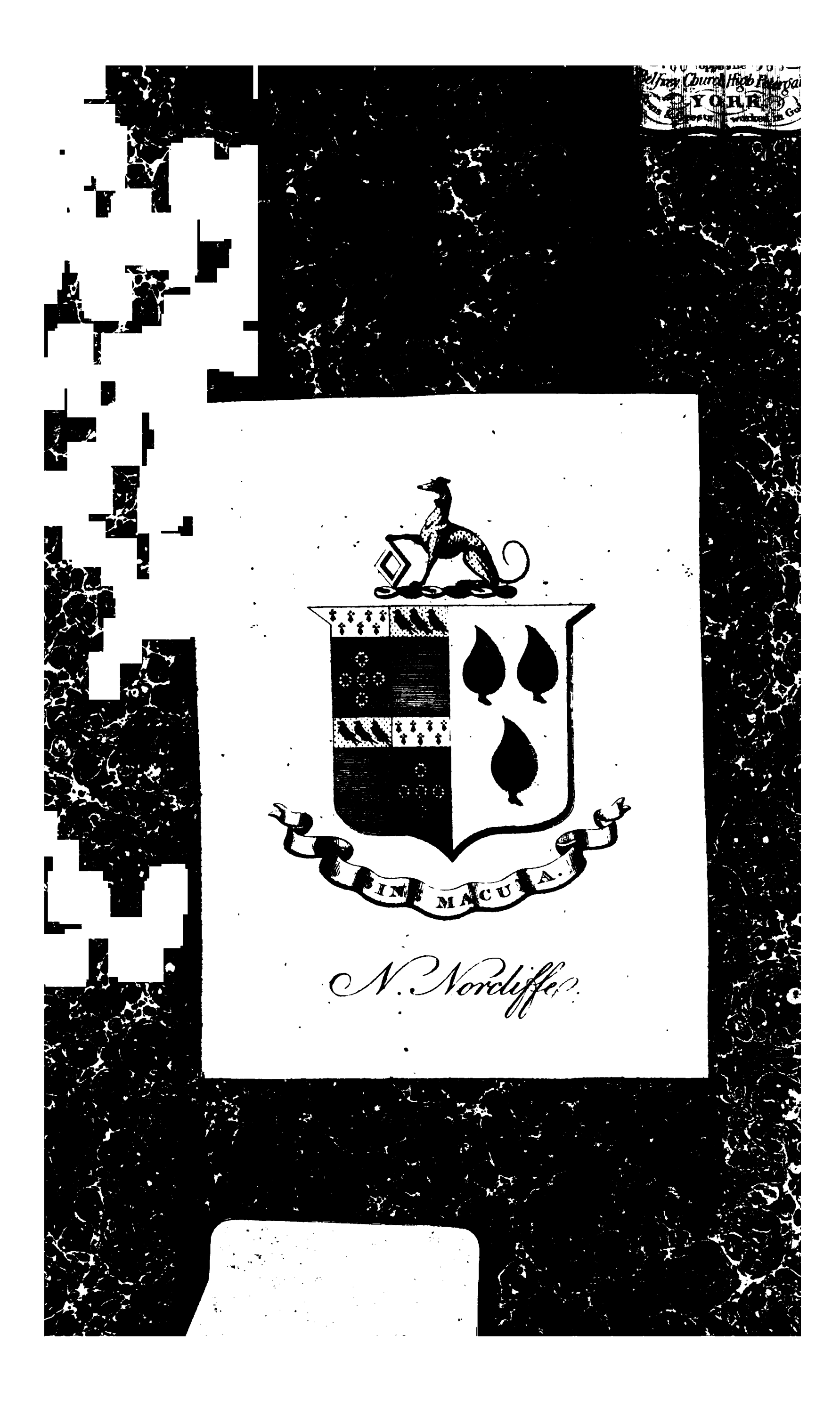



YORK
MACU
N. Norcliffe


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, etc.

T. III.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE,

ADRESSÉE

A UN SOUVERAIN D'ALLEMAGNE,

DEPUIS 1770 JUSQU'EN 1782,

PAR LE BARON DE GRIMM

ET PAR DIDEROT.

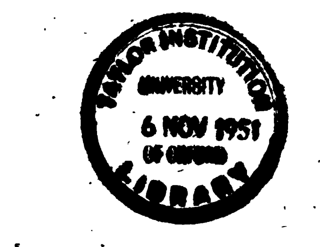
Seconde Édition, revue et corrigée.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ F. BUISSON, LIBRAIRE, RUE GILLES-CŒUR, N°. 10.

1812.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
6 NOV 1951
OF OXFORD
LIBRARY

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE, CRITIQUE, etc.

JANVIER 1774.

Paris, 1er janvier 1774.

M. l'abbé de Condillac, après avoir fini l'éducation du prince de Parme, eut la permission de rendre publics les différens ouvrages qu'il avait composés pour l'instruction de ce prince. Il en avait déjà fait imprimer six gros volumes in-8°, quand tout à coup, sans qu'il ait pu en soupçonner ni la cause ni le motif, son édition a disparu. On ne lui a laissé ni manuscrit, ni exemplaires complets, et il n'a jamais su à la réquisition de qui s'est faite cette saisie. Le hasard m'a fait tomber entre les mains trois volumes de cet ouvrage : l'un des trois, l'*Art de penser*, est pris presque en entier de son *Essai de l'Origine des Connaissances humaines*. Cet ouvrage est trop

généralement connu pour qu'il soit besoin de le rappeler. J'oserai dire seulement qu'il me semble que M. l'abbé de Condillac ne l'ayant pas copié servilement, et l'ayant seulement adapté et refondu pour l'exécution d'un nouveau plan, il aurait pu le rendre moins sec et ne pas parler sans cesse au lecteur au lieu de parler à son élève.

Le volume qui traite de l'Histoire est de M. l'abbé de Mably, frère de M. l'abbé de Condillac. Quelque estimables que soient toutes ses productions, nous n'avons rien vu de lui qui nous ait paru écrit avec autant de force et de chaleur. Ses vues politiques se portent presque toujours sur de vieilles chimères; elles manquent de justesse, d'étendue et de précision. Sa philosophie est austère, dure et sèche : son style tient de sa philosophie. Il n'est point de janséniste plus entêté de la grâce efficace, qu'il ne l'est de certains principes dont l'application est devenue parfaitement impossible; mais, après être convenu de ses torts, on ne saurait lui refuser une connaissance profonde de l'histoire, et surtout de l'histoire de France, une critique très-impartiale, des maximes pleines de justice et de probité, une candeur à toute épreuve. Il me semble donc que si j'étais roi (Qui n'a pas l'impertinence de se placer quelquefois sur le trône comme La Beaumelle?) je serais fort fâché d'avoir l'abbé de Mably pour mon ministre; mais j'en ferais, ce me semble, assez volontiers mon confesseur. Il ne m'apprendrait jamais à bien faire; mais il *m'empêcherait,* je crois, souvent de faire le mal.

VERS *sur une Chaise de parfilage donnée par Mme du Deffant à Mme de Luxembourg.*

Par M. NECKER.

Sur l'air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Vive le parfilage,
Plus de plaisir sans lui;
Cet important ouvrage
Chasse partout l'ennui.
Tandis que l'on déchire
Et galons et rubans,
L'on peut encor médire
Et déchirer les gens.

Autrefois dans la vie
L'on n'avait qu'un amant;
Maintenant la folie
Est d'en changer souvent.
On défile et partage
L'amour comme un ruban,
Et même au parfilage
On met le sentiment.

Tel qui lit une page
Peut paraître un savant,
S'il a du parfilage
Le secret imposant.
La plus petite idée
Qu'on attrape en passant,
Étant bien parfilée,
Tiendra lieu de talent.

Les comédiens italiens ont donné, le 7 décembre dernier, la première représentation des *Trois Frères Jumeaux vénitiens*, pièce italienne en quatre actes et en prose, du sieur Colalto Pantalon.

Cette pièce a un succès prodigieux et très-mérité : elle est parfaitement bien intriguée. L'idée en est prise du conte des *Trois Bossus* des *Mille et un Quart d'heure*. La ressemblance qu'elle peut avoir avec les *Menechmes* et les *Frères Jumeaux*, de Goldoni, n'ôte rien au mérite de l'auteur, qui a surpassé ses modèles; mais le point sur lequel on ne saurait lui donner trop d'éloges, est la perfection incroyable avec laquelle il joue lui-même les trois rôles des frères Zanetto. Le changement de sa figure, de sa voix, de son caractère, qu'il varie de scène en scène, suivant que chacun des trois personnages l'exige, est une chose incompréhensible et ne laisse rien à désirer. Cette pièce, qui n'est point écrite, qui n'est qu'un canevas, est parfaitement jouée par le sieur Colalto, par la dame Bacelli, qui fait le rôle d'Eléonore, et par le sieur Marignan, qui joue le commissaire avec une vérité et un comique bien au-dessus de Préville dans le *Mercure galant*. Ils ont, de plus, l'avantage de varier leur jeu et leurs discours à chaque représentation; et l'ivresse soutenue du public pour cette pièce entretient encore la verve des acteurs.

De tous les opéras que l'on a donnés pour les fêtes de la cour, *Céphale* est celui qui a fait le plus de plaisir, et ce n'est pas en faire un grand éloge. Le poëme est de M. de Marmontel, et la musique de M. Grétry. Le succès de cet ouvrage a paru jusqu'à présent au-dessous de la réputation des deux auteurs. Mais ce n'est qu'à Paris que ces grandes causes sont jugées en dernier ressort, et nous attendons ce jugement suprême pour avoir l'honneur de vous en rendre compte. Le poëme, qui a été imprimé, selon l'usage, pour Versailles, a trouvé des juges fort sévères. On n'a point su assez de gré à M. de Marmontel de la complaisance qu'il a eue de couper et de hacher ses vers pour les rendre plus propres à l'expression musicale. Mademoiselle Arnoud a même eu la méchanceté de dire que la musique de *Céphale* lui paraissait beaucoup plus française que les paroles. Le mot latin *aura*, que le poëte a cru devoir conserver en français, a prêté à d'autres jeux de mots, parce qu'il a rappelé *ora pro nobis*. Mais toutes ces plaisanteries du moment ne détruisent point l'intérêt qu'inspire un bon ouvrage. La première scène du second acte, où Flore surprend adroitement le secret de l'Aurore, est conçue d'une manière fort ingénieuse, et les détails en sont charmans; mais celle où Céphale vient faire de longues excuses à Procris de l'avoir tuée, a paru passablement ridicule à tout le monde.

Comme il est probable qu'elle sera corrigée, nous en citerons ici quelques traits.

CÉPHALE.

Et tu meurs de ma main.

PROCRIS.

Je chéris encor cette main;
Donne-la-moi.

CÉPHALE.

Non.

PROCRIS.

Donne, donne...

CÉPHALE.

Pardonne, hélas! pardonne
A l'erreur de ma main.

PROCRIS.

Tu m'aimais, je pardonne
A l'erreur de ta main.

L'erreur de ma main n'est sûrement pas, dans cette situation, le mot du cœur: *Bonus aliquando dormitat Homerus*; mais du moins fallait-il un peu mieux choisir son moment.

M. le baron d'Espagnac nous a donné l'*Histoire de Maurice, comte de Saxe*, en deux vol. in-8°. Il n'y a guère d'histoire qui puisse offrir aux militaires des instructions plus intéressantes que celle du maréchal de Saxe. On devait lire celle-ci avec une prévention d'autant plus favorable, que l'auteur a eu l'honneur d'être témoin de la plupart des exploits dont il parle, et qu'il a même

eu beaucoup de part à la confiance de son héros. Mais l'ouvrage ne répond guère à ce qu'il semblait promettre. Malgré tous les éloges qui lui ont été prodigués par le *Mercure* et par M. de Voltaire, on l'a trouvé d'une sécheresse et d'une stérilité rebutantes. Plusieurs officiers distingués m'ont même assuré que les relation militaires qui forment l'objet principal du livre sont toutes si mal digérées, qu'il n'est guère possible d'en profiter. On m'a dit, à cette occasion, que le comte de Saxe, quelque grandes qualités qu'il eût d'ailleurs, appréciait souvent assez mal les hommes. Plus on est sûr de sa propre grandeur, et moins on a peut-être d'intérêt à mesurer le mérite des autres.

Les Comédiens français ont donné, le 15 de ce mois, la première représentation de *Sophonisbe*, tragédie de Mairet, réparée à neuf par M. de Voltaire. Comme elle est imprimée depuis plusieurs années, nous n'en détaillerons point ici le plan. On sait que l'ouvrage de Mairet a joui long-temps de la plus grande réputation. C'est la première pièce régulière qui ait paru sur le Théâtre Français. Elle fut jouée en 1633 pour la première fois. Trente ans après, lorsque Corneille traita le même sujet, son succès se soutenait encore, et Corneille ne l'éclipsa point. Il en parle avec beaucoup d'éloges, on peut dire même avec une sorte de respect, tant l'âme de ce grand homme, uniquement occupée de la gloire et des progrès de son art,

se trouvait élevée au-dessus de toutes les faiblesses de l'envie et de l'amour-propre.

M. de Voltaire, en se permettant de faire plusieurs changemens à la tragédie de Mairet, en a conservé le fond. L'ancien amour de Massinisse la veuve de Syphax, la lettre écrite par cette Carthaginoise à Massinisse; la douleur de Syphax et sa mort, tout le caractère de Scipion, la catastrophe qui produit un des plus beaux coups de théâtre qu'il y ait sur la scène, tout cela se trouve dans l'ancienne Sophonisbe.

Cependant, malgré l'antique réputation de cette pièce, malgré la vive adoration du siècle pour celui qui a bien voulu la rétablir sur notre théâtre, il n'a tenu à rien qu'elle ne soit tombée à plat. Les quatre premiers actes ont paru extrêmement faibles. En effet l'action, toujours languissante, y semble arrêtée à tout moment, et ne se reprend qu'avec peine. On les écouta pourtant assez tranquillement, soit par respect, soit par ennui. Ce n'est qu'au cinquième acte que la patience du parterre, déjà lassée, oublia tous les égards dus au grand homme dont les ouvrages font depuis si long-temps notre gloire et nos délices. Quelques vers d'une familiarité choquante excitèrent des huées impitoyables, et il n'y eut que la beauté du dénoûment qui sauva la pièce d'une chute complète.

Le Kain, chargé du principal rôle, de celui de Massinisse, s'imagina, sans doute, qu'il fallait attendrir le public pour le faire revenir de sa

mauvaise humeur. Il vint annoncer la seconde représentation d'une voix douce et tremblante, avec un geste qui semblait implorer l'indulgence et la pitié. Cela réussit. Il fut applaudi par le parterre avec le transport qui le saisit toutes les fois qu'on a l'air de le compter pour quelque chose. Mais les amis de M. de Voltaire ont trouvé tous, avec raison, que ce lazzi tragique était des plus indiscrets, pour ne pas dire des plus impertinens.

La supériorité avec laquelle il vient de jouer à la seconde représentation, doit expier une faute qui fut sûrement peu réfléchie. On a retranché du cinquième acte tout ce qui avait déplu, de sorte que cet acte, qui était déjà fort court, se trouve réduit à une seule scène; mais elle est superbe, et la pièce s'est si bien relevée, qu'on espère qu'elle pourra se soutenir encore quelque temps.

Quoique la nouvelle Sophonisbe soit peut-être le plus faible ouvrage de M. de Voltaire, on y trouve encore plusieurs endroits où l'on reconnaît la manière sublime du peintre d'Alzire et de Mahomet. Voici les traits qui ont été le plus applaudis :

Massinisse demande à ses Numides :

> Pourrions-nous jusqu'à lui (Annibal) nous frayer des chemins ?

Alamar répond pour eux :

> Nous vous en tracerons dans le sang des Romains.

Dans la même scène Massinisse dit encore :

> Vous savez en ces lieux combien Rome est haïe,
> Et tout homme est soldat contre la tyrannie.

Sophonisbe, qui revoit Massinisse dans les fers,

Terminez tant d'indignes alarmes.....
J'ai deux fois dans un jour passé du trône aux fers.

Massinisse est déjà empoisonné; il a consenti à la mort volontaire de Sophonisbe, ne pouvant plus la soustraire autrement à l'esclavage des Romains. Scipion croit qu'il n'est troublé que par la douleur de se voir séparé d'elle.

SCIPION.

Vous pleurez?

MASSINISSE.

Qui? moi! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
Que votre âme subjugue et que vous oublierez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

Dans ce moment Sophonisbe paraît étendue sur une banquette; un poignard est enfoncé dans son sein.

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide! elle est devant tes yeux:
La connais-tu?

SOPHONISBE, *à Massinisse.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter le fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre et je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *en se retournant.*

Je vous la rends, Romains; elle est à vous.

SCIPION.

Hélas !

Malheureux, qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant ses forces.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ces bras tout sanglans viens essayer tes chaînes ;
Approche. Où sont tes fers ?

Il y a sûrement peu de tableaux, au théâtre, d'un plus grand effet. Mais conçoit-on que dans ce même ouvrage, M. de Voltaire, qui a relevé si scrupuleusement toutes les expressions familières de Corneille, en ait laissé échapper un si grand nombre ? Nous n'en remarquerons que quelques-unes, parce qu'elles ont nui le plus à l'intérêt du poëme.

SCIPION, *en montrant à Massinisse le traité fait avec lui.*

Voilà ma signature, et voilà votre seing.

LA CONFIDENTE *de Sophonisbe.*

Et permettez du moins qu'en son appartement,
La reine, à qui je suis, reste libre un moment.

SCIPION, *dans l'instant qui précède le dernier coup de théâtre.*

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine.

Personne ne nous a mieux appris que M. de Voltaire à sentir le ridicule *de ces familiarités déplacées, de ces prétendues naïvetés* qui ont été si long-temps à la mode. Mais est-il juste que nous le punissions de nous avoir rendu trop difficiles ? Et pour éviter ces petites taches que le goût du siècle juge avec tant de sévérité, ne

perd-on pas souvent un temps qu'on ferait mieux d'employer à s'occuper des parties les plus essentielles à la perfection du théâtre?

On peut, sans injustice, accuser le public de manquer souvent de discernement dans ses éloges et dans sa critique. Celui qui a applaudi à dix-neuf représentations d'*Orphanis* a-t-il le droit de huer une vingtaine d'expressions hasardées dans un ouvrage rempli de beautés devant lesquelles il est resté muet?

On a remarqué depuis dix ans un changement très-sensible dans les jugemens du parterre des différens spectacles. Presque tout y réussit, et rien n'y est délicatement senti. Il lui arrive souvent même de prendre grossièrement le change sur ce qu'on lui présente, comme il vient de faire dans une des plus belles situations de Sophonisbe. Lorsque Scipion vient ordonner à Massinisse de livrer sa femme aux Romains, Massinisse, sans pouvoir, sans défense, prend tout à coup une résolution atroce, qui était écrite dans le silence et dans le jeu de Le Kain, à ne s'y pas méprendre. *Oui, je la livrerai,* dit-il d'un air terrible. Le public, bon homme et crédule, ayant pris cette résolution à la lettre, a hué le pauvre Massinisse, indigné de son ingratitude; et lorsqu'on apporte le cadavre de Sophonisbe, il lui a fallu l'aveu même de Massinisse pour comprendre qu'il était l'assassin de sa femme. Mais il a en revanche applaudi cette situation à la seconde représentation, comme elle devait l'être.

Les pauvres auteurs, tout effarouchés de la bizarrerie de leurs juges, ne savent à qui s'en prendre, et en accusent tout le quartier Saint-Honoré et du Palais-Royal, depuis que la Comédie française est établie aux Tuileries; mais indépendamment de ce que ce changement était sensible avant cette époque, c'est que les autres spectacles, qui n'ont point changé de place, éprouvent la même révolution. Les anciens opéras comiques et vaudevilles de la foire Saint-Laurent ont aujourd'hui autant de succès et sont plus suivis que ceux de Sedaine, de Philidor, de Grétry. Enfin, nous autres habitans de la Butte-Saint-Roch, nous ne souffrirons jamais qu'on nous décrie ainsi, et nous ne cesserons de réclamer contre une imputation aussi injuste; nous comptons même prendre à partie le premier auteur que nous prendrons sur le fait, et nous lui prouverons que les progrès rapides qu'a faits le luxe sont la seule cause de ce changement; nous irons même jusqu'à avancer qu'ils s'opposent quelquefois aux progrès du théâtre. En effet, le parterre était composé, il y a quinze ans, de l'honnête bourgeoisie et des hommes de lettres, tous gens ayant fait leurs études, ayant des connaissances plus ou moins étendues, mais en ayant enfin. Le luxe les a tous fait monter aux secondes loges, qui ne jugent point, ou dont le jugement, au moins, reste sans influence: c'est le parterre seul qui décide du sort d'une pièce. Aujourd'hui cet aréopage est composé de journaliers, de garçons perruquiers, de mar-

mitons : qu'attendre de pareils sujets? et peut-on se méprendre à la cause des disparates de leurs jugemens?

Depuis l'exemple du fameux Robeck, on n'a guère vu de suicide commis avec plus de sang froid, avec plus de gaieté, que celui de deux jeunes dragons qui se sont tués le jour de Noël, dans un cabaret à Saint-Denis, près de Paris. Ils y étaient venus la veille, demander à souper et à coucher. Le matin, après avoir payé leur dépense, ils vont se promener dans la ville. A midi ils reviennent, dînent dans leur chambre avec une brioche et du vin. Ils redescendent, et demandent une seconde bouteille avec du papier. Quelque temps après, on entend du bruit dans la maison; l'aubergiste monte à leur chambre, il trouve la porte fermée en dedans, il frappe inutilement; alors effrayé, il envoie chercher les officiers de justice, qui se transportent chez lui. Les deux dragons sont trouvés morts, chacun à un bout de la table, d'un coup de pistolet qu'ils avaient mis dans leur bouche. Deux écrits qu'on vit à la place du dragon de Belsunce, en expliquant les motifs de leur résolution, peignent toute la tranquillité que leur âme conserva jusqu'au dernier moment.

A M. de Clérac, *officier de dragons du régiment de Belsunce, à Guise en Picardie.*

« Pendant votre séjour à Guise, vous avez paru
» m'honorer de votre amitié; il est temps que je

» vous en remercie. Je crois vous avoir dit plusieurs » fois, dans nos conversations, que mon état actuel » me déplaisait; cet aveu était sincère, mais pas » exact. Je me suis examiné depuis plus sérieuse» ment, et j'ai reconnu que ce dégoût s'étendait » sur tout, et que j'étais également rassasié de tous » les états possibles, des hommes, de l'univers en» tier, de moi-même; de cette découverte il a » fallu tirer une conséquence.

» Lorsqu'on est las de tout, il faut renoncer à » tout. Ce calcul n'est pas long, je l'ai établi sans le » secours de la géométrie; enfin, je suis sur le » point de me défaire du brevet d'existence que » je possède depuis près de vingt ans, et qui m'a » été à charge pendant quinze.

» Au moment où j'écris, quelques grains de » poudre vont briser les ressorts de cette masse » de chair mouvante que nos orgueilleux sem» blables appellent le roi des êtres.

» Je ne dois d'excuse à personne: je déserte, » c'est un crime; mais je vais me punir, et la loi » sera satisfaite. J'avais demandé à nos supérieurs » une prolongation de congé pour avoir l'agré» ment de mourir à tête reposée; ils n'ont pas » daigné me répondre: j'en serai quitte pour me » dépêcher un peu plus tôt.

» Je mande à Bard de vous remettre quelques » cahiers que j'ai laissés à Guise, et que je vous » prie d'accepter. Vous y trouverez quelques » morceaux de littérature assez bien choisis; ils » suppléeront au mérite personnel qu'il m'aurait

» fallu pour obtenir une place dans votre sou-
» venir.

» Adieu, mon cher lieutenant; soyez constant
» dans votre amour pour Saint-Lambert et pour
» Dorat. Du reste, voltigez toujours de fleur en
» fleur, et continuez d'enlever le suc de toutes
» les connaissances comme de tous les plaisirs.

Pour moi j'arrive au trou
Que n'échappe fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.

» Si l'on existe après cette vie, et qu'il y ait du
» danger à la quitter sans permission, je tâcherai
» d'obtenir une minute pour venir vous l'ap-
» prendre. S'il n'y en a point, je conseille à tous
» les malheureux (c'est presque dire à tous les
» hommes) de suivre mon exemple.

» Si vous écrivez quelquefois à M. Cerisi, sa-
» luez-le de ma part; je lui dois à tous égards de
» la reconnaissance.

» Lorsque vous recevrez cette lettre, il y aura
» tout au plus vingt-quatre heures que j'aurai cessé
» d'être, avec l'estime la plus sincère, votre plus
» affectionné serviteur *Bourdeaux*, jadis élève
» des pédans, puis aide-chicane, puis moine,
» puis dragon, puis rien. »

Le Testament de Bourdeaux et d'Humain.

« Un homme qui meurt avec connaissance ne doit rien laisser à désirer à ceux qui lui survivent. Nous sommes dans ce cas plus qu'aucun

autre. Notre intention est d'empêcher que nos hôtes ne soient inquiétés, et de faciliter la besogne à ceux que la curiosité, sous prétexte de formalités et de bon ordre, transportera ici pour nous rendre visite.

» *Humain* est le plus grand de nous deux, et moi, *Bourdeaux*, je suis le plus petit. Il est tambour-major de Mestre-de-camp-général dragons, et moi je suis simplement dragon de Belsunce.

» La mort est un passage; je m'en rapporte au procureur fiscal de Saint-Denis, et à son premier clerc, qui va lui servir d'adjoint pour faire une descente de justice. Ce principe, joint à l'idée que tout doit finir, nous met le pistolet à la main. L'avenir ne nous offrait rien que de très-agréable, mais cet avenir est court.

» *Humain* n'a que vingt-quatre ans: pour moi, je n'ai pas encore quatre lustres accomplis. Aucune raison pressante ne nous force d'interrompre notre carrière; mais le chagrin d'exister un moment pour cesser d'être une éternité, est le point de réunion qui nous fait prévenir, de concert, cet acte despotique du sort.

» Enfin le dégoût de la vie est le seul motif qui nous la fait quitter.

» Si tous les malheureux pouvaient être sans préjugés, et regarder leur destruction en face, ils verraient qu'il est aussi aisé de renoncer à l'existence, que de quitter un habit dont la couleur nous déplaît. On peut s'en rapporter à notre expérience.

» Nous avons éprouvé toutes les jouissances, et même celle d'obliger ses semblables; nous pouvons nous les procurer encore, mais tous les plaisirs ont un terme, et ce terme en est le poison. Nous sommes dégoûtés de la scène universelle; la toile est baissée pour nous, et nous laissons nos rôles à ceux qui sont assez faibles pour vouloir les jouer encore quelques heures; quelques grains de poudre viennent de briser les ressorts de cette masse de chair mouvante que nos orgueilleux semblables appellent le roi des êtres.

» Messieurs de la Justice, nos corps sont à votre discrétion; nous les méprisons trop pour nous inquiéter de leur sort.

» Quant à ce qui nous reste, moi, Bourdeaux, je laisse à M. de Rhulières mon épée d'acier; il se souviendra que l'an passé, presque à pareil jour, il eut l'honnêteté de m'accorder de l'indulgence pour un nommé Saint-Germain qui lui avait manqué. La servante de cette auberge, l'*Arbalestre*, prendra mes mouchoirs de poche et de cou, ainsi que les bas que j'ai sur moi et autres linges quelconques. Le reste de nos effets sera suffisant pour payer les frais d'information et de procès-verbaux inutiles qu'on fera à notre sujet. L'écu de trois livres qui restera sur la table payera la demi-bouteille que nous avons bue. A Saint-Denis, ce jour de Noël 1773. Signé, *Bourdeaux* — *Humain.*

» Il y a encore une bouteille de surplus, qu'on prendra sur nos effets. Signé, *Bourdeaux.* »

Ces deux pièces sont très-authentiques, et nous

ont paru dignes d'être conservées. Elles sont peut-être un exemple des ravages qu'une philosophie trop hardie peut causer dans des têtes mal disposées, ou qui n'ont reçu qu'une instruction superficielle. Mais au risque de diminuer l'intérêt que pourrait inspirer la résolution singulière et romanesque de nos deux héros, nous sommes obligés d'avouer que depuis long-temps l'un et l'autre étaient notés sur les registres de la police d'une manière peu honorable pour leur conduite et pour leurs mœurs. Il est donc à présumer que le dégoût de la vie n'est pas le seul motif qui les a déterminés à s'en débarrasser. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'admirer, dans leur extravagance même, ce nerf, cet élan qui n'appartient qu'aux âmes fortes, et dont l'expression a toujours quelque chose de sublime et d'imposant.

Toutes les choses de la vie, disent nos dragons philosophes, *ont un terme, et ce terme en est le poison.* Si cette pensée présente au premier coup d'œil une face assez vraie, l'expérience la plus commune ne prouve-t elle pas combien elle est fausse dans le fond? D'abord, il est une infinité de plaisirs qui ne nous sont agréables qu'autant que nous en prévoyons la fin; et de ce nombre sont tous ceux qui tiennent à une grande agitation, et qui ne sont presque destinés qu'à nous rendre plus sensibles aux douceurs du repos. Il en est d'autres dont la jouissance nous absorbe tellement, qu'il nous devient impossible de leur supposer un terme; et cette illusion est sans doute

le premier bonheur de la vie, parce qu'elle en étend les limites à l'infini, parce qu'elle nous donne, pour ainsi dire, un avant-goût de l'immortalité. Tout le monde sait par cœur cette belle sentence du Père de famille : *La passion voit tout éternel, et la nature veut que tout finisse.* Mais qu'importe que la nature ait mis un terme à tout, pourvu que la passion ne le voie point? N'est-ce pas d'elle, n'est-ce pas de son prestige seul que dépend le plus souvent notre plus grande infortune ou notre plus grande félicité ? Le secret du bonheur serait donc peut-être de régler notre imagination, de lui donner une tournure heureuse, de lui apprendre à grouper et à colorer tous les objets qui nous entourent, comme ils doivent l'être pour former un tableau agréable ; de lui enseigner enfin cette magie de la perspective, au moyen de laquelle le pinceau éloigne ou rapproche à son gré les objets qui peuvent nous intéresser le plus.

J'ai le plus profond respect pour Caton, qui ne veut pas survivre à la liberté de sa patrie. J'ai l'admiration la plus vive pour Pétrone, qui emploie les derniers instans que lui accorde Néron, à se jouer de la vie et du monstre qui prononça l'arrêt de sa mort. J'aime, j'adore Socrate, qui, au milieu de ses amis, attend tranquillement la ciguë que lui prépare la haine d'un sénat injuste; mais tous ces grands exemples d'une mort héroïque ne m'ôtent rien de l'estime que j'ai pour la vie. Qu'une philosophie atrabilaire parle de ce bien avec mé-

pris! j'aime mieux celle qui m'apprend à en jouir, et je pense que malgré toutes les déclamations du monde il faut convenir au moins de ces deux vérités :

La première, que le sentiment de notre existence, la jouissance de notre être est notre premier bonheur, puisque toutes les affections agréables dont nous sommes susceptibles n'ont point d'autre principe ni d'autre mesure.

La seconde, qui n'est qu'une suite de la première, c'est que ce sentiment ne nous quitte presque jamais; qu'il s'attache à nous, même dans nos souffrances, et qu'il équivaut presque seul à tous les maux dont cette vie est mêlée. Rien de plus philosophique que le mot du valet de Sidney:

Aujourd'hui l'on est mal; on sera mieux demain :
En quelque état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être.

Lorsque ce sentiment s'affaiblit, lorsqu'il commence à s'éteindre, est-ce encore la peine de calculer s'il est heureux de vivre ou non? Ce calcul n'a peut-être jamais été fait avec plus de sens et de bonhomie que par un habitant des Petites-Maisons de Zurich; il est vrai qu'il était plutôt imbécile que fou. On lui laissait toute sa liberté, et jamais il n'en avait abusé. Tous ses plaisirs se bornaient à l'emploi de sonner les cloches de la paroisse; mais lorsqu'il fut devenu vieux, soit qu'il fût réellement moins propre à remplir cette fonction auguste, soit que la jalousie et les brigues qui règnent dans les républiques pénètrent jusque

dans leurs hôpitaux, le malheureux fut dépossédé de sa charge. Ce coup le plongea dans le dernier désespoir; mais, sans le témoigner par ses plaintes, il alla trouver le maître des hautes œuvres, et lui dit avec cette tranquillité sublime qu'inspire une résolution bien déterminée : « Je » viens, mon cher monsieur, vous demander un » service. Je sonnais les cloches, je n'étais bon » qu'à cela dans ce monde; on ne le veut plus. » Faites-moi le plaisir de me couper la tête; si je » le pouvais, je vous en épargnerais la peine. » Et en même temps il se mit en état de recevoir le service obligeant qu'il demandait avec tant d'instance.

Le magistrat, à qui cette scène fut rapportée, en fut touché et voulut récompenser, jusque dans le dernier de ses citoyens, la passion d'être utile. On le rétablit dans les honneurs de son emploi, on lui donna seulement quelque aides pour le soulager, et il mourut en sonnant les cloches.

Vie du Dante, avec une notice détaillée de ses ouvrages; par M. de Chabanon, de l'Académie des Inscriptions. Cette petite brochure, qui devait faire partie d'un ouvrage plus étendu sur l'état des lettres en Italie dans le XIIIe et dans le XIVe siècle, est une des meilleures choses que M. de Chabanon ait faites. Elle est remplie d'observations intéressantes et fort agréablement écrites; mais on a trouvé plus d'esprit dans la manière dont l'auteur rassemble les traits les plus

remarquables de la vie du Dante. Que de goût dans la critique qu'il fait de ses ouvrages, et de talent dans les morceaux qu'il en a traduits!

Nous savions que le divin Dante fut un homme assez malheureux; qu'il naquit au milieu des troubles excités par les factions des Guelfes et des Gibelins, des Noirs et des Blancs; qu'il fut prieur de Florence; qu'après avoir été long-temps témoin des calamités qui désolaient sa patrie, il en devint lui-même la victime, et qu'il passa la plus grande partie de ses jours dans l'exil et dans l'infortune; mais ce que l'on ne savait pas aussi bien, c'est que dès l'âge de neuf ans il éprouva toutes les agitations et tous les malheurs de l'amour. On trouve, sur cette partie de sa vie, les détails du monde les plus naïfs et les plus touchans dans un petit ouvrage intitulé *Vita Nuova*, où le Dante fait lui-même toute l'histoire de la passion qui occupa sa première jeunesse. L'extrait qu'en donne M. de Chabanon est plein d'intérêt.... Mais en voulant nous faire connaître sa comédie de *l'Enfer*, ne juge-t-il pas plusieurs morceaux avec trop de prévention pour le goût de notre siècle? Sans vouloir justifier le Dante de toutes les extravagances dont il a rempli son poëme, ne faut-il pas avouer qu'il y a beaucoup d'images qui, pour paraître révoltantes dans une langue, ne le sont pas dans une autre? C'est ce que M. de Chabanon paraît avoir oublié quelquefois. Le tableau des criminels se roulant dans l'ordure serait sans doute insoutenable, quelque bien qu'il fût traduit; mais soyez

un moment Italien, transportez-vous un moment dans les temps du Dante, et voyez ensuite s'il n'y a pas quelque chose de très-original et de très-plaisant dans ces deux vers :

Vidi un col capo si di merda lordo
Che non parea sera laïco o clerico.

Et dans ceux-ci, où il dépeint des criminels dont la tête a tourné sur leurs épaules :

E'l pianto de gli occhi
Le natiche bagnava per lo fesso.

L'idée est folle, horrible ; mais elle est énergique, et l'expression en est si simple, si heureuse, qu'elle lui ôte presque tout ce qu'elle a d'ignoble.

FÉVRIER 1774.

Paris, 1er février 1774.

Si nous n'avons pas eu l'honneur de vous entretenir plus tôt de la dernière exposition des tableaux au Louvre, c'est que nous avons eu long-temps l'espérance de voir remplir cette tâche par une main plus exercée que la nôtre. Forcés d'y renoncer, nous croyons devoir au moins vous rendre compte des différens écrits qui ont paru à ce sujet.

Le Dévidoir du Palais-Royal n'est qu'un tissu de platitudes et d'injures grossières.

La Vision du Juif Ben Esron, etc., sans être beaucoup plus instructive que le *Dévidoir*, est au moins plus modeste et plus décente. On en a surtout trouvé l'idée heureuse; mais elle n'est point à l'auteur. Ce n'est qu'une mauvaise copie du *Petit Prophète de Bœhmischbroda.*

Il y a plus de sens et plus de gaieté dans *l'Eloge des Tableaux, suivi de l'Entretien d'un lord avec M. l'abbé A.* Cette brochure est l'ouvrage d'un jeune homme nommé Dodet, et, si je ne me trompe, son coup d'essai. Elle n'annonce qu'une connaissance très-superficielle de l'art; mais elle a le mérite de peindre avec assez de naturel et de vérité la confusion, l'embarras, les propos du salon, et les différens jugemens que le public de

tous les états a portés sur les chefs-d'œuvre de nos artistes. Cela ressemble prodigieusement aux proverbes de M. Carmontelle ; et la ressemblance est même si frappante, que plusieurs personnes y ont été trompées. Il est difficile de dire à qui l'on doit plus de complimens, au bonheur du modèle ou au choix de ses imitateurs.

De tout ce qui a paru dans le dernier salon, il n'y a guère que *les Dialogues sur la peinture* qui méritent l'attention des connaisseurs. C'est une critique infiniment sévère, souvent peut-être même injuste. On voit que la vengeance et l'indignation l'ont inspirée. Cependant, à travers les sarcasmes et le fiel qu'elle distille, on découvre une recherche attentive des secrets de l'art, et d'excellentes vues sur les causes qui en ont arrêté les progrès parmi nous. Ce livre est attribué à M. Renou, agréé de l'Académie royale de Peinture, beaucoup plus connu par la chute de sa tragédie de *Térée* que par la médiocrité de ses tableaux; mais, à moins que le dépit, qui produit souvent de si beaux miracles, n'ait tenu tout seul la plume pour lui, nous croyons le soupçon peu fondé. L'extrême liberté avec laquelle cet ouvrage est écrit l'a fait défendre rigoureusement. Nous avons eu toutes les peines du monde à le déterrer, et ce n'est que depuis peu de jours que le hasard nous l'a procuré.

M. de Beaumarchais, qui était l'horreur de tout Paris il y a un an, et que chacun, sur la parole de

son voisin, croyait capable des plus grands crimes; M. de Beaumarchais, dont tout le monde raffole aujourd'hui, dont chacun prend la défense d'après ses écrits; ce M. de Beaumarchais, enfin, avait fait une comédie en prose et en quatre actes, intitulée le *Barbier de Séville.* Elle allait être jouée les jours gras de l'année dernière, au Théâtre français, lorsque son aventure avec M. le duc de Chaulnes l'obligea de la retirer. Depuis un an il occupe le public, et nommément depuis quatre mois. La publication de ses Mémoires a fait en sa faveur une révolution si subite et si complète, que les comédiens ont voulu en profiter pour donner *le Barbier de Séville*, bien assurés du succès dans la disposition où étaient les esprits.

O le joli enfant que le peuple français! Comme il se dépite quand on l'agace! comme il se radoucit, et comme il est bon quand on le fait rire!...

Pour revenir à M. de Beaumarchais et à son Barbier, on n'a pas plus tôt su qu'il allait être joué, que les uns ont dit que sa pièce était l'histoire de son procès; que le principal personnage se nommait *Guzman;* il était clair que c'était le nom de son juge. D'autres disaient: C'est un homme qui fait des affaires pour de l'argent. Oh! cela sera divin. Comme ces propos, tout faux qu'ils étaient, ne laissaient pas de s'accréditer, la police nomma un censeur extraordinaire, attendu que le censeur ordinaire est le sieur Marin, qui avait bien approuvé la pièce il y a un an, mais qui, se trouvant partie de M. de Beaumarchais,

ne pouvait plus juger son ouvrage. La pièce a donc été censurée avec la plus grande rigueur, et l'on n'y a pas trouvé un mot applicable à sa situation présente. Elle devait être représentée le samedi, douzième; elle fut annoncée et affichée; toutes les loges étaient louées jusqu'à la cinquième représentation; et le vendredi, onzième, on annonça que par des ordres supérieurs il venait d'être défendu de la donner. Le public, aussi respectueux pour ses supérieurs que zèlé pour ses égaux, gémit tout bas de cette rigueur, et son amour pour l'auteur en augmenta. Pour moi, qui ne connais pas M. de Beaumarchais, qui n'ai ni haine ni enthousiasme pour lui, je préfère de ne le croire coupable sur aucun point, parce que cela met l'âme à l'aise, et parce que la troupe de furies attachées à ses pas n'a pu rien prouver, ni même articuler contre lui; et je dis qu'il est dommage qu'on nous ait privés de la représentation de sa pièce. Je l'ai lue, elle m'a paru digne des éloges qu'on lui préparait d'avance.

Cette pièce est non-seulement pleine de gaieté et de verve, mais le rôle de la petite fille est d'une candeur et d'un intérêt charmans. Il y a des nuances de délicatesse et d'honnêteté dans le rôle du comte et dans celui de Rosine, qui sont vraiment précieuses, et que notre parterre est bien loin de pouvoir sentir et apprécier. Je ne doute nullement que le *Barbier de Séville* n'eût eu le plus grand succès; mais M. de Beaumarchais en aurait été redevable à l'intérêt qu'il a su inspirer au pu-

blic, bien plus qu'au mérite de sa pièce, qui n'aurait été senti peut-être qu'à la cinquième ou sixième représentation.

M. de Beaumarchais a déposé sa pièce au greffe, afin que tout le monde pût aller la lire. Il faut, dit-il, qu'elle soit jouée ou jugée.

Le 12 de ce mois, il a répandu dans le public un nouveau mémoire sur son affaire avec M. Goëzman. C'est un morceau charmant, plein d'éloquence, d'intérêt, de plaisanterie et de pathétique. On y trouve cependant quelques paragraphes un peu trop longs, quelques plaisanteries déplacées, et un ton un peu trop romanesque dans le récit d'une aventure qui lui est arrivée en Espagne; mais un trait de plume corrigerait ces légers défauts, qui sont rachetés par des beautés très-réelles et par une originalité inimitable. Sans sortir de son sujet, paraissant, dans ses interrogatoires, ne répondre à ses juges que conformément à leurs questions, il a trouvé le secret de traiter celle de l'arbitraire, de faire sentir tout ce qu'il a d'abusif et de révoltant, et toujours avec force, mais sans employer un seul mot, une seule expression d'après laquelle on puisse l'attaquer. Le recueil de ses Mémoires deviendra d'autant plus précieux, que, tel que soit le jugement qui sera incessamment prononcé, les mémoires seront vraisemblablement défendus et supprimés. Nous avons peu de romans et d'écrits polémiques aussi intéressans, aussi piquans et aussi gais.

Le Rendez-Vous bien employé, parade mêlée d'ariettes, n'a fait que paraître un moment sur le théâtre de la Comédie italienne. Les paroles sont de M. *Anseaume*, la musique du sieur *Martini*, qui, depuis le succès de *l'Amoureux de quinze ans*, vient de tomber pour la seconde ou pour la troisième fois. Le poëme a toute l'indéoence, tout le mauvais ton de la farce, sans en avoir la verve ni la gaieté. C'est Colombine qui fait semblant d'écouter favorablement les vieux soupirs de Pantalon et du docteur, pour en tirer de l'argent, et pour le donner à Arlequin qu'elle aime. Elle leur a promis un rendez-vous. Ils arrivent des deux coins opposés du théâtre, et dans l'obscurité ils entendent les douceurs qu'elle dit à Arlequin. Furieux de sa perfidie, ils se soupçonnent réciproquement l'un l'autre, et s'en vont chercher, chacun de leur côté, une lumière pour surprendre et confondre la traîtresse. Cependant Arlequin et Colombine sortent de la scène. Les deux vieillards reviennent une lanterne sourde à la main, s'approchent doucement du devant de la scène, et sont fort surpris de s'y rencontrer tout seuls nez à nez. Colombine vient leur éclaircir le mystère, et tout finit comme il était aisé de le prévoir. Il semble que la confusion des deux vieillards aurait pu produire une scène assez plaisante; mais le poëte n'a pas eu l'art d'en tirer parti, et la musique, dans cette scène comme dans tout le reste de l'ouvrage, est plate, monotone, et surtout mal écrite.

Mascarille voulait mettre l'*Histoire Romaine* en madrigaux : c'est à peu près ce que le Père Berruyer a fait de l'*Histoire Sainte*. Il ne serait pas plus difficile de la mettre en contes et en chansons, si l'on ramassait par ordre chronologique tout ce qu'on a fait dans ce genre depuis trente à quarante ans. Mais sans approuver ces licences, qui, le plus souvent, sont moins profanes encore qu'elles ne sont de mauvais goût, nous ne pouvons pas nous empêcher d'observer que, s'il y a un trait de l'Histoire sacrée sur lequel on puisse se pardonner une telle plaisanterie, c'est celui qu'a choisi M. Delille. Pour la décharge de notre conscience et de la sienne, nous avons trouvé dans notre portefeuille une dissertation qui démontre, aussi bien qu'on peut démontrer en bonne critique, que, sans manquer de respect au Canon, il est permis de s'égayer sur les deux premiers chapitres de saint Matthieu. Crainte de gâter une jolie chanson pour un commentaire plus grave que celui de Mathanasius, nous aurons seulement l'honneur de vous dire les résultats de nos savantes recherches.

D'abord il est prouvé, par les témoignages les plus respectables de l'antiquité, par celui de Papias, d'Hégésippe, et de Justin martyr, que l'Évangile en question fut écrit en hébreu, et qu'il est le même que celui dont se servaient les Nazaréens.

Il est prouvé, par les mêmes témoignages, que cet Évangile commençait par ces mots : *Il arriva*

qu'au temps d'Hérode, etc., et qu'ainsi la généalogie de Jésus-Christ n'y était point.

Tatien, qui rassemble dans un seul corps les relations des quatre évangélistes, et dont l'ouvrage eut une très-grande autorité, surtout parmi les Chrétiens de la langue syriaque, omet absolument toute cette généalogie. Cette omission est donc absolument de la plus haute antiquité.

Papias, cité par Eusèbe, dans son *Histoire Ecclésiastique*, liv. III, ch. 39, dit expressément : « Saint Matthieu écrivit d'abord en hébreu. Dans » la suite, chacun l'a interprété comme il a pu, » ως ηδυνατο. » Ce qui doit affaiblir beaucoup l'autorité du texte grec de Matthieu.

Ajoutez encore que saint Marc, qui écrivit après saint Matthieu, qui l'a abrégé, qui l'a du moins suivi en plusieurs endroits, ne commence son Évangile qu'à la prédication de saint Jean, comme celui selon les Hébreux.

Il paraît donc fort naturel de penser que l'auteur de l'*Epître aux Hébreux*, ou quelqu'un qui lui ressemblait, a fabriqué les deux généalogies de saint Luc et de saint Matthieu, pour gagner les Juifs à l'Évangile, en leur montrant en Jésus-Christ l'accomplissement des oracles qui faisaient descendre le Messie de David.

Cette opinion acquiert encore un degré de probabilité de plus, quand on compare les deux chapitres en question avec les évangiles de l'enfance de Jésus, dont la fausseté est reconnue; on y voit le même esprit, le même goût, le même ton.

Mais c'est assez justifier des couplets qui n'ont pas besoin de l'être, ou que notre vieille critique ne rendra pas meilleurs.

LES ROIS, chanson, par le chev. De Lille.

Sur l'air : *Pour voir un peu comment ça fera*, etc.

Qu'on mette au jour, tant qu'on voudra,
Des systèmes de politique ;
Qu'on doute si l'on choisira
Ou monarchie ou république :
Pour moi, messieurs, voici mon choix :
J'aime les rois ;
J'en veux tout d'un coup chanter trois.

Si vous louez des rois vivans,
Un censeur dira qu'on les flatte :
Depuis près de dix-huit cents ans
Ceux-ci sont morts ; j'en ai la date :
D'ailleurs, tous trois régnaient aussi
Fort loin d'ici.
Mon hommage est pur, dieu merci.

En bons voisins ces rois vivaient ;
Et, soigneux d'éviter les guerres,
Chaque hiver en Perse ils avaient
Un rendez-vous pour leurs affaires,
Possédant de très-grands Etats,
N'en doutons pas,
Puisque Dieu fit d'eux tant de cas.

Se voyant un fils, à l'instant
Il veut les en instruire en Perse.
Chargé de ce fait important,
L'exprès s'y rend par la traverse,

Et leur vient Jésus annoncer :
Sans balancer
Il partent tous pour l'encenser.

La nuit, depuis une heure ou deux,
Avait étendu son grand voile.
En un clin d'œil, exprès pour eux,
Dieu fit faire une belle étoile;
Le feu brillant qu'elle darda
Droit les guida
Vers la cour du roi de Juda.

Dans ce monarque suranné
Un soupçon bizarre s'éveille;
Il craint d'être un jour détrôné
Par un enfant né de la veille :
On sait, malgré l'affreux dépit
Du décrépit,
Comment Jésus eut du répit.

Les rois reprennent leur chemin,
Empressés d'arriver au terme.
L'étoile, comme par la main
Les conduisant, s'arrête ferme;
Puis tout d'un coup leur dit adieu.
Le fils de Dieu
Justement logeait dans ce lieu.

A des monarques si puissans
L'endroit n'était pas présentable,
Si l'on en juge par les sens;
Car enfin c'était une étable;
Mais les sens comptés jusqu'au bout,
Même le goût,
Pour la foi ne sont rien du tout.

Dans ces rois il n'est pas besoin
De vous montrer le don céleste :

Seraient-ils venus de si loin,
Sans avoir de la foi de reste?
Aussi Jésus bien éveillé,
Débarbouillé,
Vit chacun d'eux agenouillé.

Il prit les dons des rois persans;
L'or marquait son pouvoir suprême.
Avant l'or il reçut l'encens
Qu'on n'offrait alors qu'à Dieu même:
L'homme depuis fit la beauté
Divinité:
L'encens lui fut aussi porté.

Enfin l'un des rois présenta
Au souverain de la nature
De la myrrhe qu'il accepta,
Quoiqu'elle fût d'un triste augure;
Car elle annonçait que la mort
Serait son sort;
Ce qu'un Dieu pouvait trouver fort.

Les présens faits, le trio part
Pour retourner dans ses provinces.
Balthazar, Melchior, Gaspard,
Sont les noms de ces trois grands princes;
Chacun, de son peuple attendu,
Lui fut rendu,
Prêchant Dieu chez nous descendu.

L'Orient a mal conservé
La suite de leur belle histoire;
Mais il est clairement prouvé
Qu'au ciel ils rayonnent de gloire;
Car l'Eglise a d'abord admis
Les trois amis
Qu'elle nous peint beaux et bien mis.

J'avoûrai que, comme elle dit,
Gaspard était un peu mulâtre;
Mais sa démarche le rendit,
Aux yeux de Dieu, blanc comme albâtre;
Messieurs, la couleur ne fait rien,
Et tout sied bien,
Pourvu que l'on soit bon chrétien.

Il faut surtout l'être à propos;
L'Eglise est en réjouissance;
En son honneur versons des flots
De punch et de vin de Constance.
Le verre en main chantons cent fois:
Vivent les rois!
Vivent les rois, quand ils sont trois!

LETTRE de mademoiselle CLAIRON *à une de ses amies dont on ignore le nom.*

« Vous oublier, mademoiselle! Eh! comment le pourrais-je? J'aime à croire que je ne vous suis pas indifférente, et je ne suis pas ingrate. L'intérêt que vous m'avez souvent inspiré, votre esprit, votre position, votre singularité même, vous donnent des droits à mon souvenir. Vous voyez que je suis en Allemagne telle que vous m'avez vue à Paris, bonne et franche créature.

» Mon premier soin a été de demander de vos nouvelles à Françoise: j'avais tenté d'en apprendre par plusieurs de mes amis, qui n'avaient pu me satisfaire, et je vous remercie de m'en donner vous-même. Vous ne me parlez cependant ni de votre santé, ni de votre façon d'être, ni de vos projets. Je ne sais si c'est bon signe; mais je vous prie d'être

sûre que je souhaite ardemment que vous soyez heureuse.

» Pour moi, je suis aussi bien, aussi contente qu'il est possible de l'être loin de ma patrie et de mes anciens amis. Ayant toujours été malade, et convaincue qu'il faut souffrir en vieillissant, je n'impute rien au climat que j'habite. Je viens d'y faire une maladie assez longue et assez inquiétante : sans effroi pour la mort, sans dégoût pour la vie, mon sort me trouvera toujours résignée à tout.

» Je vous remercie de vous être souvenue de mon goût pour la littérature. C'est un ami de tous les temps : je le cultive autant qu'il est possible. J'ai trouvé le livre que vous m'indiquez : d'après votre jugement, je vais le lire avec confiance. Je me rappelle pourtant que nous n'avons pas toujours été du même avis. Le *Système de la Nature*, qui détruit tout, le livre de l'*Esprit*, qui fait tout haïr, étaient fort de votre goût, et point du tout du mien. Faible, je ne veux point rejeter mon appui; sensible, j'ai besoin d'aimer; et si vous causiez autant avec votre âme que vous causez avec l'esprit du jour, je suis sûre que vous seriez de mon avis. Notre sexe est physiquement et moralement si faible, notre éducation si négligée; nos toilettes, nos passions, nos petites intrigues nous prennent tant de temps, que j'ai toujours envie de rire lorsque je vois une femme afficher l'esprit fort. Il nous est permis sans doute de réfléchir; la grandeur du courage peut se trouver

en nous au point le plus éminent; mais les grandes questions de métaphysique sont infiniment au-dessus de nos lumières et de nos forces. Notre partage est l'honnêteté, la douceur, l'humanité, les grâces; les connaissances aimables sont les seules que nous devons rechercher. Mais, pardon, je songe que ma petite morale peut vous paraître bien mesquine. Je ne voulais d'abord vous parler que de vous. L'esprit de dispute, qui ne nous a jamais quitté, vient de me reprendre en vous écrivant; mais ma lettre finira comme nos conversations, en vous assurant, Mademoiselle, de l'intérêt le plus réel et le plus durable, etc. »

Les premiers jours de ce mois nous avons fait une perte qui doit être vivement sentie par tous ceux qui s'intéressent à la conservation des hommes occupés du bien de l'humanité. M. *Charles-Marie de la Condamine, chevalier des ordres royaux militaires hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, l'un des quarante de l'Académie française, de l'Académie des Sciences, de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, de Pétersbourg, Bologne, Cortonne, Nancy*, est mort ici, âgé de soixante-quatorze ans. Il a fini comme il avait vécu, en se sacrifiant au bien public, et en satisfaisant sa curiosité naturelle. Ce sentiment, qui avait toujours un but d'utilité, était si fort en lui, et était poussé à un tel excès, qu'il en était devenu insupportable à tous ceux qui perdaient

de vue ses motifs, c'est presque dire à tout le monde. Au milieu du tumulte d'une grande ville, dans le flux et reflux d'une multitude d'affaires et de distractions, quel est l'homme assez juste envers son semblable pour trouver son âme toujours ouverte à l'admiration, à l'indulgence, et toujours rigoureusement fermée aux contrariétés importunes que faisait éprouver une curiosité constante, telle qu'avait été celle de M. de la Condamine pendant soixante et tant d'années sans interruption ? Cependant, ce respectable citoyen joignait aux vertus les plus estimables une bonhomie de caractère, une originalité et une grâce dans l'esprit qui rendaient sa société aussi agréable qu'utile.

Tout le monde sait quel changement apporta, dans sa situation morale et physique, le voyage du Pérou, qu'il fit par ordre du gouvernement; la seule idée d'être utile aux savans qu'on y envoyait, et de contribuer à la perfection des sciences dont ce voyage était l'objet, le détermina à le risquer. En effet, le but en aurait été manqué sans lui. Il avança au-delà de cent mille livres sans y être autorisé; il n'épargna ni ses peines, ni sa santé, ni sa bourse. Tout ce qui lui revint de tant de zèle fut cent mille livres de moins, la perte de ses oreilles et de ses jambes, des querelles avec les savans, qui n'auraient rien fait sans lui, et beaucoup de mauvaises plaisanteries de ses confrères les académiciens. Il en fut dédommagé par l'admiration et l'estime des étrangers, et d'un assez

grand nombre d'amis qui lui sont toujours restés fidèlement attachés. Il fut pourtant peu à peu remboursé de ses avances. Il obtint une pension de quatre mille francs sous le ministère de M. le duc de Choiseul; mais comme M. de la Condamine ne mettait de la suite et de l'activité que dans ce qui ne concernait pas son intérêt, sa pension fut supprimée au changement de ministère, parce qu'elle n'était ni motivée, ni sur l'État. M. le duc d'Aiguillon, mieux instruit, la lui avait rendue il y a un an.

Depuis à peu près ce temps, M. de la Condamine, devenu tout-à-fait impotent, ne sortait plus de son lit. Il en était devenu plus serein et plus gai. Il passait son temps à faire des couplets, des contes en vers et des historiettes. Quatre jours avant sa mort, ayant entendu parler d'un fameux joueur de gobelets, nommé Jonas, depuis peu arrivé d'Angleterre, il fit ce quatrain:

Quand Jonas se précipita
Pour calmer la mer irritée,
La baleine l'escamota:
Celui-ci l'eût escamotée.

Il vit dans les journaux qu'un jeune chirurgien avait fait la découverte d'un secret immanquable pour guérir radicalement, et sans retour, les hernies, par le moyen d'une opération: il l'envoya chercher; il sut d'ailleurs qu'il avait opéré avec succès deux hommes à l'Hôtel-Dieu. Il se prit d'enthousiasme pour l'opération et pour

l'opérateur; et comme, au milieu d'un grand nombre d'infirmités de tous genres, il était aussi dans le cas dont il s'agit, il proposa au chirurgien de l'opérer. Celui-ci lui représenta que son grand âge rendait cette expérience fort scabreuse. « C'est » précisément pour cela, lui répondit M. de la » Condamine; si vous réussissez, cette expérience » assure votre réputation et confirme une décou- » verte précieuse à l'humanité. S'il m'en arrive » malheur, mon âge et mes infirmités en seront » la cause, et je ne risque que deux ou trois ans » au plus. Je veux être opéré. »

Il fit tous ses préparatifs à l'insu de sa femme et de ses gens. Sa curiosité l'emporta sur les douleurs inévitables dans une pareille opération; et tandis qu'on le tailladait, il disputait anatomie avec son chirurgien. « *Pourquoi allez-vous par-là?* » s'écriait-il. *C'est trop haut..... C'est trop bas.....* » *Enfoncez donc votre bistouri.* » — « *Mais, mon-* » *sieur, cela n'est pas nécessaire*, lui répondait- » il. » — « *Je le sais bien*, continuait le patient; » *mais on vous a fait des difficultés sur cela à* » *l'Académie; vous avez soutenu que vous pou-* » *viez faire la plaie plus profonde sans incon-* » *vénient, un seul a été de votre avis; faites l'ex-* » *périence sur moi.* » Le chirurgien fut obligé de se fâcher, et de l'assurer qu'il le laisserait à moitié opéré s'il ne voulait pas se taire et se tenir tranquille. — « *Mais comment*, répondait-il, *vou-* » *lez-vous que je rende compte de votre opéra-* » *tion, si je ne sais pas ce que vous faites?* » En-

fin elle eut tout le succès qu'on en pouvait attendre ; mais son impatience à faire fermer la plaie, non avant le temps prescrit, mais avant celui que quelques circonstances particulières exigeaient, l'a fait périr en deux fois vingt-quatre heures. Il y a lieu de penser cependant que ses idées n'étaient pas très-nettes dans ses derniers momens. Il envoya prier madame Geoffrin, qu'il ne voyait point, et qu'il ne connaissait même que de réputation, de lui envoyer un confesseur qui ne crût pas à la présence réelle. Madame Geoffrin le renvoya aux capucins. Cette réponse le fit rire comme un fou. Il est difficile de pousser plus loin le caractère ; il est difficile aussi d'être plus généralement regretté qu'il ne l'est.

L'Académie a fait une députation, à la tête de laquelle était M. le prince de Beauvau, pour demander au roi la moitié de la pension de M. de la Condamine en faveur de sa veuve, qui reste très-mal à son aise. Sa Majesté n'a point encore prononcé sur cette demande.

Les fameuses querelles de l'abbé Cotin et de Cassagne, si plaisamment traduites dans les *Femmes Savantes* de Molière, sous les noms de *Trissotin* et de *Vadius*, ont paru apparemment si naturelles à quelques soi-disant gens de lettres, et la manière de les terminer si commode, que M. de La Harpe et M. Blin de Sainmore viennent de les renouveler. Ils en ont donné une représen-

tation *gratis* au public, qui pourra bien leur fermer plus d'une porte, à commencer par celle de l'Académie. Heureusement qu'ils ont pris la rue pour leur théâtre. M. de La Harpe, à qui on ne peut certainement, sans injustice, refuser beaucoup de talent, venait de donner dans le Mercure de ce mois une analyse de l'*Orphanis* de M. Blin. Ce morceau est fait avec une animosité, une exagération, une amertume d'autant plus intolérables, qu'il est rempli des personnalités les plus offensantes. Il paraît cependant que M. Blin n'a de tort réel que celui d'avoir osé dire dans la simplicité de son cœur, que son éloge de Racine valait mieux que celui de M. de La Harpe. Eh! pourquoi lui en faire un crime? M. de La Harpe, dans l'orgueil de sa conscience, n'a-t-il pas dit que son éloge de Racine valait mieux que celui de M. Blin? Quoi qu'il en soit, le doux M. Blin, blessé de la licence de la plume de M. de La Harpe, a guetté le jour où, bien poudré et paré de son habit de velours noir, sa veste dorée et ses manchettes de filet brodé, il allait à un dîner de jolies femmes et de beaux-esprits. Il l'aborde poliment dans la rue, lui donne quelques coups de poing, et le sauce un peu dans le ruisseau, sans respect pour sa parure, et puis s'en va. M de La Harpe prétend que la chose ne s'est pas passée ainsi. « M. Blin, dit-il, l'a attaqué assez vivement; » pour lui, il a mis la main sur la garde de son » épée, et a ordonné à son valet de prendre ledit » Blin au collet; ce qui a été fait avec une telle » dextérité, que ledit La Harpe a eu le temps de

» s'enfuir sans coup férir. » Ce qu'il y a de certain, c'est que, battu ou battant, il arriva à son dîner fort en désordre et si crotté, que l'indulgence des jolies femmes et des gens de lettres, en le recevant, parut assez singulière à un étranger qui était invité du dîner. Il ne put d'abord s'empêcher de le qualifier en lui-même de *poëte crotté*; mais il changea d'opinion, lorsqu'au dessert M. de La Harpe fit, en réponse à une plaisanterie de la société, une chanson charmante qui jusqu'à présent n'en est pas sortie. Les amateurs des talens de ces messieurs sont d'ailleurs fort tranquilles sur les suites de cette ridicule aventure, qui peut être regardée comme un tour de carnaval.

Puisque nous en sommes sur les tours de carnaval, M. le comte de Lauraguais vient d'en faire un d'un autre genre. Il est de retour de ses voyages et de ses exils depuis trois ou quatre mois; et sa vie, depuis ce temps, a été si uniforme, qu'il n'était point question de lui. Ces jours derniers, il a envoyé la question suivante à la Faculté de médecine.

« Messieurs de la Faculté sont priés de donner » en bonne forme leur avis sur toutes les suites » possibles de l'ennui sur le corps humain, » et jusqu'à quel point la santé peut en être » altérée. »

La Faculté a répondu que l'ennui pouvait rendre les digestions difficiles, empêcher la libre circulation, donner des vapeurs, etc., et qu'à la

longue même il pouvait produire le marasme et la mort.

Bien muni de cette pièce authentique, M. le comte de Lauraguais s'en est allé chez un commissaire, qu'il a contraint à recevoir sa plainte, comme il se porte dénonciateur envers M. le prince d'Hénin, comme homicide de Sophie Arnoud, depuis cinq mois et plus qu'il n'a bougé de chez elle.

Voilà une folie bien neuve et bien originale, et qui au moins ne nuit à personne.

En voici une bien plus scandaleuse, et qui n'est pas si gaie.

Presque tous les avocats s'étaient promis de ne plus se compromettre à plaider contre Me Linguet, depuis les calomnies injurieuses qu'il s'est permises dans ses plaidoyers contre les juges du bailliage et contre plusieurs de ses confrères, dans l'affaire du comte de Morangiès; et à l'exception d'un très-petit nombre d'avocats qu'on prétend qui lui étaient vendus, l'avis paraissait unanime.

Me Gerbier s'est trouvé un des premiers dans le cas de le récuser. Ils ont eu à ce sujet une explication à l'amiable. Linguet, ne trouvant pas ses raisons suffisantes, a commencé son apologie, et a demandé à Gerbier de faire chez lui une assemblée d'avocats, s'en remettant à lui de faire valoir sa défense. Le jour pris, Linguet s'y trouva sans y être attendu. Il dit et parla deux heures; ensuite on le pria de se retirer pour pouvoir peser mûrement les raisons pour et contre. Gerbier se

chargea de lui faire savoir la décision de l'assemblée. Il s'en alla, et il fut reconduit jusqu'à la troisième et dernière pièce de l'appartement. Gerbier rentre dans son arrière-cabinet, et s'enferme avec ses confrères. On dispute, on s'échauffe, on résume, et de temps en temps on fait valoir des faits peu-favorables à Me Linguet. Enfin, Gerbier veut sortir un instant de son cabinet; il est très-étonné de trouver Linguet écoutant, l'oreille collée à la porte. Nouveau délit, nouvelle explication. J'ignore quelle a été la décision de cet aréopage; mais le point essentiel, c'est qu'au sortir de l'assemblée il fut chez un magistrat accuser Gerbier de faire des assemblées illégales et dangereuses, assura qu'il brûlerait la cervelle du premier avocat qui refuserait de plaider contre lui, et rentra dans sa maison, où il composa un libelle aussi atroce qu'extravagant. Il vient de paraître imprimé. Il y dénonce, entre autres, Gerbier et Caillard, comme criminels de lèse-majesté au premier chef. Voici son argument :

« Si une association où l'on s'est dispensé des » formes prescrites, même sans objet criminel, » est un délit; combien plus coupable encore est » celle qui tend à priver un citoyen de son état, » de son honneur, et qui l'en prive! Juger, c'est » exercer la souveraineté; juger sans pouvoir, » c'est l'usurper; et juger à mort sans pouvoir, » c'est un crime de lèse-majesté au premier chef. » Car, je l'ai déjà dit, la perte de l'état est pour » l'avocat une véritable mort, parce qu'il ne

» peut pas vivre sans honneur, et que nécessairement la perte de cet état le couvre d'ignominie, etc.

» Donc, Me Gerbier et Me Caillard sont criminels de lèse-majesté au premier chef. »

Pour arrêter cette scandaleuse querelle, les avocats se sont de nouveau assemblés, et d'une voix unanime ils ont rayé Me Linguet du tableau; mais cette délibération étant en effet sans poids, n'y ayant plus ni bâtonnier, ni syndic, ils ont été en corps porter leurs plaintes et leur décision au procureur général, qui les a reçues et a dénoncé ledit Me Linguet et son mémoire aux chambres assemblées : la Tournelle a été requise de s'y trouver. La délibération des avocats a été authentiquement confirmée, et elle a reçu par-là toute la sanction nécessaire pour être valable. Mais un arrêt du conseil d'État vient d'en suspendre l'exécution, en rendant la parole à Linguet, jusqu'à ce qu'il ait prononcé sur le fond de l'affaire dont il s'est emparé.

Avec quelque liberté qu'on parle de M. de Voltaire dans la charmante Épître qui suit, tout Paris est persuadé qu'elle est de lui. On ne conçoit pas qu'un autre que le légataire de Ninon ait pu la chanter d'un ton si délicieux.

ÉPÎTRE *à Ninon l'Enclos, par M. le comte de Schouwallof, chambellan de l'impératrice de Russie.*

PHILOSOPHE folâtre et catin honnête homme,
Qui savouras la vie en te moquant de Rome,
Des prudes, des fripons, des sots et des pervers,
Ninon, reçois l'encens que je t'offre en mes vers.
Ton nom, vainqueur des temps, passera d'âge en âge,
Détesté des bigots et révéré du sage;
On chérira toujours ton esprit et ton cœur.
Sans doute que le ciel fait grâce à ton erreur
(Si c'en est une encor de suivre la nature).
Un docteur sur les bancs peut damner Epicure;
Sous un bonnet carré le plus sage cerveau,
Des plus vils préjugés respecte le bandeau:
C'est l'usage à Paris, à Madrid, à Lisbonne,
Et l'Inquisition est sœur de la Sorbonne.
Mais Dieu, père indulgent, nous voit d'un œil plus doux;
Il aime ses enfans, et veut les sauver tous.
On ne l'offense point par d'aimables faiblesses:
Que lui font nos soupers, nos bals et nos maîtresses!
Il nous donna des sens: pourrait-il nous punir,
Quand d'un présent si beau nous cherchons à jouir?
Pourrait-il nous livrer à d'éternels supplices,
Quand nous le bénissons dans le sein des délices?

Ainsi tu raisonnais au fond de ce Marais,
Où tu sus réunir les plaisirs et la paix,
Les arts, la volupté, le goût, la politesse,
L'élégance des mœurs et la délicatesse;
Où la sainte Amitié, compagne de tes pas,
D'un amour enjoué relevait les appas.
Le héros, le savant, le grand seigneur frivole,
La beauté, tout courait à ta charmante école.

Tu séduisais d'Enghien ; la fougère à la main,
Chapelle à tes côtés fredonnait un refrain;
La Suze soupirait ses douces élégies;
D'Olonne te contait ses aimables folies.
L'astronome Huygens, frappé de tes attraits,
Pour plaire à tes beaux yeux faisait des vers français;
Il t'observait bien mieux encor qu'une planète:
A tes pieds Richelieu déposait sa barrette.
La veuve de Scarron, au sortir de chez toi,
Débusqua Montespan et captiva son roi;
Elle réussissait en suivant ses modèles.
Mais Louis valait-il les amis des Tournelles?
Un monarque nous gêne; et la félicité
Redoute l'étiquette et fuit la majesté.
Le Souci dévorant s'assied au pied du trône.
Hélas! ces demi-dieux, que la crainte environne,
Rassasiés d'encens et pleins de leur grandeur,
Ont le rire à la bouche et l'ennui dans le cœur.
Quel tourment d'alléger le poids qui les accable!
D'amuser un esprit qui n'est plus amusable!
Maintenon le disait; son cœur désespéré
D'un fardeau si brillant paraissait atterré.
Mais bien plus sage qu'elle, ou du moins plus heureuse,
Tu ne vis que de loin cette enceinte orageuse
Où domine l'intrigue, où des essaims de fous
Échangent leur repos contre tous les dégoûts.
Que t'importait Versailles, au sein de ta retraite?
Tu plaignais ton amie et voyais La Fayette.
Ce pasteur ingénu, ce bon Des-Ivetaux,
Saint-Evremont, Gourville et la Rochefoucauld,
Ecoutaient tes leçons, pratiquaient tes maximes.
Que de mortels, enfin, paisibles et sublimes,
Choisissant à ta voix des sentiers peu battus,
Te dûrent leur bonheur, et même leurs vertus!
On se formait chez toi : les grâces naturelles
Distinguèrent toujours tes courtisans fidèles;

L'atticisme vanté se mêlait à leurs jeux,
Et la gaîté française étincelait en eux;
Ils plaisaient, ils savaient tous les moyens de plaire.
On aimait leur esprit, leurs mœurs, leur caractère,
Ce charme, ce liant, cette facilité
Qui produit l'indulgence et naît de la bonté:
Leur sagesse, au front pur, à la démarche unie,
Reposait dans les bras d'une molle incurie;
Paisible, souriant au milieu des Amours,
Des plaisirs les plus vifs elle marquait leurs jours;
Et même sa présence, aux momens les plus sombres,
De la mort à leurs yeux éclaircissait les ombres.
L'honnête homme est tranquille en ses derniers instans.
Hélas! pour la vertu serait-il des tourmens?
Fuyez, tristes erreurs dont l'univers abonde!

Heureux qui, comme toi, dans une paix profonde,
Sur l'emploi de la vie a sainement pensé!
S'amuser ici-bas est le parti sensé.
C'est ainsi qu'à Ferney j'ai vu ton légataire,
Socrate le matin, et le soir Saint-Aulaire,
N'offrir à nos regards qu'un mortel enchanteur,
Qui tour-à-tour sait peindre et goûter le bonheur.
Un ton délicieux, la légère saillie,
Amoncelaient des fleurs sur l'hiver de sa vie.
Quel convive jamais put s'égaler à lui?
Entouré des beaux-arts, dont il fut seul l'appui,
Il penche sur leur sein sa tête octogénaire;
Sa Muse, en cheveux gris, paraît toujours légère.

Pour moi, dans ces climats où le fils d'Alexis
A réformé les mœurs, a poli les esprits,
A protégé Thémis et la docte Uranie,
Aux bords de la Newa, dans sa cité chérie,
Où ses mains soutenaient, en traçant des remparts,
Le trident de Neptune et le glaive de Mars,

Satisfait de mon sort et de ma nonchalance,
Dans le sein du repos je m'amuse et je pense.
Je ne perds point mon temps dans le palais des rois,
A trouver des noirceurs, à briguer des emplois,
A poursuivre de loin quelques vaines chimères.
L'homme exempt de remords a seul des jours prospères.
Les titres au bonheur sont toujours superflus;
Leur éclat nous amène un embarras de plus.
Ces hochets fastueux d'une caduque enfance,
Ces clefs d'or, ces rubans qu'un souverain dispense,
Et que l'ambition mendie à deux genoux,
Perdent, dès qu'on les a, leurs charmes les plus doux.
Je le sais, ma Ninon, et, devenu plus sage,
A l'altière faveur je n'offre point d'hommage;
Je cultive mes goûts, ils me rendent heureux.
Au pied de l'Hélicon mes travaux sont des jeux.
Elaguant des erreurs dont le joug humilie,
Des imposteurs mitrés je brave la furie.
S'il est vrai que les fleurs naissent peu sous nos pas,
Si la nature ici voit flétrir ses appas,
Si l'astre des saisons de sa flamme éthérée
N'anime qu'à regret cette immense contrée,
Et resserrant six mois ses utiles trésors,
Jette de froids rayons sur de stériles bords,
Nous n'éprouvons jamais l'horrible maladie
Qu'un monstre de l'enfer souffla dans ta patrie.
Un Calas, un La Barre eût vécu parmi nous.
Du salut du prochain nous sommes peu jaloux.
On n'entend point parler ici de molinistes,
De pieux directeurs et de controversistes.
Notre clergé soumis n'a qu'un pouvoir légal:
Les chiens de Saint-Médard ne nous font point de mal;
Notre archevêque est doux et doit rester tranquille:
Ici Tartuffe est bon; sa rage est inutile.
Un curé vétilleux passerait pour un fou;
Et l'athlète Chaumeix meurt de faim à Moscou.

Ce n'est point le pays des monacales haines,
Des cafards, des bigots et des énergumènes.
Notre argent ne va point chez des ultramontains;
Notre synode est sage, et nos jours sont sereins.
Mais le souper m'appelle; adieu la poésie.
Je bois à toi, Ninon, à ta philosophie.
Si j'ai des ennemis, je plains leur vain souci;
Mon front par l'enjoûment est toujours éclairci:
Une douce gaîté dispose à l'indulgence;
Je sable du Champagne, et pardonne d'avance.

L'Académie royale de musique a donné, le mardi 22 février, la première représentation de *Sabinus*, tragédie lyrique en quatre actes, qui avait été représentée à Versailles pour les fêtes de la cour, le 4 décembre 1773. Le poëme est de M. de Chabanon, la musique de M. Gossec, connu surtout par la composition d'une superbe messe des morts. Cet opéra n'a pas eu plus de succès à la ville qu'à la cour; on ne s'est pas même aperçu de l'attention que les auteurs ont eue de le réduire en quatre actes après l'avoir donné d'abord en cinq; ce qui a fait dire à mademoiselle Arnoud *que le public était un ingrat de s'ennuyer quand on se mettait en quatre pour lui plaire.* Si la pointe n'est pas fort ingénieuse, elle rend du moins avec assez de vérité l'impression la plus générale que l'ouvrage ait faite. On y voit partout des efforts pénibles et recherchés, sans qu'il en résulte aucune beauté naturelle et touchante. Il semble que le poëte et le musicien se soient réunis pour vous prouver

que vous deviez avoir du plaisir. Or, c'est la chose du monde qui se prouve le moins.

Je crois entendre l'un et l'autre se plaindre au public. Mais, Messieurs, que voulez-vous enfin? — Un spectacle varié. — Pourrait-il l'être davantage? Des palais, des forêts, des tombeaux, des bergeries, des combats, de l'orage, des bruits souterrains, des songes, des génies, des apparitions! n'y a-t-il pas de tout? — Il est vrai. — La musique n'est-elle pas coupée par des ariettes, par des duo, par des chœurs, par des récitatifs obligés? N'y a-t-il pas plusieurs morceaux de la plus belle et de la plus grande harmonie? — Il est vrai. — Enfin, vous aimez les ballets : eh bien! Messieurs, dans quel opéra en trouverez-vous davantage? Dans quel opéra en avez-vous de plus longs? — De plus longs, il est vrai; cependant l'on bâille. — Et pourquoi? — C'est que, quelque variées que soient les situations du poëme, il n'y en a pas une qui soit à sa place, qui soit amenée naturellement; que, dans l'ensemble de l'ouvrage, il n'y a ni conduite, ni intérêt, ni chaleur, ni même de ce qu'on trouve à peu près partout, de l'esprit et de la facilité; c'est que, quelque savante que soit la musique de M. Gossec, on n'y trouve ni grâce ni génie, pas un air saillant, pas un trait heureux; jamais on n'a vu autant de ballets et moins d'airs de danse. Si Floquet ne compose pas avec autant de force, avec autant d'art, il a des idées de chant bien plus fraîches, bien plus agréables, plus piquantes;

l'un rappelle une beauté triste et froide qu'on admire sans goût et sans plaisir; l'autre, une jeune nymphe qui plaît malgré l'irrégularité de ses traits, qui plaît sans presque y songer, et parce que la nature l'a voulu ainsi.

On vient de remettre avec le plus grand succès, au théâtre de la Comédie française, *Venceslas, tragédie de Rotrou.* Cet auteur, quoique plus âgé que Corneille, n'entra que plusieurs années après lui dans la carrière dramatique; et Corneille crut s'honorer lui-même en osant l'appeler son père. *Venceslas* ne parut que dix ou douze ans après le Cid; et le public, déjà accoutumé aux chefs-d'œuvre du Sophocle français, ne le trouva point indigne de ses modèles. La scène où Cassandre vient implorer la justice du roi a beaucoup de rapport avec celle de Chimène, et n'en est pas moins belle. Il est des imitations qui annoncent sûrement plus de génie que les compositions les plus originales.

La conduite de Venceslas n'est point sans défauts. L'intrigue de l'infante et du duc semble presque un hors-d'œuvre; et si elle était mieux développée, elle partagerait trop l'intérêt de l'action principale. Le rôle d'Alexandre n'est ni assez fort ni assez intéressant; mais il y a tant de caractère et de passion dans celui de Ladislas, tant de noblesse et de grandeur dans celui de son père, tant de courage et de générosité dans celui du duc, qu'il est impossible de voir cette pièce sans

éprouver tour-à-tour l'intérêt le plus vif et l'admiration la plus profonde.

On ne trouve dans les vers de Rotrou ni la pompe ni l'énergie qu'on admire dans Pompée et dans Cinna; ils manquent même le plus souvent d'harmonie et de correction : cependant on en applaudit un grand nombre avec transport, parce qu'on y voit éclater la beauté de la pensée, la force du sentiment, malgré la simplicité grossière de l'expression. Les plus beaux vers de Racine ne font pas plus d'effet, par exemple, que ceux-ci :

Je suis roi pour punir, non pas pour me venger.....
J'aime mieux conserver mon fils qu'un diadème.....
La justice est aux rois la reine des vertus;
Et me vouloir injuste, est ne me vouloir plus.

M. Le Kain a paru plus étonnant que jamais dans le rôle de Ladislas, et il est vrai que le talent de ce sublime acteur semble acquérir tous les jours un degré de perfection de plus. Mademoiselle Raucourt, qui a rempli le rôle de Cassandre avec assez de négligence, est tombée infiniment dans l'opinion publique; sans compter que depuis son début elle n'a fait presque aucun progrès. Il y a lieu de présumer que le public veut se venger aujourd'hui de l'engouement excessif qu'elle lui avait inspiré d'abord, et puis la punir de s'être attachée sans son aveu à M. le marquis de Bièvre, qui jusqu'à présent ne s'est fait connaître dans le monde que par une facilité merveilleuse à faire des calembours.

Une remarque plus importante que nous ne devons pas oublier, et qui a été saisie de tout le monde, mais surtout de messieurs les auteurs, c'est que les rôles les plus passionnés qu'il y ait au théâtre, tels que Vendôme et beaucoup d'autres moins connus, semblent tous avoir été calqués sur celui de Ladislas. Le désintéressement généreux de Couci ressemble aussi infiniment à celui du duc. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il vaudrait infiniment mieux profiter de ce qu'il y a de bon dans notre ancien théâtre, que d'imaginer des nouveautés qui n'ont d'autre mérite que celui d'être étranges et bizarres.

Il y a quelques années que M. Marmontel remit à neuf le Venceslas de Rotrou: Le Kain, mécontent des changemens qu'il avait faits à son rôle, supplia M. Colardeau de l'arranger à son gré, en s'assujettissant pourtant à la nouvelle marche du dialogue. On en garda le plus profond secret. Dans toutes les répétitions il lut le rôle tel que le lui avait donné Marmontel; mais à la première représentation il joua hardiment celui de Colardeau, et fit le plus grand effet. L'étonnement, l'impatience et l'indignation de M. Marmontel ne sont pas difficiles à imaginer; cependant il fallut bien les réprimer, lorsqu'après la pièce, allant aux foyers pour en appeler de cette perfidie, il fut accablé d'éloges et d'applaudissemens, dont les trois quarts et demi portaient sur les beaux vers dont le rôle de Ladislas était plein. Il faut convenir que, pour un acteur tragique, le tour est assez gai.

C'est le 26 du mois passé que le procès de M. de Beaumarchais a été jugé; par cet arrêt, M. Goëzman est mis hors de cour (et tout juge mis hors de cour, dans une affaire criminelle, devient par-là même incapable d'exercer à l'avenir aucune charge de judicature). Madame Goëzman est condamnée au blâme et à la restitution des quinze louis, pour être appliqués aux pauvres, en outre à trois livres d'amende. M. de Beaumarchais est condamné pareillement au blâme et à trois livres d'amende. Ses mémoires ont été lacérés et brûlés par l'exécuteur de la justice, comme contenant des expressions et des imputations téméraires, scandaleuses et injurieuses à la magistrature en général, à aucun de ses membres, et diffamatoires envers différens particuliers. Le même arrêt fait défense audit Caron de Beaumarchais de faire à l'avenir de pareils mémoires, sous peine de punition corporelle, et, pour les avoir faits, le condamne à aumôner douze livres : il fait aussi défense à MM. Bidaut, Ader, Malbête, de plus à l'avenir autoriser de pareils mémoires par leurs consultations, sous telles peines qu'il appartiendra. Les sieurs Bertrand d'Airolles et le Jay sont condamnés à être admonestés et à aumôner chacun la somme de trois livres. Toutes les autres parties intéressées dans cette affaire sont mises hors de cour.

Le public, qui se permet de juger sans avoir vu les pièces du procès, ne paraît guère plus content de ce jugement que de celui de M. de

Morangiès; et le parterre de la Comédie française, qui depuis quelque temps s'est arrogé le droit d'applaudir ou de siffler les arrêts de la Cour, l'a témoigné assez vivement à l'occasion de *Crispin rival de son maître*, comme il avait eu l'insolence de le faire dans la *Réconciliation normande*, à propos de l'affaire de M. de Morangiès. Quand Crispin dit: « *Il en a bien coûté à mon père pour » finir son procès; mais la justice est une si » belle chose qu'on ne saurait trop la payer*, » toute la salle retentit des applaudissemens les plus indécens. Les éclats de rire ont redoublé quand il dit: « *Il est vrai que sa partie était une » femme; mais elle avait pour conseil un Nor- » mand, le plus grand chicaneur du monde.* » Les noms de Goëzman et de Marin ont volé de toutes parts avec un murmure sourd et railleur. Quelque indiscrètes que soient ces allusions, il serait difficile de les prévenir. Après tout, loin de nuire, ne servent-elles pas à éclairer le gouvernement sur l'opinion du peuple? L'autorité qui les tolère sait bien que ses seuls juges sont la nation et la postérité : sûre de leurs suffrages, que lui importent les saillies et les clameurs impuissantes d'une populace oisive et légère?

Sans pouvoir excuser absolument la conduite de M. de Beaumarchais, même à n'en juger que d'après ses propres mémoires, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Puisque M. Goëzman, qui l'accusait de corruption, a été mis hors de cour, il n'est donc pas clairement prouvé qu'il en soit

coupable. L'intention seule du crime doit-elle être punie comme le crime même? Et cette intention paraît-elle seulement bien constatée? Les propres dépositions de sa partie adverse ne semblent-elles pas la détruire? Or, le premier principe de toute jurisprudence criminelle est que, pour punir un crime quelconque, il faut qu'il soit prouvé plus clair que le jour, *clarior luce*.

M. de Beaumarchais redemande quinze louis à madame Goëzman, et l'arrêt prouve que ces quinze louis étaient injustement retenus par elle. Il se défend de la plainte intentée contre lui par M. Goëzman, et l'arrêt met M. Goëzman hors de cour. Il hasarde plusieurs imputations injurieuses contre Marin : Marin demande que Beaumarchais soit puni comme calomniateur, et Marin est mis hors de cour. Cependant M. de Beaumarchais est condamné au blâme, punition infamante qui le dépouille, pour ainsi dire, de toute son existence civile. Il faudrait nécessairement avoir les pièces du procès sous les yeux pour concilier tant de disparates. On eût désiré du moins que le délit par lequel M. de Beaumarchais a pu encourir une punition si rigoureuse eût été articulé plus positivement. Ce qui paraît le plus clair dans toute cette affaire, c'est que, sous aucun prétexte, il ne faut jamais offrir de l'argent à la femme de son juge; c'est que, quelque esprit qu'on ait, il ne faut jamais l'employer à être le délateur de qui que ce soit, lorsque l'intérêt de notre propre sûreté ou l'obligation de notre état ne nous y force

point. Le métier de délateur n'est bon que dans une république vertueuse. Dans tout état corrompu, et surtout dans une monarchie, il devient infiniment dangereux, et ne saurait être toléré.

Le public se passionne aisément pour quiconque l'amuse, surtout lorsque l'esprit de parti s'en mêle le moins du monde; mais l'intérêt qu'inspire un pareil succès n'est pas durable, et l'on en jouit rarement sans le payer fort cher.

Monseigneur le prince de Conti et monseigneur le duc de Chartres, sensibles au malheur de M. de Beaumarchais, l'ont reçu plusieurs fois chez eux avec beaucoup de bonté; et depuis l'arrêt prononcé, il a même eu l'honneur de leur faire la lecture du *Barbier de Séville*, en présence de toute leur cour.

Nous venons d'apprendre, en finissant cette feuille, que M. Goëzman, convaincu d'avoir commis un faux dans l'acte baptistaire d'un enfant dont il s'était déclaré le protecteur, et dont il est probablement le père, a été condamné au blâme, et son office déclaré vacant. L'accusation intentée contre lui dans le cours du procès en a été disjointe dans le jugement...... On dit aussi que la seule ressource sur laquelle M. de Beaumarchais osait encore fonder quelque espoir vient de lui être interdite. Qu'il va lui en coûter de larmes amères pour avoir eu le plaisir de faire rire quelques momens le public aux dépens de ses ennemis!

La Rosière de Salenci, opéra lyri-comique. C'est la dernière nouveauté qu'on nous a donnée à la Comédie italienne avant la clôture des spectacles. Les paroles sont de M. Masson, qui a jugé à propos de se faire appeler le marquis de Pezai; la musique, de M. Grétry.

Le sujet de ce poëme n'est pas nouveau. M. de Sauvigni en a tiré l'idée d'un petit roman dont on ne se souvient plus, mais qui, dans le temps, fut trouvé assez joli. M. Favart l'avait déjà mis au théâtre il y a quelques années, mais sans beaucoup de succès.

Il est fort simple que M. de Pezai ait imaginé qu'un sujet de fêtes, de guirlandes et de roses, était un bien qui appartenait en propre à son génie. Mais il faut voir comment il en a usé.

Il a traité son sujet à peu près comme M. de Matignon son couteau. Il voulait bien y faire mettre une autre lame, et puis un autre manche; mais il voulait cependant que ce fût toujours ce même couteau pour lequel il avait pris une affection si singulière.

Une jeune fille qui court la nuit toute seule, qui se laisse embrasser par son amant, qui lui dit de poser sa main sur son cœur pour voir comme il palpite, ne tient sûrement pas la conduite la plus irréprochable.

Le bailli, qui lui refuse la rose, n'a pas tort; et, à moins d'être aussi galant que M. le marquis de Pezai, le seigneur devait approuver le jugement de son bailli.

Si d'ailleurs le bailli n'est qu'un méchant homme, cela peut être dans les règles de l'Opéra comique, qui a substitué les baillis aux tyrans de la Comédie française; mais cela n'est pas dans les mœurs du village de Salenci, où l'on n'aurait jamais élevé un tel homme à la première dignité du lieu.

A l'invraisemblance des caractères, ajoutez encore la multiplicité des incidens qui se succèdent et se culbutent, pour ainsi dire, les uns les autres, et vous comprendrez comment, avec tant de moyens, on produit si peu d'illusion et si peu d'intérêt. Il paraît naturel de chercher ou de trouver le mot de la situation, quand cette situation est une fois imaginée, ou plutôt lorsque la conduite du sujet l'a naturellement amenée. On dirait que M. de Pezai a commencé d'abord par chercher les mots, et n'a imaginé ensuite les situations que pour les y ajuster comme il a pu.

Il eût toujours été difficile de traiter le sujet de la Rosière sans tomber dans les fadeurs languissantes de l'idylle. Mais, pour le développer dans son vrai point de vue, il fallait du moins y mettre une grande simplicité et le tact le plus délicat; il fallait avoir assez de génie pour rendre la Rosière intéressante sans la rendre coupable, la placer dans des situations qui eussent laissé entrevoir le secret de son cœur sans que sa propre faiblesse l'eût jamais trahie, et peindre avec art les combats de sa pudeur et de son amour. Ce plan, ce me semble, eût pu produire plusieurs scènes piquantes d'inquiétude, d'impatience et de

jalousie. Mais ce tableau demandait le pinceau de l'Albane et l'âme sensible du poëte à qui nous devons la belle scène de la rose dans le *Magnifique*.

Nous avons dit trop de mal du poëme de M. de Pezai pour ne pas ajouter, au moins, qu'il est écrit avec facilité; que les ariettes, en général, sont bien coupées, et qu'on y trouve beaucoup de jolis mots et de jolis vers.

La musique de la nouvelle Rosière est agréable, mais plus faible que tout ce que nous avons vu de M. Grétry. Il y a trois ou quatre morceaux saillans, le reste ressemble à tout. Il y a même plusieurs traits qui sont pris mot pour mot de ses premières compositions. Quoique le motif des airs soit presque toujours choisi avec esprit, on le perd bientôt de vue, et l'on s'égare ensuite dans des idées communes. Les accompagnemens, pleins d'élégance et de grâce, manquent de force, et souvent de caractère.

Madame Trial a eu le plus grand succès dans le rôle de Cécile. Madame la Ruette ne l'eût peut-être pas si bien chanté, mais elle l'eût sans doute bien mieux joué. Trial est excellent dans le rôle de Jean-Gaud. Celui de bailli ne va plus à la voix de la Ruette, et les capucinades du bonhomme Herpin ont paru ridicules dans la bouche de Nainville.

Les Comédiens français nous ont donné, pour la clôture de leur spectacle, *Andromaque*, qui a été mise en pièces par la manière dont made-

moiselle Saint-Gervais a joué la veuve d'Hector. Il n'y a eu de remarquable, dans le compliment de M. Dugazon, que l'importance ridicule avec laquelle il a remercié le public des bontés dont il daignait honorer toute sa famille, madame Vestris et mademoiselle Dugazon ses sœurs. Il s'est attendri sur ces liens du sang, si précieux à toute âme sensible.....

On a beaucoup applaudi un mot du compliment des Italiens, parce que personne n'ignore combien il est vrai. Quand, selon l'usage, tous les acteurs eurent salué le parterre par un couplet, mademoiselle Deschamps vint prendre Clairval par la main, et lui dit : « *Allons, Monsieur Clairval, vous* » *qui savez si bien faire votre cour aux dames,* » *c'est à vous à leur adresser un compliment.* » Cette naïveté fut applaudie avec un transport tout-à-fait scandaleux.

Il y a quelque temps qu'on parlait, devant une vieille duchesse, de l'accueil indécent que plusieurs de nos belles dames faisaient à Clairval, à Caillot, etc. — « *Comment! des femmes de qua-* » *lité les reçoivent familièrement chez elles? Ah!* » *fi! quelle horreur! Mais, c'est atroce! De* » *mon temps, on recevait cela dans son lit, dans* » *son antichambre; mais chez soi..... jamais!* »

Depuis le malheur arrivé à l'Hôtel-Dieu de Paris, il y a environ dix-huit mois, on n'a cessé de s'occuper des moyens de réparer les dégâts qu'avait occasionés l'incendie. Le plus mauvais

parti qu'on pût prendre était, sans contredit, de le rebâtir dans le même emplacement. Cet établissement, fait pour le soulagement des pauvres, nuit également aux citoyens et aux malheureux qui se réfugient dans cette maison de charité, par sa mauvaise administration, et par le mauvais air qui infecte tous les environs. On a réclamé en vers et en prose contre tous ces abus. On a présenté différens projets; tous ont paru susceptibles d'inconvéniens aussi graves que ceux que l'on voulait éviter. En attendant une reconstruction, on a, jusqu'à présent, réfugié les malades en état d'être transportés, à l'hôpital appelé l'*Hôpital Saint-Louis,* destiné ordinairement pour les maladies pestilentielles. *M. Petit, Docteur en Médecine, Professeur d'Anatomie et de Chirurgie au Jardin du Roi*, vient de publier un projet qui a le vœu de tous les citoyens, et qui, en effet, paraît remédier à tous les inconvéniens et à toutes les objections; et cependant il est décidé qu'il ne sera pas accepté.

Le projet de M. Petit forme un Mémoire in-4° de seize pages, à la fin duquel sont deux plans cotés. Après avoir mis en principe que les lieux bas, voisins des eaux, et exposés aux brouillards, sont très-malsains pour les malades; que l'exposition du nord, d'après le témoignage des médecins, d'après les raisonnemens physiques et l'expérience, est également contraire, il désigne, pour l'emplacement le plus favorable à notre Hôtel-Dieu, un espace qui s'étend entre l'hôpital

de Saint-Louis et le monticule de Belleville. Il prétend que là, étant à l'abri du nord, dans un aspect agréable et sain, il serait élevé au-dessus de Paris, et que dans cette exposition la capitale ne pourrait souffrir du mauvais air, que les vents principaux en éloigneraient. Les eaux, très-salubres et très-abondantes, selon lui, de Belleville et de Ménilmontant, suffiraient au-delà pour le service journalier, surtout à raison des pentes naturelles.

Il place les magasins d'approvisionnement à l'hôpital Saint-Louis, il y met aussi les maladies contagieuses; il laisse subsister près de Notre-Dame un hospice pour les malades intransportables, ou pour placer provisionnellement ceux qui pourraient l'être ensuite. Cette multiplication diminue, dit-il, les frais de construction; il doit même en résulter un bien-être et un service plus soigné pour les malades. Mais il est probable qu'en multipliant les cuisines, les maîtres, inspecteurs, contrôleurs, officiers de santé, on augmente cependant la dépense habituelle. Il est vrai que par l'entente de ses salles il y a une fois moins de gardiens que dans l'ancien hôpital.

Il fait une peinture vive et trop vraie de l'état actuel des malades, de l'indécence et de l'horreur qui en augmentent les maux. Dans son projet, chaque malade ayant sa chambre et son lit isolés, il ignorera même le sort de son voisin. Ils communiqueront au besoin et auront une société volontaire par la galerie. Le malade, même sans sortir de son

lit, pourra faire tomber ou lever le rideau, ouvrir et fermer sa fenêtre. L'auteur veut toutes les séparations et les planchers en briques couvertes de maçonnerie, le moins de bois possible, des tuiles de fonte engagées dans les mortaises, etc. Les six salles contiendront dix-huit cents malades.

On ne peut donner qu'une idée très-imparfaite de cet admirable projet; il faut avoir les plans sous les yeux pour le bien comprendre. La totalité de son bâtiment forme une roue à six rayons. L'emplacement du moyeu de la roue est vide, et, s'élevant jusqu'au toit, forme un ventilateur perpétuel; les poêles sont posés dans les extrémités du cercle, et les tuyaux sont conduits jusqu'en haut, ce qui contribue encore à la salubrité des salles, etc.

Jusqu'à présent on n'a combattu ce projet que par un raisonnement atroce. Cela ne se peut pas, dit-on; les malades, suivant ce plan d'hôpital, y seraient si bien, que l'on y viendrait en foule, et l'on n'y pourrait suffire. Puisque l'on est réduit à balancer ce pitoyable raisonnement avec la manière révoltante dont les pauvres sont jusqu'aujourd'hui, ce que l'on appelle secourus, pourquoi ne pas faire un règlement qui ne permette l'entrée des hôpitaux qu'à ceux qui n'ont point d'asile ni le moyen de se procurer des secours chez eux? Le nombre en est grand sans doute; mais il peut s'évaluer, et il n'excède pas ce qu'en peuvent contenir les trois hôpitaux subsistant par ce projet.

Il faut convenir qu'un homme qui aurait le loisir d'aller d'un quartier de Paris à l'autre, à la recherche des aventures et des événemens extraordinaires, et d'en tenir journal, ne passerait guère de semaines sans avoir quelques folies éclatantes et originales à noter. Mais sans scruter l'intérieur des maisons, et sans nous jeter dans ce dédale des histoires scandaleuses dont les suites ont causé ici plusieurs événemens funestes, arrêtons-nous à des anecdotes plus gaies, plus aimables, qui ne font de mal à personne, et qui méritent peut-être toute l'attention des gens de goût.

M. Le Tessier, receveur-général des fermes de Lyon, homme d'esprit, ayant la passion du théâtre, et étant comédien de la tête aux pieds, a imaginé de former sa voix, naturellement flexible, à lire tous les rôles d'une pièce, en leur donnant à chacun le ton de leur âge et de leur caractère. Cette mutation subite, sans charge et sans saccade, est d'un effet surprenant, et produit une illusion complète. Aucun des personnages n'est négligé, tous font leur effet. Son visage, qui passe subitement à l'expression qu'il faut rendre, est toujours juste. Il joint, à la perfection de la lecture, tous les petits accessoires du costume de la pièce qu'il lit. Deux séances ont suffi pour établir sa réputation, et bientôt il n'a plus été question que de lui. Il a été retenu, dès huit jours après son arrivée, pour tout le temps de son séjour. Nos princes ont voulu l'entendre, chacun a voulu l'avoir à souper, c'est un délire complet; mais il

faut avouer que rien n'est plus extraordinaire ni plus agréable. Les pièces en prose sont principalement celles où M. Le Tessier excelle ; et celle de toutes qui a eu le succès le plus général, est un drame de M. Mercier, intitulé *l'Honnête Indigent*. Il s'est permis d'y faire quelques changemens qui ne rendent pas l'ouvrage meilleur, mais au moins qui abrègent l'action, et qui font marcher la pièce avec un peu moins de lenteur. La plupart de ses auditeurs sont séduits par son débit; ils croient d'assez bonne foi la pièce charmante, pour que je sois convaincu que deux ou trois talens comme celui de M. Le Tessier perdraient, en moins d'un an, le goût à Paris. Je le pense très-sérieusement. Ceux même à qui l'on n'en fait pas accroire sur le mérite de l'ouvrage qu'on lui entend lire, ont un très-grand plaisir à telle scène, tel monologue qu'ils savent détestables : et qu'est-ce que le mauvais goût, si ce n'est de se familiariser avec des productions mal conçues, mal digérées, et de les écouter avec plaisir? Je crois que si le pédantisme peut être admissible, ce doit être en matière de goût; au moins doit-on y être très-scrupuleux, car la ligne qui en fixe les bornes est si délicate, et j'oserais dire si fugitive, et nous sommes si extrêmes dans nos admirations et dans nos blâmes, que le petit nombre des oracles qui dirigent les avis de la multitude ne saurait trop souvent nous ramener aux vrais principes du beau et du bon. Je fais des vœux pour que M. Diderot et M. Sedaine nous

fassent des drames qui expient les péchés qu'ils ont fait faire à M. Mercier et autres, et pour qu'ils les mettent promptement entre les mains de M. Le Tessier, afin que nous puissions l'entendre sans scrupule. Il nous restera cependant toujours celui d'abréger ses jours à chaque lecture qu'il nous fera; car l'état violent où il est ensuite pendant plus d'une heure, ôte infiniment du plaisir qu'on a à l'entendre.

Un jeune chanoine de Dijon nous a donné, il y a environ deux ans, trois volumes de *l'Esprit de la Fronde*. Il vient de faire paraître la suite et la fin de cet ouvrage en deux gros et énormes volumes. Il est impossible que ce trait de notre histoire soit indifférent à tout bon Français. Comme on a parlé en détail, dans ces feuilles, de *l'Esprit de la Fronde*, lorsque les deux premiers volumes ont paru, nous nous contenterons d'annoncer le succès des derniers; on en parle avec moins d'enthousiasme, quoiqu'ils soient plus correctement écrits que les précédens. L'incertitude que nous laissent les contradictions de plusieurs écrivains entretient peut-être la curiosité avec laquelle nous dévorons tout ce qui a rapport à ces temps de trouble, et ce que nous croyons devoir augmenter nos lumières. Il est certain, au moins, que l'on ne se lasse ni d'écrire ni de lire tous les ouvrages historiques depuis Henri IV jusqu'à nous. L'auteur de *l'Esprit de la Fronde* est royaliste dans ses opinions, sans enthousiasme ni bassesse.

Le plan et la marche de son ouvrage sont clairs, et ses vues sont droites; son style est très-inégal, ses narrations sont souvent lâches, et d'autres fois pénibles; ses tableaux, ses parallèles, ses critiques, et l'examen qu'il fait de nos auteurs historiques sont concis et pleins de chaleur. Il ne se sert pas toujours du mot propre. Par exemple, en parlant, dans ses premiers volumes, des *Mémoires* de Choisy, qu'il apprécie d'ailleurs à sa juste valeur, il blâme l'*indécence* de son style. Le style de Choisy peut être trouvé frivole, puéril; mais il n'est point *indécent.* On voit néanmoins qu'il ne manque au jeune chanoine que d'avoir beaucoup écrit pour écrire bien. Il y a même déjà plus de correction dans son style; mais ses deux derniers volumes ont moins de chaleur. Ils ne sont, à le bien prendre, qu'une compilation de nos auteurs connus; cependant, à l'aide de plusieurs manuscrits précieux et inconnus qui lui ont été confiés, il a jeté quelques clartés sur les intrigues, les motifs secrets et les très-petites causes des grands événemens qui rendent l'époque qu'il traite si intéressante. Il a enrichi son ouvrage de beaucoup de chansons et de vers du temps; ce qui contribue à rendre cette lecture aussi agréable qu'instructive.

Le Père Dotteville, de l'Oratoire, vient de publier, en deux volumes in-12, les *Annales de Tacite* en latin et en français, *contenant les règnes de Claude et de Néron.*

Nous devons au même auteur la traduction de l'*Histoire de Tacite.* Ainsi, ces deux ouvrages réunis avec la *Vie d'Agricola*, les *Mœurs des Germains*, et les six premiers livres des *Annales*, que nous a donnés l'abbé de la Bletterie, forment une traduction complète de ce qui nous reste de Tacite : c'est la meilleure que nous ayons, puisque c'est la seule; car celle d'Ablancourt n'en est pas une. Elle nous a paru en général assez fidèle; si l'on peut appeler fidèle une traduction qui rend avec exactitude les idées, quelquefois même les mots de l'original, mais qui ne rend jamais ni l'énergie, ni le caractère, ni le coloris qui lui sont propres. Le style du P. Dotteville est plus simple, et par-là même moins plat et moins bourgeois que celui de l'abbé de la Bletterie. Cependant, dans les endroits même où il semble avoir le mieux réussi, on le trouve aussi loin de son modèle qu'une gravure lourde et sèche de quelque beau dessin de Michel-Ange ou de Raphaël le serait du dessin même.

La *Nouvelle Clémentine*, roman d'une trentaine de Lettres, par M. Léonard, est un ouvrage sans talent, sans plan et sans génie. On y a ramassé d'ailleurs toutes les atrocités les plus révoltantes de la conduite d'une mère jalouse de sa fille, et d'un caractère naturellement féroce. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce M. Léonard a le style et le ramage d'une jeune et jolie femme sans dées; ce qui forme un contraste fort bizarre avec le sujet qu'il traite.

Un roman de controverse était une idée neuve, et aurait donné aux sublimes vérités qu'on veut démontrer une tournure assez piquante; c'est ce qu'a conçu M. Trois-Étoiles (1), et ce qu'il n'a pu exécuter de manière à se faire lire. Il vient de dédier à madame la Dauphine un roman de ce genre, en trois gros volumes, sous ce titre : *Le Comte de Valmont, ou les Égaremens de la raison.* Je lui promets que madame la Dauphine n'aura pas la patience d'en lire une ligne, et j'en suis fâché; car ce monsieur Trois-Étoiles, qui écrit d'ailleurs très-bien, est si méchamment pieux, qu'il serait bon que le petit plan de noirceur caché sous sa prétendue charité évangélique parût dans toute son étendue aux yeux de nos maîtres, à qui il ose les adresser. Il se sert de nombre de passages tirés des ouvrages de Buffon, d'Alembert, Rousseau, Voltaire, Helvétius, etc., pour prouver l'existence de Dieu; il en conclut qu'eux-mêmes ne peuvent quelquefois s'empêcher de la reconnaître. Mais à la fin de son roman, il fait trouver dans les papiers d'un grand, qui était disciple des philosophes, et qui meurt dans les tourmens qui caractérisent la fin des incrédules, *un Plan de la vraie sagesse*, qui est un libelle affreux contre Helvétius, Diderot et J.-J. Rousseau nommément. Tout cela est d'un ennui à périr.

(1) M. l'abbé Guérard.

AVRIL 1774.

Paris, 1er avril 1774.

Les Comédiens français nous préparent, dit-on, plusieurs nouveautés tragiques pour la rentrée des spectacles. L'une est une pièce en cinq actes et en vers, de M. de La Harpe, et se nomme *les Barmécides*. Elle a été lue dans plusieurs sociétés ; elle y a eu le plus grand succès; ce qui n'est pas toujours un présage sûr des applaudissemens du public assemblé. Ces lectures ne s'étant faites que dans l'intérieur des sociétés de M. de La Harpe, nous n'en avons entendu parler que trop superficiellement pour risquer d'en rendre compte.

L'autre nouveauté, et qui vraisemblablement passera la première, est une tragédie en quatre actes et en vers, intitulée *Lorédan*, par M. de Fontanelle, auteur de la *Gazette littéraire de Deux-Ponts*.

Mais ne voilà-t-il pas le triste Arnaud de Baculard qui réclame ce *Lorédan!* Il vient de faire imprimer un drame en cinq actes et en vers, intitulé *Mérinval*, qui est en effet le même sujet, et qui a au moins le mérite d'être mieux versifié et de ne point pécher par le costume. La scène est dans les environs d'une ville de France, au lieu d'être à Venise; et pour ne point déroger à sa manière, le Baculard a seulement renforcé

son ouvrage d'une teinte de noir le plus foncé possible. A la tête de cette nouvelle production, se trouve une longue Préface passablement ridicule, où il fait des efforts pour nous persuader que nous avons tort de rire; que le goût de la gaieté, de la plaisanterie et du style comique, perdra la nation. Il finit par un avertissement doux du plagiat de M. de Fontanelle. Cela va faire l'objet d'une querelle littéraire, qui ne sera guère plus intéressante que *Lorédan* et *Mérinval*, mais dans laquelle le pauvre d'Arnaud pourrait bien manquer son but, puisqu'il nous apprête à rire à ses dépens. M. de Beaumarchais aurait pu dire de lui ce qu'il a dit de Bertrand d'Airolles: « Que » cet homme a le secret de dire toujours le con» traire de ce qu'il veut. »

Il faut avouer, dit M. d'Alembert, que personne n'a mieux réussi dans le genre triste que Baculard; car toutes les fois qu'on a lu quelque chose de lui, on est bien fâché.

Il s'est surpassé dans *Mérinval*; car il est impossible de l'avoir lu sans être au désespoir.

C'est un abus de penser qu'être triste ou qu'être touchant soit précisément la même chose; à force d'accumuler des atrocités et des horreurs invraisemblables, on ne produit ni chaleur ni véritable intérêt; enfin l'art se refuse à des tableaux qui révoltent la nature et l'humanité; et les Muses, dont l'emploi est d'adoucir nos mœurs, ne doivent pas travailler à les rendre plus barbares et plus féroces.

M. Baculard se promenait, il y a quelque temps, aux Tuileries, par un beau jour d'hiver, méditant sans doute quelques nouveaux projets pour grossir son recueil d'*Épreuves*, et se démenant en conséquence d'une étrange manière. « *Le voyez-vous*, me dit quelqu'un qui le reconnut, *d'Arnaud vient remplir ici sa glacière*...... Il y a lieu de présumer que *Mérinval* en est sorti, et que ses provisions ne sont pas encore épuisées.

Il en est du genre triste, si fort à la mode, aujourd'hui, comme de ce mal dont l'Europe vient de gratifier les pauvres habitans d'Otaïti. Les nations les plus voisines se reprochent mutuellement de se l'être communiqué. Les Anglais disent qu'il leur vient de France ; nous prétendons qu'il nous vient d'eux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la contagion augmente tous les jours.

Le luxe qui énerve insensiblement toutes nos facultés, le despotisme religieux qui en ébranle les premiers ressorts, le despotisme politique qui les affaisse en détail, la philosophie moderne qui, en faisant de vains efforts pour nous éclairer, n'a presque servi jusqu'à présent qu'à détruire d'utiles préjugés et de douces illusions ; toutes ces causes, quelque opposées qu'elles soient en elles-mêmes, semblent se réunir pour multiplier les hommes de génie à la manière de M. Baculard.

Je sais que la grande communication qui a lieu aujourd'hui entre les différens peuples de l'Europe a contribué beaucoup à augmenter nos connaissances et nos lumières ; mais je doute

qu'elle ait été favorable aux progrès des arts et de la vertu. N'est-ce pas ce que nous pouvons observer tous les jours en regardant autour de nous? Si le frottement continuel de la société raffine l'esprit et le langage, il affaiblit l'élan du génie, il rétrécit les âmes, il refroidit le cœur et l'imagination, il accoutume les yeux à voir le bien comme le mal avec indifférence, corrompt bientôt la pureté des mœurs, et éteint le caractère national.

Le théâtre de Shakespeare peut être excellent pour les Anglais; mais il n'y a que celui de Corneille et de Racine qui soit bon pour nous; et il me semble que nous n'avons pas trop à nous plaindre de la part qui nous est échue. Lorsque les Anglais ont voulu imiter la régularité de nos drames, ils ont paru faibles et froids. Lorsqu'à notre tour nous avons voulu hasarder de les prendre pour guides, nous n'avons été qu'atroces, extravagans, sans énergie et sans originalité. » Ne forçons point, dit le bon La Fontaine,

> Ne forçons point notre talent,
> Nous ne ferions rien avec grâce.

Cela est si vrai, que dans la plupart des pièces imitées de l'anglais, nos auteurs ont encore enchéri sur les défauts de leur modèle. Or, rien ne prouve mieux combien cette imitation nous est peu naturelle, qu'une charge si ridicule.

On dirait vraiment que nous rougissons tous en Europe d'être de notre pays, et que nous travaillons de concert à effacer toutes les nuances nationales qui pourraient encore nous distinguer.

Rien n'est plus plaisant, ce me semble, que le commerce de travers et de ridicules établi depuis quelque temps entre la France et l'Angleterre. Il a commencé dès la révocation de l'édit de Nantes; mais il n'a jamais été plus florissant qu'aujourd'hui. Il faut bien qu'il ait commencé dès-lors, puisque dans une pièce assez ancienne du théâtre anglais, une petite maîtresse, mécontente de sa femme de chambre, dit : *C'est une chose affreuse! la persécution a donc cessé en France; on ne trouve plus de Françaises pour être bien servie.....* Aujourd'hui nous faisons autant de cas des postillons anglais qu'on en fait en Angleterre de nos pauvres huguenotes; nous avons pour leurs chevaux, pour leur punch et pour leurs philosophes, le même goût qu'ils ont pour nos vins, pour nos liqueurs et pour nos filles de théâtre; nous n'apprenons pas avec moins d'empressement leur langue, qu'ils en ont à apprendre la nôtre; nous traduisons tous leurs romans, ils nous rendent le même hommage avec une complaisance sans égale; nous ne voulons que de leur acier, ils aiment infiniment notre argent; nous ne pouvons plus souffrir que les voitures, les jardins, les épées à l'anglaise, ils n'estiment que nos ouvriers, et surtout nos ébénistes et nos cuisiniers; nous leur envoyons nos modes pour prendre les leurs; nos philosophes ne vantent que le gouvernement républicain, les leurs cherchent à venger sourdement les droits de la monarchie; nos drames larmoyans sont plus courus à Londres qu'à Paris,

et Roméo et Beverley attirent ici plus de monde que les chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille. Enfin, il semble que nous ayons pris à tâche de nous copier mutuellement pour effacer jusqu'aux moindres traces de nos anciennes haines. S'il n'en coûtait qu'un peu plus de ridicule aux deux royaumes, il serait trop heureux sans doute d'acheter à ce prix une paix éternelle.

Depuis quinze jours on ne pense, on ne rêve plus à Paris que musique. C'est le sujet de toutes nos disputes, de toutes nos conversations, l'âme de tous nos soupers; et il paraîtrait même ridicule de pouvoir s'intéresser à autre chose. A une question de politique on vous répond par un trait d'harmonie; à une réflexion morale, par la ritournelle d'une ariette; et si vous essayez de rappeler l'intérêt que produit telle pièce de Racine ou de Voltaire, pour toute réponse on vous fait remarquer l'effet de l'orchestre dans le beau récitatif d'Agamemnon. Est-il besoin de dire encore après cela que c'est *l'Iphigénie de M. le chevalier de Gluck* qui cause toute cette grande fermentation? elle est d'autant plus vive, que les avis sont extrêmement partagés, et que tous les partis sont animés de la même fureur. On en distingue surtout trois; celui de l'ancien Opéra français, qui a juré de ne point reconnaître d'autres dieux que Lulli et Rameau; celui de la musique purement italienne, qui ne veut croire qu'au chant des Jumelli, des Piccini, des Zachini;

enfin celui du chevalier Gluck, qui prétend avoir trouvé la musique la plus propre à l'action théâtrale, une musique dont les principes ne sont puisés que dans la source éternelle de l'harmonie et dans le rapport intime de nos sentimens et de nos sensations; une musique qui n'appartient à aucun pays, mais dont le génie du compositeur a su adapter le style à l'idiome particulier de notre langue. Ce dernier parti se glorifie déjà d'une illustre conversion. Jean-Jacques est devenu le plus zélé partisan du nouveau système; il a déclaré avec ce renoncement à soi-même si peu connu de nos sages, qu'il s'etait trompé jusqu'à présent; que l'opéra de M. Gluck renversait toutes ses idées, et qu'il était aujourd'hui très-convaincu que la langue française pouvait être aussi susceptible qu'une autre d'une musique forte, touchante et sensible.

Le parti ultramontain ne peut pas refuser à notre nouvel Orphée une connaissance profonde des secrets de l'harmonie; mais il lui refuse la partie du chant ou de la mélodie; il lui reproche ce qu'on appelle en Italie *le coup de pied du cheval*. Il trouve que les motifs de ses airs sont presque tous ou communs ou bizarres, et que les plus agréables manquent leur effet, faute d'être assez développés. Ses accompagnemens, à leur gré, sont purs, mais monotones; son récitatif, pénible et lourd.

Les vieux piliers de l'Opéra français crient qu'on nous fera perdre le genre où nous avons

réussi, sans nous en donner un meilleur. Ils se plaignent qu'au lieu de dormir tranquillement, selon l'usage, durant la scène, ils sont obligés de l'écouter, vu qu'il n'y a que cela d'intéressant...., les ballets étant les plus insipides du monde : les ballets, qui devraient faire à jamais la gloire et les délices de ce spectacle!

Quelque opposés que paraissent tous ces jugemens, ils s'accordent du moins, ce me semble, à prouver que M. Gluck s'est éloigné des routes connues, et qu'il a ouvert aux artistes une carrière toute nouvelle; c'est une entreprise qu'on ne tente guère sans y être déterminé par l'ascendant d'un génie supérieur.

Un ouvrage qui excite autant de mouvement, autant d'intérêt, autant de contrariétés même que l'opéra nouveau, n'est sûrement pas un ouvrage médiocre; ceux qui en disent le plus de mal sont forcés d'y reconnaître de grandes beautés; et les spectateurs les moins exercés à en sentir le prix l'ont entendu avec une espèce de surprise dont leur critique ou leur ignorance ont paru étourdies.

A la première représentation, qui fut donnée mardi 19, il y eut beaucoup de morceaux fort applaudis; mais l'ensemble fut reçu assez froidement, soit que le beau, le sublime ne nous touche que faiblement lorsque l'habitude ou la réflexion ne nous ont pas appris à le discerner, soit que le dénoûment qui est faible, et le ballet de la fin, qui n'a rien de saillant, aient refroidi

le spectacle. Mais à la seconde représentation l'opéra fut aux nues, et l'on demanda pendant une demi-heure l'auteur, qui ne parut point : il continue à être suivi avec beaucoup d'empressement, et il se soutiendra sans doute tant que mademoiselle Arnoud pourra chanter; elle rend le rôle d'Iphigénie comme il n'a peut-être jamais été rendu à la Comédie française, et elle chante non-seulement avec toute la grâce que nous lui connaissons depuis long-temps, mais même avec une justesse infinie, ce qui lui est moins ordinaire. Il semble que le chevalier Gluck ait deviné précisément le caractère et la portée de sa voix, et qu'il y ait approprié toutes les notes de son chant. Larrivée ne chante pas avec moins d'expression qu'elle; mais il a saisi, ce me semble, avec moins de finesse l'esprit de son rôle; il a plus d'emportement que de chaleur et de dignité, et ce n'est point là le fier, le superbe Agamemnon. Legros crie à tue tête avec la plus belle voix du monde; mais il est impossible de reconnaître Achille sous ses traits : rien de plus gauche, de plus lourd que sa figure, si ce n'est sa manière de jouer. Mademoiselle Duplan serait une assez belle Clytemnestre, si sa voix était plus juste et plus flexible; mais ce défaut nous fait perdre plusieurs idées heureuses de son rôle, ou nuit du moins à leur effet.

Nous n'avons rien dit encore des paroles d'Iphigénie, parce que personne n'en parle. La musique absorbe toute l'attention du spectateur;

il n'en reste plus pour le poëme. C'est M. du Rollet, commandeur de Malte, qui en est l'auteur. Il a suivi, à peu de chose près, le plan de Racine, en retranchant seulement l'épisode d'Eriphile. On ne pouvait suivre sans doute un meilleur modèle; mais s'il est permis quelquefois de prendre le bien d'autrui, n'est-ce pas un attentat impardonnable de ne le prendre que pour le gâter? M. du Rollet n'a pas seulement découpé un des plus beaux tableaux de notre ancien théâtre pour le placer dans un cadre étranger, il l'a barbouillé d'une étrange manière, en conservant tantôt les vers de Racine, et tantôt en y substituant les siens; en faisant dire à Agamemnon ce qui ne convient qu'à Clytemnestre, et à Clytemnestre ce qui ne convient qu'à Agamemnon; en mettant dans la bouche d'Iphigénie, lorsqu'elle parle à Achille, les mêmes choses qu'elle dit dans la tragédie de sa rivale, etc. Cependant tout cela s'arrange, parce que l'action marche assez rapidement, et que la musique en développe les situations les plus touchantes avec une vérité et une chaleur de sentiment qui ne laissent point apercevoir les négligences et la maladresse du poëte. Il n'y a que le dénoûment dont on a de la peine à supporter l'ineptie et l'invraisemblance. Au lieu du beau spectacle indiqué dans Racine, on voit arriver Achille avec ses soldats, qui enlève Iphigénie au pied de l'autel, et qui défie tous les Grecs de l'arracher d'entre ses bras. Calchas, qui venait tout-à-l'heure de déclarer aux Grecs que la volonté

irrévocable des dieux demandait le sang de la fille d'Agamemnon, change soudain d'avis, et les assure prudemment que le ciel est satisfait; on jette une petite fusée sur le bûcher, et tout est dit. Ce tour d'adresse a été si généralement critiqué, qu'on travaille dans ce moment à le changer. On verra paraître Diane dans les nues, le ciel s'expliquera avec plus de dignité, et Iphigénie n'aura plus l'air de devoir ses jours à la frayeur du fourbe Calchas.

Mais nous nous sommes déjà trop étendus sur ce nouveau phénomène de notre théâtre lyrique. M. l'abbé Arnaud a épuisé tout ce qu'on en peut dire de plus intéressant, dans une lettre qui est imprimée dans la *Gazette de Littérature* (1).

A la séance de l'Académie des Sciences, du 13 de ce mois, M. d'Alembert lut l'*Éloge de M. de la Condamine*, ou plutôt l'histoire abrégée de sa vie, par M. de Condorcet, l'un des membres de cette Académie. Ce morceau a eu le plus grand succès et le plus mérité. Il est écrit sans emphase; le style, sans être recherché, est plein d'esprit. Quelques phrases un peu longues, quelques exagérations déplacées, une description un peu trop poétique de la douleur de madame de la Condamine; voilà à quoi peut se réduire la critique la plus sévère d'un écrit de cent cin-

(1) Elle a été depuis imprimée dans le recueil de ses OEuvres, en 3 vol. in-8°. (*Note de l'Editeur.*)

quante pages, qu'on trouve encore trop court lorsqu'il est achevé.

M. de la Condamine avait écrit lui-même un précis de son enfance, de son éducation, des fautes qu'on y a commises, et de l'effet qu'ont produit sur lui les méthodes dont on s'est servi dans son institution. Il serait à désirer qu'il eût poussé plus loin cet examen, aussi original et aussi intéressant qu'instructif. Tel qu'il est, M. de Condorcet en a fait l'usage le plus heureux dans son discours. On assure qu'il va être imprimé (le public ajoute aux frais de l'Académie) séparément des mémoires, pour faire hommage de l'édition à madame de la Condamine. Que ce bruit soit fondé ou non, ses vertus, son courage et sa situation font désirer à ceux qui la connaissent le moins qu'on trouve une manière convenable d'adoucir son mauvais sort.

Les volumes III, IV et V du *Parnasse des Dames*, viennent de paraître. On ne peut rien prononcer sur leur bonne ou mauvaise fortune, car il n'en est pas question dans le public. Quoiqu'il n'y ait pas de très-grands éloges à en faire, nous avons vu prôner des ouvrages qui auraient été plus heureux qu'on gardât le silence sur leur compte, que ne le serait celui-ci. Le choix des morceaux cités est assez bon; quelques-uns des précis historiques qui précèdent les productions de cette collection de nouvelles Sapho, sont écrits

gaiement et d'un bon ton. On examine la réputation littéraire et morale de chacune d'elles. La chasteté de ces muses n'est pas aussi rigoureuse que celle des vierges; mais l'ouvrage est aussi plus amusant que la Vie des Saints et des Saintes. Ce n'est cependant pas une satire; mais c'est la vérité toute nue. Est-ce l'amour de la vérité, est-ce l'esprit de malignité qui nous a donné de l'indulgence pour cet ouvrage? c'est une grande question; il nous paraîtrait téméraire de la décider avec précipitation.

MAI 1774.

Paris, 1er mai 1774.

Si notre obscurité nous laisse jouir tranquillement du bonheur de vivre inconnus à nos maîtres, elle ne nous empêche point de bénir en secret leurs vertus, et de nous intéresser vivement à leurs destinées. Les craintes, les alarmes et les espérances dont la France entière vient d'être agitée, ont absorbé l'attention de tous les citoyens. Nos plaisirs, nos occupations, nos projets, nos affaires, tout s'est trouvé en quelque manière suspendu. Et vous voudrez bien nous pardonner sans doute, si l'attente d'un événement si considérable a pu retarder aussi jusqu'à présent l'envoi de nos feuilles. Puisque les petites causes ont quelquefois tant d'influence sur les plus grandes, il faut bien que les plus grandes en aient à leur tour sur les plus petites.

C'est mardi 10, à une heure après midi, que Louis XV rendit le dernier soupir. Il conserva dans tout le cours de sa maladie une présence d'esprit infinie, et montra dans les plus vives souffrances une patience et un courage vraiment héroïques. Que le peuple, rarement injuste, mais souvent précipité dans ses jugemens, et plus souvent encore exagéré dans ses plaintes, lui reproche les faiblesses de ses dernières années : la postérité, plus équitable, admirera toujours en lui les premières vertus d'un grand prince, la clémence et

la bonté. Elle se souviendra qu'après la campagne la plus brillante il offrit lui-même la paix à ses ennemis. Elle n'oubliera point la constance sublime avec laquelle, se voyant dans les bras de la mort, en 1744, il chargea son ministre de mander au maréchal de Noailles *qu'il se souvînt que le prince de Condé gagna la bataille de Rocroi cinq jours après la mort de Louis XIII.* Elle célébrera l'humanité religieuse avec laquelle il daigna protéger la famille infortunée des Calas contre l'injustice d'un de ses premiers tribunaux et la superstition de toute une province. Elle osera dire, sans crainte et sans adulation, qu'un règne de près de soixante ans, qu'on ne saurait accuser d'aucun acte de haine et de violence, doit être mis au nombre des règnes les plus heureux. Elle osera dire qu'un caractère naturellement bon étant le plus sûr contre-poids d'un pouvoir sans bornes, un prince qui ne voulut jamais décidément le mal, et qui fit le bien toutes les fois que la flatterie ou l'ambition de ses courtisans lui en laissèrent voir la possibilité, mérite bien que l'histoire lui conserve le surnom qui lui fut donné par le vœu unanime de la nation, le surnom précieux de *Bien-Aimé;* sans compter que la douceur de son gouvernement fut infiniment favorable au progrès de la philosophie et des lettres. Pour comprendre combien sa mémoire doit être chère, il suffira sans doute de rappeler que c'est à l'ombre de son règne que fleurirent les Montesquieu, les Voltaire, les Buffon, les Rous-

seau, les d'Alembert, les Diderot, les Crébillon. Si tous ne jouirent pas de la faveur du prince, ne fut-ce pas moins sa faute que celle des préjugés qui dominent sur les rois et sur le vulgaire, et que la puissance la plus absolue est forcée de respecter?

Mais en pleurant la perte que la France vient de faire, pourrions-nous oublier qu'au moment même où nos alarmes furent les plus vives, nous avons été consolés et rassurés par la lettre touchante que le dauphin écrivit le matin même du jour qu'il fut proclamé roi?

« Monsieur le contrôleur général, je vous prie » de faire distribuer deux cent mille livres aux » pauvres des paroisses de Paris pour prier pour » le roi. Si vous trouvez que ce soit trop cher, vu » les besoins de l'État, vous le retiendrez sur ma » pension et sur celle de madame la dauphine. » *Signé* Louis Auguste. »

Quelque peu de foi qu'on ait aux augures, peut-on la refuser à celui-ci? Tout Paris en a été transporté et attendri jusqu'aux larmes. On a trouvé dans cette lettre, dont le style rappelle si bien celui de Henri IV, l'expression la plus sensible et la plus vive d'une piété vraiment filiale et d'une attention paternelle aux besoins du peuple. Un nouveau règne pouvait-il s'annoncer sous des auspices plus saints et plus heureux?

La relation des *Voyages entrepris par ordre de S. M. Britannique dans les mers du Sud*, a été

rédigée par *M. Hawkesworth*, docteur en droit. Il a travaillé, non-seulement d'après les journaux tenus par les différens commandans du *Dauphin*, *du Swallow* et de l'*Endeavour*, mais aussi d'après les mémoires particuliers de *M. Joseph Banks*, écuyer, propriétaire d'un bien considérable dans le comté de Lincoln, qui s'embarqua à bord du vaisseau du capitaine Cook, sans autre motif que sa passion pour le progrès des lumières de sa patrie, et l'espérance de laisser parmi les nations grossières et sauvages qu'il pourrait découvrir, des arts ou des instrumens qui leur rendraient la vie plus douce. Il engagea le docteur Solander, élève du célèbre Linnæus, à l'accompagner dans ce voyage; et ces deux savans, sans compter les avantages que leur doivent la philosophie et l'histoire naturelle, ont découvert, dans l'hémisphère qu'ils ont parcouru, presque autant de plantes nouvelles qu'on en a reconnu jusqu'à présent dans notre ancien continent, malgré les recherches les plus assidues. Mais cet objet ne paraît pas avoir occupé beaucoup notre historien.

C'est à la réputation que M. Hawkesworth avait acquise en Angleterre par plusieurs ouvrages de morale et de goût, et particulièrement par un écrit périodique dans le genre du *Spectateur*, intitulé *The Adventurer*, qu'il dut le choix dont l'honora S. M. Britannique en lui confiant le soin d'écrire l'histoire d'une entreprise si digne de la nation anglaise. Mais son travail n'a pas eu le succès qu'il semblait promettre; on n'a

point été content de la manière dont il avait rédigé les différens mémoires qui lui ont été fournis. On lui a reproché surtout d'avoir rejeté une infinité de notes intéressantes, ou par caprice, ou par négligence, ou faute d'avoir su les employer heureusement. Enfin cet ouvrage, après avoir fait la fortune de l'auteur, lui a suscité tant de critiques et tant de tracasseries, qu'on est persuadé à Londres qu'il en est mort de chagrin. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a survécu que quelques mois à la publication de ses voyages.

Nous ne sommes point à portée de juger à quel point les critiques que le livre de M. Hawkesworth a essuyées en Angleterre peuvent être fondées, ou non; mais nous croyons pouvoir dire avec confiance que tant qu'on ne nous donnera pas une meilleure relation que la sienne, celle-ci peut être regardée comme un monument précieux d'une des plus importantes découvertes qui aient été faites dans ce siècle.

Il est évident que nos Argonautes modernes ont principalement eu en vue de perfectionner la connaissance géographique de notre globe; et comme leur historien n'a rien dit là-dessus qui ne soit parfaitement conforme au journal et aux cartes qui lui ont été communiqués, il semble avoir rempli l'objet essentiel de sa tâche. Pour prévenir toute espèce de doute sur la fidélité avec laquelle il a rapporté les faits insérés dans les papiers qui lui ont servi de matériaux, la relation de chaque voyage a été lue en manuscrit devant les com-

mandans respectifs, au bureau de l'amirauté, de l'agrément de mylord Sandwick, qui a assisté à la plus grande partie de ces lectures. Il n'était guère possible de donner à l'ouvrage un caractère d'authenticité plus sûr et plus décidé.

Que quelques lecteurs ignorans comme nous soient ennuyés de tous les détails de marine dont la relation de M. Hawkesworth est surchargée, nous serons fort disposés à le leur pardonner; mais nous n'en sommes pas moins convaincus que tous ces détails sont de la plus grande importance, et qu'ils devaient former le fond d'un livre destiné à étendre et à assurer les progrès de la navigation.

Si les lecteurs qui ne cherchent dans les voyages que des singularités et des merveilles propres à amuser leur imagination ou à favoriser leurs opinions particulières, se plaignent de la sécheresse et de la stérilité de celui-ci, nous les renvoyons aux romans du Père Charleval, de l'Inca Garcilasso de la Vega, et de tant d'autres.

Quoique plusieurs navigateurs eussent déjà parcouru les mers du Sud, il n'y avait presque aucune partie de tout cet hémisphère qui fût bien connue. Les cartes plaçaient dans l'Océan Pacifique des îles imaginaires qu'on n'a point trouvées, et elles y représentaient, comme n'étant occupés que par la mer, de grands espaces où l'on a découvert plusieurs îles. Tasman, Juan Fernandès, l'Hermite, Quiros et Raggevin nous avaient laissé croire que depuis le degré de la-

titude sud auquel ils s'étaient arrêtés, il pouvait y avoir, jusqu'au pôle austral, un continent fort étendu. Les physiciens avaient même imaginé que l'existence de ce continent était nécessaire à la conservation de l'équilibre des deux hémisphères. Le *Voyage de l'Endeavour* a démontré que la terre vue par les marins dont on cite l'autorité, ne faisait pas partie d'un continent comme on l'avait cru. Il a aussi entièrement détruit les argumens physiques dont ils se servaient pour appuyer ce système, puisque, suivant leur calcul, ce qui est prouvé aujourd'hui n'être que de l'eau, rendrait déjà trop léger l'hémisphère méridional.

Les peuples que nos navigateurs anglais ont observés avec le plus de suite et de réflexion, sont les Otaïtiens et les habitans de la Nouvelle-Zélande. Ces premiers, sans ressembler absolument à ceux que nous avons vus dans les rêves de notre philosophie, sont des êtres fort intéressans. Quoiqu'ils vivent sous une espèce de gouvernement féodal, quoique leurs idées religieuses ne soient guère plus sensées que celles de tant d'autres peuples, la température heureuse du climat, la fertilité naturelle du sol qu'ils habitent, l'emportent sur les défauts de leur législation, et conservent chez eux les mœurs les plus simples et les plus douces. C'est un peuple qui semble à peine échappé des mains de la nature. C'est un peuple d'enfans qui, n'ayant point été contrariés mal à propos, n'ont rien perdu de la candeur et de la sensibilité du premier âge.

Le mariage, à Otaïti, ne paraît être qu'une convention parfaitement libre entre l'homme et la femme, dont le magistrat et les prêtres ne se mêlent point. Dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions; mais lorsque les parties ont envie de se séparer, le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

L'adultère n'y est pas absolument inconnu. Mais, dans tous les cas d'injure, la punition du coupable ne dépend que de l'offensé, et s'il n'y a point dans le crime de la femme quelques circonstances qui provoquent la colère du mari, elle en est ordinairement quitte pour quelques coups, quoique surprise en flagrant délit. Nous connaissons des pays où elle l'est souvent encore à meilleur marché. — En pareil cas, un de nos premiers ducs et pairs se contenta bien de dire : « *Eh! Madame,* » *si quelque autre que moi eût eu la même indis-* » *crétion!*....... », et referma doucement les portes.

Il n'est pas étonnant que les *Voyages de Montaigne* aient été attendus avec tant d'empressement; il l'est moins encore qu'ils aient fait si peu de sensation depuis qu'ils ont paru. Ces voyages ne sont qu'un itinéraire sec et froid, qui n'a guère d'autre mérite que celui de nous apprendre avec le plus grand détail comment notre philosophe s'est trouvé de toutes les eaux et de tous les remèdes qu'il a pris dans ses différentes courses en Italie et en Allemagne. Ce détail pou-

vait avoir quelque intérêt pour ses amis pendant sa vie; mais deux siècles après sa mort, quelque respect, quelque dévotion qu'on ait pour sa mémoire, il est difficile d'y prendre beaucoup de part. On aime à suivre Montaigne dans l'intérieur de sa maison, à s'enfermer avec lui dans sa chambre, à s'asseoir à ses côtés au coin de son feu, et à écouter ainsi toutes les confidences qu'il se plaît à nous faire de ses opinions, de ses idées, de ses sentimens, de ses goûts particuliers, de ses affections et de ses pensées les plus secrètes. Loin de lui savoir mauvais gré de la confiance et de l'intimité à laquelle il veut bien admettre ses lecteurs, on sent que cette bonhomie, que cette naïveté si rare, est peut-être le charme qui nous séduit et qui nous attache le plus dans la lecture de ses *Essais*. Il n'en est pas de même de ses *Voyages*; elle y paraît rebutante, parce qu'elle est outrée, et, bien plus encore, parce qu'elle ne porte sur rien d'agréable, sur rien d'intéressant. Si vous ôtez de deux volumes tout au plus une vingtaine de pages, le reste ne méritait pas mieux d'être conservé que la vieille lampe d'Epictète. Il n'en est pas des reliques d'un philosophe comme de celles d'un saint; on les garde sans profit.

Rien ne paraît plus constaté que l'authenticité du manuscrit des *Voyages de Montaigne*; mais il ne paraît guère moins sûr que Montaigne ne les destina jamais à être publiés. Il y a tout lieu de présumer que ce ne sont que des notes qu'il écrivait lui-même en courant, ou qu'il dictait à

son valet de chambre, le soir, en arrivant dans les auberges, tant pour soulager sa mémoire que pour instruire sa famille et ses amis de tout ce qui le concernait. Il donna, quelque temps après son retour, le troisième livre de ses *Essais*, et une nouvelle édition des deux premiers, fort retouchée, et surtout fort augmentée. On y remarque plusieurs traits qui sont visiblement empruntés du journal. C'est sans doute le seul emploi qu'il se proposait de faire d'un manuscrit d'ailleurs si informe et si peu intéressant.

Nous en devons la découverte à M. Prunis, chanoine régulier de Chancellade en Périgord. En parcourant cette province pour faire des recherches relatives à une histoire du Périgord qu'il a entreprise, il s'arrêta à l'ancien château de Montaigne, possédé aujourd'hui par M. le comte de Ségur de la Roquette, qui descend, à la sixième génération, d'Eléonore de Montaigne, fille unique de l'auteur des *Essais*. Ayant désiré d'en visiter les archives, on ne lui montra qu'un vieux coffre qui renfermait des papiers condamnés depuis long-temps à l'oubli. C'est là qu'il découvrit le manuscrit original des *Voyages de Montaigne*. Il obtint de M. Ségur la permission de l'emporter à Paris, où, après avoir été examiné par différens littérateurs, et particulièrement par M. Caperonnier, garde de la Bibliothèque du Roi, il a été unanimement reconnu pour l'autographe des *Voyages de Montaigne*. Une partie du manuscrit (un peu plus du tiers) est de la main

d'un domestique, qui servait de secrétaire à notre voyageur, et qui parle toujours de son maître à la troisième personne; mais on voit qu'il écrivait sous sa dictée, puisqu'on y retrouve toutes les tournures qui caractérisent le langage de Montaigne. Le reste du manuscrit, où l'auteur parle à la première personne, est écrit de sa propre main (on en a vérifié l'écriture); et dans cette partie, plus de la moitié de la relation est en italien. Pour ne laisser aucun doute sur l'authenticité de cet ouvrage posthume, il a été déposé à la Bibliothèque du roi, et l'on pourra y recourir au besoin. Le manuscrit est complet, à quelques feuillets près, qui paraissent avoir été déchirés au commencement.

C'est M. Bartoli, antiquaire du roi de Sardaigne, qui a bien voulu se charger de transcrire de sa main la partie italienne, et d'y joindre des notes grammaticales très-nécessaires, le texte étant rempli de licences, de patois différens et de gallicismes. M. Prunis en a fait la traduction. M. de Querlon, l'auteur des *Affiches de provinces*, l'a revue, a dirigé toute l'édition, et l'a enrichie d'un long discours préliminaire et d'un grand nombre d'observations qui ne donneront pas, je crois, beaucoup plus de vogue à l'ouvrage qu'il n'en mérite par lui-même. On en peut juger par les deux traits suivans:

Montaigne remarque que ses compagnons de voyage ne supportaient pas les fatigues de la route avec le même courage que lui; là-dessus M. de

Querlon fait cette jolie note : *Voilà comme voyage la mollesse. On voudrait tout voir sans se gêner. On voyagerait bien volontiers dans son lit.* Que cette réflexion est aimable et fine ! Et comment ne serait-on pas un excellent juge des ouvrages de goût, lorsqu'on écrit d'un ton si délicat !

Dans un autre endroit, Montaigne, à propos des masures de Rome, se rappelant la vue de quelques églises démolies par les huguenots, son scoliaste observe ingénieusement *que les apôtres de la tolérance ne s'empresseront pas à vérifier ce fait, qui doit un peu les gêner, surtout écrit de la main de Montaigne.*

On peut avoir le droit d'écrire des platitudes, mais peut-on pardonner une méchanceté si bête et si noire? Où M. de Querlon a-t-il jamais vu que les apôtres de la tolérance aient approuvé les gens qui démolissent les temples et qui troublent la tranquillité publique ? Ce serait une plaisante manière de prêcher la paix et la charité. Loin de justifier de pareils excès, ils ont toujours condamné hardiment et les saints, et les hérétiques, et les inquisiteurs, et les martyrs qui s'en sont rendus coupables.

Laissons là M. de Querlon : il vaut mieux causer avec Montaigne, même avec son valet de chambre.

Quand on pense que le livre des *Essais* a été long-temps le seul livre original qu'on pût lire en France, et qu'après les siècles de Louis XIV et de Louis XV, si fertiles en bons écrits, il fait encore

les délices de tous ceux qui aiment vraiment les lettres et la philosophie, ne faut-il pas avouer qu'un succès si constant est bien la preuve la plus certaine d'un mérite infiniment rare? Essayons d'en retracer ici quelques traits.

Le plaisir qu'on trouve à lire Montaigne est peut-être d'autant plus singulier, que ce n'est ni par des fictions heureuses, ni par un intérêt soutenu, ni par de savantes recherches, ni même par une éloquence brillante, encore moins par une méthode exacte, qu'il charme ses lecteurs. Son livre n'est qu'un recueil de pensées détachées; il n'approfondit rien: il paraît se livrer à tous les écarts de son imagination, et, se promenant sans cesse d'un objet à l'autre, il se perd dans un dédale de contes et de rêveries, sans s'embarrasser jamais si l'on daignera l'y suivre ou non..... Quoiqu'il y ait dans ses *Essais* une infinité de faits, d'anecdotes et de citations, il n'est pas difficile de s'apercevoir que ses études n'étaient ni vastes ni profondes. Il n'avait guère lu que quelques poëtes latins, quelques livres de voyage, et son Sénèque et son Plutarque. C'est surtout à ce dernier qu'il est redevable de la plus grande partie de son érudition; il s'était nourri de la lecture de ses ouvrages, il s'en était approprié toutes les beautés, et les employait avec ce choix heureux, avec cette grâce franche et naïve qui n'appartenait qu'à lui.

De tous les auteurs qui nous restent de l'antiquité, Plutarque est, sans contredit, celui qui a

recueilli le plus de vérités de fait et de spéculation. Ses œuvres sont une mine inépuisable de lumières et de connaissances : c'est vraiment l'*Encyclopédie* des anciens. Montaigne nous en a donné la fleur, et il y a ajouté les réflexions les plus fines, et surtout les résultats les plus secrets de sa propre expérience.

Il me semble donc que si j'avais à donner une idée de ses *Essais*, je dirais en deux mots que c'est un commentaire que Montaigne fit sur lui-même en méditant les écrits de Plutarque...... Je pense encore que je dirais mal : ce serait lui prêter un projet...... Montaigne n'en avait aucun. En mettant la plume à la main, il paraît n'avoir songé qu'au plaisir de causer familièrement avec son lecteur. Il lui rend compte de ses lectures, de ses pensées, de ses réflexions, sans suite, sans dessein ; il veut avoir le plaisir de penser tout haut, et il en jouit à son aise. Il cite souvent Plutarque, parce que Plutarque était son livre favori ; il parle souvent de lui-même, parce qu'il s'en occupait beaucoup, ne croyant pas pouvoir mieux étudier l'homme qu'en consultant ses propres goûts, ses propres affections et la marche particulière de ses idées. La seule loi qu'il semble s'être prescrite, c'est de ne jamais parler que de ce qui l'intéressait vivement : de là l'énergie et la vivacité de ses expressions, la grâce et l'originalité de son langage. Son esprit a cette assurance et cette franchise aimable que l'on ne trouve que dans ces enfans bien nés dont la contrainte du

monde et de l'éducation ne gêna point encore les mouvemens faciles et naturels.

L'extrême liberté avec laquelle Montaigne écrivait, a donné beaucoup de négligence à son style; mais elle y a répandu aussi la plus grande force et la plus agréable variété. Il n'est aucune espèce de joug qui n'affaiblisse celui qui a le malheur de s'y soumettre. Homère l'a dit : *En devenant esclave, l'homme perd la moitié de son existence.* Cela n'est pas moins vrai en philosophie, en littérature, qu'en morale. Les chaînes de toute espèce ne sont faites que pour le vulgaire, pour des êtres stupides ou méchans. Les âmes généreuses n'ont pour lois que les inspirations de la nature ou de leur propre sensibilité.

Montaigne vécut dans un temps où la surprise excitée par plusieurs découvertes importantes, le feu des guerres civiles et l'animosité des disputes de religion, avaient mis la France et l'Europe entière dans la plus grande fermentation. Elle fut favorable au développement de son génie, et, par un bonheur assez rare, elle ne l'entraîna vers aucun parti. S'il se plaint amèrement des troubles occasionés par les prédications de Luther et de Calvin, peut-on en faire honneur à son zèle pour l'orthodoxie catholique? Il est plus naturel de croire que ce fut uniquement par humanité qu'il déplorait les suites funestes de tant de dissensions religieuses. Peut-être prévoyait-il aussi que la réforme, en affaiblissant l'autorité de l'Eglise romaine, serait bien moins utile à la liberté de

penser qu'aux souverains dont elle favorisait la politique et l'ambition. Il comprenait bien sans doute que les prêtres de toutes les sectes du monde devaient se ressembler, et que ces messieurs toujours tolérans par principes, cesseraient bientôt de l'être dans la pratique. L'expérience ne l'a-t-elle pas assez prouvé? Il en est des vertus d'état comme des affections nouvelles; elles prennent toujours le dessus sur les systèmes qui contrarient leur intérêt.

Si la forme que Montaigne a donnée à ses *Essais* est la seule qui pût convenir à l'indolence de son caractère et à la vivacité de son esprit, c'est sans doute aussi celle qui dut lui paraître la plus heureuse pour faire passer toutes les vérités qu'il a hasardées dans son livre. Elles y sont enveloppées de tant de rêveries, si j'ose le dire, de tant d'enfantillages, qu'on n'est jamais tenté de lui soupçonner une intention sérieuse. Il n'y a que celles-là qu'on craigne, et qu'on ait raison de craindre. Sa philosophie est un labyrinthe charmant où tout le monde aime à s'égarer, mais dont un penseur seul tient le fil, et dont un penseur seul peut pénétrer le véritable plan. En conservant la candeur et l'ingénuité du premier âge, Montaigne en a conservé les droits et la liberté. Ce n'est point un de ces maîtres que l'on redoute sous le nom de philosophes ou de sages, c'est un enfant à qui l'on permet de tout dire, et dont on applaudit même les saillies, au lieu de s'en fâcher.

Cela est si vrai, que, lorsque Charron voulut mettre en système ce que son ami Montaigne avait osé dire avec une si grande liberté, il essuya, malgré toutes ses réserves et toute sa prudence, les tracasseries et les persécutions les plus odieuses.

Il ne faut pas encore oublier que, dans l'époque où Montaigne publia son livre, la liberté de penser et d'écrire était peut-être, à certains égards, moins bornée qu'elle ne le fut dans la suite : on n'avait pas du moins alors la même défiance. Le gouvernement et le clergé n'avaient pas les yeux aussi ouverts que de nos jours. L'inquisition même, plus cruelle en gros, était peut-être moins soupçonneuse et moins tyrannique en détail. La philosophie et la religion n'étaient pas confondues comme elles l'ont été depuis; les limites de leur empire étaient mieux séparées. Il était reçu, pour ainsi dire, d'avoir deux manières de penser toutes différentes; l'une parfaitement soumise à l'Église, l'autre à la raison. La foi, ne tenant que d'elle-même sa force et son autorité, était censée n'avoir rien de commun avec le bon sens; en conséquence, il était entendu qu'une chose très-absurde en philosophie n'en serait pas moins vraie en matière de religion. Grâces à cet arrangement, il était permis d'avancer beaucoup d'opinions peu conformes à la doctrine de l'Évangile, pourvu qu'on n'attaquât jamais l'Évangile directement, et qu'on eût toujours soin d'assurer l'Église de son profond res-

pect. Ces ménagemens ne peuvent plus suffire à présent.

Les *Essais de Montaigne* renferment tant d'idées, et des idées si hardies, qu'on y découvre sans peine le germe de tous les systèmes développés depuis. C'est lui qui ouvrit la carrière aux Descartes, aux Gassendi; c'est lui qui forma les Rousseau, les Hume, les Schaftesbury, les Bolingbroke, les Helvétius, les Diderot. Quelque différente route que chacun ait suivie, tous sont venus puiser dans cette source féconde de sagesse et de lumières.

S'il n'est point de livre plus propre à mettre de l'ordre et de la clarté dans les idées que l'*Entendement humain de Locke*, il n'en est point de plus propre à nourrir et à fertiliser l'esprit que les *Essais de Montaigne*. On gagne de l'embonpoint avec l'un, de la santé avec l'autre.... L'un fait les fonctions de l'imagination ; l'autre, celles du jugement...... L'un vous met dans la plus grande abondance, l'autre vous apprend à en faire l'usage le plus sûr et le plus heureux.

Personne n'a-t-il donc pensé plus que Montaigne ? Je l'ignore. Mais ce que je crois bien savoir, c'est que personne n'a dit avec plus de simplicité ce qu'il a senti, ce qu'il a pensé. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'il a fait lui-même de son ouvrage ; *c'est ici un livre de bonne foi.* Cela est divin, et cela est exact.

Qu'est-ce que toutes les connaissances humaines? le cercle en est si borné !..... Et depuis quatre mille ans, qu'a-t-on fait pour l'étendre? Montes-

quieu a dit quelque part, *qu'il travaillait à un livre de douze pages, qui contiendrait tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale, et tout ce que de grands auteurs ont oublié dans les volumes qu'ils ont donnés sur ces sciences-là.....* Je suis très-sérieusement persuadé qu'il ne tenait qu'à lui d'accomplir ce grand projet.

Puisqu'on ne peut guère se flatter de reculer les limites où l'esprit humain a été renfermé jusqu'à présent, un auteur philosophique ne peut, ce me semble, intéresser que de deux manières, ou en nous apprenant à concevoir plus clairement le peu de vérités que nous pouvons savoir, ou en peignant vivement l'impression particulière qu'il en a reçue, ce qui sert du moins à multiplier les points de vue sous lesquels on peut envisager le même objet. La première manière est celle de Locke, la seconde est celle de Montaigne.

Non-seulement on ne cesse de répéter les mêmes choses..... on les répète encore avec le même esprit et du même ton. La plupart de nos livres modernes ne sont que des copies calquées d'une année à l'autre, et de siècle en siècle, sur d'autres copies dont les premiers modèles ne se retrouvent que dans les temps les plus reculés. On se contente de travailler sur des idées étrangères, on les analyse, on les arrange au goût du moment; mais il est rare qu'on ose peindre sa propre pensée, ses propres sentimens. Ce n'est pourtant qu'ainsi qu'on peut être original et neuf. Montaigne l'est

même dans les traits qu'il emprunte des autres, parce qu'il ne les emploie que lorsqu'il y a trouvé une idée à lui, ou lorsqu'il en a été frappé d'une manière neuve et singulière. D'ailleurs, le grand nombre de citations dont il est chargé tenait bien plus à l'esprit de son temps qu'au sien. On avait alors la prétention du savoir et de l'érudition, comme l'on a aujourd'hui celle de la philosophie et du bel esprit.

On reproche à Montaigne ses obscénités. On a fait le même reproche à Bayle, à beaucoup d'autres philosophes. Sans vouloir justifier une licence dont les bonnes mœurs peuvent être blessées, faut-il s'étonner si, en raisonnant hardiment sur les vices et sur les penchans de la nature humaine, ils ont cru pouvoir se permettre les détails les plus délicats sur une passion qui a tant d'influence sur l'économie de notre être, qui forma et qui modifie continuellement la société, qui en est enfin le principe le plus actif et le plus puissant?

Balzac et Mallebranche se sont plaints de ce que Montaigne parlait sans cesse de lui-même. Ils n'ont donc pas senti qu'en nous rapprochant de lui il nous rapprochait de nous-mêmes; qu'en nous montrant comment il avait étudié ses propres faiblesses, il nous apprenait à observer les nôtres. L'homme est plus singulier que tout ce qui l'entoure. L'étude la plus utile et la plus agréable que nous puissions faire est donc celle de nous-mêmes. Tous les philosophes l'ont dit. Il n'y a que Montaigne qui l'ait cru, qui l'ait prouvé

par son exemple. Nous ne comprenons bien que ce que nous avons pu déchiffrer dans notre propre cœur, et nous ne nous intéressons vivement qu'à ce qui tient à nous, à notre être, à nos goûts, à notre bonheur.

La franchise avec laquelle Montaigne nous entretient de tout ce qui le touche, ne contribue pas seulement à rendre son livre plus instructif, elle le rend aussi plus intéressant..... elle lui ôte l'air contraint, l'air pesant d'un livre; elle lui communique toutes les grâces, tout le charme d'une conversation vive et familière.....; et c'est ce qui faisait dire à madame de La Fayette *qu'il y avait du plaisir à avoir un voisin comme lui.*

L'amour-propre n'est jamais plus insupportable que lorsqu'il se décèle avec la prétention de se cacher; il n'est jamais moins fâcheux que lorsqu'il se montre avec bonhomie. Loin d'exclure la sensibilité pour les autres, il en est souvent la marque et la mesure la plus certaine. On ne s'intéresse à ses semblables qu'à raison de l'intérêt qu'on prend à soi-même et qu'on ose attendre de leur part. J'ai toujours été frappé d'un mot que Jean-Jacques dit un jour à un de ses amis, après un épanchement de tendresse et de confiance : *Ne m'aimeriez-vous pas?..... C'est que vous ne m'avez jamais dit du bien de vous.*

On vient de publier une *Épître à M. du Hamel de Denainvilliers, par M. Colardeau.* Cette épître est consacrée à l'éloge de la vie champêtre, et

des vertus paisibles de M. du Hamel de Denainvilliers, le frère de M. du Hamel du Monceau, inspecteur de la marine et des chantiers de construction. Ce dernier est connu par plusieurs ouvrages importans, et surtout par son *Traité sur les Cordages*, dont l'économie et le moindre poids facilitent la manœuvre.

Selon l'usage, l'épître est précédée d'un long discours en prose, où l'auteur disserte avec assez d'affectation sur l'utilité de son poëme, sur les circonstances qui l'ont déterminé à le publier, et sur les difficultés du genre dans lequel il a travaillé. « Depuis quelques années, dit-il, on a » répandu beaucoup de fleurs sur les tombeaux » des hommes illustres ou bienfaisans qui ont » honoré la nation et servi l'humanité. Il faut » aussi attacher *quelques guirlandes aux portes* » *des personnes vertueuses qui vivent parmi* » *nous.* » A la bonne heure, cela est parfaitement juste; mais que la manière dont cela est exprimé est petite, froide et recherchée! Il me semble que de pareilles phrases méritent d'être relevées, surtout dans les écrits d'un homme qui jouit de quelque réputation, ne fût-ce que pour marquer à quel point le mauvais goût gagne aujourd'hui.

Le poëme ne présente, comme M. Colardeau en convient lui-même dans sa préface, que des vérités communes et des images déjà cent fois répétées. Mais ne se trompe-t-il pas lorsqu'il se flatte qu'on ne s'en prendra qu'à la pauvreté du genre bucolique, et non pas à la stérilité de son

génie? Quoique la nature ne soit pas inépuisable dans la variété des objets qu'elle offre au pinceau de la poésie, que d'abondance, que de richesse ne paraît-elle pas avoir dans les tableaux d'un Watteau, d'un Berghen, d'un Gessner, d'un Thomson! Il y a non-seulement une infinité de scènes dans la nature qui n'ont jamais été peintes, qui n'ont jamais été observées, il n'y en a pas une peut-être où l'on ne puisse découvrir de nouvelles circonstances négligées jusqu'à présent. Il y en a donc peu qui ne puissent être saisies sous un point de vue parfaitement nouveau. Et de combien d'intérêts différens l'imagination ou la sensibilité du poëte ne peut-elle pas les animer! Ce dernier moyen sera toujours sans doute le plus propre à donner aux objets même qui nous sont les plus familiers, une teinte originale et fraîche.

Depuis Voltaire et Racine, nous avons eu peu de versificateurs plus élégans, plus harmonieux que M. Colardeau; mais ses vers, qui laissent si peu de chose à désirer lorsqu'on les examine en détail, font rarement beaucoup d'effet dans l'ensemble d'un morceau. Avec le talent le plus heureux, il n'a pas ce génie, cette chaleur qui nourrit, qui vivifie tout ce que l'imagination conçoit, tout ce que la pensée exécute.

Le vaudeville suivant vient d'être répandu à l'instant dans le public. Il nous a paru si original, que nous n'avons pas cru devoir le remettre à l'envoi prochain.

VAUDEVILLE attribué à M. COLLÉ.

Air : *Des Pendus.*

Or écoutez, petits et grands,
L'histoire d'un roi de vingt ans,
Qui va nous ramener en France
Les bonnes mœurs et la décence.
Après cela, que deviendront
Tant de catins et de fripons ?

S'il veut de l'honneur et des mœurs,
Que feront nos jeunes seigneurs ?
S'il aime les honnêtes femmes,
Que feront tant de belles dames ?
S'il bannit les jeux déréglés,
Que feront nos riches abbés ?

S'il dédaigne un frivole encens,
Que deviendront les courtisans ?
Queferont les amis du prince,
Autrement nommés en province ?
Que deviendront les partisans,
Si ses sujets sont ses enfans ?

S'il veut qu'un prélat soit chrétien,
Un magistrat homme de bien,
Que d'évêques, de grands-vicaires,
Combien de juges mercenaires,
Vont changer leur conduite ! Amen.
Domine, salvum fac regem.

JUIN 1774.

Paris, 1er juin 1774.

Les principes de l'éducation n'ont peut-être jamais été mieux approfondis, mieux développés que de nos jours; il ne nous manque que de bons livres élémentaires pour en faciliter l'application. Une femme de beaucoup d'esprit, et d'une raison très-supérieure encore à son esprit, vient d'en composer un à l'usage de sa fille, dans lequel nous avons cru trouver l'exécution la plus heureuse du catéchisme moral dont Jean-Jacques a tracé le projet dans son *Émile*. Persuadée comme lui que jusqu'à l'âge de dix ans les enfans sont absolument incapables de saisir une longue suite d'idées et de raisonnemens, elle s'est bien gardée de donner à ses instructions un ordre systématique. La seule méthode qu'elle a cru devoir suivre, et dont elle ne s'est jamais écartée, c'est d'amener toujours l'enfant à trouver lui-même, ou par sentiment ou par raisonnement, la réponse à ses questions; c'est de lui parler toujours vrai, et de ne jamais employer des définitions sèches, qui ne laissent que des idées fausses dans la tête.

Notre auteur divise l'éducation en trois époques, et compte faire un travail différent pour chacune: la première finit à dix ans; la seconde à quatorze, et la troisième doit conduire jusqu'à l'établissement de l'enfant.

Nous n'avons vu que la première partie de ce *Nouveau Cours d'éducation;* elle est sous presse et va paraître dans peu sous le titre de *Conversations entre une Mère et sa Fille.*

Quoique, à travers la simplicité avec laquelle cet ouvrage est écrit, on aperçoive sans peine un esprit plein de grâce et de finesse, nous craignons beaucoup que son vrai mérite ne soit senti que des lecteurs qui auront réfléchi profondément sur la conduite de l'esprit et du cœur humain dans ses premiers développemens.

Il paraît une *Vie de Marie de Médicis*, en trois gros volumes in-8°. Cet ouvrage, quoique mal fait, n'est point sans mérite : il est sèchement, longuement écrit; le coloris en est froid et monotone; rien n'y ressort : c'est une gravure en bois sans chaleur, sans vie, sans élégance; mais on y voit de l'exactitude, de la justesse et de la simplicité. D'ailleurs, le sujet est si intéressant par lui-même!.... et l'auteur a eu l'avantage de travailler sur d'excellens matériaux, sur les documens les plus dignes de foi, et particulièrement sur quelques Mémoires manuscrits qui lui ont fourni plusieurs anecdotes curieuses que l'on n'avait point encore publiées, et qui méritaient de l'être. On y trouve des détails assez neufs sur la fin malheureuse du maréchal d'Ancre, sur la conduite adroite et réservée du cardinal de Richelieu avant son élévation, enfin sur les disparates les plus inconcevables du caractère de son maître. La *Vie de*

Médicis est peut-être l'exemple le plus frappant des malheurs d'une ambition dépourvue de lumières et de courage. La veuve d'Henri IV, maîtresse pendant plusieurs années du royaume de France, mère de Louis XIII, belle-mère du roi d'Espagne, du roi d'Angleterre et du duc de Savoie, abandonnée de tous ses enfans et réduite à vivre des aumônes d'une cour étrangère!...... Elle fut la victime de tous ceux dont elle avait favorisé la grandeur. Une humeur inquiète et tracassière, jointe à une âme faible et indolente, fut la source de toutes ses infortunes; elle la rendit insupportable et au meilleur des rois et à son propre fils, qu'il lui eût été si facile de gouverner, à ses favoris, à ses créatures même, à tout ce qui l'entourait.

Cette nouvelle *Histoire de Marie de Médicis* est de madame la présidente d'Arconville, qui a fait aussi la *Vie du cardinal d'Ossat*, et plusieurs autres ouvrages historiques qui n'ont eu aucun succès.

La gaieté française ne saurait se refuser au plaisir de dire un bon mot. Le jour que M. le duc d'Aiguillon eut obtenu sa démission, on jeta dans le carrosse du roi la devise suivante : *Non utitur aculeo Rex cui paremus.*

Il faudrait que la critique d'un bon ouvrage fût bien mauvaise pour ne pas avoir une sorte de succès. Celui des *Premières Observations* de M. Clément

en est une preuve merveilleuse. La malignité y vit avec plaisir une satire amère de quelques poëmes, peut-être trop prônés, mais sans contredit les meilleurs que la France eût vus depuis vingt ans. Les lecteurs les moins intéressés, les moins prévenus, avouèrent que ce nouvel aristarque, souvent injuste, plus souvent encore difficile et minutieux, décelait cependant, à travers sa maumaise humeur et son mauvais ton, une étude assez exacte de nos plus grands maîtres. Son livre, quoique grossièrement écrit, fut regardé comme un appel au bon goût du siècle passé; et, sous ce rapport, il mérita plus d'un suffrage respectable. Le second volume de ces *Observations* est bien inférieur au premier. On y trouve cependant d'excellentes vues sur l'imitation des anciens: mais, qui peut supporter la lecture de ses Lettres à M. de Voltaire? La première a dégoûté de toutes celles qui l'ont suivie; et l'on assure que son ami Fréron même en est excédé. Un homme qui s'annonce avec le superbe projet d'*enlever à l'Orphée de nos jours les trois quarts de sa gloire*, a paru trop ridicule. C'est la parodie de ces géans de la fable qui osèrent prétendre à partager avec Jupiter l'empire des cieux, ou qui voulurent l'en chasser tout-à-fait; car dans ces entreprises il n'y a, comme on sait, que le premier pas qui coûte. Pourquoi mettre des bornes à sa témérité?

Nous avons parcouru légèrement la dernière de ces lettres, digne de ses aînées; elle a pourtant

fait un peu plus de sensation, grâces au sujet. C'est l'examen du Commentaire de M. de Voltaire sur Corneille. On a discuté à cette occasion le bon ou le mauvais effet que ce genre d'ouvrage pouvait faire. Nous avons pris l'abbé Galiani pour juge, et voici ce qu'il nous a répondu. Si ses oracles ne sont pas infaillibles, ils sont au moins plus clairs, plus intéressans que la plupart de ceux qui jouissent de ce rare privilége.

La lettre suivante est donc de M. l'abbé Galiani; elle contient des idées assez singulières, et dignes de trouver place ici:

« ..... Du mérite d'un homme, il n'y a que son
» siècle qui ait droit d'en juger : mais un siècle
» a droit de juger d'un autre siècle. Si Voltaire
» a jugé l'homme Corneille, il est absurdement
» envieux ; s'il a jugé le siècle de Corneille et
» le degré de l'état de l'art dramatique d'alors,
» il le peut, et notre siècle a droit d'examiner
» le goût des siècles précédens. Je n'ai jamais
» lu les notes de Voltaire sur Corneille, ni
» voulu les lire, malgré qu'elles me crevassent
» les yeux sur toutes les cheminées de Paris
» lorsqu'elles parurent; mais il m'a fallu ouvrir
» le livre deux ou trois fois au moins par dis-
» traction, et toutes les fois je l'ai jeté avec indi-
» gnation, parce que je suis tombé sur des notes
» grammaticales qui m'apprenaient qu'un mot
» ou une phrase de Corneille n'était pas en
» bon français. Ceci m'a paru aussi absurde que
» si on m'apprenait que Cicéron et Virgile, quoi-

» que Italiens, n'écrivirent pas en aussi bon ita-
» lien que le Boccace ou l'Arioste. Quelle im-
» pertinence! Tous les siècles et tous les pays
» ont leur langue vivante, et toutes sont éga-
» lement bonnes. Chacun écrit la sienne. Nous
» ne savons rien de ce qui arrivera à la langue
» française lorsqu'elle sera morte; mais il se
» pourrait bien faire que la postérité s'avisât
» d'écrire en français sur le style de Montaigne
» et de Corneille, et pas sur celui de Voltaire.
» Il n'y aurait rien d'étrange en cela. On écrit
» le latin sur le style de Plaute, de Térence,
» de Lucrèce, et pas sur celui de Prudentius,
» Sidonius Apollinaris, quoique sans contredit
» les Romains fussent infiniment plus éclairés au
» quatrième siècle sur les sciences, astronomie,
» géométrie, médecine, littérature, etc., qu'ils
» ne l'étaient du temps de Térence et de Lucrèce.
» Ceci est une affaire de goût; nous ne pouvons
» rien prévoir des goûts de la postérité, si pour-
» tant nous avons une postérité, et qu'un déluge
» universel ne s'en mêle pas. »

Quelque respect que nous ayons pour les lumières du sublime abbé, nous sommes fort tentés de n'être pas tout-à-fait de son avis. Les grands hommes ont presque toujours été mieux appréciés par la postérité que par leur propre siècle; témoin Homère, Milton, Galilée, Descartes et tant d'autres. La raison en est simple : un grand homme ne l'est qu'autant qu'il est vraiment supérieur à son siècle, et l'on ne peut être bien jugé

que par ses pairs. Il faut donc que l'influence qu'un homme de génie a sur la masse générale des esprits ait eu le temps de se communiquer, de se répandre, pour former des hommes capables d'atteindre et de mesurer le degré de hauteur auquel il a pu s'élever. Corneille n'a été connu que de Racine, et Racine et Corneille ne l'ont été que de Voltaire.

Je conviens qu'il y a mille petites nuances dans les ouvrages de l'art qui tiennent aux caprices de l'usage, du goût, des circonstances qui varient à l'infini, et qui s'effacent, pour ainsi dire, d'une année, d'un jour, d'un moment à l'autre; mais ce ne sont point toutes ces nuances-là qui décident essentiellement du mérite d'un ouvrage, ni pour le fond, ni même pour la forme; d'ailleurs, quoique perdues pour le plus grand nombre des lecteurs, la critique en découvre au moins une partie, et je ne sais quel instinct en devine encore plus. Horace pouvait-il être mieux entendu de tous les beaux esprits du règne d'Auguste, qu'il ne l'a été, dix-huit cents ans après, par notre abbé? Je ne le pense pas; et j'imagine que tous ceux qui liront les rémarques qu'il a faites sur ce poëte diront comme moi.

Est-il bien certain que chaque siècle, chaque pays ait une langue qui lui appartienne? et n'est-ce pas être trop poli, trop indulgent, que d'avancer que toutes sont également bonnes? Comment s'y prendra-t-on pour nous persuader que la langue de Démosthène et de Platon n'est pas plus pure

et plus harmonieuse que celle de Joseph ou de Grégoire de Nazianze? On aura plus de peine encore à nous faire croire que le français de Bossuet et de Fénélon ne soit pas un peu meilleur que celui de Villon ou de Ronsard.

La langue est sujette à des variations continuelles; elle dépend non-seulement du progrès des mœurs et des lumières, elle dépend encore d'une infinité de circonstances qu'il est impossible de prévoir, et qu'il serait difficile même de déterminer avec quelque précision. L'usage, qui règle en despote le sort des langues, est l'enfant du hasard, et cet enfant n'est pas moins volage ni moins capricieux que son père. Cela n'empêche pas qu'un seul homme supérieur ne puisse influer prodigieusement sur le génie de sa langue, en diminuer les ressources ou lés étendre, la corrompre ou l'embellir. Si les besoins de l'homme ont fait naître les premiers élémens du langage, si l'expérience et la coutume en développent le germe, si les mœurs d'une nation lui impriment le caractère qui leur est propre, si chaque révolution nouvelle le modifie, c'est aux efforts du génie et de l'art qu'il appartient de le former et de le perfectionner.

Je soupçonne qu'il en est de l'autorité d'une langue comme de l'autorité du gouvernement politique. Elle ne se soutient pas uniquement par l'opinion, mais elle ne saurait subsister sans elle. Il y a un génie original auquel elle est foncièrement soumise. Des esprits audacieux peuvent le

dompter quelquefois, mais on ne saurait le subjuguer tout-à-fait qu'en détruisant la puissance même dont il est l'âme et le principe. Ceux qui travaillent à réformer cette autorité, à en affaiblir ou à en fortifier les ressorts, sans connaître à fond ce génie primitif qui les lie et qui en soutient l'ensemble, ne font que d'inutiles efforts, ou lui préparent une révolution funeste.

Revenons plus directement à notre objet. Une langue n'est pas l'ouvrage d'un jour, c'est le résultat des lumières et des réflexions de plusieurs siècles. C'est un monument dont la première origine se perd dans la nuit des temps, et dont la fin est également obscure. Cependant il est clair que toutes les parties en doivent être plus ou moins liées, puisque tous ceux qui ont contribué à l'étendre ont été dans la nécessité de travailler sur les fondemens qui avaient été posés avant eux. Une circonstance particulière peut avoir retardé les progrès de l'ouvrage, une autre peut les avoir avancés, une autre encore peut y avoir occasioné quelques changemens; il n'en sera pas moins vrai que la langue est un héritage qui se perpétue d'une génération à l'autre, et qui ne peut être dénaturé que par quelque révolution extraordinaire.

L'esprit humain tend toujours vers la perfection, mais il n'y peut arriver que successivement; et comme il n'y a jamais qu'un certain degré de perfection auquel il puisse atteindre, aussitôt qu'il y est parvenu, il paraît dans la nécessité de déchoir. De là les différentes époques que l'on observe dans

le développement de tous les arts.... la grossièreté d'une première invention.... les efforts que l'on fait pour perfectionner ces premières ébauches, le dernier terme de la perfection, et les premiers pas qui en éloignent.

Loin de croire la langue d'un siècle aussi bonne que celle d'un autre, je pense que chaque nation s'est occupée long-temps à perfectionner la sienne, et qu'il n'est point d'art dont les premiers progrès soient aussi lents, aussi insensibles. Je pense encore qu'il y a eu pour chaque nation une époque où sa langue a acquis toute la perfection dont elle était susceptible, et que cette époque n'est pas difficile à fixer, parce qu'elle a toujours été marquée par de grands événemens et par des prodiges en tous genres. Qui peut douter que la langue grecque ne fût jamais plus pure et plus parfaite qu'au siècle d'Alexandre et de Périclès, celle des Romains sous Auguste, et la nôtre sous le règne de Louis XIV? Il ne serait pas impossible qu'on eût quelque jour la fantaisie d'écrire le français sur le style de Montaigne; on a bien eu long-temps celle de faire des vers dans le goût marotique; mais quiconque voudra écrire cette langue avec pureté, ne sera pas embarrassé du choix de ses modèles. Quand nous voulons écrire en bon latin, nous savons tous que ce n'est ni Plaute ni Prudentius qu'il faut imiter, et nous tâchons, le plus qu'il nous est possible, de nous familiariser avec le style de Virgile ou de Cicéron.

Plus une langue a d'harmonie et de précision,

plus elle est variée sans cesser d'être exacte, plus elle est riche sans cesser d'être originale, plus il est certain que cette langue a toute la perfection qu'elle peut avoir. C'est un principe qui n'a rien d'arbitraire. La plus grande difficulté dans l'application, est de discerner ce qui est analogue au génie particulier de la langue, ou ce qui ne l'est pas. Voilà pourquoi M. de Voltaire nous a rendu, ce me semble, un assez grand service en faisant remarquer si scrupuleusement tous les mots et toutes les phrases de Corneille qui ne sont pas en bon français. Il n'y a souvent que le tact le plus délicat qui puisse apercevoir ces légères taches. Et à quel tact peut-on s'en rapporter avec plus de confiance qu'au sien?

S'il fallait prouver que ces critiques ne sont pas arbitraires, je rapporterais l'observation que M. de Voltaire a faite lui-même dans plusieurs endroits; c'est que les plus beaux morceaux de Corneille sont aussi les plus purement écrits. Comparez ces morceaux avec ceux que vous admirez le plus dans Boileau, dans Racine, dans Voltaire; vous y reconnaîtrez le même style, la même langue. Ce n'est donc pas un nouvel idiome que les successeurs de Corneille ont inventé; c'est la même langue à laquelle Corneille fit faire tant de progrès, qu'ils ont achevé d'épurer et de perfectionner. Cette correction, cette délicatesse, Pascal et Molière semblent l'avoir connue avant eux; madame de Sévigné l'avait devinée. Nos derniers maîtres se sont attachés seulement à

l'observer avec plus d'exactitude, et leur exemple a fait loi.

Ne serait-il pas à désirer que la langue française pût être fixée au point où elle est parvenue aujourd'hui ? Je sais que le temps mine tous les ouvrages des hommes, et qu'il n'est pas plus aisé d'arrêter le progrès ou la décadence d'une langue, que d'arrêter le développement ou la corruption des mœurs publiques.

> . . . . . . *Mortalia facta peribunt :*
> *Nedum sermonum stet honos et gratia vivax.*

Mais au moins ne faudrait-il pas hâter une révolution à laquelle nous ne pouvons que perdre. Quel dédommagement notre siècle laissera-t-il à la postérité, s'il lui fait perdre le goût des chefs-d'œuvre que nous ont laissés nos pères ?

Je ne vois point ce que notre poésie a gagné depuis Racine. Mais que n'a-t-elle pas perdu ? Si notre prose a acquis plus d'harmonie et plus de précision, si le règne de Louis XIV n'a produit aucun ouvrage qui puisse être comparé à ceux d'un Montesquieu, d'un Buffon, d'un Rousseau, combien la plupart de nos prosateurs modernes ne se sont-ils pas éloignés de cette simplicité noble et décente qui semble être un des caractères les plus propres à notre langue ! Que d'ouvrages couronnés à l'Académie, célèbres dans tous nos bureaux d'esprit, où Racine et Molière ne trouveraient que du galimatias et des énigmes ! Tous les tons, tous les genres, tous les styles ont

été confondus. La métaphysique a affecté de parler le langage des dieux; la poésie, celui de l'école. Tout est devenu gigantesque ou faible et maniéré. Tantôt on court après les antithèses, et les petites phrases, tantôt l'on va se perdre dans des périodes d'une longueur éternelle...... A force de vouloir enrichir la langue de tournures neuves et étrangères, on lui fait perdre ses grâces et sa beauté naturelle. On devient bizarre et sauvage. Cependant élevez la voix contre des abus si ridicules, on ne manquera pas de dire que vous cherchez à rétrécir le génie, que vous voulez le resserrer dans des limites trop étroites, et que, pour enfanter des miracles, il faut le laisser extravaguer en pleine liberté. Quelles lois, quels obstacles l'ont jamais emporté sur l'ascendant d'un génie supérieur? Mais en ôtant toutes les barrières qui peuvent encore en imposer à la foule des écrivains médiocres, n'ouvrira-t-on pas un champ libre aux entreprises de l'ignorance et de la barbarie? De tous les poisons du monde, le mauvais goût est sans doute le plus subtil et le plus contagieux.

Les lois, dans la république des lettres comme dans la société civile, ne sont faites que pour les hommes vulgaires. Mais s'il n'y a que leur autorité qui puisse les conduire ou les réprimer, ces lois sont donc utiles, ces lois sont donc nécessaires. Le génie qui voit au-delà des limites où il se trouve renfermé, sait bien les franchir lorsqu'il le faut.... et sa hardiesse est justifiée par ses succès.

C'est par *Pompée* et par *Cinna* que Corneille répondit aux critiques de l'Académie. Mais que deviendra la langue, si ceux qui devraient en conserver la pureté apprennent, par leur propre exemple, à la corrompre et à l'appauvrir?

La fable suivante est de M. Delille, capitaine au régiment de Champagne. C'est une pensée fort connue, réduite en apologue :

Aux portes de la Sorbonne
La Vérité se montra ;
Le syndic la rencontra :
Que demandez-vous, la bonne ?—
Hélas! l'hospitalité. —
Votre nom?—La Vérité.—
Fuyez, dit-il en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire
Et crie à l'impiété ! —
Vous me chassez; mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends :
Car je suis fille du Temps,
Et j'obtiens tout de mon père.

On attribue à M. de Rhulières l'épigramme suivante, sur l'ode de M. Dorat :

Du roi qui nous promet un nouvel âge d'or,
Que le flambeau de long-temps ne s'éteigne !
Puissent, mon cher Dorat, les jours du nouveau règne,
Plus heureux que tes vers, être plus longs encor!

On recherche dans quelques cercles, avec in-

térêt, une lettre autographe de M. de Fontenelle au marquis de la Fare; en voici la copie:

« Vous, Monsieur, qui imaginez toujours » mieux que personne, vous doutez au moins » avec plus d'esprit que les autres gens. Je suis » charmé de votre embarras sur l'espace im- » mense qu'il faudra un jour pour contenir tous » les hommes, qui, n'ayant existé que successi- » vement depuis la création, n'ont pas laissé » que d'occuper une grande partie de l'univers. » De la taille dont vous êtes, comment ne pas » craindre cette presse lorsqu'il plaira à l'Être » Suprême de rendre à chaque esprit le corps » qu'il aura autrefois animé? Comment faudra-t-il » qu'il s'y prenne? Nos corps ne sont composés, » aujourd'hui, que des débris de ceux de nos » pères. Les mêmes matériaux qui ont servi à for- » mer ceux qui ne sont plus, seront un jour em- » ployés à la composition de ceux qui ne sont » pas encore. Le Seigneur a créé, une fois pour » toujours, une certaine quantité de matière qui » n'est ni augmentée ni diminuée, à laquelle il » ne sera rien ajouté, et sur laquelle le néant n'a » plus aucun droit. Cette matière a été divisée en » élémens. Ces élémens circulent, pour ainsi dire, » et vont de la composition d'un cheval à celle » d'un homme, de celle d'un homme à celle d'un » arbre; ainsi des autres. C'est précisément la » jonction des divers élémens qui fait un corps; » la manière dont ils sont joints fait la différence » d'un corps à un autre. Les élémens, quoiqu'ils

» soient faits pour concourir ensemble en tout et
» partout, vont pourtant toujours s'entre-dé-
» truire. Celui d'entre eux qui domine dans un
» corps sème bientôt la division parmi les au-
» tres, et les force à une séparation dont il n'y a
» que la forme qui soit la victime; car la ma-
» tière, c'est-à-dire les élémens, sont bientôt dé-
» terminés à se rejoindre, quoique différemment
» de ce qu'ils étaient. Comme ils s'entre-détrui-
» sent, ils s'entre-déterminent aussi; et voilà toute
» l'économie des destructions et productions qui
» se font à chaque instant. Or, comment fera
» le Seigneur pour rendre contemporains tant
» d'hommes qui n'ont eu chacun un corps que
» parce qu'ils semblent avoir pris leur temps et
» leurs mesures pour succéder les uns aux autres?
» Voici un expédient qui nous tirera d'embarras
» vous et moi. Quand nous ressusciterons, il est
» constant que nos corps ne seront plus sujets aux
» nécessités de la vie; insensibles donc au froid
» et au chaud, nous n'aurons plus besoin ni d'eau
» pour nous rafraîchir, ni de soleil pour nous
» échauffer. Exempts de la nécessité de manger, la
» terre, cette mère libérale et commune, va nous
» devenir inutile; les collines, retraite de la plu-
» part des animaux faits pour l'usage de l'homme
» mortel; les montagnes, ces dépositaires avares
» des trésors de la cupidité, tout cela va être de
» trop parmi des immortels désintéressés. Les cieux
» et leurs luminaires n'auront plus d'heures à nous
» marquer; en sorte que, vu l'inutilité de toutes

» ces choses, il faudra qu'elles cessent d'être ce
» qu'elles sont. L'ordre et l'harmonie originelle
» seront renversés et confondus. Tout générale-
» ment deviendra matière, une masse informe,
» ainsi que le tout était le premier jour de la créa-
» tion. Ne croyez-vous pas, Monsieur, que le
» Créateur trouvera dans tous ces matériaux de
» quoi en faire autant qu'il lui en faudra? et l'es-
» pace dont vous étiez en peine s'y trouvera de
» reste, puisqu'alors il n'y aura dans le monde
» que ce qui est contenu à l'heure que nous par-
» lons. Le nombre des hommes y sera infiniment
» plus grand, à la vérité, mais aussi plus de fo-
» rêts, plus de bâtimens, plus de montagnes, plus
» de rochers; et comme la matière ne composera
» plus que des hommes, l'espace n'aura plus aussi
» que des hommes à contenir. Que si, malgré
» toutes ces sages précautions, la matière venait
» alors à manquer, l'habile ouvrier en serait quitte
» pour faire les corps plus à l'épargne que le
» vôtre. En cas de besoin, vous avez de quoi
» fournir à quatre. A vous parler même confi-
» demment, je ne désespère pas de vous voir
» avec une taille aussi fine que vous l'aviez autre-
» fois. Là, M. de Roquelaure aura un nez, et
» M. le duc d'Étrées n'en aura qu'un; et si les
» esprits d'un certain ordre sont alors aussi rares
» qu'ils le sont de nos jours, et qu'il en faille
» pourtant, je vous en connais pour vos voisins:
» cela soit dit sans vous alarmer..... »

La seule nouveauté qu'on nous ait donnée depuis l'ouverture des spectacles, est un petit opéra comique intitulé *Perrin et Lucette.* Les paroles sont de M. Davesne, et la musique du sieur Cifolelli. Le talent du poëte et celui du musicien, également inconnus, ont paru également médiocres. Cependant l'un et l'autre ont été demandés à la première représentation avec beaucoup d'empressement. Pourquoi ? c'est que le fond de l'ouvrage, quoique froid et commun, est honnête ; c'est que le dénoûment, quoique prévu dès la seconde scène, fait plaisir. Et puis ne suffira-t-il pas de trois ou quatre mots heureux pour faire réussir une pièce de ce genre, quand le reste n'est pas choquant ? Les scènes sont platement dialoguées; mais elles ont assez le ton des mœurs villageoises, et c'est un mérite. L'idée la plus neuve de ce drame est un bailli honnête homme. Il est un peu capucin, à la bonne heure : au village comme ailleurs, un capucin est toujours plus aimable qu'un tyran.

JUILLET 1774.

Paris, 10 juillet 1774.

SAMEDI 2, les Comédiens français nous ont donné la première représentation du *Vindicatif*, drame en cinq actes et en vers libres. Ce chef-d'œuvre est de M. Dudoyer, qui, sans doute, ne vous sera guère plus connu, si nous vous apprenons qu'il est l'auteur de la petite comédie de *Laurette*, dont la chute même est depuis long-temps oubliée. Le *Vindicatif* ne semblait pas fait pour avoir un sort plus heureux : son succès a été fort chancelant à la première représentation; cependant la manière dont y joue Molé l'a relevé, l'a soutenu; et grâces à ses efforts, et grâces au mauvais goût du siècle, nous ne serions point trop étonnés que la pièce pût rester quelque temps au théâtre. N'est-ce pas une chose déplorable, qu'un talent aussi sublime que celui de ce grand acteur se consume sur des ouvrages si peu dignes de l'exercer?

On ferait, je crois, un parallèle assez juste du drame de M. Dudoyer avec l'*Orphanis* de M. Blin de Sainmore. Ces deux ouvrages, faiblement écrits, sont à peu près également bien versifiés, également mal conduits, et doivent l'un et l'autre leur succès momentané aux talens du même acteur. J'imagine cependant que la fable du drame est encore de quelques degrés moins vrai.

semblable que celle de la tragédie. Jamais poëte n'a abusé de la liberté de plier les personnages à sa fantaisie, comme M. Dudoyer; tous sont d'une bêtise qui ne se conçoit pas, et sacrifient à chaque scène le peu de sens qui leur reste pour tirer l'auteur d'embarras. Le *Vindicatif* n'est remarquable que par la sincérité avec laquelle il dévoile sa propre turpitude. Il ne se lasse point de répéter: Je veux me venger.... je me suis vengé.... je me vengerai....; c'est moi qui suis le vindicatif. On dirait que l'auteur a craint que le public ne pût s'y méprendre; et s'il l'avait osé, il eût volontiers écrit sur le front du triste personnage le caractère de son rôle. Le tableau est si bien fait, que la précaution n'eût peut-être pas été superflue.

Que dirai-je de l'*Inoculation, ode par M. Dorat?* Cette ode n'est pas du genre de celles d'Horace, ni même de Jean-Baptiste Rousseau; elle est du genre froid et insipide; elle n'a que le mérite d'une versification aisée, mais elle est faible et languissante: elle est précédée d'une préface où il avoue que depuis long-temps l'*ode est décriée parmi nous;* mais il insinue modestement *qu'il ne craint pas d'avancer* qu'il la relevera *en la rendant nationale, et il ne craint pas* (car il est fort courageux) *d'y sacrifier ses veilles.* Quel sacrifice! Quand je vois M. Dorat se mettre nonchalamment à son bureau, et nous dire: « *A l'avenir je ferai des odes,* » je dis: « Monsieur Dorat, vous ferez peut-être des vers,

mais vous ne ferez point d'ode. On dit que vous étiez naguère d'une santé délicate, que vous aviez souvent la fièvre : cela pouvait donner quelque espérance ; mais j'ai appris que lorsqu'elle vous prenait, vous vous couchiez entre deux draps bien blancs, on vous donnait force bouillons, tisanes, électuaires, etc. ; et vous voulez faire des odes ? O que non ! Ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend. Celui qui fera une ode ne sait pas la veille qu'il la fera, il la fait malgré lui ; elle est faite, et à peine sait-il qu'elle est faite. Renoncez à votre projet, et profitez des avis et des complimens de M. de Rhulière. Il ne fait pas des odes, lui ; mais il fait mieux les vers que vous, quoique vous les fassiez parfois fort joliment. »

ÉPIGRAMME A M. DORAT;

Par M. Rhulière.

Je les ai lus avec plaisir
Ces vers, fruit de vos longues veilles ;
Mais leur longue cadence est pénible à saisir,
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

CHACUN SON MÉTIER.

Conte attribué à M. le chevalier de Boufflers.

Si dans la France tout prospère,
C'est que d'un zèle soutenu
Chacun y fait ce qu'il doit faire.
L'abbé Grisel vous est connu.
Hier il vit, dans un coin sombre,
Ses pas doucement arrêtés

Par la voix d'une des beautés
Que la nuit amène sans nombre,
Et qui, dans leur joyeux loisir,
S'en vont à la faveur de l'ombre
Semer en tous lieux le plaisir.
La belle en offrit au saint homme;
A le goûter il se soumit;
Tout en le goûtant il se mit
A la prêcher, lui disant comme
L'art qu'elle exerce lui rendra
Une éternité malheureuse;
Que Dieu, sans faute, brûlera
Toute fillette un peu joyeuse.
Tais-toi, dit-elle, plat vaurien!
Ta morale triste et fâcheuse,
En ce moment, sied ma foi bien!
— Que mon sermon ne vous irrite,
Et surtout ne vous trouble en rien,
Dit Grisel; faites, ma petite,
Votre métier; je fais le mien.

Après les vers de M. le chevalier de Boufflers, dois-je vous citer ceux de madame du Deffant? Voici pourtant une ancienne épigramme qu'elle fit contre M. le duc de Choiseul.

Plus ginguet qu'un pet en l'air,
Plus étourdi qu'un éclair,
Plus méchant que Lucifer,
Revenant d'Enfer, revenant d'Enfer (1),
On ne te prend point sans vert (2),
M'a dit un certain frater.

(1) Madame de Chaulnes, dont il était amoureux, logeait rue d'Enfer.

(2) Il était d'une santé fort scabreuse.

On attendait avec empressement la nouvelle édition de l'*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes.* Elle vient de paraître fort retouchée, fort augmentée, et surtout plus correcte que les précédentes. On y a joint encore quelques gravures assez mal composées, et plusieurs cartes très-nécessaires à l'intelligence du livre; elles ont été dressées par M. Bonne. Le dernier livre de cet important ouvrage est absolument neuf. Il traite de l'influence que les liaisons avec le Nouveau-Monde ont eue sur les mœurs, les gouvernemens, les arts et les opinions de l'ancien. Ce dernier livre n'est pas le moins instructif; il offre les vues les plus vastes et les plus intéressantes: l'idée qu'il donne, dans une vingtaine de pages, de tous les gouvernemens actuels de l'Europe, est tracée de main de maître; c'est le résultat d'une lecture immense, d'une infinité de connaissances très-rares, et d'une méditation profonde; mais on est fâché de voir que dans ce dernier livre, comme dans les autres, l'auteur s'écarte trop souvent de son sujet principal pour se jeter dans des digressions inutiles, et souvent dans des déclamations peu dignes de la majesté simple de l'histoire. Il est plusieurs genres d'ouvrages où une espèce de désordre peut plaire. Toutes les fois qu'on ne se propose pas de montrer à son lecteur l'ensemble d'un grand objet, il peut être permis de lui faire changer souvent de point

de vue et de le promener à son gré d'une idée à l'autre. C'est un voyage où l'on se repose quand on veut; plus on y trouve de variété, moins on se fatigue, moins on s'ennuie. Il n'en est pas de même d'un ouvrage scientifique ou d'une histoire. La méthode lui est essentielle. On veut conduire l'esprit vers un but déterminé, vers un but unique; il ne faut jamais le perdre de vue, et y arriver par le chemin le plus court; l'ordre est le seul moyen qui puisse en rendre la route agréable et facile. On ne peut bien voir un objet d'une grande étendue qu'en distinguant les différentes parties qui le composent, qu'en les examinant avec suite et selon le rapport qui les lie le plus naturellement. Tout autre procédé jette de la confusion dans l'esprit, et le lasse, au lieu de le soulager ou de le distraire.

En désirant plus de méthode dans l'ouvrage de M. l'abbé Raynal, moins d'éloquence et plus de simplicité, moins de fleurs et plus de justesse ou de correction, nous n'en admirons pas moins les sublimes beautés dont il est rempli. Depuis l'*Esprit des Lois*, notre littérature n'a peut-être produit aucun monument plus digne de passer à la postérité la plus reculée, et de consacrer à jamais le progrès de nos lumières et de notre industrie; mais quelque admirable qu'il soit pour le fond, avouons-le, c'est un ouvrage mal fait, trop fait quant aux détails, trop peu quant à l'ensemble, fatigant et pénible par les efforts même que l'auteur a voulu faire pour le rendre amusant, et

si inégalement écrit, que dans l'avenir on ne se persuadera jamais qu'il puisse être sorti d'une même plume.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici qu'il y a une sorte d'étoile pour les livres comme pour les hommes. Que de livres brûlés et persécutés, même de nos jours, qui ne sauraient être comparés, pour la hardiesse, à l'*Histoire philosophique!* Cependant elle s'est vendue partout assez publiquement : serait-ce parce que ce livre attaque toutes les puissances de la terre avec la même audace, que toutes l'ont supporté avec la même clémence ? Rois, ministres, prêtres, il dit à tous les vérités, et souvent les injures les plus dures ; il n'y a de sacré à ses yeux que la morale, les femmes et les philosophes. J'en félicite l'auteur, et j'en bénis le ciel, mon siècle et ma patrie.

M. l'abbé Delille, qui a si bien mérité de notre littérature par sa belle *Traduction des Géorgiques de Virgile*, a prononcé, lundi dernier, 11 du mois, son discours de réception à l'Académie française ; on sait que dans toutes les louanges dont ces pièces d'appareil sont composées, celles du prédécesseur ne doivent pas occuper la moindre place. M. l'abbé Delille a cru que *l'éloge de M. de la Condamine*, à qui il succède, était assez piquant pour en faire l'unique objet de son discours ; il eût peut-être intéressé davantage s'il n'avait pas déjà été prévenu par M. le marquis de Condorcet. Ce dernier l'a loué

en philosophe et en homme du monde. Notre nouvel académicien ne l'a guère loué qu'en poëte, et quelquefois en rhéteur de collége. Il s'est perdu dans des descriptions poétiques des travaux et des voyages de son héros; et toutes ces descriptions, toutes ces images, et toutes ces fleurs amoncelées les unes sur les autres, n'ont formé qu'un tableau assez vague, assez dépourvu d'intérêt, et où l'on aperçoit bien plus les efforts et les prétentions de l'orateur que le génie de l'homme qu'il a voulu peindre. Un des traits les plus heureux de cette petite Odyssée académique, est peut-être le mot sur l'inoculation. « Sans discuter, dit à peu près » l'auteur (je cite de mémoire), sans discuter les » raisons des deux partis, comment ne pas se pré- » venir en faveur d'une méthode qui doit son » origine à la patrie de la beauté et à celle de la » philosophie, à la Circassie et à l'Angleterre? »

C'est M. l'abbé de Radonvilliers qui a répondu au discours du récipiendaire. Sa réponse mérite d'être remarquée par son excessive simplicité, pour ne pas dire son extrême platitude, et par un trait vraiment sublime sur le caractère de sa Majesté, dont l'abbé de Radonvilliers a été sous-précepteur. « D'ordinaire on dit aux rois, gar- » dez-vous des flatteurs; aujourd'hui il faut dire » aux flatteurs, gardez-vous du roi. »

La séance a été terminée par la lecture d'une *satire* charmante, *de M. l'abbé Delille, sur le luxe*. Elle nous a paru réunir tous les mérites des maîtres de ce genre, la force de Juvénal, la légè-

reté d'Horace, l'ironie et le coloris de Pope, le goût et la correction de Boileau. Nous sommes très-empressés de nous en procurer une copie, pour avoir l'honneur de vous l'envoyer.

Tout le monde connaît la traduction que feu M. Mirabaud nous a donnée du Tasse. Elle est estimée, et mérite, à beaucoup d'égards, la réputation dont elle jouit; mais elle est sans force, sans chaleur et sans élévation. C'est un livre bien écrit; ce n'est pas un poëme. Un auteur qui garde l'anonyme vient de donner une nouvelle traduction, qui est en même temps plus littérale, plus élégante et plus harmonieuse. Vous y sentez partout l'âme et l'enthousiasme du poëte, sa verve et même son coloris. Nos meilleurs juges sont persuadés qu'il n'y a que Jean-Jacques qui puisse l'avoir faite. Et n'est-ce pas le plus grand éloge que l'on puisse donner à l'ouvrage? M. Rousseau ne l'avoue cependant pas; et plusieurs personnes, qui prétendent être plus particulièrement instruites par les éditeurs, l'attribuent à M. Lebrun, littérateur très-distingué. Quoi qu'il en soit, ce que nous pouvons assurer avec confiance, c'est que cette traduction anonyme est sans contredit une des plus superbes traductions qui soient dans notre langue. L'auteur dit dans un avertissement qui n'a qu'une page, et qui porte l'empreinte la plus marquée de la manière de Jean-Jacques, que c'est un ouvrage de sa première jeunesse: il en a l'intérêt et le feu; mais le peu de négligences

qui s'y trouvent semblent presque toutes y avoir été laissées à dessein.

Il y a déjà quelque temps que l'Opéra comique qui, depuis plusieurs années, faisait la gloire et le bonheur de la nation, commence à tomber. Depuis la retraite de Caillot, et le congé que madame la Ruette a été obligée de demander pour rétablir sa santé, ce spectacle n'a pas produit une seule nouveauté qui ait pu se soutenir long-temps. *Perrin et Lucette* n'a eu que sept ou huit représentations. Il n'y a pas lieu de présumer que la *Fausse Peur*, qui vient de lui succéder, en ait davantage. Ce petit acte n'est pourtant pas sans mérite. C'est une charge assez folle du Fat puni.

La jeune comtesse de ** veut se venger de l'indiscrétion d'un homme à la mode qui a osé se vanter des bontés qu'elle n'avait point eues pour lui, et qui l'a sacrifiée à une de ses amies. Elle lui donne le rendez-vous le plus mystérieux, l'engage à prendre des glaces avec elle, et lui persuade ensuite que, désespérée de sa trahison, elle vient de s'empoisonner elle-même, mais que le même poison va lui faire justice d'un perfide et d'un ingrat...... Après cette douce confidence elle le quitte, et fait aposter ses gens pour l'empêcher de sortir du jardin où elle l'a reçu. Elle a mis d'ailleurs dans son secret un autre homme de sa société, un facétieux, un mylord Gor, qui se déguise en médecin, et qui augmente, par une mystification fort plaisante, les frayeurs dont notre

fat est agité. Tout cela finit assez mal, par une espèce de divertissement où, pour mettre le comble à sa vengeance, la jeune comtesse épouse le marquis de**, dont elle est vraiment aimée.

Ce sujet est assez heureux, et fournit au moins deux ou trois situations très-comiques. Il est dommage que l'auteur n'ait pas su en tirer un meilleur parti. Les scènes ne sont ni assez développées, ni assez bien liées; et toute la pièce, en général, manque également d'esprit et de goût. Tout est brut et négligé. La musique, qui est du jeune d'Arcis, ne supplée en rien aux défauts du poëte. C'est une composition faible et froide, peu d'harmonie, point de chant, et des idées ramassées de tous côtés, sans choix et même sans adresse. L'auteur des paroles est assez modeste pour vouloir garder l'anonyme; mais nous sommes fort trompés si ce n'est pas M. de Carmontelle. L'idée de la pièce est prise d'un de ses proverbes : c'est le même tour d'esprit, la même correction, la même élégance de style; et il n'est pas probable qu'un autre que lui-même puisse être tenté de lui dérober tant de propriétés si précieuses.

Personne ne peut nier que le gouvernement le plus heureux ne soit celui où le peuple a du pain tant qu'il en veut, et où, libre de soins et de soucis, il peut se livrer aux jeux et aux amusemens tant qu'il lui plaît, sans craindre qu'on le trouble dans ses jouissances. Eh bien! ce peuple-là est le Vénitien. L'auteur de l'*Histoire générale des*

établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes aura beau me dire que le gouvernement de Venise est l'aristocratie, et que l'aristocratie est le plus mauvais gouvernement possible, je lui répondrai toujours: De quoi s'agit-il? — D'être heureux. — Les Vénitiens le sont; leur gouvernement est donc bon pour eux. Il ne faut pas dire que l'aristocratie est le plus mauvais gouvernement possible; on peut dire la même chose de l'état monarchique, du despotisme, et même de la démocratie, si chacune de ces diverses manières de gouverner est admise par des peuples auxquels elles ne conviennent pas. Il y a des convenances locales, ce sont les premières de toutes en fait de gouvernement. Il y en a ensuite qui dérivent du caractère national. La femme de Sganarelle disait aux paysans qui prenaient sa défense contre son mari : *De quoi vous mêlez-vous? Je veux qu'il me batte.* Il y a des peuples qui diront: Nous ne voulons pas être libres. Et c'est peut-être un grand problème à résoudre, que de savoir jusqu'à quel point cette liberté si vantée, qui paraît vraiment innée dans le cœur de chaque individu, est nécessaire au bonheur général. La grande affaire est d'avoir par tout pays son pain assuré, et de disposer paisiblement de l'emploi de sa journée.

Je ne pense point, comme l'auteur de l'Histoire générale, *qu'avec la moitié des trésors et des veilles qu'a coûtés à la république de Venise sa neutralité depuis deux siècles, elle se fût déli-*

vrée à jamais des dangers dont à force de précautions elle s'environne. Ces dangers subsistent par les différentes puissances qui l'entourent, et quand une d'elles le jugera important, elle s'emparera des États vénitiens, et il leur sera fort difficile de l'en empêcher. C'est la découverte du cap de Bonne-Espérance qui a perdu Venise; jusque-là elle était le dépôt général du commerce de plusieurs nations : alors il s'est tourné d'un tout autre côté; et le commerce des Vénitiens une fois perdu, tout ce qui leur est arrivé, et tout ce qui leur arrivera, était inévitable. Leur position a bien, jusqu'à présent, autant de part à leur conservation que leur finesse.

L'inquisition politique est certainement en très-grande vigueur à Venise; mais la manière dont elle s'est délivrée de celle du Saint-Office est tout-à-fait adroite, et n'aurait pas dû échapper à l'auteur de l'Histoire générale. D'accord avec la cour de Rome, le Saint-Office est obligé d'avoir à ses assemblées deux sénateurs, sans la présence desquels on ne peut prendre aucune délibération. Au moyen de cette sujétion, il ne se traite d'aucun délit important, ni on ne laisse prendre dans ces assemblées connaissance d'aucunes affaires temporelles ou politiques. Dès qu'on commence à en traiter quelques-unes un peu graves, de quelque genre qu'elles soient, les deux sénateurs se lèvent, rompent la séance, la remettent au lendemain, et toujours de même, jusqu'à ce qu'il n'en soit plus question. Le pouvoir du Saint-Office se

réduit à punir quelques moines, à distribuer des indulgences, etc.

Les lois sont en effet combinées de manière, dans la république de Venise, à empêcher que les nobles, qui ont tout pouvoir, ne puissent en abuser et se livrer à aucunes vues ambitieuses: et comme il n'est pas permis de détruire une ancienne loi par une nouvelle, tout reste toujours dans le même état. Comme elles sont fort anciennes, quelques-unes se ressentent des temps d'ignorance et de barbarie où elles ont été faites. Il y en avait une, entre autres, qui attribuait aux curés des paroisses la propriété absolue de tout ce qui se trouvait dans la chambre de leurs paroissiens au moment de leur mort, même au préjudice des enfans. Cette loi révoltante était tombée en désuétude, mais elle existait. Il y a quelques années qu'un curé voulut la faire revivre, à la mort d'un homme qui laissait une succession considérable dans un portefeuille qui n'avait pas quitté le chevet de son lit. Le fils unique du défunt mit le curé dehors à coups de bâton; et le pasteur, aussi moulu que scandalisé, alla dénoncer au conseil des Dix l'infracteur d'une loi, selon lui, si sage et si respectable. Le conseil s'assemble, déclare la loi véritable, ordonne qu'elle sera maintenue dans toute sa vigueur, et prononce contre quiconque battra les curés pour les empêcher de jouir de leurs droits, une amende évaluée à vingt-cinq livres de notre monnaie, et une de cinquante livres si on poussait la révolte jusqu'à

mort d'homme. Oncques, depuis, curé n'a été tenté de la faire revivre. Je pardonne au législateur une finesse aussi heureusement combinée. On objectera sans doute bien gravement que c'est un grand vice dans un gouvernement que d'avoir des lois qu'on soit obligé de laisser sans activité; qu'incessamment il doit en résulter tel inconvénient, et puis tel autre, jusqu'à ce qu'enfin l'édifice se détruise; au lieu que si la machine était bien menée..... Je me tirerai d'affaire en disant avec le charmant petit abbé napolitain : « Arrêtez-vous, » de grâce, devant un rôtisseur; regardez un tour- » nebroche; voyez-vous ce magot en haut qui » paraît s'employer avec une force et une appli- » cation étonnante à faire tourner la roue? Eh » bien! c'est là l'homme; le contre-poids caché » est le destin, et le monde est un tournebro- » che. Nous croyons le faire aller, et c'est lui » qui nous mène. »

Notre littérature vient de s'accroître de deux gros volumes in-12 intitulés *Histoire du Tribunat de Rome, depuis sa création, l'an* 261 *de la fondation de Rome, jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste, l'an* 730 *de la fondation de Rome; son influence sur la décadence et sur la corruption des mœurs.*

Ces deux volumes, de M. l'abbé de Seran, instruisent moins que deux lignes de Montesquieu sur le même objet. Mal conçu, mal digéré, ce livre est, s'il est possible, encore plus mal écrit.

Il ajoutera donc peu de chose à la réputation que l'auteur a déjà acquise par quelques productions historiques du même genre et du même mérite. Son but, dans ce dernier ouvrage, si tant est qu'il en eût un, semble avoir été de prouver que ce qui contribua le plus à la ruine de la république, c'est l'établissement du tribunat. Ne prouverait-on pas également bien que cette magistrature fut long-temps la sauve-garde des droits et de la liberté du peuple romain, et par-là même aussi celle de ses mœurs?

Comme la liberté morale de chaque individu tient à l'opposition qui se trouve entre les différentes impressions dont il est susceptible, et au pouvoir qu'il a de suivre indifféremment l'un ou l'autre, la liberté politique d'une nation n'est fondée aussi que sur l'opposition qu'il peut y avoir entre les différens pouvoirs auxquels elle s'est soumise, et sur le droit qu'elle s'est réservé de décider entre eux en dernier ressort.

Quand notre grand législateur dit *que toute puissance divisée contre elle-même ne saurait subsister*, il ne songeait pas aux gouvernemens républicains. La division peut troubler quelquefois leur bonheur, mais elle paraît essentielle à leur vie et à leur sûreté. Tant que la puissance des tribuns fut en équilibre avec celle du sénat, elle était très-propre à prévenir les inconvéniens de l'aristocratie, puisqu'elle réprimait l'orgueil des patriciens, et leur imposait la nécessité d'être justes, et de mériter la confiance publique par

leurs vertus. Lorsque cette puissance, au lieu de contenir l'autorité du sénat, ne fut plus employée qu'à exciter le peuple contre ses chefs légitimes, elle devint exorbitante. L'équilibre des deux pouvoirs alors rompu, le gouvernement, qui, dans son principe, n'était qu'une aristocratie modérée, devint, de jour en jour, plus populaire. La démocratie, dans un État aussi puissant que l'était devenue Rome par l'étendue et par la rapidité de ses conquêtes, devait bientôt dégénérer dans une espèce d'anarchie; et cette situation, trop violente pour subsister long-temps, est sans doute la plus favorable aux entreprises du despotisme. Le tribunat ne fut donc funeste à la république que lorsqu'il eut perdu l'esprit de sa première institution; et il ne le perdit que parce les circonstances où il avait été établi changèrent absolument de nature, et confondirent, dans la suite des temps, tous les rapports qui avaient déterminé originairement la constitution de l'État. Si l'on peut dire que l'esprit de jalousie et d'émulation que cette magistrature populaire ne cessait d'entretenir entre les plébéiens et les patriciens causa la ruine de la république, ne pourrait-on pas dire la même chose de l'esprit de patriotisme et de l'amour de la gloire dont ses citoyens furent toujours animés? Ces deux principes contribuèrent également à l'agrandissement de Rome, et son agrandissement fut sans doute la principale cause de sa chute: *suâ mole ruit.* Tout cela prouve une vérité fort triviale, c'est que le temps mine continuellement

les monumens de notre orgueil, et que les vains efforts que nous faisons pour assurer notre puissance et notre grandeur seraient mieux employés à nous rendre heureux.

Pourquoi ne serait-il pas permis de parler de Zurich, à propos de Rome? Cette petite république a ses tribuns comme en avait autrefois la maîtresse de l'univers. Mais la modération qui paraît avoir dicté toutes ses lois, en réunissant les plus grands avantages du tribunat romain, semble en avoir évité tous les inconvéniens. Ses tribuns, choisis dans le peuple, sont élus par lui; ce sont eux qui sont chargés de porter au sénat les plaintes des citoyens, et de s'opposer à toutes les entreprises qu'il pourrait tenter de faire pour étendre ses droits et ses prérogatives; ce sont proprement les avocats et les interprètes du peuple. On sent quelle puissance leur donne une attribution si importante. Elle est modérée d'abord par le nombre de ceux qui la partagent. Il y en a vingt-six. Elle est modérée encore par une liaison nécessaire avec les conseils, où ils ont leur voix délibérative et votive comme tous les autres conseillers. Le petit conseil, qui s'assemble le plus souvent, et qui par-là même attire à lui la conduite des parties les plus essentielles de l'administration, étant composé de cinquante-deux membres, les tribuns en forment la moitié: ainsi, le peuple représenté par eux n'abandonne jamais entièrement l'exercice de son pouvoir, et ne le divise, pour ainsi dire, que pour y veiller avec

plus de précaution. Ces magistrats populaires, quoique liés avec le sénat, ne cessent point d'être au peuple, puisque c'est lui qui les choisit, et qu'il est libre, tous les six mois, de demander une nouvelle élection ou de confirmer l'ancienne. Jamais il n'y eut de pouvoir plus justement intermédiaire. Il tient aux deux pouvoirs entre lesquels il se trouve placé, et en dépend également.

M. le président de Rosset ne nous pardonnera jamais d'avoir différé si long-temps de vous annoncer son *Poëme sur l'Agriculture.* Il a conçu, à trente ans, le beau projet de devenir le Virgile de la France, et il y a vingt ans qu'il y travaille avec une application inouïe. La peine qu'il a prise pour réussir lui a coûté tant de mauvais jours et tant de mauvaises nuits, qu'il ne saurait se persuader qu'elle ait été perdue. Quelque dépourvu de poésie que soit le plan de son poëme, quelque sèche et quelque froide qu'en soit l'exécution, la versification en est généralement assez pure, assez correcte, et l'on y trouve même un grand nombre de vers techniques d'un tour fort ingénieux. Cependant le premier mérite de cet ouvrage consiste sans doute dans la beauté du papier, de l'impression et des ornemens typographiques de toute espèce qui y ont été prodigués. La préface est remarquable par le ton de supériorité avec lequel on y juge M. de Saint-Lambert et l'abbé Delille. Le Patriarche de Ferney a pris la peine d'y répondre par le plus agréable persiflage du monde, dans

une lettre au président, qui, pour mieux savourer une si douce louange, n'a rien eu de plus pressé que de la faire enregistrer dans tous les journaux du pays. C'est ainsi qu'on se trouve dédommagé de vingt ans de veilles et de labeur.

Quel était le but de l'art dramatique chez les anciens? quel a-t-il été chez les modernes? quel pourrait-il et devrait-il être chez les Français, et particulièrement à Paris? Voilà le plan d'un ouvrage intitulé : *du Théâtre, ou Nouvel Essai dramatique*. Les premiers chapitres, écrits avec feu et assez d'éloquence, en imposent. On y trouve quelques idées fortes et vraies, un grand amour de l'humanité, de ces maximes générales et exagérées qui enthousiasment la jeunesse, qui la feraient courir au bout du monde, et abandonner père, mère, frère, pour secourir un Lapon, un Hottentot...... Que sais-je! (Pour le dire en passant, voila le danger des maximes.) Mais on aperçoit bientôt que le fatras imprimé à La Haye, sans nom d'auteur, n'a de véritable but que de préférer les insipides drames de M. Mercier à Corneille, Racine et Molière, etc. Aussi l'ouvrage est-il de lui. M. Diderot l'aurait, je crois, volontiers dispensé *des éloges qu'il lui donne*.

AOUT 1774.

Paris, 4 août 1774.

C'est jeudi, 4, que M. Suard a fait son discours de réception à l'Académie française. Beaucoup de gens n'ont point voulu reconnaître les titres qu'il pouvait avoir à cet honneur littéraire; mais tous ceux qui le connaissent sont bien persuadés qu'il ne dépendrait que de lui de les mériter, et qu'il est peu d'hommes de lettres aujourd'hui plus capables que lui de partager utilement les travaux de l'Académie. Il est rare d'avoir l'esprit plus fin, le goût plus exercé, une connaissance plus parfaite des ressources et des difficultés de notre langue. Les Conrard, les Valincour, les Mirabeau, ont honoré par leur mérite cette illustre compagnie; aucun d'eux n'y fut annoncé par d'autres succès que ceux qui distinguent depuis long-temps M. Suard dans la république des lettres et dans la société.

Son discours cependant n'a pas produit tout l'effet dont ses amis avaient osé se flatter; ils ont été obligés d'avouer qu'il n'avait pas travaillé avec toutes ses forces, et ses ennemis ont remarqué qu'il s'était contenté de nous prouver longuement combien il était bon chrétien, ce qui n'était point du tout la chose qu'il importait de prouver à l'Académie. Il est vrai qu'il s'est attaché à démontrer avec beaucoup d'efforts que la philosophie de nos

jours, loin de nuire aux arts, aux bonnes mœurs, à la religion, leur avait été infiniment favorable, et qu'il s'est surtout appesanti sur le dernier point.

Il me semble qu'on est presque toujours malheureux en écrivant sur quelque objet que ce soit, lorsque, même sans avoir discuté la question, on sait d'avance le résultat que l'on sera obligé d'établir. Prétendre que la philosophie éteint le génie, qu'elle a détruit le goût des arts et sapé tous les fondemens de la société morale et civile, c'est soutenir sans doute une calomnie atroce, ou faire une déclamation ridicule : mais de bonne foi, peut-on nier que la philosophie n'ait fait quelque tort à nos plaisirs et à notre bonheur, en affaiblissant le ressort de l'imagination, en refroidissant l'âme, en nous ôtant de douces illusions, et en nous forçant à secouer le joug de plusieurs préjugés utiles à la multitude?

Il est très-vrai, comme l'observe M. Suard, que le progrès de la philosophie est une suite nécessaire du progrès des arts. Nous ne pensons que parce que notre esprit a besoin d'idées; lorsqu'il commence à s'exercer, il se trouve dans la nécessité d'en produire de nouvelles : confuses d'abord, elles ne se développent et ne s'éclaircissent qu'à force d'étude et de comparaison. Cependant le cercle des idées que notre esprit est capable de produire étant assez borné, ces idées une fois développées, une fois répandues, il ne nous reste plus d'autre ressource que celle d'en suivre les rapports et de chercher à les combiner

d'une manière nouvelle : combinaison qui peut aller jusqu'à l'infini. Des idées confuses, pourvu qu'elles aient de l'énergie et de la vérité, suffisent à l'invention des arts. Mais comment ces arts-là, même en excitant notre activité, ne nous disposeraient-ils pas à travailler sur les idées confuses qui sont le principe de leurs productions, à comparer la différence de leurs effets, de leurs procédés, et leur liaison? Quel peuple n'a pas commencé par être poëte, et n'a pas fini par être philosophe, à moins que par quelque circonstance extraordinaire il ne soit resté enseveli dans les ténèbres de sa première origine?

Se déchaîner donc contre le siècle, parce qu'il est le siècle de la philosophie, c'est se déchaîner contre les arrêts de la nécessité, c'est se révolter contre la loi qui régla de toute éternité la marche et la conduite de l'esprit humain. Nous sommes plus philosophes que nos pères, parce que nous sommes venus après eux; nous le sommes, parce que nous ne pouvons pas être autre chose; car vouloir fixer à quel point que ce puisse être le développement de nos facultés, c'est une entreprise impossible, et M. Suard a dit fort ingénieusement, *que l'esprit est comme une plante dont on ne saurait arrêter la végétation sans la faire périr.*

Jusque-là nous pensons bien comme lui, mais tout cela ne nous persuade point encore que ce soit une chose si douce et si désirable que d'être d'un siècle philosophe. S'il est vrai que le

monde ne devient sage qu'en vieillissant, comment nous applaudir de notre profonde sagesse, sans regretter un peu les douces erreurs du bel âge, sans craindre surtout d'approcher bientôt du terme où l'on ne fait plus que radoter? Ne voyons-nous pas dans l'histoire les Egyptiens, les Grecs et les Romains y arriver tour à tour ? Pouvons-nous espérer de faire exception à la règle commune, grâces à l'établissement de nos Collèges et de nos Académies, comme nous l'a assuré M. Turpin ?

Soyons vrais; il en est de la philusophie comme de la vieillesse, dont elle est la compagne naturelle,

Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt.

En nous donnant plus de lumières, elle diminue le nombre de nos sensations, elle en émousse la vivacité; en nous préservant de secousses violentes, elle nous éloigne également des grandes vertus et des grands crimes: elle nous empêche souvent de faire du mal, parce qu'elle ralentit notre activité; mais elle ne nous porte guère à faire le bien, parce qu'elle nuit à toute espèce d'enthousiasme : en un mot, elle nous rend, ce semble, plus éclairés et moins heureux, plus humains et moins sensibles. Il est difficile de sentir la vérité de ces observations, et de ne pas convenir du tort que le goût de la philosophie a dû faire nécessairement au progrès des arts, et même

à la perfection des mœurs. Mais pour ne point embrouiller l'état de la question, il faut se souvenir qu'il ne s'agit point ici de savoir si le même homme peut être à la fois philosophe, poëte, artiste, citoyen, religieux. Il serait même absurde de regarder une pareille proposition comme douteuse; mais quand il existerait un homme qui réunît l'imagination de l'Arioste avec l'esprit de Newton et le savoir de Grotius; quand un seul siècle aurait produit deux Voltaire, ce ne serait point sur des phénomènes si rares et si prodigieux qu'on pourrait décider de l'influence que le goût de la philosophie a pu avoir sur la masse générale des esprits; et c'est là l'objet de nos réflexions. Il me paraît démontré que lorsque ce goût est arrivé au point où il est de nos jours, il doit séduire les esprits les plus propres à réussir en tout genre, et les détourner peu à peu de l'application que demandent les belles-lettres et les beaux-arts. Il ne reste donc plus alors, pour cultiver les talens agréables, que des génies médiocres et des têtes frivoles : ajoutons à cela qu'on est toujours beaucoup plus sûr de faire un raisonnement passable qu'un vers heureux, et que cette facilité décide souvent l'amour-propre. Le nom de philosophe s'acquiert à si bon marché! comment tout le monde ne se flatterait-il pas de pouvoir y prétendre? Si les efforts que l'on fait pour l'obtenir ne réussissent pas toujours, du moins les chutes sont-elles moins sensibles dans cette carrière que dans une autre; aussi n'y a-t-il

guère de jeune homme qui, au sortir du collége, ne forme le projet d'établir un nouveau système de philosophie et de gouvernement. Aussi n'y a-t-il guère d'auteur qui ne se croie, en conscience, obligé d'éclairer le genre humain sur ses premiers intérêts, et d'apprendre aux différentes puissances de la terre la meilleure manière de gouverner leurs États. Racine, Molière, Boileau, pensaient avoir fait un assez bel usage de leurs talens, lorsqu'ils avaient pu contribuer à délasser les Louis, les Turenne, les Colbert, de leurs sublimes travaux. Nous ne prétendons pas à moins qu'à les instruire; et tout préoccupés d'une intention si respectable, nous craignons peu de les ennuyer, ou même de leur déplaire. La passion du vrai, la passion de l'humanité, l'emportent sur toute autre considération.... Ah! que ces passions sont ridicules, lorsqu'elles ne servent qu'à voiler une petite ambition littéraire! Mais suivons des vues plus générales.

Le seul sentiment que nourrisse le goût de la philosophie, le seul qu'elle exalte, c'est la curiosité. Ce sentiment, tout froid qu'il est, exclut, absorbe presque tous les autres; il donne à l'âme une sorte d'inquiétude et d'impatience qui ne paraît guère compatible avec cette chaleur douce, avec cette sensibilité profonde et recueillie que demande l'amour des arts et de la poésie. Le beau, qui en est l'objet et le principe, veut être senti. La philosophie n'aspire qu'à connaître; à force de chercher à approfondir la source de nos plaisirs;

elle en perd le sentiment et le goût ; le charme qu'elle poursuit échappe aux efforts qu'elle fait pour le fixer. Se défiant trop des premières inspirations de la nature, elle imite le crime de Psyché, et en est punie comme elle.

Que d'excellens ouvrages de critique et de goût n'a pas produits l'Iliade ou l'Enéide ! Quel ouvrage de l'art fut jamais le fruit des réflexions d'un philosophe ?

Je conviendrai que la philosophie a servi infiniment à perfectionner la morale et à nous délivrer d'une multitude de préjugés aussi barbares que puérils ; mais ne faudra-t-il pas avouer d'un autre côté qu'elle a pu nuire aux mœurs en nous rapprochant trop de nous-mêmes, en nous accoutumant à généraliser mal à propos nos idées et nos sentimens, à énerver toutes nos affections particulières, et à aimer ainsi l'humanité en gros pour ne plus avoir la peine d'aimer personne en détail?

Les lettres et la philosophie peuvent bien contribuer à rendre les mœurs d'une nation plus douces et plus polies ; mais faut-il leur tenir compte de tous les progrès que nous avons faits à cet égard, et ne dépendent-ils pas d'une infinité d'autres circonstances ?..... de l'esprit du gouvernement, de la température du climat, de notre aisance, de notre richesse, de la mollesse et de l'oisiveté, de notre manière de vivre, de l'affaiblissement même où le luxe et l'habitude du plaisir ont pu nous plonger?

L'opinion, dites-vous, a la plus grande in-

fluence sur le caractère de nos mœurs, et l'opinion est un ressort que la philosophie ou les gens de lettres font mouvoir à leur gré. L'opinion ne se laisse guère déterminer que par les caprices du hasard ou par les besoins que nous impose la nécessité des choses : je sais que les grands, les prêtres, les femmes, les charlatans, ont réussi quelquefois à la fléchir en leur faveur. Je ne sais si le tour des gens de lettres est venu dans ce siècle ; mais, jusqu'à présent, je vois peu d'exemples de leur succès dans ce genre. Socrate et Confutzée ont fait moins de conversions, ont eu moins d'ascendant sur l'esprit de leur siècle, que ce grossier moine de Wittemberg, ou ce fou d'ermite qui prêcha les croisades, et dix mille autres qui n'étaient ni philosophes ni académiciens.

L'opinion publique résulte de la constitution particulière de l'État et de ses relations avec ses voisins ; elle tient à la religion, aux mœurs, aux coutumes, aux traditions primitives des peuples, à l'idiome de leur langue, et surtout à ce génie original qui semble attaché à chaque nation, et qu'elle conserve souvent même au milieu des révolutions les plus étonnantes. L'opinion dépend d'une certaine mesure commune à laquelle se rapportent tous les esprits, et à laquelle on nous accoutume dès notre première enfance ; son pouvoir se forme et s'élève insensiblement dans l'ombre ; il ne se montre à découvert que lorsqu'il n'est presque plus possible d'en prévenir les effets. La philosophie peut combattre sa puissance : mais l'a-t-elle

jamais pu soumettre à ses lois? Depuis le temps que l'on écrit contre les duels, n'aurait-on pas dû détruire les préjugés établis à cet égard, si les préjugés qui tiennent à l'opinion n'étaient pas plus forts que la philosophie et la raison même?

Je suis loin de penser que d'excellens ouvrages ne puissent influer jusqu'à un certain point sur les opinions populaires; mais je crois que leur effet est toujours infiniment lent, et qu'il ne peut même porter coup que lorsqu'il conspire avec d'autres causes plus puissantes et plus actives. *Comment voulez-vous*, me disait un jour Jean-Jacques, *que les meilleurs livres produisent beaucoup de bien? A peine un livre fait-il quelque impression, qu'elle est effacée par une autre.* Et c'est Jean-Jacques qui disait cela.

Le même tort que la philosophie a pu faire aux arts, elle l'a fait sans doute aussi à la religion. En la rendant plus sage, plus raisonnable, elle l'a rendue plus froide....., et la dévotion s'est bientôt ralentie. Il est vrai que si la religion n'a jamais été attaquée avec plus de hardiesse, elle n'a jamais été mieux défendue; mais pour la défendre avec quelque avantage, il a fallu se contenter de la réduire à ce qu'elle a d'essentiel. Ces premiers principes, trop simples, trop abstraits, ne pouvant jamais être à la portée du plus grand nombre, on a ôté à la religion tout ce qu'elle avait de populaire, tout ce qu'elle avait de plus séduisant aux yeux de la multitude. Depuis, le nombre des fanatiques a beaucoup diminué, sans doute; mais

celui des croyans a diminué dans la même proportion. Qui croira cependant que la philosophie eût fait sur ce point de si grands progrès depuis deux siècles, si le luxe n'avait pas augmenté le libertinage des mœurs, et si différentes puissances de l'Europe n'avaient pas été disposées à ménager un peu les incrédules pour affaiblir les droits d'un corps trop considérable encore et par lui-même et par le souvenir de l'autorité que lui avait laissé prendre autrefois la confiance aveugle des peuples? Ainsi la confusion que le système de Law jeta dans tous les rangs de la société, la chute et l'élévation soudaine de tant de fortunes, l'exemple des hommes les plus puissans alors, leurs goûts et leurs séductions, contribuèrent bien plus sans doute à la licence des mœurs, que tous les romans orduriers qui furent publiés dans ce temps:

> Temps fortuné....
> Où la Folie, agitant son grelot,
> D'un pied léger parcourt toute la France;
> Où nul mortel ne daigne être dévot,
> Où l'on fait tout, excepté pénitence.

Dans la défense des philosophes, M. Suard n'a pas oublié l'observation si rebattue, que de tous les troubles dont parle l'histoire, il n'y en a pas un seul que la philosophie ait à se reprocher. Mais la chose est-elle si étonnante? Quand le goût des sciences spéculatives ne servirait pas à calmer nos passions, ne nous détourne-t-il pas absolument des travaux et des intérêts de la vie civile?...... Il y a

si loin de l'invention des plus beaux systèmes à l'application heureuse des principes les plus vulgaires ! Il y a si loin des projets les plus ingénieux, les plus compliqués, à l'exécution des idées les plus simples !.... Comment les gens de lettres auraient-ils eu quelque part aux révoltes, aux séditions, puisqu'on ne leur a jamais permis de se mêler de rien, soit qu'on les ait trouvés peu propres aux affaires qui exigent des vues, des talens et un caractère qui leur manquent ordinairement, soit que, n'ayant jamais formé de corps, ils n'aient pu être à portée de former aucune entreprise, aucune intrigue suivie ? Dans quel pays, dans quel siècle a-t-on jamais regardé les lettres comme un état de la société ? S'il y eut du temps de Socrate, et sous le règne de quelques empereurs, beaucoup de gens oisifs qui ne faisaient d'autre métier que celui de sophiste ou de raisonneur, nos philosophes modernes ne voudraient pas sans doute leur être comparés. Les sciences et les lettres sont des moyens de nous rendre plus aimables et plus utiles. Elles ne sont point le dernier but de notre application ; elles ne doivent pas même être l'unique emploi de notre temps. S'il y a quelque exception à la règle, elle ne peut regarder que ces hommes rares, qui n'ont point d'autre carrière à remplir que celle que leur a tracée la supériorité de leur génie et de leurs lumières.

Mais il est bien temps de finir, si nous ne voulons pas être encore plus longs que M. Suard. C'est M. Gresset qui répondit à son discours par un persiflage assez lourd, assez provincial, sur

les bizarreries que le luxe et la frivolité de nos mœurs introduisent tous les jours dans la langue. La séance fut terminée par la lecture de l'*Éloge de Massillon, par M. d'Alembert.* Ce dernier morceau fut fort applaudi, et méritait bien de l'être, par la simplicité du plan, par la force du style, par plusieurs mots plaisans, mais qui perdraient trop à être détachés de l'ensemble où ils se trouvent si heureusement placés. M. d'Alembert s'occupe depuis quelque temps de la continuation de l'*Histoire de l'Académie*, commencée par Pélisson, et continuée par l'abbé d'Olivet. Cet éloge en fait partie, et suffirait pour prévenir le public en faveur de son travail, s'il pouvait encore avoir besoin de l'être, après les modèles que cet homme célèbre nous a déjà donnés dans ce genre de littérature.

Vers *du poëte Persan* Fus-el-forb *à sa sœur Emira* Géni-si-lob (1).

Vivons en famille,
C'est le plaisir le plus doux
De tous;
Nous serons, ma fille,
Heureux sans sortir de chez nous.
Les honnêtes gens
Des premiers temps
Avaient de plus douces mœurs;
Et sans chercher ailleurs,

(1) Nous sommes forcés d'avouer que nous ne connaissons point le poëte Persan Fus-el-forb; que les plus savans orientalistes, et M. Langlès lui-même, ne le connaissent pas plus que nous. Nous espérons néanmoins qu'il se trouvera à Paris quelque esprit pénétrant qui découvrira ce poëte élégant et spirituel. (*Note de l'Ed.*)

Ils offraient à leurs sœurs
Leurs cœurs.
Sur ce point-là nos aïeux
N'étaient pas scrupuleux;
Nous pourrions faire,
Ma chère,
Aussi bien qu'eux
Nos neveux.

L'Académie royale de musique, après nous avoir ennuyé long-temps du *Carnaval du Parnasse*, nous a donné enfin, le mardi 2, la première représentation d'*Orphée et Eurydice*, drame en trois actes. M. de Molines, l'auteur des paroles, a sans doute abusé de la permission qu'on peut avoir d'être médiocre lorsqu'on s'engage à traduire littéralement un poëme, et à mettre des vers français sur une musique tout italienne. Mais il y aurait de l'ingratitude à ne pas lui savoir gré de son travail, puisque, tel qu'il est, nous lui devons le plaisir d'entendre la musique la plus sublime que l'on ait peut-être jamais exécutée en France. On sait qu'*Orphée* est, de tous les opéras du chevalier Gluck, celui qui a réussi le plus en Italie. Le transport avec lequel il vient d'être reçu sur notre théâtre, malgré la vieille cabale des Lulli et des Rameau, prouve le progrès que ce célèbre compositeur a déjà fait faire au goût de la nation; il prouve qu'on ne doit plus désespérer de nos oreilles, et qu'à force de patience et de génie on triomphe quelquefois des préjugés les plus respectables. L'ensemble de l'opéra d'*Iphigénie* a plus de

dignité, plus de pompe et plus d'intérêt que celui d'*Orphée*. Quelque défiguré qu'il soit, un plan de Racine vaut encore mieux que ceux de M. Calzabigi. Avouons-le encore, il y a peut-être plus de choses agréables, plus d'idées touchantes dans la composition d'*Iphigénie* que dans celle d'*Orphée*; mais il n'en est pas moins vrai que les beaux morceaux de ce dernier ouvrage sont encore supérieurs aux plus beaux morceaux du premier. Les cris douloureux et pénétrans par lesquels *Orphée* interrompt d'une manière si vraie et si pathétique le chant sensible et doux des nymphes qui pleurent sur le tombeau d'Eurydice, l'air mélodieux avec lequel il attendrit les démons qui lui défendent l'entrée des enfers; ce cœur superbe, où sont exprimées avec tant d'art et de vérité les différentes gradations de leurs fureurs et de leur attendrissement; le duo d'*Orphée et d'Eurydice* rendue à la vie, mais préférant la mort à l'indifférence que son époux est obligé de feindre à ses yeux; la scène entière qui peint avec tant d'énergie les combats qu'éprouva Orphée dans ce moment terrible, sa faiblesse et le dernier terme de son désespoir; tous ces morceaux sont autant de chefs-d'œuvre d'harmonie et d'expression. J'ai vu plusieurs personnes, sans avoir aucune connaissance de l'art, avouer de bonne foi que jamais musique ne leur avait fait une impression si vive et si profonde.

Si mademoiselle Arnoud a moins de succès dans ce nouvel opéra que dans l'*Iphigénie*, Le Gros en a infiniment plus; il y chante le rôle principal avec tant de chaleur, tant de goût et

même tant d'âme, qu'il est difficile de le reconnaître, ou de ne pas regarder sa métamorphose comme un des premiers miracles qu'ait produits l'art enchanteur de M. Gluck. Les ballets d'*Orphée* ont aussi fait plus de plaisir que ceux d'*Iphigénie*; ils sont plus analogues au sujet, et d'une harmonie plus noble et plus soutenue. Beaucoup de gens mettent cependant le ballet des Champs-Elysées, de *Castor*, fort au-dessus de celui qui se trouve au second acte d'*Orphée*, et qui est dans le même genre. Ce parallèle a fait dire *que ce nouvel opéra n'était qu'un demi-Castor*. A la bonne heure. Un mauvais calembour est peut-être plus supportable encore qu'une mauvaise raison. Nous sommes cependant fâchés de dire à cette occasion que l'esprit de pointes et de calembours revient un peu à la mode, grâces aux talens de M. le marquis de Bièvre et de quelques autres génies de la même force.

Un des pamphlets les plus piquans qu'ont ait publiés depuis quelques années, est une *Lettre d'un Théologien à l'auteur du Dictionnaire des Trois Siècles*.

L'auteur des *Trois Siècles* est, comme l'on sait, M. l'abbé Sabatier. Les vers suivans servent d'épigraphe :

On peut à Despréaux pardonner la satire;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs;

Mais pour un lourd frelon méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux
Qui fatigue l'oreille et qui blesse les yeux.

Cette brochure, sans nom d'auteur, a été attribuée généralement à l'illustre Patriarche de Ferney. Jamais il n'a été trouvé plus gai dans sa critique et plus malignement bonhomme. Ce morceau charmant, rempli d'anecdotes ou plaisantes ou intéressantes, se trouve être cependant de M. le marquis de Condorcet. Jusqu'à présent sa réputation littéraire n'annonçait pas autant de talens pour la bonne plaisanterie que pour les hautes sciences. Il est rare de rassembler autant de mérite en différens genres. Quelques critiques sévères blâmaient, dans cette brochure comme dans quelques autres, la franchise avec laquelle M. de Voltaire se loue lui-même. J'avoue que cela ne me choque ni me déplaît. Un étranger disait l'autre jour, en parlant de la vanité affichée de M. de La Harpe : « *Toutes les fois que j'ai rencontré, cet homme il m'a déplu.—Et pourquoi, Monsieur? — C'est que je ne l'ai jamais entendu que* soliloquer *avec ses talens.* » Je conçois que les soliloques de M. de La Harpe sont fastidieux et révoltans ; mais il n'en doit pas être de même de ceux de M. de Voltaire. La conscience de notre propre mérite est certainement dans le fond de notre cœur. La délicatesse et la politesse nous inspirent la pudeur qui nous empêche d'avouer hautement nos talens ; mais Dieu sait avec quelle

complaisance nous nous en dédommageons au-dedans de nous. Eh bien! M. de Voltaire se dédommage quelquefois tout haut. Peu d'hommes en ont le droit plus solidement établi que lui. Je ne vois pas un grand mal à cela.

Un des traits qui auraient pu le faire méconnaître dans cette lettre, est ce paragraphe; c'est le théologien qui parle :

« Il me paraît que vous n'avez pas saisi le véritable caractère de J.-J. Rousseau. Cet homme célèbre, né avec un talent rare pour persuader aux autres hommes tout ce qu'il veut qu'ils croyent, a cherché surtout à rendre populaires les vérités qu'ils jugeaient utiles. Si les corps des enfans ne sont plus oppressés par des ressorts de baleine, si leur esprit n'est plus surchargé de préceptes, si leurs premières années échappent du moins à l'esclavage et à la gêne, c'est à Rousseau qu'ils le doivent. Aussi une femme sensible proposait-elle de lui ériger un buste qui serait couronné par des enfans. Pour les femmes, qu'il a tant aimées, et dont il n'a dit tant de mal que parce qu'elles lui en ont beaucoup fait, si elles osent nourrir, si elles ont la prétention d'être les mères de leurs enfans, et même quelquefois les femmes de leurs maris, c'est encore l'ouvrage de M. Rousseau. Il a réveillé dans nos jeunes gens l'enthousiasme de la vertu, qui leur est si nécessaire pour l'opposer à celui des passions. Voilà ses titres à la reconnaissance des hommes. Parmi les philosophes modernes, il est un de ceux qui ont fait le plus

d'effet sur les esprits, parce qu'il a eu le talent de disposer de l'âme de ses lecteurs, comme les orateurs anciens disposaient de celles de leurs auditeurs. D'ailleurs, peu de gens ont mieux écrit contre nous, et nul n'a mieux écrit en notre faveur. Profitons de ces morceaux répandus dans ses ouvrages, mais n'espérons rien de lui, jamais il ne vendra sa plume. »

Voici une des petites anecdotes dont cette lettre fourmille, que je ne puis m'empêcher de transcrire :

« Vous louez trop M. l'abbé François. Il ne faut pas avoir l'air d'être si facile en preuves de la religion. Cela me rappelle un conte que j'ai entendu faire dans ma licence : « Depuis qu'une » ânesse a porté Notre-Seigneur, disait un ni» gaud dans le café de Laurent, tous les ânes » ont une croix sur le dos. Que répondez-vous » à cette preuve, Monsieur Boindin ?—Que je » n'en connais pas de meilleure. »

Après avoir relevé presque tous les principaux endroits de l'ouvrage de M. Sabatier, M. de Condorcet fait une sortie véhémente contre les fanatiques, et surtout contre les hypocrites; mais elle n'est que véhémente. Il fait l'éloge des philosophes en faisant le parallèle de leur conduite avec celle des faux dévots sous le dernier règne. Ce morceau ne pouvait guère être plus hardi, mais il pouvait être mieux fait. Il finit gaiement après cette tirade, en disant : « *Adieu, Monsieur, adieu* » *pour jamais. Je vous souhaite une place dans*

» *le Paradis, entre saint Cucufin et saint Domi-*
» *nique l'Encuirassé.* »

. . . .

On a imprimé à la suite du roman intitulé *Mémoires de mademoiselle Sternheim*, une petite historiette, traduite de l'allemand, qui est très-piquante. Elle est agréablement écrite, les caractères ont de la vérité; quelques-uns sont très-originaux; et l'on en tirerait une très-jolie petite comédie, si l'on n'avait pas usé les travestissemens du Théâtre français. Marivaux en a fait un usage faux et invraisemblable; celui qui se trouve dans cette historiette est beaucoup plus naturel. Une riche héritière, jeune et maîtresse de ses actions comme de sa fortune, veut faire du bien à une pauvre famille noble et orgueilleuse à qui elle appartient et à qui elle est inconnue. Elle craint de l'humilier ou de lui imposer une retenue qui lui fasse mal diriger ses bienfaits. Elle prend le parti de passer pour une femme de chambre de confiance d'une amie commune qui va passer quelques jours à la campagne où la pauvre famille est retirée. Cela s'exécute; et les libertés que veut prendre avec elle un jeune étourdi, font dès le lendemain échouer son projet, et l'obligent à se déclarer. Voilà de la vérité, et ce projet peut passer dans une tête un peu romanesque. Si M. Sedaine veut s'emparer de ce sujet, il fera voir ce que le génie peut faire d'un moyen qu'on croit usé et rebattu. Il travaille depuis plusieurs mois à un opéra comique en trois actes, et dont le sujet est absolument le même que *Perrin et Lucette*, qu'on

vient de donner, et dont nous avons eu l'honneur de vous parler. Cet ouvrage vaudra au moins le *Déserteur*, s'il est fini comme il est commencé; il est plein d'intérêt et de mots de caractère. Nous aurons, cet hiver, aux Italiens, deux pièces de cet auteur; les *Remois*, mis en musique par Philidor, et le *Mort marié*, dont M. Sedaine a fait un opéra comique, sur les refus qu'ont faits les Comédiens français de la recevoir. C'est un nommé Bianchi, italien depuis peu arrivé à Paris, qui l'a mise en musique. Nous pourrons juger, à la représentation de cette pièce, des progrès qu'auront faits les oreilles françaises. La musique en est absolument italienne et du plus grand effet. M. Bianchi, étant encore à Naples, avait mis en musique *les Sabots*, dont les paroles sont de M. Sedaine; ayant parfaitement réussi dans ce coup d'essai, il a été un peu étonné, en arrivant à Paris, de voir qu'une pièce imprimée, entre les mains de tout le monde, n'appartenait pas au premier à qui il plaisait de la mettre en musique, et qu'il ne pouvait ni faire graver ni faire représenter sa pièce à Paris. Cet usage ridicule a engagé M. Sedaine à donner son *Mort marié* à M. Bianchi, pour le dédommager du temps qu'il a perdu. *Les Sabots* vont être joués à Bruxelles, et le seront partout avec succès, hors à Paris, où l'on voit toujours réuni avec un nouvel étonnement le mélange de la légèreté sur les objets graves, et de la pédanterie dans les plaisirs.

De toutes les oraisons funèbres de Louis XV, qui ont paru jusqu'à présent, il n'y a que celle de l'abbé de Boismont et celle de M. l'évêque de Senez qui aient fait sensation. La première a été prononcée dans la chapelle du Louvre, le 30 juillet, en présence de Messieurs de l'Académie française; l'autre le 27, dans l'église de l'Abbaye royale de Saint-Denis. Cette dernière ne paraît que depuis peu de jours, ayant été arrêtée à la censure à cause de quelques expressions qui avaient paru trop hardies, et surtout à cause d'un éloge des Jésuites que l'on croyait au moins déplacé. On en a permis l'impression au moyen de quelques corrections.

Le discours de M. l'abbé de Boismont est plein d'élégance et de grâces. Sans avoir un grand fonds d'idées, il attache par des vues fines, par des tournures adroites, et surtout par l'expression heureuse d'une sensibilité douce et touchante. Quoique trop verbeux, son style est si soigné, si poli, qu'il ne paraît au moins jamais diffus, et qu'il laisse même peu de chose à reprendre au goût le plus délicat. Notre orateur prouve, dans la première partie de son discours, *qu'en s'abandonnant à ses principes, Louis XV pouvait être le plus grand des rois*; dans la seconde, *qu'en se livrant à son cœur il fut le meilleur des hommes*. On est en général bien plus content de cette seconde partie que de la première. L'apostrophe par laquelle il finit le portrait du cardinal de Fleury mérite, ce me

semble, d'être citée. « Ministre respectable, je
» n'insulte point à votre repos; mais, qu'il me soit
» permis de le dire, si vous aviez appris à votre
» élève à ne pas se séparer de sa nation, à la
» méditer, cette nation qui se donne toutes les
» chaînes qu'on ne lui montre pas, qui supplée
» par le dévouement tout le pouvoir qu'on ne
» lui fait pas sentir, qu'il serait honteux d'oppri-
» mer, parce qu'on est toujours sûr de la séduire :
» si, en lui peignant tous les hommes faux et
» trompeurs, vous lui eussiez dit que le seul
» homme de son empire dont il ne devait pas se
» défier était lui-même, nous jouirions encore de
» la sagesse et de la pureté de nos conseils. Il
» vous a manqué une ambition dont la France
» vous eût fait un mérite, celle de vous survivre
» par l'impulsion que vous pouviez donner à
» l'âme de son roi : hélas! votre ministère a péri
» avec vous. »

Pour donner une idée du genre d'éloquence propre à M. l'abbé de Boismont, il suffira de rapporter encore le passage suivant :

« La bonté! je ne sais quel charme secret se
» mêle à ce nom sacré, on ne peut l'entendre
» sans émotion, on ne peut le prononcer sans
» attendrissement : l'art lui est inutile pour tou-
» cher et pour séduire; il désarme la censure,
» couvre les fautes, les malheurs, les faiblesses;
» il ravit ce suffrage du cœur qui ne laisse rien
» aux réflexions austères de l'esprit; en un mot,
» il attache à la mémoire des rois cette espèce

» de consécration qui ne peut être méconnue et
» méprisée que par une âme atroce et cruelle. »

Le mot de Louis XV, à l'aspect des mausolées de Charles-le-Hardi et de Marie de Bourgogne, *c'est là le berceau de toutes nos guerres*, n'a pas été oublié de notre orateur.

Si l'éloquence de M. de Senez est moins académique que celle de M. l'abbé de Boismont, les négligences qu'on peut lui reprocher sont bien rachetées, ce me semble, par une chaleur plus soutenue et plus véhémente, par une touche plus simple et plus énergique, par des mouvemens plus oratoires, et plus encore par une onction vraiment apostolique. On désirerait seulement que les mêmes figures n'y fussent pas si souvent répétées. Par exemple, il ne cesse d'apostropher et les mânes de Louis XV, et ses vertus et ses faiblesses, la religion, les enfers, le monde, l'amour, les Jésuites, les courtisans, le siècle, la justice, la politique, enfin tout ce qui se trouve sur son chemin. On affaiblit l'effet des plus beaux moyens, lorsqu'on les emploie avec tant de profusion. Voici deux passages que le pape et les philosophes auront sans doute beaucoup de peine à lui pardonner :

« Si la fermentation des esprits a redoublé, si
» une société fameuse par le crédit et la con-
» fiance dont elle avait joui long-temps auprès des
» pontifes et des rois, et par les services qu'elle
» avait rendus à la religion et aux lettres...... si
» cette société a été parmi nous la victime de

» ces fatales contestations (sur la puissance ci-
» vile et sur la puissance sacrée), et si elle a été
» précipitée, comme autrefois le prophète de
» Ninive, pour apaiser la tempête; si la paix du
» sanctuaire a été troublée..... Prêtres, pontifes
» du Seigneur, vous le savez, oui, nous savons
» que le cœur de Louis n'a jamais cessé d'être
» pour la religion, pour l'Église et pour ses mi-
» nistres.... Ébranlés par cette première secousse,
» les esprits tournèrent bientôt vers d'autres ob-
» jets leur inquiète activité, et l'État eut aussi
» ses agitations et ses orages..... Prenons garde
» d'appuyer sur des plaies trop récentes et trop
» sensibles. A Dieu ne plaise qu'un lâche ressen-
» timent profane jamais le cœur des ministres de
» Jésus-Christ! Éprouver des contradictions de
» la part des hommes, c'est la destinée de l'Église;
» c'est sa gloire de les oublier. Anathème à celui
» qui se réjouirait de la ruine d'un rival!.... »

« Siècle dix-huitième, si fier de vos lumières,
» et qui vous glorifiez entre tous les autres du
» titre du siècle philosophe, quelle époque fa-
» tale vous allez faire dans l'histoire de l'esprit
» et des mœurs des nations!.... Il n'y aura donc
» plus de superstition, parce qu'il n'y aura plus
» de religion; plus de faux héroïsme, parce
» qu'il n'y aura plus d'honneur; plus de préjugés,
» parce qu'il n'y aura plus de principes; plus
» d'hypocrisie, parce qu'il n'y aura plus de vertu.
» Esprits téméraires, voyez, voyez les ravages de
» vos systèmes, et frémissez de vos succès! etc. »

Description du mausolée érigé dans l'église de l'Abbaye royale de Saint-Denis, le 27 juillet 1774, pour les obsèques de Louis XV le Bien-Aimé, etc., sur les dessins du sieur Michel-Ange Challe, chevalier de l'Ordre du Roi, professeur de son Académie de peinture, et dessinateur ordinaire de sa chambre. La sculpture est faite par le sieur Bocciardi, sculpteur des Menus-Plaisirs du Roi.

Cette brochure, de 24 pages in-4°, avec plusieurs planches, n'a été imprimée que pour la cour. Elle fait trop d'honneur au goût et aux talens de M. Challe pour ne pas mériter d'être connue; mais comme on en a fait un ample extrait dans plusieurs papiers publics, nous nous contentons de l'annoncer.

VERS *de M. de Saint-Lambert, pour être mis sur le mausolée que madame la comtesse d'Harcourt fait ériger avec beaucoup de faste à son mari, plat original, qu'elle n'aimait point.*

Ci gît un vieil atrabilaire.
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve, n'ayant rien à faire,
Se mit un jour à le pleurer.

QUATRAIN *que l'on attribue à Monsieur, sur un éventail donné à la Reine.*

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les Zéphirs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Au Révérend Père en Dieu, messire Jean de Beauvais, créé par le feu roi Louis XV évêque de Senez (1);

Par M. de Voltaire.

Mon Révérend Père en Dieu,

« J'assistai, ces jours passés, au service que fit le
» curé de Neuilly. Ouailles, dit-il, souhaitons la
» vie éternelle à notre bon roi qui ne demanda
» que la paix après avoir gagné deux batailles
» en personne; qui fit l'aumône aux pauvres; qui
» aurait payé toutes ses dettes s'il avait eu de l'ar-
» gent; qui fonda l'École militaire, qui a bâti le
» beau pont de Neuilly sur lequel vous vous pro-
» menez, et qui avait un valet de garde-robe au-
» quel je dois ma cure.

» Cette oraison funèbre me plut beaucoup,
» parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle par-
» lait au cœur, et surtout qu'elle était courte.

» J'ai assisté depuis à la vôtre. Je ne vous dis
» pas qu'elle parut longue; mais l'assemblée ne
» trouva pas bon que vous commençassiez par
» parler de vous: *Quand j'annonçais, il y a peu de*
» *temps, la divine parole.*

» Tout le monde convint qu'il ne fallait pas
» débuter dans l'éloge d'un roi par celui de

(1) Quoiqu'une partie de cette lettre soit imprimée dans les *Œuvres complètes de Voltaire*, édition de Beaumarchais, nous l'avons laissée ici, parce qu'elle contient plusieurs paragraphes qui ne se trouvent pas dans les Œuvres complètes. (*Note de l'Éditeur.*)

» messire Jean de Beauvais. Nous aimons la pa-
» role divine, l'égoïsme la profane.

» Vous dites que Dieu seul *possède l'immor-*
» *talité* : et nos âmes, mon révérend Père, et
» nos âmes ne passent-elles pas pour être im-
» mortelles aussi? On aurait souhaité que vous
» eussiez dit : *Dieu qui possède et qui donne l'im-*
» *mortalité.* Car, enfin, le diable, comme vous
» savez, le diable qui nous inspire tant de pas-
» sions, le diable qui est partout, a la réputa-
» tion d'être immortel.

» Vous vous comparez à Jérémie. Mon révé-
» rend Père, Jérémie vit d'abord à quatorze ans
» une verge veillante et une marmite bouil-
» lante (1). Dans un âge plus mûr, il fut accusé
» d'avoir trahi son roi pour le roi de Babylone.
» Qu'avez-vous de commun avec Jérémie? Au-
» riez-vous manqué à votre roi comme ce Juif?
» Avez-vous vu, comme lui, *une verge veillante*
» *et une marmite bouillante?*

» Vous comparez une auguste princesse qui a
» quitté la cour pour un couvent, à la fille de
» Jephté à qui son père coupa la tête. Vous com-
» parez Louis XV à Joas qu'Athalie fit poignar-
» der. Mais jamais le feu roi ne fut poignardé par
» sa grand'mère, et jamais il ne coupa le cou de
» sa fille. Il faut que les comparaisons soient
» justes, même dans une oraison funèbre.

» Le cri public vous a obligé de changer l'en-
» droit où vous reprochiez au feu roi d'avoir

(1) Jérémie, chap. I, v. 11, 12, 13.

» chassé les Jésuites. Vous avez cru adoucir cette » satire en imprimant que la société de ces Jé- » suites était une *fausse société ;* mais cela ne » s'entend point. On sait bien ce que c'est qu'un » homme faux, un homme qui parle contre sa » conscience, une pensée fausse, un faux pas, » un faux brillant; on ne sait ce que c'est qu'une » société fausse. Le révérend père Malagrida et le » révérend père Lavalette ont fait de fausses dé- » marches qui ont entraîné la ruine d'une société » très-véritable, autrefois très-dangereuse.

» Vous ne deviez pas comparer cette société » fausse à Jonas, que des idolâtres jetèrent dans » la mer pour apaiser une tempête. Les rois de » France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, » le souverain de Rome, ne sont point des ido- » lâtres. Les déclamateurs devraient, dans ce » siècle de raison, se garder de toutes ces com- » paraisons puériles.

» Vous dites *que les anciens parlemens se » sont laissé entraîner par l'impulsion des cir- » constances au-delà de leur premier but.* L'im- » pulsion des bienséances et de votre génie ne de- » vait pas vous entraîner dans de pareilles phrases.

» Quelle impulsion étrange vous force à vous » déchaîner contre le dix-huitième siècle de notre » ère vulgaire? *Il était donc réservé*, dites-vous, » *au dix-huitième siècle d'attaquer à la fois les » principes de l'honneur, de la justice, de la vertu, » de l'honnêteté naturelle!* Et vous proclamez le » successeur de Louis XV le restaurateur des » mœurs! Vous auriez dû l'appeler le conser-

» vateur. Car, enfin, Monsieur Beauvais, dans quel
» temps a-t-on vu plus de princesses renommées
» par des mœurs plus pures? Dans quel pays
» a-t-on vu mourir tant de ministres des finances
» dans une pauvreté si respectée? Avez-vous su
» quels hommes étaient MM. d'Argenson? L'un,
» étant ministre, a écrit en faveur du peuple;
» l'autre a laissé une mémoire chère à tous les
» gens de guerre. Vous avez lu l'histoire; y avez-
» vous rencontré beaucoup de personnages qui
» aient soutenu ce qu'on appelle si lâchement
» une disgrâce, avec plus de grandeur et d'hon-
» nêteté naturelle que certains ministres dont je
» ne vous dirai point le nom?

» Dans quels temps les libéralités, cette pierre
» de touche de la vraie grandeur d'âme, ont-elles
» été plus abondantes?

» Mille actions généreuses qui se multiplient
» tous les jours auraient dû vous avertir de res-
» pecter un peu plus votre siècle, et le feu roi
» votre bienfaiteur, dont vous avez fait (per-
» mettez-moi de vous le dire) une satire un peu
» grossière.

» Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypo-*
» *crites, parce qu'il n'y aura plus de vertu.* Il
» est vrai que le roi régnant n'a point d'hypo-
» crites dans son conseil; mais vous en plaignez-
» vous? L'infâme superstition est la mère de l'hy-
» pocrisie, et la vertu est la fille de la religion
» sage, éclairée et indulgente. Comment avez-
» vous la naïveté de regretter l'hypocrisie?

» Vous vous servez du mot de *vice* en parlant » des sentimens du dernier roi. Ah! monsieur, » employez le mot propre. L'amour est une fai- » blesse; l'ingratitude envers son bienfaiteur est » un vice. Ce sont là les principes de l'honnêteté » naturelle. Pour insulter ainsi son siècle et son » maître, il faudrait être prodigieusement supé- » rieur à l'un et à l'autre; mais alors on ne les » insulterait pas (1).

» A propos, je n'ai lu ni dans Bossuet, ni dans

(1) Nous avons, depuis environ deux ans, un livre intitulé *De la Félicité publique*, livre qui répond à son titre, composé par un homme d'une grande naissance et très-supérieur à cette naissance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs, ainsi que les arts, se sont perfectionnés dans ce siècle, depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix, et que jamais les hommes n'ont été plus instruits et plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* et des *Voisins* dans le grand siècle de Louis XIV. Nous avons vu dans le nôtre quelques injustices abominables commises avec le glaive de la justice. Ce sont des orages passagers au milieu des beaux jours. Jamais la société n'a été plus aimable et plus remplie de sentimens d'honneur; jamais les belles-lettres n'ont plus influé sur les mœurs. S'il se trouve quelques misérables, comme un abbé Sabatier, qui commente Spinosa, et qui prêche la religion catholique, apostolique et romaine, qui recommande la chasteté dans un *Dictionnaire des Trois Siècles*, et qui fasse des vers infâmes dans un b.... au sortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, etc., de telles horreurs ne sont pas comptées. Un crapaud, qu'on rencontre dans les jardins de Versailles ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chefs-d'œuvre de l'art.

» Fléchier, que les âmes des rois *palpitassent* au
» jugement de Dieu. Ayez la complaisance de me
» dire comment une âme palpite. C'est apparem-
» ment comme une verge qui veille. »

» Votre très-humble serviteur,
»—B. Académicien. »

Assemblez tous les sages de l'Europe, et demandez-leur quel temps ils préfèrent ; ils répondront : celui-ci.

Le prix de poésie que l'Académie française devait donner cette année, a été remis à l'année prochaine, quoique tout Paris sache que M. de La Harpe a concouru. C'est un acte de rigueur et d'impartialité pour lequel Fréron doit quelques mots d'éloge à MM. les Quarante. M. de La Harpe n'a pas été plus heureux en prose qu'en vers. Le prix proposé par l'Académie de Marseille, pour l'*Eloge de la Fontaine*, avait été aussi l'objet de son ambition. Il vient d'être donné à M. de Champfort, qui a même eu la gloire de réunir en sa faveur les suffrages de tous ses juges. Les *Eloges de Boileau et de Fénélon*, lus par M. d'Alembert à la séance publique de l'Académie française, le 25 d'août, ont été fort applaudis. On a trouvé cependant quelques longueurs dans le premier. Le genre de la satire y est fort déprimé. Cette critique, juste ou non, pouvait, ce me semble, être mieux placée. Quelque froid, quelque facile que ce genre de poésie paraisse à M. d'Alembert,

Juvénal, Perse, Horace, Boileau lui-même, ont-ils trouvé beaucoup d'imitateurs?... et le succès de leurs écrits ne s'est-il pas soutenu assez long-temps? On aime mieux aujourd'hui l'éloge que la satire. Ne disputons pas des goûts; chaque siècle a le sien. Cependant.... c'est dans le siècle où l'on appréciait si ridiculement le mérite de la satire, que nous allons chercher presque tous les sujets de nos éloges. N'y a-t-il pas lieu de craindre que notre indigne postérité ne s'avise quelque jour de chercher dans le siècle des éloges l'objet de ses satires?

Les deux discours de M. d'Alembert sont remplis, d'ailleurs, de traits charmans. Quoique nous ne puissions citer que de mémoire, nous ne saurions nous refuser le plaisir d'en rapporter quelques-uns.

Après avoir parlé de l'intérêt que Boileau prit pendant quelque temps aux querelles des jansénistes et des molinistes, sur la grâce et sur l'amour pur, il remarque qu'il finit par s'en dégoûter. « Enfin, dit-il, sentant le vide de toutes ces » questions, il se coucha un jour indifférent, et se » réveilla raisonnable. »

Le père de cet écrivain célèbre avait trois fils, qu'il aimait tous avec une tendresse extrême; celui que ses poésies ont rendu si fameux, fut, dans son enfance, le moins avancé des trois. Le père, qui ne se lassait point de les faire valoir chacun à sa manière, en vantant beaucoup les progrès des deux autres, ne manquait jamais de dire de lui:

Oh! pour Colin, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne.

Dans une digression sur les trois rivaux de la scène française, l'auteur remarque qu'on pourrait comparer *Corneille au gladiateur mourant, Racine à la Vénus de Médicis, et Voltaire à l'Apollon du Belvédère.* M. d'Alembert n'ignore pas sans doute que la Vénus de Médicis est moins une beauté noble qu'une figure gracieuse. Est-ce bien là le modèle qu'il fallait choisir pour nous donner l'idée de la perfection de Racine?

En traçant le caractère du poëte, il dit, *que le poëte, ainsi que l'homme, doit avoir reçu de la nature cinq sens particuliers.* On devine sans peine l'application qu'il a pu faire des quatre premiers. Celle de l'odorat était la plus difficile à trouver; il la compare à la sensibilité. Quoique toute l'image soit assez arbitraire, elle paraît du moins ingénieuse.... Et peut-être faut-il savoir gré au philosophe profond de consentir quelquefois à n'être que brillant et léger.

L'*Eloge de Fénélon* a paru avoir la préférence sur celui de Boileau, au moins auprès des auditeurs sensibles. La quantité d'anecdotes ou de mots de caractère que M. d'Alembert y a rassemblés, l'ont rendu très-intéressant. Nous n'en citerons que deux traits.

Les ennemis de Fénélon avaient trouvé le moyen de lui faire choisir pour grand-vicaire un homme qui leur était absolument dévoué et qui devait jouer auprès de lui le rôle de leur espion.

Au bout d'un an, cet homme fut si touché de la conduite et des vertus de M. de Cambrai, que, ne pouvant plus tenir à ses remords, il vint se jeter à ses pieds et lui avouer l'odieux emploi dont il s'était chargé : Fénélon voulut en vain le consoler et lui pardonner; il fut s'enfermer dans une retraite, où il pleura toute sa vie l'abus qu'il avait fait de la confiance de ce respectable prélat.

Dans le temps que les Anglais avaient porté la guerre en Flandre, M. de Fénélon ne quittait guère son diocèse : se promenant seul un jour dans la campagne, un livre à la main, il rencontre une famille de paysans désolés; il les aborde et leur donne tout l'argent qu'il avait sur lui, sans parvenir à les calmer; il les questionne, et apprend qu'une vache qu'ils croyaient unique sur la terre, et que les maraudeurs venaient de leur prendre, était la cause de leur désespoir; M. de Fénélon profite aussitôt du passe-port qu'il tenait des ennemis, pour parcourir en sûreté son diocèse; il monte à cheval, retrouve la vache et la ramène lui-même à ses ouailles, qui le comblent de bénédictions. Chaque instant de sa vie est ainsi marqué par un trait de bienfaisance.

Le projet que M. de Saussure a fait pour la réforme du collége de Genève n'a produit, jusqu'à présent, qu'un fatras ennuyeux de critiques et d'éloges propres à entretenir les vieilles haines et l'esprit de parti qui continuent à miner sourdement le bonheur de cette petite république. Les éclair-

cissemens qu'il vient de donner sur ce projet sont dignes de l'esprit de patriotisme et de modération que respire son premier ouvrage. Il montre fort bien, ce me semble, dans celui-ci, la différence qu'il y a des connaissances élémentaires, les seules dont l'enfance soit susceptible, aux connaissances purement superficielles. Les unes ont quelque chose de très-réel, et peuvent contribuer infiniment à préparer et à faciliter les progrès de l'esprit en tout genre; les autres laissent une infinité d'idées fausses dans la tête, détournent d'une instruction plus solide, et ne servent qu'à flatter la petite vanité des parens et de l'instituteur.

L'Eloge de La Fontaine, qui a concouru pour le prix de l'Académie de Marseille, par M. de La Harpe, vient de paraître, avec cette épigraphe tirée d'Horace : *Quando ullum invenient parem?*

Nous attendrons, pour avoir l'honneur de vous en rendre compte, que nous ayons pu le comparer à celui de M. de Champfort. Nous remarquerons seulement qu'il n'a pas eu jusqu'à présent plus de succès à Paris qu'à Marseille. Malgré plusieurs détails agréables, l'ensemble a paru médiocre, et c'est peut-être un des morceaux les moins soignés que M. de La Harpe nous ait donnés depuis long-temps. On dirait qu'il a jugé à propos de se mettre en négligé pour louer convenablement le bon homme La Fontaine; mais c'est un air qui ne sied pas à tout le monde. Cette négligence, si séduisante

lorsqu'elle est une grâce naturelle, ne saurait manquer de déplaire lorsqu'on y voit de la gaucherie ou de l'apprêt. Et puis, M. de La Harpe, *louer avec tant d'affectation la bonhomie de La Fontaine ; cela me rappelle*, dit une femme, *la fable du Loup devenu Berger*.

LES TAXIMANES.

Ce globe est peuplé d'une multitude d'êtres fort étranges ; mais y trouverait-on une espèce de créatures plus sottement triste, plus tristement ridicule que celle des Taximanes? Le ciel cependant ne leur refusa rien de ce qu'il a daigné accorder au reste des mortels. Presque tous ont naturellement de l'intelligence, de l'industrie, un esprit droit, et cinq sens parfaits, susceptibles des plus douces impressions. Le sol qu'ils cultivent est fertile, le climat qu'ils habitent est tempéré; enfin l'on dirait que tout conspire à leur procurer l'existence la plus heureuse et la plus paisible. Que leur manque-t-il donc?....... Le croirez-vous?........ A peu près tout ce que la nature leur avait donné. Une idée, une seule idée a détruit tous les biens dont ils devaient jouir. Hélas! il n'en faut pas davantage pour renverser un édifice aussi fragile que celui de la félicité humaine. Combien de fois une idée de plus ou de moins ne décida-t-elle pas le sort des nations et des empires!

Un de ces génies qui s'amuse à bouleverser nos destinées, comme nous nous amusons quelquefois,

sur la fin d'un repas, à briser nos verres et nos porcelaines, s'avisa un jour d'inspirer aux Taximanes la pensée de donner à leur bonheur une base plus constante et plus solide.

« Il est vrai, dirent-ils, que notre esprit quelquefois ne raisonne pas mal; il est vrai que nous » avons l'oreille passablement juste, et qu'en tout » nous voyons assez bien, pourvu que les objets » ne soient pas trop loin de nous: mais enfin nous » nous trompons souvent, nous sommes bien loin » d'être toujours d'accord avec nous-mêmes, encore moins avec les autres. Le grand Brama ne » pouvait-il pas nous faire part de quelque secret » qui nous eût dispensés de nous servir de ces yeux » et de ces oreilles dont nous avons été tant de » fois la dupe, et de cet esprit imbécile qui ne » peut agir que par leur entremise? Ah! sans » doute qu'il lui serait aisé de l'accorder à nos » vœux. »

Quand le génie eut disposé ainsi les Taximanes, il prit la forme d'un vieillard vénérable; il se présenta dans leurs assemblées, dans leurs académies, dans leurs temples........ et leur dit: « Le » grand Brama a écouté favorablement votre » humble prière.......... Voici des talismans d'une » vertu miraculeuse. Ils vous épargneront la peine » de voir et de réfléchir. Consultez-les, quoi qu'il » vous arrive, avec une entière confiance. Leurs » oracles sont infaillibles, comme la vérité qui est » éternelle et invariable. »

Tout le monde voulut avoir des talismans. La

manière de les faire ne fut d'abord confiée qu'à un petit nombre d'adeptes, qui s'est accru par la suite des temps. Aujourd'hui que le secret est plus répandu, ceux qui le possèdent y gagnent moins. Cependant leurs profits sont encore considérables. Il y a trois ou quatre manufactures dans le pays, qui, depuis un temps immémorial, jouissent de la plus haute réputation, et qui n'ont pas cessé de conserver une très-grande supériorité sur toutes les autres.

Ces talismans sont une espèce de tablettes grises qu'on met assez facilement dans sa poche, du moins celles qui sont du dernier goût. On les faisait autrefois plus pesantes, et alors on ne pouvait guère les porter que sous le bras......... encore fallait-il l'avoir vigoureux; mais tout se perfectionne.

Voici la manière dont ces tablettes rendent leurs oracles. Vous leur adressez avec une dévotion respectueuse la question qui vous embarrasse. Pour dire *oui*, de grises qu'elles étaient, elles deviennent parfaitement blanches; pour dire *non*, parfaitement noires. Il faut avouer que rien ne paraît plus simple, plus commode et plus merveilleux à la fois; aussi, je ne ne doute pas que des tablettes si ingénieuses n'eussent encore aujourd'hui le plus grand succès au petit Dunkerque et chez Saïde, surtout si le génie s'avisait de les couvrir d'un étui à l'anglaise.

Puisse le ciel nous en préserver à jamais!...... Ces talismans, si sublimes en apparence, ont fait des Taximanes les créatures du monde les plus

maussades et les plus malheureuses. Quoique assez semblables, quant à la forme, ils diffèrent d'ailleurs infiniment. D'abord leur vertu n'est ni également prompte, ni également sûre. Il s'en faut bien encore que leurs réponses se rapportent toujours. Quand les uns disent blanc, les autres disent noir. Pour une réponse juste, ils en font au moins cent au hasard. En passant d'une main à l'autre, ils perdent presque toujours de leur force et de leur qualité; le temps les altère et en dérange insensiblement les ressorts. Il y a plus : les mieux construits, ceux qui ont été composés des élémens les plus purs et les plus exquis, ne répondent jamais juste qu'aux questions générales, et par conséquent ils ne répondent presque jamais à propos, les maximes abstraites ou universelles étant aussi chimériques que les espèces sous lesquelles il nous plaît de ranger les différens individus que la nature offre le plus communément à nos yeux.

Mais quelles absurdités, me dira-t-on, nous comptez-vous là? Vos Taximanes ont renoncé à se servir de leurs sens et de leur esprit, parce qu'ils sont sujets à se tromper : eh! ne sont-ils pas encore obligés de s'en servir pour consulter le talisman? N'est-il pas souvent plus difficile de proposer une question que de la résoudre? Ne sont-ce pas enfin leurs yeux qui jugent si le talisman dit noir ou blanc? Qui leur assure que dans ce cas leurs yeux ne les trompent pas aussi-bien que dans un autre? — Vous raisonnez sans doute à merveille; mais, de grâce, où prenez-vous qu'un

simple historien soit tenu d'expliquer toutes les contradictions qui peuvent se rencontrer dans son sujet? Sa tâche est d'être vrai. Il ne tient pas à lui d'être toujours vraisemblable.

Si l'usage des talismans n'était que ridicule, nous ne trouverions pas les Taximanes si fort à plaindre. Il a pour eux bien d'autres inconvéniens plus sensibles et plus funestes. Il enchaîne leurs meilleurs esprits dans un cercle obscur et borné; il empêche le développement de leurs lumières et de leur sagacité naturelle; il arrête continuellement l'essor du génie, et met des entraves même au bon sens le plus vulgaire. Les circonstances qui rendent le même objet si différent de lui-même, et qui varient sans cesse; l'impression du moment qui donne ou qui ôte à nos plaisirs leur charme le plus doux; cet instinct si sûr qui prévient la réflexion, et qui lui découvre toujours les routes les plus faciles et les plus heureuses: tout cela n'est plus compté pour rien dans l'économie de leur bonheur. Un ordre mystérieux et bizarre, la couleur de leurs tablettes, en décide seul en dernier ressort. On croit voir des enfans à qui l'on a persuadé qu'ils ne pouvaient marcher sans un secours extraordinaire; et ce secours est un roseau qui les fait chanceler sans cesse, et qui se brise à tout moment sous les efforts qu'ils font pour se soutenir.

Le génie, en gratifiant les Taximanes de l'invention des talismans, leur avait fait espérer que ce serait un moyen infaillible de se trouver tous

d'accord. Le barbare, comme il se jouait de leur crédulité ! Jamais on ne vit chez eux plus de haines, de persécutions, d'animosité, de guerres injustes et sanglantes, que depuis l'introduction de ces bijoux magiques. Les malheureux y ont attaché toute la sensibilité ombrageuse de l'amour-propre, toutes ses prétentions et toutes ses fureurs. Comment l'objet de leur confiance ne serait-il pas aussi celui de leur orgueil et de leur vanité? Que les tablettes de l'un disent blanc quand celles de son voisin disent noir; cela suffit pour en faire deux ennemis irréconciliables. Ce qui arrive de particulier à particulier, arrive également de société à société, de province à province, et d'une nation à l'autre. La mode des talismans est si bien établie dans toute l'étendue de l'empire, que l'on n'y trouve point de ville, point de communauté qui n'en possède deux ou trois, que ses chefs sont chargés de consulter religieusement toutes les fois que l'intérêt public paraît le demander. Cela n'empêche pas, comme vous croyez bien, que tout homme un peu aisé n'ait encore le sien pour son usage et celui de sa famille. Le malheur est que les talismans particuliers sont souvent brouillés avec le talisman public; et, dans ce cas, ils exposent leurs tristes propriétaires, quelque bonnes gens qu'ils puissent être d'ailleurs, à être ruinés, bannis, fouettés, ou même à se voir brûlés tout vifs pour l'édification du prochain et la plus grande gloire du Dieu des miséricordes, du puissant Brama. Le plus sûr, donc, est de s'en tenir,

dans toute la conduite de la vie, aux réponses du talisman public, si du moins l'on est à même de les connaître, car tout le monde ne l'est pas, et de ne garder ses tablettes particulières que pour amuser ses ennuis ou ceux de ses amis.

Nous avons dit qu'en se décidant avec une opiniâtreté extravagante sur la réponse de leur petit fétiche, ces pauvres Taximanes se décidaient presque toujours mal, ou du moins toujours au hasard. Ce malheur est peut-être moins déplorable que celui qu'ils éprouvent encore très-souvent; c'est de sentir dans le fond de leur cœur que la voix de la nature dément hautement celle du talisman. Alors, entraînés d'un côté par un attrait invincible, arrêtés de l'autre par l'habitude de se laisser dominer au gré de leur oracle, divisés contre eux-mêmes, déchirés, pour ainsi dire, par leurs propres mains, ils éprouvent des tourmens plus cruels que tous les supplices de Tantale et de Prométhée. Aussi l'expression habituelle de leur visage est-elle la contrainte et la tristesse. Presque tous ont le maintien roide, la démarche lourde et lente, la vue basse et le regard sombre.

Concevez, je vous prie, l'état d'un jeune Taximane qui se voit aux pieds de la femme qu'il aime, et qui trouve tout à coup ses tablettes plus noires que de l'encre! les mémoires secrets du pays avouent que dans ces occasions périlleuses il y a eu des milliers de tablettes brisées subitement, et que l'on n'a jamais revues. Cela m'a paru plus croyable que tout le reste.

J'ai tâché vainement de découvrir à quel temps pouvait remonter l'origine des talismans. Tout ce que de profonds antiquaires m'en ont pu apprendre, c'est qu'on les a vus paraître à peu près dans le même temps où se fit l'alliance la plus bizarre qui se soit jamais faite sous le ciel, celle de l'orgueil et de la paresse, deux divinités qui ont toujours eu la plus grande influence sur le sort de l'espèce humaine.

Je ne sais pourquoi je ne vous ai jamais parlé d'un *Éloge de Racine*, par M. de La Harpe, brochure in-8° d'environ 60 pages. C'est une terrible levée de bouclier.

L'Académie de Marseille avait proposé ce sujet pour prix d'éloquence. M. de La Harpe n'a pas envoyé sa pièce au concours; il a voulu être jugé par le public, lequel a appointé la cause : l'Éloge de Racine, écouté d'abord dans quelques sociétés avec enthousiasme et transport, n'a fait qu'une très-faible sensation lorsqu'il a paru en public.

Quand on veut faire le panégyriste ou le critique d'un écrivain illustre, il faut se garer des points interrogatifs et admiratifs. Avec des exclamations continuelles vous êtes sûr de fatiguer bien vite et de devenir insipide ; et puis, quelle sottise à vous de vouloir toujours nous cogner le nez sur les beautés d'un auteur que tout le monde sait par cœur, comme si nous n'avions pas assez d'esprit pour les sentir sans vous! Cette petite fa-

tuité fatigue à la longue, et indispose le lecteur contre le panégyriste. L'Éloge de M. de La Harpe manque d'idées et de vues, qui seules pouvaient lui procurer un succès éclatant et solide. Un coup d'œil neuf et profond, porté sur la tragédie et sur l'art dramatique; voilà par où il fallait honorer la cendre du grand Racine.

Racine était né avec le même talent que Virgile : sa poésie est une musique délicieuse qui rappelle l'harmonie divine du prince des poëtes latins. Mais cette poésie était toujours épique comme celle de Virgile, et jamais dramatique. Ceux qui voudront réfléchir sur ces deux termes, s'ils se sont formé le goût par la lecture des anciens, m'entendront sans que j'explique davantage cette idée. Aujourd'hui on se passionne (car on aime les excès en tout) pour cette harmonie qui charme tant en lisant Racine. En remontant à la source de ces éloges, on trouve qu'ils partent de quelques-uns de nos poëtes qui, n'ayant ni idées ni génie, se flattent d'avoir dans leurs vers un certain ramage qu'ils appellent harmonie, et sous lequel ils espèrent dérober leur faiblesse; mais ce ramage est fort loin de l'harmonie de Virgile et de Racine, don divin trop rarement accordé à quelques âmes privilégiées, et fort différent de cette harmonie mécanique et étudiée qui ne dérobe pas à l'oreille séduite l'aridité et la stérilité d'un mauvais fonds

Comment M. de La Harpe, manquant d'idées, s'y est-il donc pris pour remplir la tâche qu'il s'était imposée ? Il a fait de son *Éloge de Racine*

un plaidoyer contre Pierre Corneille, qu'il a attaqué dans toutes ses possessions, et à qui il laisse à peine quelque asile pour s'y nicher avec sa gloire. Il aime à ferrailler, et il espère sans doute que cette brusque attaque fera grand bruit, et attirera l'attention du public. Moi, qui aime la paix et qui redoute l'ennui, j'espère que cet insipide procès ne sera pas suivi, et que toutes les témérités de M. de La Harpe resteront sans réponse; sans quoi il y aura de quoi périr d'ennui cet hiver sous le fatras de ces tristes brochures. C'est bien assez d'entendre nos merveilleux disserter sur ces matières rebattues, à dîner et à souper, tout le long de l'année. Les lieux communs sont de dure digestion à la longue, et les têtes neuves sont bien rares. Les autres devraient se taire, même en écrivant harmonieusement, ce qui devient un petit mérite dans une langue cultivée et formée depuis cent ans.

La dernière note dont M. de La Harpe a enrichi son éloge, est dirigée contre la chaleur que tout le monde exige aujourd'hui dans les poëtes et dans les artistes. M. de La Harpe dit que cet amour de la chaleur est né de nos jours, qu'on ne connaissait pas cette expression du temps de Racine et de Boileau; et il fait même semblant de ne pas entendre ce qu'elle doit signifier : il se peut qu'elle soit devenue trop parasite aujourd'hui, qu'on l'emploie trop souvent; mais il me semble qu'elle est très-intelligible. La chaleur dans les productions de l'esprit, dans les ouvrages de

l'art, est l'opposé du froid; elle a besoin d'être dirigée par le jugement, pour ne pas dégénérer en fougue : mais c'est une qualité essentielle, et un auteur ne saurait s'en passer. On a toujours reproché à M. de La Harpe de manquer de chaleur dans ses tragédies et dans ses autres productions; et voilà le véritable chef de cette note singulière qui termine l'Éloge de Racine.

C'est dommage : M. de La Harpe a certainement beaucoup d'esprit et beaucoup de talent; mais il ne promet pas de les porter à maturité, et il mourra victime de sa pauvreté et de la dissipation de Paris, mortelle aux gens de lettres. La première l'oblige de perdre son temps dans son cabinet, et de s'y livrer à des occupations qui soient de ressource; la seconde l'expose à perdre son temps dans le monde, afin de n'y être pas oublié : de cette double perte continuelle résulte à la fin zéro pour la gloire et la réputation solide. O combien de meurtres de cette espèce on a à Paris continuellement sous les yeux!

Nous devons rappeler ici au Lecteur ce que nous avons dit dans l'Avertissement placé au commencement de cet Ouvrage, que la Correspondance de 1775 *manque entièrement, et que, malgré tous les soins que nous nous sommes donnés, il nous a été impossible de la recouvrer, ainsi que le commencement de l'année* 1776.

JUILLET 1776.

Paris, 1er juillet 1776.

Il y a eu plusieurs débuts à la Comédie française, mais aucun sur lequel on puisse fonder de grandes espérances, pas même le retour de mademoiselle Saint-Val cadette, quoiqu'elle ait été redemandée ici avec un empressement extrême, et que toute la ville de Lyon pleure encore son absence. Elle a reparu dans les rôles de Zaïre, de Chimène, d'Inès et d'Iphigénie. On a jugé que son talent avait contracté tous les défauts de la province, sans acquérir plus de maturité, ni même beaucoup plus d'habitude du théâtre. Il n'est guère possible d'avoir une figure plus ignoble, plus hideuse dans l'expression de la tendresse comme dans celle de la douleur. Le son de sa voix, sans être agréable, a quelque chose de sensible et d'intéressant; mais sa bouche, surtout lorsqu'elle parle avec action, n'a pas même une forme humaine. Tous ses moyens sont faibles. Elle n'a pour elle qu'une sorte de chaleur dans le débit, qu'on prendrait volontiers pour de l'âme, si elle ne l'employait pas à propos de tout et hors de tout propos. Dans Zaïre, par exemple, nous la lui avons vu prodiguer d'une manière si ridicule, que ce rôle, qui est l'ingénuité, la réserve, la modestie même, joué par elle, devenait une chose tout-à-fait indécente, et presque malhonnête.

Mademoiselle Saint-Val l'aînée, qui, depuis la retraite de mademoiselle Dumesnil, a été chargée de tout l'emploi de cette célèbre actrice, ne joue pas avec beaucoup plus d'esprit que sa sœur, mais avec infiniment plus de talent. Inégale comme son modèle, elle en a quelquefois l'abandon et les talens sublimes. Elle n'a point, comme mademoiselle Dumesnil, ce grand caractère qui supplée quelquefois à la noblesse; mais sa chaleur a peut-être plus d'éclat. Sa sensibilité, sans être plus profonde, est aussi vraie, et souvent plus vive et plus touchante. Sans avoir une idée précise de son rôle, elle en saisit le sentiment et la situation, elle les saisit avec une grande force, et s'y livre toute entière. Ce n'est point Clytemnestre, cette reine issue du sang de Jupiter, mais c'est du moins une mère, une mère tendre et passionnée, qui tremble pour les jours de sa fille, et qui ose tout entreprendre pour la sauver. La figure de mademoiselle Saint-Val l'aînée, toute laide qu'elle est, a du caractère et de l'expression. Ses traits sont assez prononcés, et leur ensemble a je ne sais quoi de tragique et de théâtral. Il n'y a point d'actrice aujourd'hui plus aimée du public, il n'y en a point qui soit reçue avec des applaudissemens plus vifs et plus universels.

La retraite de mademoiselle Dumesnil a fait peu de sensation. On ne l'a point regrettée, parce qu'on la regrettait depuis trop long-temps, même en la voyant encore tous les jours. Le souvenir de cette actrice vivra cependant autant que la scène fran-

çaise ; on ne verra jamais Mérope ; Agrippine, Sémiramis, sans se rappeler combien elle fut admirable dans les rôles de ce genre. Elle a fort peu contribué au progrès de l'art du théâtre, mais elle l'a cultivé avec un caractère original. On a comparé souvent ses talens avec ceux de mademoiselle Clairon, que Melpomène pleurera sans doute encore long-temps, et dont elle n'espère plus de pouvoir jamais être consolée. Il me semble qu'on peut observer entre ces deux grandes actrices la même différence qu'un juge impartial trouverait peut-être entre Racine et Shakespeare. Si dans les ouvrages de l'un on rencontre des beautés hardies et saillantes, l'autre se distingue par un ensemble infiniment plus rare, par une perfection toujours soutenue. Ce sont les défauts mêmes du poëte anglais, ses inégalités, ses familiarités triviales, ses disparates monstrueuses, qui font ressortir davantage les traits brillans dont ses compositions étincellent. C'est l'élégance, la perfection même des ouvrages de Racine, qui en rend quelquefois les beautés de détail moins sensibles, du moins aux yeux du vulgaire. L'un et l'autre naquirent peut-être avec la même force, avec la même élévation de génie ; mais l'un s'est laissé aller à la fougue de son imagination, et l'autre a su la régler à force d'art et de culture. Le premier est inimitable jusque dans ses défauts, l'autre est le modèle le plus difficile à atteindre ; mais en suivant ses traces, même de loin, on ne risque jamais de s'égarer. Si l'un enlève souvent les suffrages de

la multitude, sans les mériter, l'autre plaît toujours également à la multitude et à l'homme de génie. Ses leçons et son exemple sont l'admiration éternelle de tous les grands artistes.

M. de Mably, toujours occupé de réformer les empires, vient de publier un livre intitulé *De la Législation*, ou *Principes des Lois*, avec cette épigraphe : *Ad respublicas firmandas et ad stabiliendas vires, sanandos populos, omnis nostra pergit oratio.* Cic. A. Amsterdam, deux parties en un volume.

C'est une conversation entre un Suédois et un Anglais, où l'on cherche une méthode abrégée pour former de grands législateurs. Le lieu de la scène est chez madame la duchesse d'Enville, à la Roche-Guyon ; et ce qui donne lieu à ce docte entretien, ce sont les lois somptuaires de la Suède. Rien de plus simple que le système de M. l'abbé de Mably, du moins pour l'analyse. Dans l'exécution, on y trouverait, je pense, un peu plus de difficultés. Il établit d'abord pour premier principe que l'égalité dans la fortune et la *condition* des citoyens est une *condition* nécessaire à la prospérité des Etats. Il en conclut qu'on ne verra jamais de législation parfaite sans la communauté des biens. Ce n'est qu'après avoir employé un livre entier à développer ces grands principes, qu'il revient sur ses pas, et qu'il avoue que des obstacles insurmontables s'opposent au rétablissement de l'égalité. Il ne voit qu'un moyen d'y suppléer, c'est

d'empêcher les hommes d'être avares et ambitieux; ce qu'on ne pourra obtenir *qu'en diminuant les finances de l'Etat*, en proscrivant les arts, le commerce, l'industrie, et *nommément l'Académie de peinture.* « Je demande, dit le » gentilhomme suédois, à quoi peut nous être » bonne une Académie de peinture. Laissons » croire aux Italiens que leurs babioles honorent » les nations : qu'on vienne chercher chez nous » des modèles de lois, de mœurs et de bonheur, » et non pas de peinture. » Ce n'est pas tout : pour empêcher les citoyens de sa nouvelle république d'être avares et ambitieux, il exige encore deux petites circonstances qu'il n'est pas difficile assurément de lui accorder, c'est qu'ils aient des mœurs et de la religion. Il insiste avec beaucoup de chaleur sur ce dernier point. Il réfute au moins fort longuement l'opinion de Bayle, qui croyait une société d'athées possible. « Je ne sais » quel empereur, dont je suis fâché d'avoir oublié » le nom, voulait, dit-on, donner une île aux » philosophes platoniciens, pour éprouver s'ils » pourraient y fonder une république sur le plan » que leur maître en a tracé. Pour moi, si j'étais » prince, j'accorderais volontiers une de mes pro» vinces à tous les athées du monde, pour y » établir la merveilleuse république de Bayle. » Et là-dessus il tâche de s'égayer aux dépens de nos sages modernes. « Voilà d'abord de » grands philosophes, les uns plaisans, les autres » sérieux, qui ont tout vu, tout examiné, tout

» généralisé. Ils n'ignorent rien, et traînent après
» eux mille petits beaux-esprits qui se sont hâtés
» de dire quelque impiété triviale, pour tâcher
» de faire du bruit et sortir de leur obscurité.
» A leur suite arrive pêle-mêle une foule de
» femmes galantes, plus ou moins philosophes,
» suivant qu'elles ont eu ou qu'elles ont plus ou
» moins d'amans. Voici de jeunes libertins, qui,
» pour ne rien craindre, voudraient apprendre
» à ne rien croire, etc. » Ce tableau, que M. l'abbé croit sans doute fort plaisant, est suivi d'un tableau d'un autre genre, où l'on expose la morale de l'athéisme sous les couleurs les plus noires; et l'on finit ensuite par s'écrier d'une manière triomphante : « Je vous demande, à mon tour, si une
» république qui pousserait l'absurdité jusqu'à
» vouloir faire de bons citoyens en jetant dans
» toutes les âmes des semences de scélératesse,
» pourrait subsister, etc.? » Non. Mais quelque disposés que nous soyons par d'autres raisons, à la vérité, que les vôtres, à croire qu'il n'y aura jamais sur la terre aucune société d'athées, nous vous demandons, à notre tour, pourquoi vous attribuez si gratuitement à ces pauvres athées des principes que leurs écrivains n'ont jamais avoués. Lisez, s'il vous plaît, le *système social* et la *morale universelle*; vous verrez que si l'on a quelque reproche à faire à ces auteurs, ce n'est assurément pas celui d'admettre des maximes trop relâchées; vous verrez, au contraire, que leur seul tort est peut-être d'affecter comme vous

trop d'austérité, et de n'avoir pas calculé leurs principes sur la nature même du cœur humain, et sur les résultats nécessaires de l'institution sociale.

Il faut être juste : malgré ses mauvaises plaisanteries contre les philosophes, M. l'abbé de Mably n'est pas aussi difficile ni aussi intolérant qu'on pourrait bien le croire. Il s'arrange tout aussi bien de la religion païenne que du christianisme; pourvu qu'il y ait un culte, une foi quelconque, il n'y regarde pas de si près; et quant aux incrédules, il ne veut pas non plus qu'on les persécute avec trop de rigueur, ni qu'on les brûle; quelques mois de prison lui paraissent suffisans pour leur instruction. Tout cela est d'un bon homme.

Le livre de la *Législation* peut être regardé comme une suite des *Entretiens de Phocion;* ce sont les mêmes vues, avec un degré de naïveté qui en augmente le prix. Il y a trois ou quatre mille ans que cet ouvrage eût pu paraître instructif, et peut-être y a-t-il encore aujourd'hui tel canton en Suisse, ou dans le fond de l'Amérique, qui pourra le trouver lumineux et profond; il réussira plus difficilement en France. On dit que l'auteur est allé en Pologne pour y proposer ses lois à la grande diète, mais qu'il vient d'y gagner la gale, ce qui pourrait bien nuire au succès de son entreprise. Hélas! qu'est devenu le temps, l'heureux temps où il ne songeait pas encore aux honneurs de la législation, et où il gagnait....?

C'est M. de La Harpe qui s'est chargé de la partie littéraire *du Journal politique et de littérature.* M. de Fontanelle, auteur de *Lorédan* et de la *Gazette des Deux-Ponts*, continuera de faire la partie politique, que M. Linguet lui avait déjà cédée depuis quelque temps. Les gens qui trouvent mauvais que M. de La Harpe ait daigné prendre la dépouille de son ennemi, ne savent pas qu'il n'a pu s'en dispenser, des personnes auxquelles il n'avait rien à refuser l'ayant sollicité vivement de se charger d'un travail dont son caractère et ses talens pouvaient soutenir seuls l'utile succès. Il s'est trouvé dans le même cas que M. de Marsillac, qui ne voulait point accepter le gouvernement de Berri qu'avait M. de Lauzun, parce qu'il n'était pas l'ami de M. de Lauzun. Louis XIV lui répondit: « *Vous êtes trop scrupu-* » *leux; j'en sais autant qu'un autre là-dessus,* » *mais vous n'en devez faire aucune difficulté.* » Aussi M. de La Harpe s'est-il rendu enfin à ces considérations et aux deux mille écus de rente que ce journal ajoute à sa fortune.

Nous avons négligé jusqu'ici de parler de la *Bibliothèque universelle des Romans*, qui a commencé à paraître au mois de juillet 1775, et nous avouerons franchement que l'opinion où nous étions que M. de la Bastide en était le principal éditeur, nous avait laissé dans une grande indifférence à ce sujet. Nous avons été mieux instruits de l'objet de ce travail, et nous nous empressons

à lui rendre toute la justice qu'il mérite. On y donne une analyse raisonnée de tous les romans anciens et modernes, français ou traduits dans notre langue; on y joint des anecdotes et des notices historiques et critiques concernant les auteurs ou leurs ouvrages, ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières et relatives, et les personnages connus, déguisés ou emblématiques. Ce recueil, composé de seize volumes par année, paraît périodiquement, comme le *Mercure*, le 1er et le 15 du mois. M. le marquis de Paulmy et M. le comte de Tressan ont beaucoup plus de part à ce travail que M. de la Bastide. Ils ont divisé tous les romans en huit classes. La première comprend les anciens romans grecs et latins; la seconde, les romans de chevalerie; la troisième, les romans historiques; la quatrième, les romans d'amour; la cinquième, ceux de spiritualité, de morale et de politique; la sixième, les romans satiriques, comiques et bourgeois; la septième, les nouvelles et les contes; la huitième, les romans merveilleux. Toutes les parties d'un ouvrage aussi considérable ne peuvent pas être également intéressantes; mais il y règne en général un excellent choix, un goût très-sage et une variété infiniment agréable. La plupart des extraits sont parfaitement bien écrits, d'un style simple et rapide, et l'on trouve dans les notices historiques qui les précèdent une érudition très-curieuse.

Il vient de paraître un poëme en six chants, dont nous n'osons pas même annoncer le titre; c'est l'ouvrage d'un vrai maniaque, l'opprobre de la langue et du siècle. On n'avait pas encore porté en France l'effronterie à cet excès, quoiqu'on eût pu s'autoriser de l'exemple de l'empereur Auguste, à qui ce sujet a fourni une épigramme si célèbre et si obscène. Les noms les plus chers et les plus sacrés à l'Europe n'y sont pas plus respectés que la décence et les mœurs. Nous ignorons l'auteur (1) qui a pu prostituer ses talens à une debauche d'esprit aussi sale et aussi grossière. Quoiqu'on y trouve une sorte de verve et quelques vers assez bien tournés, l'ensemble du poëme est aussi dépourvu d'art et d'imagination que de modestie et de pudeur. N'est-ce pas à ces deux sentimens que l'art doit ses plus heureuses pensées, et l'imagination ses plus doux prestiges?

(1) On attribue ce poëme libertin à M. Sen.... de M. (*Note de l'Éditeur.*)

AOUT 1776.

Paris, 20 août 1776.

On a donné, ce mercredi 14, la première représentation de *C. Marcius Coriolan*, tragédie en quatre actes, de M. Gudin de la Brenellerie, à qui nous devons déjà *le Royaume mis en interdit*, tragédie qui n'a jamais été représentée, mais qui a eu l'honneur d'être brûlée à Rome, sur la place de Minerve, à la grande satisfaction de l'auteur. Il a fait encore un grand poëme héroï-comique, dans le goût de l'Arioste, très-digne d'être brûlé, *la Conquête de Naples*, ou l'*Expédition de Charles VIII;* mais ce poëme, quoique fort connu par les lectures qu'il en a faites dans plusieurs maisons, n'a point paru, et probablement ne paraîtra pas encore de long-temps. La médisance l'accuse d'être occupé dans ce moment à refaire l'*Esprit des Lois*. Son Coriolan, comme ses autres ouvrages, annonce assurément de l'esprit, des connaissances, de l'imagination, et même une sorte de verve : ce qui paraît lui manquer, c'est la faculté d'embrasser fortement l'ensemble d'un objet, faculté sans laquelle les conceptions les plus heureuses demeurent toujours imparfaites; le goût qui choisit les détails et leur donne de l'élégance, cette attention soutenue qui les achève, et plus encore cette chaleur d'âme et de tête qui, répandant la lumière et la vie sur toutes les

beautés d'un ouvrage, en fait oublier tous les défauts.

Il n'y a pas de théâtre en Europe où l'on n'ait traité souvent le sujet de Coriolan ; mais de tous les Coriolan qui ont paru sur la scène française, depuis celui d'Alexandre Hardi, en 1601, jusqu'à celui de M. Gudin inclusivement, nous n'en connaissons aucun qui ait réussi (1). Est-ce la faute du sujet, des poëtes qui ont osé l'entreprendre, ou des convenances trop rigoureuses de notre théâtre ? C'est ce que nous n'examinerons point ici. Corneille et Racine ont travaillé sur des sujets qui, avant d'être exécutés par eux, nous eussent paru peut-être infiniment plus difficiles et plus ingrats. Il n'est point d'obstacle que le génie ne surmonte, et sa toute-puissance suffit et supplée à tout. Le caractère de Coriolan et celui de Véturie, sa mère, sont pleins de grandeur, de mouvement et d'action. L'histoire en offre peu dont la trempe soit plus forte et plus vigoureuse, dont les passions soient susceptibles d'une couleur plus brillante et plus théâtrale. La situation de ce héros, qui, banni injustement de sa patrie, ne respire plus que vengeance contre elle, et qui, au moment de la satisfaire, après avoir résisté aux soumissions les plus flatteuses pour son orgueil, se laisse enfin fléchir par les larmes d'une mère ; cette situation, telle qu'elle est dans Tite-

(1) Celle de M. de La Harpe, qui est restée au théâtre, ne fut jouée qu'en 1784. (*Note de l'Éditeur.*)

Live et dans Plutarque, présente sans doute une des plus superbes scènes qu'il soit possible d'imaginer. Mais comment préparer cette scène sans l'affaiblir, et comment se soutenir après? Voilà l'écueil qu'aucun de nos poëtes n'a su éviter jusqu'à présent. Ceux qui ont voulu mêler à ce sujet une action plus compliquée, en ont détruit le caractère et l'intérêt; ceux qui l'ont laissé dans sa simplicité naturelle n'ont pas eu la force de le conduire jusqu'au terme de la carrière; et les uns et les autres ont toujours paru au-dessous du modèle que leur fournissait l'histoire. Ce qui donne un si grand effet au moment pathétique où Coriolan immole tous ses ressentimens et tous ses triomphes à son respect pour sa mère, c'est la suite intéressante et variée des événemens qui le précèdent; mais la régularité de notre théâtre ne permet point d'accumuler tous ces événemens dans une seule pièce, et l'exposition la plus adroite ne saurait les rappeler assez vivement pour produire la même impression.

Il y a dans la tragédie de *Coriolan* d'assez beaux vers; mais le style dominant de l'ouvrage a paru faible, inégal et plein de négligences. Un des derniers vers qu'il prononce avant d'expirer, est on ne peut pas plus naturel dans sa bouche :

Et tout mortel sans doute a besoin d'indulgence.

Mais le parterre s'avise d'en faire l'application au poëte, il oublie la scène en faveur de cette platitude, et la toile tombe avec beaucoup de

huées et de grands éclats de rire. Il ne sera pas difficile à l'auteur de retrancher de sa pièce le petit nombre d'endroits qui ont excité l'humeur du parterre; mais ce qui lui sera plus difficile, c'est de donner à la marche de sa pièce plus de consistance et plus d'intérêt. A force d'annoncer, de préparer, de retarder et de morceler pour ainsi dire la belle scène de Véturie et de Coriolan, il a usé absolument le plus grand ressort de son sujet. Etait-il possible de faire autrement? C'est ce que j'ignore; mais ce qu'il a fait n'est sûrement pas ce qu'il fallait faire. Molé a joué le rôle de Marcius en chevalier français beaucoup plus qu'en héros romain. Mademoiselle Saint-Val a mis de la chaleur dans celui de Véturie, mais sans trop savoir de quoi il était question. Le rôle le mieux rendu est peut-être celui de Valérius. Monvel y a déployé du moins une grande intelligence et beaucoup de sensibilité.

L'Académie royale de musique, qui depuis trois mois n'avait cessé de donner *Alceste* ou l'*Union de l'Amour et des Arts*, a remis, ces jours passés, un ancien ballet héroïque du sieur de Bonneval, intitulé *les Romans*. Ce ballet, composé de trois actes, *la Bergerie*, *la Chevalerie* et *la Féerie*, eut une sorte de succès lorsqu'il parut la première fois en 1736, du vivant de l'auteur, qui était alors intendant des Menus, qui avait une excellente maison, beaucoup de prôneurs et toute l'Académie royale à sa disposition. Quelque

brillans que soient les succès de ce genre, il est rare qu'ils survivent à l'auteur; et le sieur Cambini, qui s'est avisé de refaire la musique de ce triste poëme, vient d'en faire la malheureuse expérience. On a été obligé de retirer l'ouvrage après la troisième représentation. Les paroles qu'il avait prétendu faire revivre ont paru d'une insipidité parfaite; sa composition, dont on avait pris une idée assez avantageuse sur les morceaux qu'on avait entendus de lui au Concert Spirituel et au Concert des Amateurs, n'a guère mieux réussi. On a trouvé la facture facile et passablement correcte, mais faible et froide, sans idée, sans génie, et d'un goût bien moins agréable que celle du sieur Floquet. Ce pauvre M. Cambini n'est pas né sous une étoile heureuse. Il a éprouvé, avant d'arriver dans ce pays-ci, des infortunes plus fâcheuses qu'une chute à l'Opéra. S'étant embarqué à Naples avec une jeune personne dont il était éperdument amoureux, et qu'il allait épouser, il fut pris par des corsaires et mené captif en Barbarie. Ce n'est pas encore le plus cruel de ses malheurs. Attaché au mât du vaisseau, il vit cette maîtresse, qu'il avait respectée jusqu'alors avec une timidité digne de l'amant de Sophronie, il la vit violer en sa présence par ces brigands, et fut le triste témoin des premières larmes que lui fit verser le plaisir, sans doute malgré elle. Quelle situation! M. Mercier en ferait un drame des plus pathétiques, et La Fontaine en eût fait peut-être un conte fort moral sur les dangers d'un amour trop discret.

L'Académie royale de musique, qui n'a rien su faire ni de la musique de notre héros, ni de son histoire, a repris, pour varier, *Alceste* et *l'Union*, en attendant l'*Olympiade* du sieur Sacchini, dont on a déjà fait quelques répétitions particulières.

Il était assez naturel de croire que les frères économistes seraient un peu dégoûtés de se mêler du salut du royaume; mais ces messieurs ont trop de zèle pour se laisser dégoûter aisément, et frère Baudeau et frère Roubaud se disposaient à nous illuminer plus que jamais. Quel malheur pour le progrès de la science, que le ministère ait jugé qu'après toutes les peines et toutes les fatigues que ces messieurs s'étaient données depuis quelque temps, ils avaient absolument besoin de repos, et qu'en conséquence il les ait priés de vouloir bien ne plus s'occuper, dans leurs ouvrages, des affaires de l'administration! Frère Baudeau, qui n'a point pris ce conseil en bonne part, et qui a témoigné même une résolution assez déterminée de continuer sans relâche à se sacrifier au bien public, quoi qu'il en pût arriver, a reçu l'ordre de se transporter à Riom, et d'y prendre toutes les distractions que son état pouvait exiger, pour ne pas s'exposer aux suites d'un dérangement plus funeste. Avant cette catastrophe, il a joui d'un moment de gloire assez brillant, à l'occasion du procès qui lui a été intenté par les fermiers de la caisse de Poissy, et dans lequel il a plaidé lui-même avec beaucoup d'avan-

tage, quoique sa partie adverse eût pour avocat le célèbre Gerbier. Cette affaire ayant fait une très-grande sensation, du moins dans le parti du produit net et dans celui de la finance, nous croyons devoir en donner ici le précis, tel qu'il nous a été communiqué par un homme fort instruit, et qui se croit aussi fort impartial.

M. l'abbé Baudeau avait composé, en 1768, un Mémoire sur les inconvéniens de la *caisse de Poissy*. Ce Mémoire avait été imprimé alors contre son aveu, et ce n'est qu'en rendant compte de l'édit qui abolit cette caisse, qu'il s'est permis de l'insérer dans un des derniers volumes de ses *Éphémérides*.

Il considère dans ce Mémoire la caisse de Poissy sous deux points de vue : premièrement, comme une caisse de prêt; secondement, comme un impôt. Il s'efforce de démontrer que sous les deux points de vue cette caisse est un mauvais établissement; comme caisse de prêt, que les bouchers étaient loin d'y trouver leur compte, puisque l'intérêt qu'on leur faisait payer était de quatre-vingt-douze pour cent, et par conséquent très-usuraire; comme impôt, qu'il augmentait d'une manière exorbitante le prix des viandes, et qu'il en diminuait par conséquent la consommation; que les fermiers de ladite caisse ne payaient au trésor royal que huit cent mille livres, et qu'il était prouvé que les bouchers et les consommateurs payaient au moins le double de cette somme, etc. Le préambule de l'édit du roi dit

à peu près les mêmes choses, et les dit peut-être plus fortement. Messieurs les fermiers ne pouvant pas s'en prendre aux rédacteurs de l'édit, prirent le parti de dénoncer M. l'abbé Baudeau comme calomniateur. Leur mémoire parut le lendemain de la disgrâce de M. Turgot. On dit dans ce mémoire, que c'est par modération qu'on n'accuse point l'abbé Baudeau au criminel. On demande qu'il soit obligé de convenir qu'il a calomnié les administrateurs de la caisse, qu'il leur fasse une réparation publique, qu'il paye une amende, et qu'il imprime dans ses *Éphémérides*, le jugement prononcé contre lui.

L'abbé Baudeau obtint la permission de défendre lui-même sa cause. Me. Gerbier exposa dans son premier plaidoyer les griefs de la partie adverse, et tâcha de prouver que la caisse de Poissy avait été utile au public. L'abbé Baudeau partagea sa défense en trois points; et pour établir à son gré l'état de la question, il remonta à la première origine de la caisse de Poissy.

Son plaidoyer dura pendant deux audiences, et fut singulièrement applaudi; c'est peut-être la première fois que la confrérie des économistes sut mettre les rieurs de son côté. Me. Gerbier vit le public si mal disposé en sa faveur après la seconde audience, qu'il supplia les juges de remettre l'affaire à la huitaine, ce qui ne l'empêcha d'être hué que huit jours plus tard. Il fit beaucoup rire, surtout en avouant qu'il avait rougi lui-même des derniers faits allégués par l'abbé Baudeau. Sa seule

ressource fut de chercher à infirmer ses faits; mais l'abbé Baudeau prouva, dans l'audience suivante, que tous ces faits étaient attestés de la manière du monde la plus authentique, et déclara hautement que les papiers d'où il avait tiré ses preuves avaient été mis sous les yeux mêmes du roi.

Après une longue délibération, l'affaire fut renvoyée hors de cour, ainsi que l'avait demandé l'abbé Baudeau. Seulement on fit communiquer à sa partie adverse la protestation qu'il avait faite dans son mémoire même, de n'avoir jamais eu l'intention d'injurier les fermiers ni leur prête-nom. Les frais furent compensés entre les deux parties. Cette sentence fut reçue avec de grands applaudissemens, et frère Baudeau fut ramené chez lui dans une epèce de triomphe, suivi de tous les bouchers mécontens de la caisse, de plusieurs frères de l'ordre, et de toute la populace du palais. Il est à présumer encore que l'âme du grand Quesnai planait dans ce moment sur sa tête; mais notre auteur n'en parle pas.

Les séances publiques de l'Académie française deviennent tous les jours plus intéressantes. Celle du dimanche 25, jour de Saint-Louis, destinée à décerner le prix de poésie, ne le fut pas infiniment par la lecture des pièces couronnées; mais les trois morceaux qui furent lus à la suite de ces pièces, tous les trois dans un genre fort différent, firent le plus grand plaisir.

M. le chevalier de Chatellux, en qualité de

directeur, ouvrit la séance par un assez long discours, très-arrangé, très-orné de petites idées fines et ingénieuses, qui, faiblement liées et n'offrant point de grandes masses, n'ont produit que peu d'effet.

Le sujet du prix proposé cette année était la traduction d'un morceau d'Homère. Dans le nombre des pièces envoyées à l'Académie, elle en a trouvé deux qui lui ont paru également dignes de partager le prix. L'une est de M. Gruet, avocat au parlement; l'autre, de M. André de Murville. Le premier est un jeune homme de vingt ans, qui, condamné par sa famille à travailler dans une étude de procureur, ne trouva point d'autre ressource pour se soustraire à cette triste tyrannie, que de s'enfuir, et de s'engager comme simple fantassin. Aussi malheureux de cette nouvelle chaîne que de la première, il fit plusieurs tentatives pour obtenir son congé. Il imagina de fléchir la rigueur de son capitaine par une supplique en vers, et ce fut le premier essai de sa muse; mais son capitaine, peu touché du charme des vers, demeura inflexible. Le jeune homme essaya enfin de revenir à sa famille et d'implorer son secours. Elle prit pitié de son état, et lui fit rendre sa liberté. J'ignore quel hasard lui procura depuis la connaissance de M. l'abbé Delille. Quelque informes que fussent ses premières productions, l'élégant traducteur de Virgile y démêla le germe du talent et voulut bien l'encourager. Il connaissait à peine les premières règles de la poésie, lorsqu'il hasarda de

travailler pour le prix; et ce fut pour ainsi dire sans aucun espoir de réussir, qu'il envoya sa pièce à l'Académie: aussi, quand M. d'Alembert, dont il sollicitait les bontés pour trouver quelque place où il pût suivre ses études, lui apprit que son ouvrage avait remporté le prix, il crut long-temps que sa félicité n'était qu'un songe; tout tremblant de crainte et de joie, il supplia dix fois M. d'Alembert, avec la modestie du monde la plus naïve et la plus intéressante, de vouloir bien lui dire s'il était bien sûr de ne pas se tromper; si c'était bien sa pièce qui eût eu tant de bonheur; enfin si ce jugement ne pouvait plus être changé. M. André de Murville, son émule, est déjà connu, ou se flatte du moins sûrement de l'être par quelques pièces insérées dans *l'Almanach des Muses*; par une épître sur *le Bonheur des femmes de trente ans*, qui concourut il y a deux ans; et par une autre épître toute nouvelle d'*Hermotime à Julie d'Étange*, où l'on ne retrouve pas tout-à-fait l'éloquence et la chaleur de Saint-Preux, mais où l'on a remarqué cependant d'assez beaux vers dans le genre descriptif. La pièce qui a obtenu l'*accessit* est de M. Doigny du Ponceau. On a fait aussi une mention honorable de celle de M. de Saint-Ange, le traducteur des *Métamorphoses d'Ovide* et des romans de M. Mackensie.

MM. Gruet et de Murville ont choisi tous deux le même sujet, les *Adieux d'Andromaque et d'Hector*, au sixième livre de l'Iliade. Les vers de M. Gruet ont paru plus coulans, plus faciles

et d'un coloris plus vif. Il y a dans ceux de M. de Murville plus d'incorrections, plus d'inégalités, mais quelques traits d'une touche plus forte. Ni l'un ni l'autre cependant ne donnent aucune idée de la manière large et sublime de l'original; et en rapprochant les morceaux même des deux pièces couronnées qui semblent mériter le plus d'éloges, on ne devinerait jamais sans doute que c'est là la copie d'un des plus beaux tableaux que nous ait laissés le premier poëte de l'antiquité. La pièce de M. Doigny, intitulée *Priam aux pieds d'Achille*, n'est pas supérieure aux deux autres; mais peut-être a-t-elle un caractère d'élégance qui leur manque. Celle de M. de Saint-Ange, le *Commencement de l'Iliade*, est plus terne et plus faible; mais on y trouve une sorte d'exactitude et de simplicité qui, sans rendre l'esprit de l'original, en rappelle, du moins quelquefois, un souvenir éloigné.

Les pièces couronnées, dont M. de La Harpe fit la lecture, ne furent que médiocrement applaudies. « Je crains bien, disait une étrangère de » beaucoup d'esprit (1), que l'Académie n'arrive » de long-temps à son but. Voilà de jeunes poëtes » qui sentent bien faiblement le beau simple de » l'antique; et voilà des juges et des auditeurs » qui ne s'en soucient guère. Le peu de traits aux» quels on applaudit sont précisément ceux qui

(1) Madame de Montaigu, l'auteur d'une *Apologie de Shakespeare*, contre M. de Voltaire.

» s'éloignent le plus de la vérité de l'original.
» Homère n'aurait jamais eu l'esprit de dire
» qu'Hector, en couvrant son fils de baisers et de
» larmes,

» Le berça mollement de ses robustes bras,
» Qu'à des emplois si doux Mars ne destinait pas.

» Ce sont ces vers-là, et des bluettes de ce genre,
» qui enlèvent les suffrages de l'assemblée. »
Quelque judicieuse que soit cette remarque, nous sommes loin de croire que les beautés d'Homère, et même les plus simples, bien rendues, ne fissent encore aujourd'hui la plus grande impression: mais il en est du vrai beau, dans la poésie, comme dans tous les arts et dans la nature même; copié d'une main faible ou grossière, il n'a plus rien de piquant; et ce qui n'est que fin ou joli, conserve même dans une copie médiocre plus de caractère et d'agrément.

Ce fut pour consoler les mânes d'Homère de l'outrage que lui faisait très-innocemment la maladresse de ses traducteurs, que le ciel inspira sans doute à M. l'abbé Arnaud le sublime morceau qu'il nous lut à la suite des pièces couronnées, sur les principaux traits qui distinguent le chantre immortel de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Nous sommes au désespoir de n'avoir pas pu obtenir la permission de transcrire ici ce morceau en entier (1);

(1) Il a été imprimé depuis dans la collection des Œuvres de l'abbé Arnaud. (*Note de l'Editeur.*)

il est impossible d'en faire l'extrait, il n'est guère plus possible d'en donner une idée précise. Ce n'est point un discours, c'est un hymne à la louange de la nature et du poëte, un hymne plein d'enthousiasme, dont le mouvement vif et rapide marche toujours en croissant; où, sans détail pénible, sans discussion méthodique, les idées se suivent, se pressent, s'accumulent, et se réunissent pour former une seule masse lumineuse et brillante. Tout y est sentiment ou tableau, et c'est presque toujours dans le poëte même qu'il veut célébrer que l'orateur trouve l'idée première, le fond ou le coloris de toutes les images qu'il emploie, ce qui leur donne à la fois le caractère le plus imposant et l'intention la plus heureuse. La première partie de ce discours renferme plusieurs vues générales sur les principes communs à tous les arts dont la perfection ne tient pas, comme celle des sciences, à une longue suite de calculs et de réflexions, mais à un sentiment profond des beautés de la nature, à l'énergie des passions, et à cette faculté intuitive qui embrasse d'un coup d'œil toute l'étendue des objets, en recule ou en arrête les limites, s'élève et s'agrandit avec tout ce qu'elle contemple, et des matériaux épars autour d'elle forme des créations neuves et sublimes où l'esprit le plus exercé, l'analyse la plus laborieuse ne saurait atteindre qu'à pas lents et tardifs. Ce n'est donc que dans le siècle le plus éclairé que l'esprit philosophique pourra parvenir au plus haut degré de perfection; mais le poëte qui reçut le premier les fortes im-

pressions d'une nature belle, grande et presque encore sauvage, dut remporter le prix de son art. Il est difficile même que des mœurs trop policées, une nature par conséquent plus cultivée et plus contrainte, n'affaiblissent pas l'essor du génie. En retraçant à grands traits les beautés qui caractérisent le plus particulièrement le génie d'Homère, on avoue qu'il est impossible de connaître ce dieu de la poésie et de lui rendre le culte qu'il mérite, sans le voir pour ainsi dire face à face, sans étudier sa langue, sans accoutumer son oreille à sentir les accens si vrais, si doux et si variés du ramage harmonieux de ses vers, etc.

M. l'abbé Arnaud nous fait espérer qu'il publiera ce discours sur Homère, avec quelques autres morceaux du même genre, dont la suite formera un traité complet sur le génie appliqué aux arts. Nous désirons beaucoup qu'il puisse exécuter bientôt un projet si intéressant. Le succès qu'eut sa lecture à l'Académie est bien fait pour l'encourager. Jamais discours académique ne fut écouté avec plus d'attention, ne fut applaudi avec des transports plus vifs et plus universels. Assis sur le trépied, plein du dieu dont sa bouche célébrait les louanges, l'orateur semblait enchaîner toutes les âmes à la sienne, les remplir du même enthousiasme, et les élever insensiblement à la hauteur à laquelle il s'était élevé lui-même.

On fut beaucoup plus calme, mais on ne s'amusa pas moins pendant la lecture que fit

M. d'Alembert, de la lettre adressée à l'Académie par M. de Voltaire, sur les disparates monstrueuses de Shakespeare, et sur l'insolente ineptie de ses traducteurs. Cette lettre formait un contraste parfait avec le discours précédent. Comme nous avons eu l'honneur de vous en donner, le mois passé, une idée suffisante, nous observerons seulement ici comme une preuve mémorable des dispositions pacifiques qui règnent aujourd'hui entre les nations rivales de l'Europe, que cette singulière diatribe fut écoutée patiemment d'un bout à l'autre par un très-grand nombre d'Anglais du rang le plus distingué, qui se trouvèrent présens à la séance, et nommément de M. l'ambassadeur, qui se permit même de sourire à tous les traits plaisans dont cet écrit fourmille. On nous a pourtant assuré que le roi avait su mauvais gré à l'Académie d'avoir osé risquer cette facétie, et que M. le garde-des-sceaux n'avait point voulu permettre qu'elle fût imprimée par l'imprimeur ordinaire de l'Académie, comme le désirait l'auteur, pour lui donner une publicité plus authentique. *Non nostrûm est tantas componere lites.*

M. d'Alembert termina une séance si agréablement variée par l'*Eloge de Néricault Destouches*, éloge plein de finesse et de profondeur, nourri des principes de la critique la plus saine et du goût le plus exquis, mais orné d'anecdotes piquantes et embelli de tous les charmes d'un style vif et naturel. On peut écrire avec plus de chaleur que M. d'Alembert, avec plus de force et d'abondance,

mais on ne connaît que M. de Voltaire qui écrive avec autant de netteté, de grâce et de précision. Le talent de faire ressortir la pensée, d'amener heureusement le trait, et de le faire jaillir avec éclat et sans affectation, lui paraît plus propre encore dans ses éloges que dans ses autres ouvrages, et celui de Destouches nous a paru supérieur à tous ceux que nous avions déjà entendus. Ce sera sans doute un recueil infiniment précieux que celui de ces éloges; on y trouvera non-seulement ce que l'histoire littéraire de notre siècle offre de plus curieux, on y trouvera même, sous la forme la plus intéressante, la meilleure poétique que l'on ait peut-être encore faite de tous les genres de littérature connus.

Dans la première partie de cet éloge, M. d'Alembert parcourt rapidement les principales époques de la vie de Néricault Destouches. Les persécutions qu'il essuya de la part de sa famille, à cause de son goût pour les vers et pour le théâtre, la résolution désespérée qu'elles lui firent prendre de fuir la maison paternelle, et de se faire comédien, et comédien de campagne dans une troupe qui courait alors les Treize-Cantons; ses premiers succès dramatiques à Schafhouse et à Soleure; les mœurs sages et réglées qu'il conserva dans un état que l'on n'embrasse ordinairement que par libertinage; le bonheur qu'il eut d'attirer l'attention de M. de Puisieux, ambassadeur du roi en Suisse, qui s'intéressa vivement pour lui, le retira d'un métier qui convenait si peu à son caractère,

le fit servir dans différentes négociations importantes, mais sans l'obliger cependant à renoncer à son goût pour la poésie, qu'il développa même par ses conseils, de sorte qu'il fut, à tous égards, le premier auteur de sa fortune; enfin, l'heureux emploi que le jeune Destouches fit de ses épargnes, qui se montaient à quarante mille francs, et qu'il envoya, sans se rien réserver, à son père, en le suppliant de vouloir bien oublier les premières erreurs de sa jeunesse.

Après ce détail intéressant, M. d'Alembert retrace l'histoire abrégée du théâtre de Destouches. Il s'arrête particulièrement au *Dissipateur*, pièce d'un genre nouveau, et qui eut le succès le plus brillant dans un temps où le parterre n'était pas encore, comme aujourd'hui, aux frais et aux ordres de MM. les auteurs; au *Glorieux*, dont il fut obligé de changer le dénoûment par complaisance pour Dufresne, qui devait y jouer le premier rôle, et qui ne voulut jamais se charger de représenter le personnage d'un amant malheureux; ce qui obligea le poëte de donner au rôle de Philinte une teinte de ridicule, et nuisit également à la vérité des caractères et au but moral de la pièce; à la *Fausse Agnès* et au *Tambour nocturne*, de toutes les comédies de Destouches, celles qui respirent peut-être la gaieté la plus vive; au *Philosophe marié*, pièce dont il prit le sujet dans l'intérieur même de sa maison, et pour lequel sa belle-sœur lui fournit surtout un caractère si original et si vrai. Notre poëte eut le plus grand

soin de lui en garder le secret jusqu'à la première représentation. Elle y courut avec beaucoup d'empressement, et fut si désolée de s'y reconnaître, qu'elle ne manqua pas après le spectacle de lui en faire une scène très-digne d'être ajoutée à toutes celles qu'il venait d'employer si heureusement; et ce fut la seule crainte qu'il ne s'en avisât, qui put arrêter les éclats de sa mauvaise humeur.

Ces notices particulières, mêlées d'anecdotes et de réflexions également piquantes, sont suivies d'une discussion plus intéressante encore sur le genre dans lequel Destouches a travaillé. En lui rendant toute la justice qu'il mérite, on fait voir combien Molière lui fut supérieur par le choix des sujets, par la profondeur des caractères, par l'étendue variée des objets qu'il embrasse, par le fonds de philosophie qui règne dans toutes ses compositions, et surtout par la chaleur et l'énergie de son pinceau. Mais on loue Destouches d'avoir donné à la comédie un caractère de décence et d'honnêteté qu'elle n'eut point avant lui; on admire la sage ordonnance de ses plans, l'heureux mélange qu'il sut faire du comique et de l'intérêt, le naturel et la pureté de son style. On observe qu'en subordonnant, comme il a tenté de le faire, l'intérêt au comique, il s'est peut-être moins éloigné de la marche de la nature et des règles de l'art, que ceux qui ont essayé de subordonner le comique à l'intérêt, parce que toutes les fois que la partie comique n'est pas la partie dominante d'un ouvrage de théâtre, elle ne sert qu'à faire disparate, ou ne

produit que peu d'effet. On trouve dans le théâtre de Destouches des tableaux plus vrais et d'un faire plus mâle et plus nerveux que dans La Chaussée; on les trouve aussi plus généralement intéressans que dans Dufresni, quoique ce dernier ait infiniment plus de saillie et d'originalité. Destouches plaira davantage à toutes les nations; Dufresni a peut-être mieux saisi le goût de la sienne, il a plus de verve, plus de désordre; ses portraits plus fins, plus spirituels, ont un costume plus comique, et leur ridicule a quelque chose de plus national et de plus gai. Après cela faut-il s'étonner si Destouches refusait à Dufresni le sens commun, et si Dufresni lui refusait, à son tour, l'esprit?

M. d'Alembert se plaît à suivre Destouches jusque dans sa retraite. Il le peint retiré dans une petite campagne dont il préféra le tranquille séjour à toutes les places brillantes qui lui furent offertes, et particulièrement à l'honneur d'être chargé des affaires de la France à la cour de Russie. Ce qui aurait pu tenter le philosophe, dit M. d'Alembert, dans une offre si flatteuse, ce n'est pas l'éclat dont brillait dès-lors la cour de ce vaste empire, *c'était le spectacle vraiment rare qu'il offrait à des yeux éclairés, la lumière qui partout ailleurs est montée des sujets au monarque, descendant en Russie du monarque aux sujets.*

Il est à présumer que la solitude où notre poëte s'était enfermé contribua beaucoup à augmenter son goût pour la dévotion. Il n'employa les dernières années de sa vie qu'à combattre les incré-

ules en prose et en vers. Il ne remplit pas seu-
ment tous les mois le *Mercure*, que l'on appelait
ors le *Mercure Galant*, de ses dissertations
1éologiques; il fit encore, pour la défense de la
i, une multitude prodigieuse d'épigrammes: on
n èn trouva dans ses papiers un recueil qui n'en
ontenait que huit cents, et il avait intitulé ce
ecueil *Epigrammes choisies.* La piété la plus
crupuleuse et la plus exigeante lui eût fait grâce
ans doute à meilleur marché.

STANCES de feu M. DE FONTENELLE *à madame Geoffrin.*

Tout mon souhait et ma plus forte envie
Aurait été d'être un nouveau Crésus.
Des riches dons d'Amérique et d'Asie
J'aurais tâché d'amasser tant et plus,
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! les aurais-je voulus?

D'être un héros j'aurais eu la manie;
Mars m'aurait vu suivre ses étendards.
L'antique amour, l'amour de la patrie,
Ne m'eût point fait affronter les hasards;
L'espoir d'offrir les lauriers à ma mie,
Seul, m'eût frayé la route des Césars.

D'être un Apelle il m'aurait pris envie,
Mais sans daigner travailler pour les rois.
Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois.

Éterniser une flamme chérie
Aurait été de mes vœux le premier.
Le tendre Amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier :
J'aurais été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier.

En me livrant tout à l'astronomie,
J'aurais suivi ma tendre passion.
Un nouvel astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horizon :
Au firmament j'aurais placé ma mie ;
Elle eût été ma constellation.

Bien loin de fuir l'utile pharmacie,
J'en aurais su braver tous les dégoûts :
Je me serais plongé dans la chimie,
Et ses travaux m'auraient paru bien doux,
Si quelquefois, médecin de ma mie,
J'eusse eu le droit de lui tâter le pouls.

J'aurais banni la sombre jalousie,
L'amour sincère en écarte l'horreur ;
Trop délicat pour cette frénésie,
D'un bien plus pur j'aurais fait mon bonheur ;
Car, en l'aimant, j'eusse estimé ma mie :
Sans mon estime aurait-elle eu mon cœur ?

Jamais, jamais nulle autre fantaisie
N'aurait entré dans mon esprit charmé ;
Tous les regards d'Iris et de Silvie
Auraient trouvé contre eux mon cœur armé ;
Jusqu'au tombeau j'eusse adoré ma mie,
Et Vénus même en vain m'aurait aimé.

Voici une lettre qui nous a paru trop curieuse pour ne pas nous permettre de l'insérer dans ces

feuilles. Sans compter le mérite du style, dont la chaleur et la naïveté ont un caractère si précieux, on y trouvera une discussion très-forte et très-savante sur la dignité de Maître des ballets. On y verra que l'Académie royale de musique conserve toujours le même esprit, et qu'il n'est point de corps dans le royaume plus fier et plus jaloux de ses antiques prérogatives. Voilà l'heureux effet de la musique française; mais n'y a-t-il pas lieu de craindre qu'un patriotisme si respectable ne se perde tous les jours, vu le progrès de notre goût pour la musique ultramontaine et l'étrange enthousiasme que nous inspirent les chefs-d'œuvre du chevalier Gluck et de tant d'autres *maîtres de province et d'Allemagne?* Madame Gardel n'en doutera plus, puisque, malgré ses remontrances, Noverre vient d'être nommé, par les administrateurs de l'Opéra, premier directeur des ballets, et qu'il est même décidé qu'il débutera incessamment par la pantomime d'*Apelle et Campaspe*.

LETTRE *de madame Gardel à M. le marquis d'Amezaga.*

« Je me proposais d'avoir l'honneur de vous écrire pour vous prier de solliciter mon entrée à l'amphithéâtre de l'Opéra, et j'aurais pour droit tous les sujets que j'ai fournis, sans compter quatre de mes enfans, dont il y en a deux qui tiennent parfaitement leur coin. Mais un objet plus essentiel m'occupe présentement. O vous, mon

ancien ami! qui vous êtes trouvé à toutes les époques de ma vie, heureuses ou malheureuses, vous ne vous attendez sûrement pas à celle que je vais mettre sous vos yeux! Qui pourra croire, en effet, que Gardel, qui depuis dix-neuf ans est à l'Opéra de Paris, s'y est rendu célèbre, recommandable par ses grands talens, par son exactitude à ses devoirs, sa douceur, son honnêteté, ses sacrifices de son propre bien (car il m'a mangé vingt mille livres) pour des places sans nombre, aussi lucratives qu'honorables; des administrateurs qui se sont servi de son crédit pour obtenir de la reine la préférence, soient capables de faire venir, sous main, un étranger qui vingt fois a tenté de s'impatroniser à l'Opéra sans y réussir? on ne connaissait pas alors l'injustice, pour déplacer qui? le maître de la reine, le maître des ballets de la cour, chéri du public, aimé de ses camarades, qui depuis six ans a fait les plus jolis ballets du monde! On se souvient encore de celui d'*Ernelinde*, mis par lui à la cour, qui représentait un siége. Madame la comtesse de Noailles me fit l'honneur de me dire que les maréchaux de France avaient demandé où Gardel avait appris la guerre; que M. le dauphin en avait rêvé toute la nuit, et mille autres choses aussi agréables que gracieuses à ce sujet. Il se verra traiter en écolier! On a osé lui proposer la survivance du sieur Noverre, qui sera un bon modèle pour lui, qui lui donnera des avis, à Gardel, que l'on ne nomme en Angleterre et partout que le *fameux*, le *célèbre Gardel!*

Mon fils est bon, humble, honnête, et il faut être charlatan pour en imposer.

» Ledit Noverre arrive avec une de ces lettres de recommandation que l'on donne comme une lettre de voiture, de l'impératrice à la reine, qui dit aux entrepreneurs qu'elle ne serait pas fâchée que l'homme en question fît des ballets, pourvu que cela ne fît aucune peine à son maître; paroles divines, dignes de la bonté et magnanimité de son âme! Sa Majesté peut ignorer, ainsi que l'impératrice, que la place de maître des ballets de l'Opéra de Paris est inamovible comme celle du premierprésident, héréditaire de premier à premier danseur. Un étranger n'y a aucun droit, à moins d'abdication, comme M. Dupré avait fait.

» Mais ici mon fils n'a point envie de renoncer à ses droits, de devenir d'évêque meunier, d'être subordonné à un maître de province et d'Allemagne. Ordinairement ces messieurs viennent à Paris pour se perfectionner, et non pour donner des leçons aux grands maîtres. Le petit Noverre a un peu trop d'ambition et de fatuité. Lorsqu'il vint se proposer, il y a trente ans, on le renvoya à la Foire donner ses ballets chinois. La favorite l'avait fait venir; cependant les sieurs Laval et Lani représentèrent leurs droits, et le roi et madame de Pompadour cédèrent à la justice de leur cause. Le petit homme, pour se dédommager, fut ruiner mademoiselle Destouches et le prince de Wirtemberg, et jeter feu et flammes dans ses ballets, qui ne se soutiennent que par le grand

faste et la grande dépense; car pour de la danse il n'y en a pas, et ce n'est pas ce qu'il faut au public éclairé de Paris, qui se lasserait bientôt de ces pantomimes où l'art serait négligé.

» Pardonnez-moi, monsieur le marquis, de vous ennuyer si long-temps; mais je me trouve soulagée. Les injustices m'outrent; car, que risque mon fils? de faire la fortune la plus brillante en peu d'années dans les cours étrangères, où on lui tend les bras. Sa danse, sa harpe, son violon, sa composition, son heureux caractère, le feront chérir partout. Tenez, Monsieur, je suis aussi humble que mon fils quand on me rend justice; mais lorsque je crois que l'on veut m'humilier, je m'élève comme un cèdre.

» Peut-on mieux dire que Gardel à ces messieurs? Que savez-vous ce que je sais faire? éprouvez-moi un an; et si je suis un âne, comme vous paraissez le croire; si je ne mets pas l'union, l'économie, et si le public est mécontent, je cède, et je vais gagner et faire une fortune ailleurs. Mais avouez que votre procédé crie vengeance au ciel. Adieu, mon cher marquis; rappelons la souvenance du bon temps passé.

» Je suis, Monsieur, avec la plus parfaite considération, votre très-humble servante *Gardel*.

» Pardonnez mon gribouillage, je suis en colère. »

Les Comédiens italiens ont donné, le jeudi 22, la première représentation de *Fleur-d'Epine*, co-

médie en deux actes, mêlée d'ariettes. Le poëme st de feu M. l'abbé de Voisenon ; la musique, le madame Louis, femme d'un de nos plus célèbres architectes. Le conte charmant qui a fourni l'idée de cette pièce est trop connu pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici le sujet..... et c'est peut-être ce qui a nui le plus au succès de l'ouvrage. Il y a des choses si bien comme elles sont, qu'il ne faudrait jamais y toucher. Le conte de *Fleur-d'Epine* était sans doute de ce nombre ; c'est une grâce, une fleur même que la main de l'abbé de Voisenon, toute légère qu'elle était, n'a pu essayer de cueillir sans la faner. La seule scène vraiment jolie qui se trouve dans sa pièce est celle qu'il n'a pas empruntée de son modèle ; et voici comme elle est amenée. La fée Dentue a laissé Fleur-d'Epine seule avec le prince Dentillon : elle lui propose plusieurs moyens de s'amuser qui ne lui conviennent point. La musique l'endort, un bal lui paraît une assemblée de fous; les illuminations lui font mal aux yeux; les feux d'artifice lui font peur. « Vous me paraissez, lui
» dit la princesse, un petit homme bien facile à
» amuser. Ah! ah! lui répond Dentillon, je ne suis
» pas grand seigneur pour rien. » Cependant Fleur-d'Epine profite de l'avis qu'il a bien voulu lui donner, et pour l'endormir elle chante. A peine est-il endormi, que Tarare s'approche et parle à Fleur-d'Epine. Dentillon se réveille à moitié, et demande qui l'appelle. C'est l'écho, lui répond Fleur-d'Epine. « Ne voilà-t-il pas qui est bien cu-

» rieux, des échos! on ne trouve que cela dans le » monde; mais je suis tenté de le faire parler. » Il chante; et Tarare, caché derrière un feuillage, répond en écho.

DENTILLON.	TARARE.
Que Fleur-d'Epine est belle!......	*belle.*
Lorsque j'aurai reçu sa foi,	
Qui des deux doit être infidèle? . .	*elle.*
Qui pourrait se jouer à moi?	*moi.*
J'empêcherai qu'elle n'échappe.	
Le mariage, au lieu d'être un bonheur,	
Est donc une attrape?	*une attrape.*
Mais je la contiendrai par la terreur.	*erreur.*

Toutes ces réponses excèdent le prince Dentillon, qui trouve que l'écho n'a pas le sens commun.

Ce duo, dont l'idée est ingénieuse, et que la musique a fort bien rendu, a été extrêmement applaudi. On a trouvé encore quelques traits assez brillans dans une ariette chantée par madame Trial; mais l'ensemble de la pièce a paru froid, et les paroles et la musique ne promettent qu'un succès médiocre.

Un amateur du temple de Gnide vient de publier les *Heures de Cythère*, un volume in-8° avec vignettes et culs-de-lampe.

Ce singulier ouvrage est divisé comme un bréviaire, par heures, par textes, par appels, par hymnes et par leçons. Le titre seul de ces Heures, mêlées de vers et de prose, pourra faire juger du goût qui y domine. La première, c'est là né-

cessité d'aimer; la seconde, l'imagination; la troisième, l'absence; la quatrième, la jalousie; la cinquième, le caprice; la sixième, les reprises; la septième, l'occasion, le mystère et les récoltes; la huitième, les glanes. Les trois dernières surtout sont d'une ferveur et d'une naïveté admirables. Tout l'ouvrage, quoique le style en soit à la fois monotone et maniéré, mystique et froid, métaphysique et vide d'idées, suppose cependant une âme assez vive, du moins cette disposition heureuse et douce qu'il convient souvent aux hommes de prendre pour de l'âme et de la sensibilité. Nous ne nous permettrons point de rapporter ici les morceaux les plus lumineux de ce catéchisme érotique; nous n'en citerons que quelques phrases pour donner une idée plus précise de la manière et du ton de l'auteur.

Une bouche brûlante appelle une autre bouche;
L'incendie est total à l'instant qu'on y touche.
Les sens sont avertis par *ce tocsin d'amour.*—
L'haleine est le parfum le plus cher aux amans:
On *pompe* une âme, et c'est multiplier ses sens.

Voici le début du portrait d'un véritable amant.
« Une physionomie heureuse, un regard décidé,
» la taille souple, la poitrine avancée et les épau-
» les à distance honnête; tel était Lucas, etc.

En amour.—
On n'est à l'abri du naufrage
Que lorsqu'on a gagné le bord;
Et quand on peut mouiller au port,
Remettre au lendemain, ce n'est pas être sage.

Un tableau plus touchant et moins emblématique, c'est celui que fait Aglaure. « Qu'il est » doux, ce calme où le plaisir nous conduit! Nos » sens, dans leur apparente inaction, ont encore » une force sensible. Frémissement! ton charme » s'offre encore, et les accès convulsifs triom» phent de ma lassitude. L'air est embaumé du » parfum de l'amour. » Il n'est pas possible de continuer.

On n'est point d'accord sur l'auteur des *Heures de Cythère* (1); mais l'opinion la plus générale les attribue à madame la comtesse de Turpin, la meilleure amie de feu l'abbé de Voisenon. Elle-même, dit-on, les donne à un jeune homme qu'elle daigne protéger. Peut-être y aurait-il moyen de réunir les deux opinions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans ces poésies une infinité de choses qu'il serait beaucoup plus naturel d'avoir faites en tête-à-tête que tout seul ou toute seule. Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est que l'ouvrage perd à peu près tout ce qui peut le rendre intéressant, si ce n'est pas la confession de foi d'une jolie femme.

Nous venons de recevoir de Ferney deux volumes charmans, qui prouvent bien que notre illus-

(1) On a publié, depuis, la *Messe de Gnide*, où toutes les cérémonies de la messe sont parodiées. On y trouve des vers bien faits. Mais ne faut-il pas aimer singulièrement la parodie pour choisir un semblable sujet? (*Note de l'Éditeur.*)

tre Patriarche retombe plus que jamais en jeunesse, un *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade, avec des pièces originales et les preuves*, et *la Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de Sa Majesté le roi de Prusse.* Nous aurons l'honneur de vous en rendre un compte plus détaillé l'ordinaire prochain.

SEPTEMBRE 1776.

Paris, 1er septembre 1776.

Comme Alexandre ne voulut être peint que par Apelle, il paraît fort simple que M. de Voltaire n'ait voulu l'être que par lui-même; et pour faire oublier à jamais les impertinens croquis des La Baumelle, des Fréron, des Desfontaines et de tant d'autres, sans en excepter les caricatures originales de M. Huber, notre illustre Patriarche n'a point vu de moyen plus sûr que d'écrire lui-même les Mémoires de sa vie. Son *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la Henriade* ne renferme qu'une notice abrégée d'une partie de ses ouvrages, car il en est plusieurs dont il n'a pas même jugé à propos de faire mention; mais on y trouve en revanche une liste pompeuse de toutes ses liaisons avec les grandeurs et les puissances de la terre, une énumération très-édifiante de ses bonnes œuvres, et un recueil de pièces originales pour servir de preuves. Madame du Deffant, qui n'a pu pardonner à l'auteur de ne l'avoir pas nommée une seule fois dans tout l'ouvrage, dit que M. de Voltaire n'a jamais rien écrit de plus mauvais, que c'est tout platement l'*inventaire de ses vieilles nipes.* Quelque rarement que ce malheur puisse arriver à madame du Deffant, il y a lieu de croire qu'elle restera seule de son avis. Le nouveau commentaire est plein de

détails charmans et d'une gaieté soutenue. On ne peut rien lire de plus légèrement pensé, de plus agréablement écrit, et l'on doute, en vérité, si le livre eût gagné à avoir été fait trente ans plus tôt.

Il n'y a qu'une manière de rendre compte des ouvrages de M. de Voltaire, c'est de les copier. Celui-ci étant trop étendu pour l'insérer en entier dans nos feuilles, nous ne pouvons résister du moins au plaisir d'en extraire les anecdotes les plus intéressantes.

M. de Voltaire ne cite que deux particularités de sa jeunesse: les vers qu'il composa, à l'âge d'environ douze ans, pour un invalide, et le legs que lui fit la célèbre Ninon de l'Enclos, qui avait entendu parler de ces vers, et qui avait désiré de voir un enfant dont le premier essai marquait déjà des talens si rares. Voici les vers :

Digne fils du plus grand des rois,
Son amour et notre espérance,
Vous qui, sans régner sur la France,
Régnez sur le cœur des Français,
Souffrez-vous que ma vieille veine,
Par un effort ambitieux,
Ose vous donner une étrenne,
Vous qui n'en recevez que de la main des dieux!
On a dit qu'à votre naissance
Mars vous donna la vaillance,
Minerve la sagesse, Apollon la beauté;
Mais un dieu bienfaisant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes
En vous donnant la libéralité.

« La tragédie d'*OEdipe* ne fut représentée

qu'en 1718, et encore fallut-il de la protection. Le jeune homme, qui était fort plongé dans les plaisirs de son âge, ne sentit point le péril, et ne s'embarrassait point que sa pièce réussît ou non; il badinait sur le théâtre, et s'avisa de porter la queue du grand prêtre dans une scène où ce même grand-prêtre faisait un effet très-tragique. »

Ce trait, sans doute, est de caractère, s'il en fut jamais; il annonce à la fois la souplesse de génie la plus étonnante, la supériorité d'esprit la plus singulière, et les plus heureuses dispositions du monde à se jouer de tout ce qui en impose le plus aux hommes. Ce n'est point du tout ici le statuaire de la fable qui fait des dieux et qui tremble devant son propre ouvrage. Artiste et philosophe tour à tour, au talent de faire des dieux, il réunit encore celui de persifler lui-même l'œuvre de ses mains ou de son imagination; et ce dernier effort n'est pas le moins rare sans doute.

« Il commença la *Henriade* à Saint-Ange, chez M. de Caumartin, avant qu'*Œdipe* fût joué. Il lut un jour plusieurs chants de ce poëme chez le jeune président Des Maisons, son intime ami. On l'impatienta par des objections; il jeta son manuscrit dans le feu. Le président Hénault l'en retira avec peine. « Souvenez-vous, lui dit M. Hénault, dans » une de ses lettres, que c'est moi qui ai sauvé la » *Henriade*, et qu'il m'en a coûté une belle paire » de manchettes. » Ce poëme fut imprimé, avec beaucoup de lacunes, sous le titre de *la Ligue*. On

engagea le cardinal de Bissi, alors président de l'assemblée du clergé, à censurer juridiquement l'ouvrage; mais une si étrange procédure n'eut pas lieu.

» Il donna la tragédie de *Marianne* en 1722. Marianne était empoisonnée par Hérode; lorsqu'elle but la coupe, la cabale cria *la reine boit*, et la pièce tomba. Ces mortifications continuelles le déterminèrent à faire imprimer en Angleterre *la Henriade*, pour laquelle il ne pouvait obtenir en France ni privilége, ni protection. *Je n'ai pas le nez*, dit-il dans une lettre à M. Dumas d'Aiguebere, *je n'ai pas le nez tourné à être prophète en mon pays.* Il avait raison; le roi Georges I, et surtout la princesse de Galles, qui depuis fut reine, lui firent une souscription immense. Ce fut le commencement de sa fortune.

» En 1730, il donna son *Brutus*, que je regarde comme sa tragédie la plus fortement écrite, sans même en excepter *Mahomet.* Elle fut très-critiquée. J'étais, en 1731, à la première représentation de *Zaïre*; et quoiqu'on y pleurât beaucoup, elle fut sur le point d'être sifflée. Un académicien l'ayant proposé en ce temps-là pour remplir une place vacante à laquelle notre auteur ne songeait point, M. de Boze (1) déclara que l'auteur de

(1) C'est ce profond antiquaire qui prétendait prouver l'ignorance et l'ineptie des artistes en citant le mot sublime de Bouchardon sur Homère: *Lorsque j'ai lu ce poëte, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.*

Brutus et de *Zaïre* ne pouvait jamais devenir un sujet académique.

» Il était lié alors avec l'illustre marquise du Châtelet, et ils étudiaient ensemble les principes de Newton et les systèmes de Leibnitz. Ils se retirèrent plusieurs années à Cirey en Champagne. M. de Voltaire y fit bâtir une galerie où l'on fit toutes les expériences sur la lumière et sur l'électricité. Ces occupations ne l'empêchèrent pas de donner, le 27 janvier 1736, la tragédie d'*Alzire*, ou *les Américains*, qui eut un grand succès. Il attribua cette réussite à son absence. Il disait : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

» L'attachement de notre auteur pour les principes de Newton et de Locke lui attira une foule d'ennemis. Il écrivait à M. Fakener, le même auquel il avait dédié *Zaïre :* « On croit que les Français aiment la nouveauté, mais c'est en fait de » cuisine et de modes; car pour les vérités nou» velles elles sont toujours proscrites parmi nous; » ce n'est que quand elles sont vieilles qu'elles » sont bien reçues, etc. »

» Pour se délasser des travaux de la physique, il s'amusa à faire le poëme de la *Pucelle.* Les seules bonnes éditions sont celles de messieurs Cramer.......

» Ayant été à Bruxelles, il y vit le célèbre Rousseau. Ces deux poëtes, dit-il, se virent, et bientôt conçurent une assez forte aversion l'un pour l'autre. Rousseau ayant montré à son anta-

goniste une *Ode à la Postérité*, celui-ci lui dit : *Mon ami, voilà une lettre qui ne sera jamais reçue à son adresse.* Cette raillerie ne fut jamais pardonnée.

» Les extrêmes bontés avec lesquelles le roi de Prusse l'avait prévenu, lui firent bien oublier la haine de Rousseau. Ce monarque était poëte aussi, mais il avait tous les talens de sa place et ceux qui n'en étaient pas....... Il avait envoyé à M. de Voltaire l'*Anti-Machiavel*, pour le faire imprimer ; il lui donna un rendez-vous dans un petit château appelé Meuse, auprès de Clèves. Celui-ci lui dit : « Sire, si j'avais été Machiavel, et si j'avais eu » quelque accès auprès d'un jeune roi, la pre- » mière chose que j'aurais faite aurait été de lui » conseiller d'écrire contre moi. » Depuis ce temps, les bontés du monarque prussien redoublèrent pour l'homme de lettres français, qui alla lui faire sa cour à Berlin sur la fin de 1740, avant que le roi se préparât à entrer en Silésie....... Alors le cardinal de Fleury lui prodigua les cajoleries les plus flatteuses, dont il ne paraît pas que notre voyageur fût la dupe. Voici sur cette matière une anecdote bien singulière, et qui pourrait jeter un grand jour sur l'histoire de ce siècle. Le cardinal écrivit à M. de Voltaire, le 14 novembre 1740 : « La corruption est si générale, et la » bonne foi si indécemment bannie de tous les » cœurs, dans ce malheureux siècle, que si on ne » se tenait pas bien ferme dans les motifs supé- » rieurs qui nous obligent à ne point nous en dé-

» partir, on serait quelquefois tenté d'y manquer » dans certaines occasions. Mais le roi mon maître » fait voir du moins qu'il ne se croit point en droit » d'avoir de cette espèce de représailles; et dans » le moment de la mort de l'Empereur, il assura » M. le prince de Lichtenstein qu'il garderait » fidèlement tous ses engagemens. » Ce n'est point à moi d'examiner comment, après une telle lettre, on put, en 1741, entreprendre de dépouiller la fille et l'héritière de l'empereur Charles VI.......

« De retour à Bruxelles, il y fit la tragédie de *Mahomet*, et alla bientôt après, avec madame du Châtelet, faire jouer cette pièce à Lille. La fameuse demoiselle Clairon y jouait et montrait déjà les plus grands talens. Dans un entr'acte on apporta à l'auteur une lettre du roi de Prusse, qui lui apprenait la victoire de Molwits; il la lut à l'assemblée, on battit des mains. *Vous verrez*, dit-il, *que cette pièce de Molwits fera réussir la mienne*..... »

Extrait d'une lettre de M. de Voltaire à M. d'Aiguebère, du 4 avril 1743.

« La *Mérope* n'est pas encore imprimée; je » doute qu'elle réussisse autant à la lecture qu'à » la représentation..... La séduction a été au point » que le parterre a demandé à grands cris à me » voir; on m'est venu prendre dans une cache où » je m'étais tapi; on m'a mené de force dans la » loge de madame la maréchale de Villars, où » était sa belle-fille. Le parterre était fou, il a » crié à la duchesse de Villars de me baiser, et » il a tant fait de bruit, qu'elle a été obligée d'en

» passer par-là, par l'ordre de sa belle-mère. J'ai
» été baisé publiquement comme Alain Chartier
» par la princesse Marguerite d'Ecosse; mais il
» dormait, et j'étais bien éveillé. »......

« Le fameux comte de Bonneval lui écrivit de Constantinople, et fut en correspondance avec lui pendant quelque temps. M. de Voltaire rapporte ici un fragment très-curieux de ce commerce épistolaire, contenant les motifs qui déterminèrent le comte à embrasser la religion de Mahomet, et l'histoire de son abjuration. On lui épargna la cérémonie de la circoncision en faveur de son âge, etc.

« M. de Voltaire eut, sur la fin de 1744, un brevet d'historiographe de France. Il était déjà connu par son *Histoire de Charles XII;* cette histoire fut principalement composée en Angleterre, à la campagne, avec M. Fabrice, chambellan de Georges I, qui avait résidé sept ans auprès de Charles XII, après la journée de Pultawa. Cette histoire fut très-louée pour le style et très-critiquée pour les faits incroyables. Mais les critiques et les incrédules cessèrent lorsque le roi Stanislas envoya à l'auteur une attestation authentique conçue en ces termes: « M. de Voltaire n'a oublié ni dé-
» placé aucun fait, aucune circonstance; tout
» est vrai, tout est dans son ordre. Il a parlé sur
» la Pologne et sur tous les événemens qui sont
» arrivés, comme s'il avait été témoin oculaire.
» Fait à Commercy, 11 juillet 1759. »

« En 1745, il fit *la Princesse de Navarre* pour

les fêtes du mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. Madame d'Etiole. depuis la marquise de Pompadour, obtint alors pour lui le don gratuit d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. Voici le petit impromptu qu'il fit sur cette grâce :

> Mon Henri quatre et ma Zaïre,
> Et mon américaine Alzire,
> Ne m'ont jamais valu un seul regard du roi.
> J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire;
> Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi
> Pour une farce de la Foire.

» L'histoire étant devenue un de ses devoirs, il commença quelque chose du *Siècle de Louis XIV*, mais il différa de le continuer; il écrivit la campagne de 1744 et la mémorable bataille de Fontenoy. M. de Voltaire juge à propos de transcrire ici une longue lettre que M. le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères et frère aîné du secrétaire d'état de la guerre, lui écrivit du champ de bataille. Cette lettre donne presque toute la gloire de cette grande journée à M. le maréchal de Richelieu. Mais il est à remarquer que ce ministre haïssait personnellement M. le maréchal de Saxe, et c'est ce que M. de Voltaire oublie.

« Il eût peut-être paru singulier que M. de Voltaire n'eût pas dit un mot sur la révolution de 1771, après l'avoir célébrée dans le temps avec les plus grands éloges. Voici comme il touche cette corde délicate, à propos d'un passage des *Consi-*

dérations sur le gouvernement, de M. le marquis d'Argenson. « Ce passage important semble » avoir annoncé de loin l'abolition de cette hon» teuse vénalité, opérée en 1771, à l'étonnement » de toute la France, qui croyait cette réforme » impossible. » En note : « Cette abolition n'a été que passagère. »

« Le ministre citoyen (M. d'Argenson) employa l'homme de lettres (M. de Voltaire) dans plusieurs affaires considérables, pendant les années 1745, 1746 et 1747. C'est probablement la raison pour laquelle nous n'avons aucune pièce de théâtre de notre auteur pendant le cours de ces années. Il fut chargé de faire le *Manifeste* du roi de France en faveur du prince Charles Edouard. Ce fut l'infortuné comte de Lally qui avait fait le projet et le plan de cette descente, laquelle ne fut point effectuée.

» En 1746, M. de Voltaire entra à l'Académie française, et fut le premier qui dérogea à l'usage fastidieux de ne remplir un discours de réception que des louanges rebattues du cardinal de Richelieu. »

C'est en 1749, après la mort de madame la marquise du Châtelet, que le roi de Prusse appela M. de Voltaire auprès de lui. Tout le monde connaît la superbe lettre que ce monarque lui écrivit à ce sujet, et qui ne peut être comparée qu'à celle que M. d'Alembert vient de recevoir de la même main, à l'occasion de la mort de mademoiselle de l'Espinasse.

« Notre auteur eut à Berlin la croix du mérite, la clef de chambellan, et vingt mille francs de pension. Cependant il ne quitta jamais sa maison de Paris, et j'ai vu, par les comptes de M. de Laleu, notaire à Paris, qu'il y dépensait trente mille francs par an. » Il ne fallait pas moins qu'un témoignage aussi authentique pour détruire tous les mauvais contes que l'on s'est plu à répandre sur les épargnes excessives de M. de Voltaire pendant son séjour en Allemagne.

» Son enthousiasme pour le roi de Prusse allait jusqu'à la passion... Il couchait au-dessous de son appartement, et ne sortait de sa chambre que pour souper. Le roi composait en haut des ouvrages de philosophie, d'histoire et de poésie, et son favori cultivait en bas les mêmes arts et les mêmes talens. Ils s'envoyaient l'un à l'autre leurs ouvrages... Ses jours coulaient ainsi dans un repos animé par des occupations si agréables.... Le bonheur aurait été plus durable sans une malheureuse dispute de physique mathématique élevée entre Maupertuis et Koenig, etc. La plaisanterie que fit M. de Voltaire sur *les Lettres philosophiques* fut regardée comme un manque de respect au monarque. Il s'en alla faire une visite à son altesse la duchesse de Gotha, qui l'a toujours honoré d'une amitié constante jusqu'à sa mort. C'est pour elle qu'il écrivit les *Annales de l'Empire*.

« Quand il fut à Francfort-sur-le-Mein, un bon Allemand, qui n'aimait ni les Français ni leurs vers, vint, le 1er juin, lui redemander les *œuvres*

de poeshie du roi son maître. Notre voyageur répondit que les *œuvres de poésie* étaient à Leipsick avec ses autres effets. L'Allemand lui signifia qu'il était consigné à Francfort, et qu'on ne lui permettrait d'en partir que quand les œuvres seraient arrivées. M. de Voltaire lui remit sa clef de chambellan et sa croix, et promit de rendre ce qu'on lui demandait; moyennant quoi le messager lui signa ce billet: « *Monsieur, sitôt le gros* » *ballot de Leipsick sera ici, où est l'œuvre de* » *poeshie du roi mon maître, vous pourrez partir* » *où vous paraîtra bon. A Francfort*, 1er. juin » 1753.... » Le prisonnier signa au bas du billet: *bon pour l'œuvre de poeshie du roi votre maître.* Mais quand les vers revinrent, on supposa des lettres de change qui ne venaient point. Les voyageurs furent arrêtés quinze jours au cabaret du Bouc, pour ces lettres de change prétendues..... Ces détails ne sont jamais sus des rois. Cette aventure fut bientôt oubliée de part et d'autre, comme de raison. Le roi rendit ses vers à son ancien admirateur, et en renvoya bientôt de nouveaux et en très-grand nombre. C'était une querelle d'amans. Les tracasseries de cour passent, mais le caractère d'une belle passion dominante subsiste long-temps.

M. de Voltaire rend compte ensuite de son établissement à Ferney, des fêtes qu'il y donna, des soupers de cent couverts, des bals, des spectacles, etc.; de la souscription qu'il fit pour mademoiselle Corneille; des secours qu'il donna à MM. de Crassi, persécutés par le supérieur de

la maison des Jésuites d'Ornex, dont le véritable nom était *Fiesse*, qu'il avait changé en celui de *Fessi*; de l'affaire des Calas, et de la part qu'il eut à la réhabilitation de cette famille infortunée; des services qu'il rendit aux Sirven; du commerce et des manufactures qu'il établit dans ses terres; de l'harmonie plus admirable encore qu'il sut maintenir entre les catholiques et les protestans dont sa nouvelle colonie se trouve composée, etc.

Parmi les étrangers qui vinrent en foule à Ferney, on compta plus d'un prince souverain. Il fut honoré d'une correspondance très-suivie avec plusieurs d'entre eux, dont les lettres sont encore entre mes mains. La moins interrompue fut celle de S. M. le roi de Prusse et de madame la princesse Wilhelmine, margrave de Bareith, sa sœur, etc.

L'impératrice de Russie envoya M. le prince de Koslouski présenter de sa part, à M. de Voltaire, les plus magnifiques pelisses, et une boîte tournée de sa main même, ornée de son portrait et de vingt diamans. On croirait que c'est l'histoire d'Aboulcassem dans les *Mille et une nuits*. M. de Voltaire lui mandait qu'il fallait qu'elle eût pris tout le trésor de Moustapha dans une de ses victoires; et elle lui répondit qu'*avec de l'ordre on est toujours riche, et qu'elle ne manquerait, dans cette grande guerre, ni d'argent ni de soldats*. Elle a tenu parole.

Cependant le fameux sculpteur, M. Pigale, travaillait dans Paris à la statue du Solitaire caché dans Ferney. Ce fut une étrangère qui proposa

un jour, en 1770, à quelques véritables gens de lettres, de lui faire cette galanterie........ Madame Necker, femme du résident de Genève, conçut ce projet la première. C'était une dame d'un esprit très-cultivé, et d'un caractère supérieur, s'il se peut, à son esprit. Le roi de Prusse, en qualité d'homme de lettres, et ayant assurément plus que personne droit à ce titre et à celui d'homme de génie, écrivit au célèbre M. d'Alembert, et voulut être des premiers à souscrire....... Ce monarque fit plus; il fit exécuter une statue de son ancien serviteur dans sa belle manufacture de porcelaine, et la lui envoya avec ce mot gravé sur la base: *Immortali.* M. de Voltaire écrivit au-dessous:

Vous êtes généreux. Vos bontés souveraines
Me font de trop nobles présens;
Vous me donnez sur mes vieux ans
Une terre dans vos domaines.

Le Solitaire étant malade et n'ayant rien à faire, se comporta comme ceux qu'on appelait jansénistes à Paris. Il fit signifier par un huissier à son curé, nommé *Gros*, bon ivrogne, qui s'est tué depuis à force de boire, que ledit curé eût à le venir oindre dans sa chambre, au 1er avril, sans faute. Le curé vint et lui remontra qu'il fallait d'abord commencer par la communion, et qu'ensuite il lui donnerait les saintes huiles: le malade accepta la proposition; il se fit apporter la communion dans sa chambre, et là, en présence de témoins, il déclara par-devant notaire qu'il par-

donnait à son calomniateur (un capelan qui avait écrit au roi de France, de couronne à couronne, pour le prier de chasser M. de Voltaire) qui avait tenté de le perdre et qui n'avait pu y réussir. Le procès-verbal en fut dressé. Il dit après cette cérémonie : *J'ai eu la satisfaction de mourir comme Guzman dans* Alzire, *et je m'en porte mieux. Les plaisans de Paris croiront que c'est un poisson d'avril*, etc.

Le commentaire historique est suivi de plusieurs lettres intéressantes à M. Torasi, à M. le comte de Caylus, à M. le duc de la Vallière, à M. Linguet sur Montesquieu et Grotius, à M. Walpole sur la tragédie et sur l'histoire, à mylord Chesterfield, à mademoiselle Clairon, à MM...... sur les lettres prétendues du pape Ganganelli, à M. Bailly sur l'astronomie, etc.

REQUÊTE *des Soldats français à la Reine, sur la Discipline établie par les nouvelles ordonnances.*

Cette pièce, telle quelle, a trop couru pour l'oublier dans nos feuilles: c'est apparemment l'ouvrage d'un jeune homme dont la tête, remplie de vers tragiques, s'échauffe aisément sur toutes sortes de sujets. On y trouvera quelques tirades que l'extrême sensibilité de notre parterre n'eût pas manqué d'applaudir au théâtre, mais pas un vers qui soit dans le ton de la chose. Quand S. M. aurait condamné toute son armée à être pendue, il

eût été difficile à notre poëte de trouver un ton, plus lamentable et plus désespéré. Comment une punition militaire reçue dans tout le reste de l'Europe peut-elle être regardée en France comme la flétrissure la plus humiliante? Sans discuter ici jusqu'à quel point les préjugés nationaux méritent d'être respectés, on remarquera seulement que ce n'est ni aux philosophes ni aux poëtes à exagérer des préventions de ce genre. Le peuple français, avec la réputation d'être le plus souple et le plus volage de tous les peuples, est peut-être celui qui tient le plus à ses anciennes maximes, à ses vieilles opinions, à tous ses us et coutumes. Peut-être le ciel l'a-t-il voulu ainsi, d'un côté pour suppléer à l'énergie qui lui manque, d'un autre pour modérer imperceptiblement l'exercice d'une puissance trop absolue. De peur d'être aussi sérieux que notre poëte, rapportons simplement comment la question qui fait le sujet de ces vers fut décidée un jour dans une assemblée d'officiers où on l'avait agitée avec beaucoup de feu. Chacun dit son mot; un seul de la compagnie s'obstinait à garder le silence. Après avoir écouté le plus gravement du monde tout ce qu'on avait avancé pour et contre, il se leva au milieu du cercle, et d'un très-grand sang froid leur dit : « *Messieurs, vous penserez là-dessus comme il » vous plaira. Pour moi, j'ai reçu beaucoup de » coups de bâton, j'en ai fait donner beaucoup, » et je m'en suis toujours bien trouvé.* » C'était un officier de fortune qui avait acquis beaucoup

d'expérience dans tous les grades par où il avait passé.

Reine, de vieux guerriers, d'intrépides soldats,
Honneur de leur pays, soutien de vos Etats,
Viennent de leurs malheurs vous retracer l'image.
Ils tombent à vos pieds.... Votre plus beau partage,
Le plus grand de vos droits et le plus précieux,
Est d'essuyer les pleurs des sujets malheureux.
Nos sanglots étouffés ne peuvent se contraindre;
Nous ne murmurons pas, mais nous osons nous plaindre.
Oh! faut-il déclarer l'objet de nos ennuis?
Ah! faut-il prononcer? Nous sommes avilis:
Un ordre de Louis flétrit notre existence;
Lui-même a confirmé cette horrible sentence,
Il nous a condamnés. Fatal moment d'erreur!
Aux yeux des nations tu nous ravis l'honneur.
Quoi! ces mêmes héros, enfans de la victoire,
Que Bayard conduisit dans les champs de la gloire,
Ces soldats qui jadis, élevant leur pavois,
Jouissaient du bonheur de se créer des rois,
D'un déshonneur public éprouvent l'infamie!
L'univers est témoin de leur ignominie!
Le Français ne suit plus la voix de la valeur;
Par le frein de la crainte on veut guider son cœur,
Et pour comble de maux, dirons-nous d'injustice,
L'instrument de sa gloire est celui du supplice!
Si le ciel eût permis que vous eussiez pu voir
Sur nos fronts pâlissans les traits du désespoir,
Le soldat consterné ne respirant qu'à peine,
La douleur de nos chefs, et leur voix incertaine
Nous lire en frémissant cet arrêt douloureux,
Votre cœur eût gémi sur tant de malheureux.
Dans quel moment encore un revers si funeste
De nos jours de douleur vient-il flétrir le reste?

Nous avions vu briller l'aurore du bonheur;
Tout semblait annoncer un règne de douceur :
Hélas ! nos cœurs ouverts à la reconnaissance
D'un monarque chéri bénissaient la clémence ;
Il venait d'abolir cette loi de rigueur
Qui livrait à la mort un soldat déserteur.
Nos camps retentissaient de nos cris d'allégresse ;
Son nom parmi nos rangs se répétait sans cesse.
Quel silence effrayant succède à nos clameurs!
De longs gémissemens annoncent nos douleurs ;
Si l'on entend des cris, ce sont des cris funèbres;
Nous recherchons la nuit et l'horreur des ténèbres.
Pourquoi des malheureux éloignez-vous la mort ?
Ah ! livrez-nous plutôt à la rigueur du sort ;
A cette loi de sang rendez son existence;
Nous osons entrevoir la désobéissance.
Qui, parmi des soldats, osera le premier
Remplir d'un vil bourreau l'exécrable métier ?
Quand la rigueur du sort les a jugés coupables,
Nous n'avons pas frémi d'immoler nos semblables.
Mais les déshonorer ! Non, jamais des soldats
Ne prêteront leurs mains à de tels attentats :
Nous aimons mieux périr. Reine, le vrai courage
Peut survivre au malheur, mais non pas à l'outrage.

Et c'est toi, Saint-Germain !..... Ah ! quand sous nos
drapeaux
Tu fixais la victoire et guidais nos travaux,
Tu n'as pas employé la voix de la menace;
Du sang de nos guerriers tu respectas l'audace.
Le temple de l'honneur par nous te fut ouvert;
Rougis-tu des lauriers dont nous t'avons couvert ?
Va, le cœur des Français sera toujours le même;
Il suit avec ardeur un préjugé qu'il aime :
On n'a jamais besoin d'exciter sa valeur.
Ouvre nos cœurs sanglans, tu trouveras l'honneur.

Qu'aux habitans du Nord la discipline austère
Inflige un châtiment qu'elle a cru nécessaire ;
Esclaves plus long-temps, et plus tard policés,
Courbés dessous le joug, leurs cœurs sont affaissés.
Des fers de l'esclavage ils ont encor l'empreinte.
Des serfs peuvent sans honte obéir à la crainte.
Mais nous, le sentiment est notre unique loi ;
Librement un soldat se consacre à son roi :
C'est du trône français le plus bel apanage.
Pourquoi vouloir détruire un aussi noble usage ?
Rivaux de notre gloire, on a vu les Bourbons
Se disputer l'honneur d'être nos compagnons.
Et tu prétends flétrir ces titres respectables !
Que ferais-tu de plus si nous étions coupables ?
Pour connaître nos maux viens passer dans nos rangs,
Tu n'y trouveras plus que des soldats tremblans,
Calculant les instans qu'ils ont encore à suivre
Les drapeaux sous lesquels ils se plaisaient à vivre.
Nos regards languissans, ternis par nos malheurs,
S'élevant vers les cieux, laissent couler des pleurs.
Moins il est mérité, plus le mal est terrible :
A notre état cruel tout le monde est sensible.
Ces soldats vétérans que le malheur poursuit,
Qui de leur sang versé perdent l'unique fruit,
Invalides héros, bannis de leurs asiles,
Ne pleuraient que sur nous en passant dans nos villes.
Sur des chars entassés ces vieillards vertueux,
Pour plaindre notre sort, ne s'occupaient plus d'eux.
Ils aimaient à douter du sujet de nos peines ;
Ils rassuraient encor leurs âmes incertaines ;
Mais quand de notre édit ils ont lu la rigueur,
Ils baisaient leur épée et frémissaient d'horreur.
A tant de malheureux soyez donc favorable,
Épouse de Louis ; votre main secourable
Sur le gouffre des maux peut nous servir d'appui :
Le roi, pour les calmer, doit n'écouter que lui.

Songez qu'en flétrissant les vrais soutiens du trône,
La honte du soldat jaillit sur la couronne.
Du sort qui nous menace éloignez la rigueur,
Et rendez-nous la vie en nous rendant l'honneur.

Vers *de M. de Voltaire, pour la Fête donnée par Monsieur au Roi et à la Reine dans sa maison de Brunoy, et pour être récités par une Bohémienne ou par un Chasseur.*

Aspirer au parfait bonheur
Est une parfaite chimère;
Il est toujours bon qu'on l'espère,
C'est bien assez pour notre cœur.

A la chasse, dans les amours,
Le plaisir est dans la poursuite;
On court après, il prend la fuite,
Il vous échappe tous les jours.

Mortels, si la félicité
N'est pas votre partage,
En ce lieu, du monde écarté,
Contemplez du moins son image.

Vous voyez l'aimable assemblage
De la vertu, de la beauté,
L'esprit, la grâce, la gaîté,
Et tout cela dans le bel âge.

Qui pourrait en avoir autant,
Et dont le cœur serait sensible,
N'aurait pas tout le bien possible;
Mais il devrait être content.

M. Germain-François Poulain de Saint-Foix, né à Rennes en 1703, historiographe de l'ordre du Saint-Esprit, est mort à Paris vers la fin du mois de juillet. Les lettres lui doivent plusieurs ouvrages estimables. Son *Théâtre*, quoique d'un genre fort inférieur à celui de nos grands maîtres, offre plusieurs tableaux d'une composition ingénieuse, d'un faire agréable et spirituel. *L'Oracle* et *les Grâces* feront encore long-temps les délices de la scène française. Il y a dans les *Essais sur Paris*, et dans *l'Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, une foule de recherches curieuses et d'anecdotes piquantes. Le style de M. de Saint-Foix est en général simple et pur, naturel et précis. C'est un mérite qu'on ne saurait trop apprécier depuis que l'affectation du bel esprit, le jargon métaphysique, et les petites prétentions à la chaleur et au génie, l'ont rendu si rare.

Le caractère de M. de Saint-Foix formait un contraste assez singulier avec celui de ses ouvrages. L'auteur des *Grâces* était bien le mortel le plus sec et le plus bourru qu'il fût possible de rencontrer. Tout le monde sait son aventure avec le chevalier de Saint-Louis, comme il se battit pour une bavaroise, comme il reçut un grand coup d'épée, et comme il s'obstina toujours à dire qu'une bavaroise était un fichu dîner. Il eut vingt affaires dans sa vie pour des sujets de la même importance; et toujours malheureux, rien ne put le corriger d'une manie si étrange, et surtout si peu commune à messieurs les gens de lettres.

Si ses écrits étaient en opposition avec son caractère, ils ne l'étaient guère moins avec ses goûts. M. de Saint-Foix n'a rien fait, du moins d'imagination, qui ne soit d'un genre facile et gracieux, et tous ses jugemens en littérature étaient d'une sévérité très-exclusive, pour ne pas dire très-injuste. Il n'estimait que les ouvrages d'une touche austère et vigoureuse. Corneille était son idole. Racine avait, à son gré, trop de mollesse et de douceur. Il avait pris, je ne sais pourquoi, l'aversion la plus décidée pour Henri IV; et une des dernières occupations de sa vieillesse fut de rassembler un grand nombre de matériaux qu'il prétendait employer à détruire l'enthousiasme avec lequel la France entière adore la mémoire de ce bon roi. Serait-ce les opéras du citoyen de Toulouse qui lui auraient donné cet excès de mauvaise humeur?

M. de Saint-Foix pensait fort librement sur la religion. Il détestait les prêtres, mais il n'aimait pas mieux les philosophes, et se plaisait souvent à raconter la leçon que lui fit un jour son père sur les dangers d'une philosophie trop hardie. Cet honnête vieillard avait appris que son fils, encore fort jeune, avait formé, avec quelques-uns de ses camarades, le projet d'attaquer ouvertement les objets les plus sacrés de notre culte. Il le fit venir, lui parla de cette entreprise avec beaucoup d'indulgence et de douceur, l'engagea même à lui faire confidence des motifs qui l'avaient déterminé

à des mesures qu'il comptait prendre; et après l'avoir écouté avec beaucoup de patience : *Mon fils,* lui dit-il, *regardez ce crucifix : cet homme fut un juste ; voyez comme on le traita, et rentrez en vous-même......* Jamais l'aspect d'un crucifix n'avait opéré conversion plus subite et moins miraculeuse.

A la première représentation des *Philosophes*, M. de Villemorien, l'un des tenans de la Ferme générale, ayant trouvé M. de Saint-Foix au foyer, s'approcha de lui d'un air fort empressé, et lui dit : *Vous avez vu ces* Philosophes, *Monsieur, eh bien! cela n'est-il pas très-plaisant?* — *Pas tant*, lui répliqua notre gentilhomme breton avec cet accent brusque et lent qui lui était propre, *pas tant que Turcaret.....* On se souvient que messieurs les fermiers-généraux avaient offert cent mille francs à Lesage pour ne point faire jouer sa pièce; mais, quoiqu'il fût dans la misère, il préféra sa vengeance à sa fortune.

On vient de faire paraître, depuis la mort de M. de Saint-Foix, le sixième volume de ses *Essais historiques sur Paris*. Ce nouveau volume contient, comme les derniers, quelques pensées détachées sur la conformité ou différence de nos mœurs, usages et coutumes, et des mœurs, usages et coutumes des autres nations; ses *Lettres turques*, un de ses premiers ouvrages, et le recueil de tout ce qu'il avait fait imprimer dans différens journaux, sur l'anecdote du prisonnier masqué. La première partie de ce volume n'a qu'une cinquantaine de

pages; et parmi quelques traits assez curieux, on y trouve beaucoup de choses communes, et qui n'ont presque aucun rapport avec l'objet principal de l'ouvrage. On a revu avec plaisir les *Lettres turques*. Il y en a surtout une sur le duc régent, dont les détails pourront paraître assez piquans. Toutes ces discussions sur le prisonnier masqué sont fort ennuyeuses, parce qu'elles n'apprennent rien. M. de Saint-Foix prétend que ce prisonnier était le duc de Montmouth, fils de Charles II et de Lucie Valters, condamné à être décapité à Londres, le 15 juillet 1685. Cette opinion est fondée sur des conjectures assez frivoles, et l'on sait aujourd'hui, à n'en point douter, qu'elle est dénuée de tout fondement. M. de Voltaire, qui a parlé le premier de cette singulière anecdote, a fait entendre assez clairement, dans la dernière lettre qu'il a donnée à ce sujet, quel était le véritable mot de l'énigme. Ce qu'il avait pour ainsi dire deviné, lui a été confirmé depuis par une tradition fort respectable, et nous connaissons plusieurs personnes qui ont été à portée de puiser dans la même source, et qui pensent comme M. de Voltaire.

Le Patriarche de Ferney s'est enfin décidé à nous donner *la Bible expliquée par les Aumôniers de S. M. le roi de Prusse*.

On nous a assuré que cet ouvrage était depuis long-temps dans le portefeuille de M. de Voltaire, et que c'était le fruit des loisirs de Cirey, où on

lisait tous les matins, pendant le déjeuner, un chapitre de l'Histoire-Sainte, sur lequel chacun faisait ses réflexions à sa manière ; et le chantre de la *Pucelle* s'était chargé d'en être le rédacteur. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne trouve guère, dans ce nouveau commentaire de la Bible, que les mêmes observations et les mêmes plaisanteries que M. de Voltaire s'est déjà permis de répandre dans le *Dictionnaire philosophique*, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, et dans d'autres ouvrages. Le *Pentateuque* et le prophète Ézéchiel occupent la plus grande partie du volume. On sait que le prophète Ézéchiel est le prophète favori de M. de Voltaire. Nous ne citerons ici que les premières lignes de la Genèse, qui prouvent bien l'extrême fidélité avec laquelle notre illustre Patriarche a toujours cru devoir traduire. *Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre, et tout était tohu bohu. Tohu bohu* est le mot hébreu. Le traducteur a sans doute désespéré d'en trouver l'équivalent en français, il l'a conservé ; et ce mot, emprunté du texte, donne à la phrase du monde la plus simple une grâce tout-à-fait originale. S'il a traduit Shakespeare avec le même scrupule, il n'y a rien à dire.

La manière dont on se permet d'écrire aujourd'hui les Mémoires du Barreau blesse peut-être un peu la décence, et n'est pas sans inconvénient pour la sûreté domestique ; mais il faut convenir qu'elle peut servir merveilleusement à la connaissance

du cœur humain, et que la malignité ne pouvait guère imaginer de ressource plus propre à suppléer aux libertés facétieuses de l'ancienne comédie.

Le mémoire que Me *Beau-Séjour* vient de donner contre messire Victor de Riquetti, marquis de Mirabeau, premier apôtre de l'évangile du grand Quesnai, est, à la vérité, une des plus lourdes productions de ce siècle : on n'y trouve pas un trait d'esprit, pas une phrase éloquente; mais on y trouve bien mieux, des anecdotes d'une naïveté précieuse, des pièces vraiment originales, et qui sans doute eussent été perdues pour la postérité, si dame Marie-Geneviève de Vassan, épouse dudit messire de Mirabeau, ne les eût pas recueillies avec soin, ou si son avocat n'eût pas jugé à propos d'en faire confidence à tout Paris.

Que Me *Beau-Séjour* se fût contenté de prouver que frère Mirabeau était le plus mauvais mari du monde, le père de famille le plus dérangé, l'économiste le moins économe, le plus méchant calculateur, le fermier le plus ignorant; il n'eût excité que l'indignation et l'ennui. Tout bête que paraît notre auteur, il a mieux senti le parti qu'il pouvait tirer de son sujet. Il a fait parler lui-même son héros, il nous l'a montré en déshabillé dans l'intérieur de sa famille, dans l'intimité de son commerce épistolaire; et tous ces morceaux, où M. de Mirabeau peint si vivement son propre caractère, ses principes et ses plus secrets sentimens, sont d'un mérite inappréciable.

Pour répondre d'abord à l'indigne calomnie qui a souvent accusé l'ami des hommes et ses disciples de préférer la richesse à la population, il suffira d'observer que messire Victor de Riquetti n'a pas seulement fait onze enfans à sa femme, mais qu'à la manière des anciens patriarches, il a encore entretenu chez lui plusieurs femmes étrangères, dans la vue d'augmenter le nombre de sa famille; qu'il y a réussi, mais que cette ardeur excessive l'a exposé plusieurs fois à des accidens très-fâcheux, que sa femme a eu le malheur de partager.

Si M. de Mirabeau manquait de piété, il faudrait avouer qu'il n'y jamais eu de plus grand hypocrite; et c'est ce que nous sommes loin de supposer. Toutes ses lettres sont pleines de Dieu: « L'ordre, dit-il, est prescrit à tout ce qui est » sorti de la main de Dieu; l'homme seul peut » s'en écarter en vertu du libre arbitre, qui n'a » été donné qu'à lui, mais dont il rendra un » terrible compte. » — « Si Dieu ne m'eût pas » jugé propre, en faisant de mon mieux, à être » à la tête d'une famille, il ne m'y aurait pas mis. » Il sait bien que la vanité personnelle n'est pas » ce qui me fait agir, que je ne m'en hausse ni » ne m'en baisse, que je n'opprime point mes » sujets, et que je tâche au contraire de les se- » courir. Bienheureux les doux, car, dit-il, ils » posséderont la terre. » — Et voilà pourquoi il s'est ruiné par l'acquisition du duché de Roquelaure.

Après cette déclaration, il est clair que ce n'est point par vanité, mais uniquement par un goût tout particulier pour les harangues, qu'il écrivait à sa femme : « Dites au curé du Bignon qu'il me » prépare une harangue; sans cela je ne vois plus » d'habits noirs. » — Il y a tout lieu de penser que c'est aussi le seul besoin de la reconnaissance qui le portait à obliger le curé de Roquelaure d'annoncer en chaire « qu'il fallait remercier » Dieu d'avoir donné à ce pays un homme doux » et équitable, et d'une race accoutumée à com» mander aux hommes. »

— Quelque lumineux que soient les principes de M. de Mirabeau sur l'administration, ils peuvent recevoir un nouveau jour de la manière heureuse dont il en faisait l'application dans l'intérieur de sa maison. « Au fait, dit-il, une femme est la » première servante de son mari, et un mari le » premier garde de sa femme. Vous voyez que je » ne mâche pas mes termes et ne cache pas ma » façon de penser; et tout ce qui vous viendra » dans la tête à l'encontre de cela est purement » contraire au droit divin et humain. » — « J'ai » toujours regardé vos biens comme les miens; » on ne s'unit en mariage que pour cela : il n'est » pas de votre intérêt de me les faire regarder » autrement, cela me dégoûterait beaucoup. » — « Une longue habitude de réflexions m'a rendu » propre à ne point craindre de trop abonder » dans mon sens. Dieu ne me demandera compte » que de ce que j'aurai fait contre mes lumières.

» ou faute de m'être bien consulté. Je vous ai dit
» fixement, dans mes lettres, ce que je voulais
» faire pour le présent, et ce que je désirais que
» vous fissiez. Si vous êtes changée, vous aurez
» votre tâche dictée; je m'estime autant que les
» maris qui trouvent dans leurs femmes déférence
» et soumission; je veux être le chef du conseil de
» ma famille, d'autant plus que je saurai rendre à
» chacun ce qui lui est *due.*»

Une des choses les plus curieuses et les plus réjouissantes dans le Mémoire de Me. Beau-Séjour, c'est l'extrait de toutes les lettres où M. de Mirabeau se livre sans réserve aux doux transports que lui inspirent ses succès littéraires. Ces épanchemens d'amour-propre sont d'une franchise et d'une familiarité si neuves, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en rapporter au moins les traits les plus touchans.

« Au reste, vous saurez bientôt que mes preuves
» sont faites en face du public pour le bon cœur,
» et mes engagemens pris à cet égard pour un
» ouvrage qui a un tel succès, que grands et
» petits se font écrire à ma porte, et que je ne peux
» paraître en public de crainte de faire foule; ce
» n'est qu'un livre qui fait ce bruit prodigieux,
» qui m'attire les hommages, en visite et par écrit,
» de toute la terre, depuis les rois jusqu'aux gou-
» jats, qu'on traduit déjà en trois langues. (Sont-
» ce les goujats qu'on traduit?) La réputation ne
» manque pas dans notre famille.»

Dans une autre lettre il dit, en parlant de lui-

même, « qu'il est l'homme que tout le monde » *inconnu* vient voir par curiosité, l'honnête » homme par excellence. Le bruit est grand, » qu'on me fait *soux*-gouverneur des Enfans de » France. J'ai dit à ceux qui m'en ont parlé que » je ne prendrais pas de *soux*, pas même de poste » de *soux*-fermiers. »

Au sortir de Vincennes, où il avait été renfermé pour je ne sais quel ouvrage, il goûta le doux plaisir de voir « non-seulement que tout Egreville, » mais encore tout Nemours était en haie double » et triple aux fenêtres, sur les étaux et partout, » pour le voir passer. J'ai trouvé autant d'empres- » sement dans la capitale; mais ma conduite mo- » deste fera tomber tout cela. »

Ce qui pourra paraître aujourd'hui plus admirable que la modestie de ce récit, c'est que, dans le fait, les détails n'en sont guère exagérés. L'*Ami des Hommes* eut un succès fou; les grands mots d'humanité, de vertu, de liberté, de propriété, qui s'y trouvent prodigués à chaque page, en imposèrent au plus grand nombre des lecteurs. Le titre seul eût suffi pour les séduire. Il faut qu'un ouvrage qui parle en faveur du peuple, et qui s'élève ou directement ou indirectement contre les abus de l'administration actuelle; il faut, dis-je, qu'un tel ouvrage soit bien détestable pour ne pas faire la plus grande sensation. Il y a dans le livre de M. de Mirabeau quelques vérités respectables, une confusion d'idées extrême, mais une sorte de chaleur, et je ne sais quel jargon sensible, onc-

tueux et mystique, qui a toujours été pour la multitude une merveilleuse amorce. On n'oublie point dans le Mémoire de rappeler l'anecdote du manuscrit anglais d'où l'on prétend que le marquis de Mirabeau a tiré la plus grande partie de son ouvrage; mais cette anecdote paraît fondée sur des conjectures assez vagues : et qui voudrait perdre son temps à les approfondir?

Il y a bien long-temps que Jean-Jacques n'avait fait parler de lui. Si le caractère qu'il a pris n'est pas celui du vrai philosophe, au moins est-il sûr que jamais philosophe n'a mieux soutenu le sien. Renfermé au haut d'un cinquième étage, se dérobant perpétuellement au monde, et paraissant avoir renoncé à toute espèce de célébrité, il ne quitte sa retraite et le travail qui le fait vivre que pour se promener ou seul, ou avec sa douce moitié. Un accident qui vient de lui arriver dans une de ces promenades solitaires, l'a remis un moment sur la scène. Ayant été rencontré sur le chemin de Ménilmontant, par la voiture de M. de Saint-Fargeau, qui allait fort vite, il n'eut pas le temps de se ranger assez promptement; un grand chien danois, qui courait devant les chevaux, en le poussant sur le bord du chemin, sans respect pour la philosophie, le fit choir par terre. M. de Saint-Fargeau ne manqua pas de faire arrêter sur-le-champ son carrosse et de voler au secours de la personne que son chien venait de renverser. Quand il eut reconnu l'auteur d'*Émile*, ses ex-

cuses et son empressement redoublèrent ; il le pressa vivement de vouloir bien lui permettre de le ramener chez lui. Le philosophe fut inexorable et s'en retourna seul à pied, mais sans autre mal que quelques légères meurtrissures au visage. Le premier soin de M. de Saint-Fargeau fut d'envoyer le lendemain matin savoir des nouvelles de M. Rousseau. *Dites à votre maître qu'il enchaîne son chien ;* ce fut toute sa réponse. Diogène eût-il mieux dit ?

L'*Ode sur le Jubilé*, de M. Gilbert, vient d'être imprimée, mais avec une strophe au commencement, qui, en ôtant tout le scandale du début, en affaiblit infiniment la sublime hardiesse (1). L'auteur y a joint une *Ode à Monsieur, frère du roi, sur son voyage en Piémont*, et sa première *Ode sur le jugement dernier.* On trouve dans ces trois ouvrages des strophes entières que Rousseau n'eût pas désavouées. En voici une qu'on a fort louée et fort critiquée :

Ici Rome pourtant demande votre hommage,
Rome, qui d'elle-même est une triste image,
Rome, où les vils troupeaux marchent sur les Césars,
Veuve d'un peuple roi, mais reine encore du monde,
Rome sur qui se fonde
La gloire d'un pays deux fois père des arts.

(1) Le poëte avait commencé par cette strophe :

Nous t'avons sans retour convaincu d'imposture,
O Christ ! etc.

Une des plus belles images qu'on ait peut-être hasardées dans notre langue, est celle qui termine l'ode sur le jugement dernier.

L'Eternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

OCTOBRE 1776.

Paris, 1er octobre 1776.

RÉSULTAT *d'une conversation sur les égards que l'on doit aux rangs et aux dignités de la Société;*

Par M. DIDEROT.

DANS l'état de nature tous les hommes sont nus, et je ne commence à les distinguer qu'au moment où je remarque dans quelques-uns ou des vertus qui leur concilient mon estime, ou des vices qui leur attirent mon mépris, ou des défauts qui m'inspirent pour eux de l'aversion. Dans la société c'est autre chose; je me trouve placé entre des citoyens distribués en différentes classes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, et décorés de différens titres qui m'indiquent l'importance de leurs fonctions. Un homme n'est plus simplement un homme, c'est encore le ministre d'un roi, un général d'armée, un magistrat, un pontife; et quoique la personne puisse être, sous la plus auguste de ces dénominations, la créature la plus vile de son espèce, il est une sorte de respect que je dois à sa place; ce respect est même consacré par les lois, qui sévissent contre l'injure, non selon l'homme injurié, mais encore selon son état. La connaissance des égards attachés aux différentes

teur; tout le monde parle, mais tout le monde n'est pas orateur. Il y a dans la société des hommes qui dessinent, qui peignent ou qui chantent, sans être ni musiciens ni artistes.

J'ai une assez haute opinion d'une profession dont le but est la recherche de la vérité et l'instruction des hommes. Je sais combien leurs travaux influent non-seulement sur le bonheur de la société, mais sur celui de l'espèce humaine entière. Je ne me serais point cru avili si j'avais rendu au président de Montesquieu les mêmes honneurs qu'au roi de Suède.

Certes, le Législateur aurait dû être mécontent de moi, si je ne lui avais accordé que les égards du Président. On a élevé beaucoup de catafalques, on a conduit bien des fils de rois à Saint-Denis sans que je m'en sois soucié. J'ai assisté aux funérailles du président de Montesquieu, et je me rappelle toujours avec satisfaction que je quittai la compagnie de mes amis pour aller rendre ce dernier devoir au précepteur des peuples et au modèle des sages.

Malgré toute la distinction que j'accorde au philosophe et à l'homme de lettres, je pense toutefois que peut-être on s'exposerait au ridicule en promenant dans la société la dignité de cet état, sans y être autorisé par des titres bien avoués.

L'homme de lettres qui jouit de la réputation la plus méritée, recevra toujours les égards qu'on lui rendra, avec timidité et modestie, s'il se dit à lui-même : *Que suis-je en comparaison de Cor-*

neille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Bossuet, de Fénélon et de tant d'autres?

Il préférera la société de ses égaux avec lesquels il peut augmenter ses lumières, et dont l'éloge est presque le seul qui puisse le flatter, à celle des grands avec lesquels il n'a que des vices à gagner en dédommagement de la perte de son temps.

Il est avec eux comme le danseur de corde, entre la bassesse et l'arrogance. La bassesse fléchit le genou, l'arrogance relève la tête; l'homme digne la tient droite.

La dignité et l'arrogance ont des caractères auxquels on ne se trompera jamais. Si je vois un homme qui écoute patiemment, de la part d'un grand, un mot qui le mettrait en fureur de la part de son égal, ou d'un ami dont il connaît toute la bonté, ou même d'un indifférent dont il n'a rien à espérer ou à craindre, je ne vois en lui qu'un arrogant. Si l'on n'est jamais tenté de lui adresser ce mot, dites qu'il a de la dignité.

J'ajouterais à ce qui précède beaucoup d'autres choses, si je ne craignais de tomber dans la satire personnelle. Je proteste, dans la sincérité de mon cœur, que je n'ai personne en vue, et que j'ai le bonheur de ne connaître que des hommes de lettres estimables et honnêtes, que j'aime et que je révère.

On a donné, ce mardi premier octobre, sur le Théâtre de l'Opéra, *Euthyme et Lyris*, ballet héroïque en un acte, avec celui d'*Arveris* ou *les Isies*. Le premier est absolument neuf, et n'en

vaut pas mieux. Le poëme est de M. Boutelier, qui travailla long-temps pour les boulevarts; la musique, de M. Desorméri, attaché ci-devant à l'orchestre de la Comédie italienne. *Les Isies* sont tirées des *Fêtes de l'Hymen*, de MM. Cahusac et Rameau. Ces deux actes ont ennuyé mortellement; mais, eussent-ils été meilleurs, l'empressement qu'on avait de voir le ballet-pantomime du célèbre Noverre, représenté pour la première fois le même jour, n'eût guère permis d'y faire une grande attention. Pour rendre compte du succès d'*Apelles et de Campaspe*, essayons d'abord d'en indiquer le programme en peu de mots. On nous pardonnera sans doute d'entrer dans quelques détails sur un ouvrage qui doit faire époque dans l'histoire de nos arts et de nos plaisirs.

Le sujet du nouveau ballet-pantomime se trouve dans un passage de Pline. En parlant du pouvoir des beaux-arts, ce philosophe historien cite le trait d'Alexandre, qui, ayant ordonné à Apelles de faire le portrait d'une de ses favorites nommée Campaspe, et s'étant aperçu que l'artiste avait pris pour son modèle la passion la plus violente, eut la générosité de la lui céder et de les unir.

Le théâtre représente l'atelier d'Apelles, terminé dans le fond par une galerie de tableaux; c'est du moins ce qu'il devait représenter : mais la galerie de tableaux ne ressemble à rien, et toute la décoration manque également de goût et de vérité. C'est un salon immense, assez richement décoré, qui ne rappelle en rien l'atelier

d'un peintre, et où l'on découvre à peine deux tableaux rangés mesquinement contre un côté des coulisses.

Apelles, c'est le grand Vestris, instruit de la visite d'Alexandre, donne les dernières touches au portrait de ce prince. Il a tout préparé pour le recevoir. Ses élèves sont déguisés en Amours et en Zéphyrs, et les femmes qui le servent, en Grâces. Cette idée est ingénieuse et riante, et l'on oublie bientôt ce qu'elle peut avoir de recherché et de précieux, en faveur des beautés qui en résultent.

Un bruit d'instrumens militaires annonce l'arrivée d'Alexandre. Il est devancé par ses femmes et par une troupe de guerriers. A sa droite marche Campaspe : c'est mademoiselle Guimard couverte d'un voile. Apelles se prosterne aux pieds du prince, qui le comble de bontés. Il examine son portrait, les Grâces le lui présentent; des Amours se groupent de différentes manières, et servent pour ainsi dire de support au tableau; d'autres le couronnent.

Alexandre demande au peintre s'il n'a point quelque autre ouvrage à lui montrer. Apelles lui montre Vénus occupée à choisir, dans le carquois de l'Amour, la flèche qui doit blesser Adonis. Enchanté des talens de l'artiste, le prince désire qu'il fasse le portrait de Campaspe; il la fait avancer et lui ôte son voile. Apelles recule de surprise et d'admiration. Ce moment a été rendu avec l'expression la plus sublime et la plus vraie.

Pour augmenter l'enthousiasme d'Apelles, Alexandre fait marcher Campaspe, la pose dans diverses attitudes; et la scène est terminée par la danse des couronnes, qui forme une fête assez agréable.

Roxane, c'est mademoiselle Heynel, a des droits sur le cœur d'Alexandre. Elle paraît avec l'empressement que lui donnent les soupçons dont elle est agitée. Quand cette entrée ne serait pas du costume le plus exact, elle produit une pantomime d'inquiétude et de jalousie qui jette de la variété dans le sujet, et donne à la scène plus de chaleur et de vie. Alexandre modère l'emportement de Roxane, rassure Campaspe, et dissimule pour éviter un éclat. Comme cet Alexandre ne cesse pas un moment d'être le sieur Gardel, c'est-à-dire un des premiers danseurs de l'Europe, mais un des plus froids acteurs qui aient jamais paru sur aucun théâtre, cette situation, quoique très-susceptible d'intérêt, ne fait que peu de sensation.

On est dédommagé par la scène d'Apelles et de Campaspe. Le peintre, occupé du désir de plaire à son modèle, imagine de se servir du déguisement de ses élèves pour rendre à cette beauté la séance moins ennuyeuse. C'est ici que le sieur Noverre a déployé toute la richesse de son talent par une foule de tableaux dignes de l'Albane. Apelles examine son modèle, et le place dans plusieurs attitudes; toutes lui paraissent également belles; il crayonne, il efface, il esquisse

de nouveaux traits; il les efface encore. Éperdu, troublé, il ne sait plus à quel choix se déterminer. Tantôt il veut la peindre en Minerve, tantôt en Flore, tantôt en Diane; et Campaspe jouit avec complaisance des transports qu'elle lui inspire sous ces différens attributs, que les élèves de l'artiste accompagnent toujours par les groupes les plus ingénieux et les plus agréablement variés. Le peintre enfin se détermine à représenter Campaspe comme la mère des Amours, sur un trône de fleurs autour duquel sont groupés les Amours. L'un d'eux lui présente une tourterelle; d'autres tiennent des corbeilles, des vases, des parfums; des zéphyrs la couronnent et lui offrent des fleurs, tandis que les Grâces s'occupent du soin de sa toilette. Apelles vole à la toile, et veut esquisser; mais les crayons échappent de ses mains: il brise sa palette, éloigne tout le monde, s'approche de Campaspe, et lui fait, en tremblant, l'aveu de sa passion. Campaspe, loin de s'en offenser, lui fait entendre qu'elle préfère l'amour d'Apelles au trône d'Alexandre. Enchanté de son bonheur, il se jette avec transport à ses genoux. Roxane, dévorée par la jalousie, s'est introduite, pendant cette scène, dans l'atelier du peintre. Témoin de l'infidélité de Campaspe, elle fait éclater sa joie, et sort pour dévoiler à Alexandre la perfidie de sa rivale.

Alexandre reparaît dans le moment où Apelles et Campaspe se jurent l'amour le plus tendre. Il se livre d'abord à tout son ressentiment. Campaspe

tombe évanouie; Apelles tremble moins pour lui que pour les jours de sa maîtresse. Alexandre, combattu par différens mouvemens, cède enfin à celui de la générosité, oublie sa vengeance, son amour, et fait grâce aux deux amans.

Au second acte, le théâtre représente le palais d'Alexandre. Dans le fond paraît un trône élevé sur plusieurs marches. Alexandre, suivi d'un brillant cortége, conduit les deux époux, leur fait présenter la coupe nuptiale, les unit et les comble de présens. Après cette cérémonie, Alexandre donne la main à Roxane, et l'élève au trône, au pied duquel on lui rend tous les honneurs qui lui sont dus. Ce couronnement est terminé par une danse générale à laquelle Alexandre daigne se mêler : car Alexandre Gardel aimerait mieux renoncer à l'empire du monde qu'à ses entrechats.

Ce second acte a paru très-froid, et avec raison. On a changé la fin du premier, et le second n'en est pas meilleur. Au lieu de pardonner comme à la première représentation, Alexandre commence par faire enchaîner Apelles, et ce n'est qu'au troisième acte, par conséquent après de mûres réflexions, qu'il veut bien lui accorder sa grâce et lui céder sa maîtresse; ce qui ôte tout le prix du sacrifice et ce qui pèche peut-être encore plus contre la dignité du caractère de notre héros. Le sublime de l'action d'Alexandre n'est pas de céder une maîtresse qui a pu lui être infidèle, c'est de triompher de son premier mouvement, et de respecter sans faiblesse un empire plus puissant que le sien,

celui des arts et de l'amour. Il est à croire que Noverre eût évité une grande partie des reproches qu'on lui a faits, s'il eût resserré davantage la marche de son action, et s'il se fût contenté d'en faire un seul acte. Il est à présumer encore qu'il eût évité une infinité de critiques, s'il eût eu moins de ménagemens à garder avec l'économie de l'administration actuelle, et l'amour-propre de quelques acteurs : les décorations eussent été plus riches, les tableaux mieux éclairés, le costume plus fidèle; il y eût eu moins d'*entrées-seuls*; et le vainqueur de l'Asie eût fait moins de pirouettes, moins de sauts périlleux.

Quoique le ballet d'*Apelles et Campaspe* n'ait pas eu tout le succès que semblait promettre la réputation de M. Noverre, les gens de goût s'accordent à dire que jamais personne ne connut mieux que lui et les ressources et les effets de son art. On n'a pas manqué de comparer le ballet de *Médée* à celui-ci, et le plus grand nombre semble donner la préférence au premier, comme plus intéressant et plus pathétique; mais ce sont deux ouvrages d'un genre absolument différent, et qu'il ne faudrait point opposer l'un à l'autre.

Quoique la danse pantomime paraisse propre à rendre toutes sortes de sujets, de caractères et de passions, il en est sans doute qui sont plus particulièrement de son ressort, et c'est au génie de l'artiste qu'il appartient de les saisir. Je pense qu'en général le genre gracieux, le genre érotique et le genre pastoral, peuvent fournir à la danse

infiniment plus de sujets heureux que le genre héroïque, pathétique ou larmoyant. La pantomime ne peut pas suivre en tout la marche sublime du poëte; elle ne peut admettre ni les plans aussi compliqués, ni une intrigue aussi forte, ni des développemens aussi fins, ni des vues de détail aussi profondément senties; elle se rapproche davantage de la manière du peintre; il lui faut en conséquence un fond d'où elle puisse faire sortir la suite des tableaux la plus naturelle et la plus variée, des caractères vivement contrastés, des situations frappantes, des scènes d'un dessin riche et brillant, mais dont la liaison soit simple et sensible, et dont la marche aisée, quoique rapide, n'oblige jamais le spectateur aux efforts d'une attention trop pénible.

EXTRAIT *de la correspondance de M. l'abbé Galiani, à Madame d'Epinay.*

« Puisque vous le savez, je vous dirai que sur l'article des bêtes, je vois qu'on commence par regarder comme sûr ce qui est très-douteux. Nous croyons que tout ce que les bêtes savent leur a été donné par instinct, et ne leur est pas venu par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chattes, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, ou pour mieux dire de l'herbe,

comme elles font à présent? Si l'on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question? et l'on fait des raisonnemens à perte de vue sur un fait faux ou douteux. Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue traînée de siècles. Je crois que tout ce que les chattes savent est l'ouvrage de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle; ainsi le changement qu'elles auront fait dans ce temps est imperceptible. Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité; car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans; et Dieu sait combien de temps avant on n'avait fait que de vains efforts. Si une race asiatique n'avait pas passé en Europe et en Afrique, et si d'Europe elle n'eût passé en Amérique, d'où elle a fait le tour du monde, l'homme ne serait encore que le plus espiègle, le plus malin et le plus adroit des singes. Ainsi la perfectibilité n'est pas un don fait à l'homme en général, mais à la seule race blanche et barbue. Par alliance, la race basanée et barbue, la race basanée non barbue et la race noire ont gagné quelque chose. Tout ce qu'on dit des climats est une bêtise, un *non causa pro causâ*, l'erreur la plus commune

de notre logique. Tout tient aux races. La première, la plus noble des races vient naturellement du nord de l'Asie. Les Russes y tiennent de plus près, et c'est pour cela qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans, qu'on n'en fera faire aux Portugais en cinq cents. »

Autre lettre du même à la même.

« ...... Vous avez perdu un contrôleur général dont on ne dira dans l'histoire ni bien ni mal. Le successeur m'intéresse fort peu (1). En tout je ne vois pas que vous puissiez avoir un grand homme, car le grand homme de notre siècle doit être quelque chose d'indéfinissable. Il faut qu'il n'ait ni les vertus ni les vices dont on parle dans tous les livres de morale. Comme nous sommes parvenus à un siècle qui nous rend insupportables autant les maux que les remèdes, vous voyez de quelle difficulté est de résoudre ce problème. Je crois, après y avoir long-temps rêvé, que le plus plat homme serait le plus grand homme de notre âge, puisqu'il laisserait subsister tous les maux (ce qu'il faut) en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir (ce qu'il faut aussi). M. Turgot, qui sérieusement voulait guérir, a été culbuté. L'abbé Terray, qui disait franchement qu'il ne voulait rien guérir, a été exécré. Un plat homme

(1) L'abbé ignorait encore alors la nomination de M. Necker.

dirait tout ce que disait M. Turgot, et ferait tout ce que faisait l'abbé Terray; et cela irait à merveille. »

Autre lettre du même à la même.

« Votre dernière lettre me parle du malheur de madame Geoffrin; elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle vivra encore du temps languissante, mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris. M. de Clermont, hier au soir, m'étonna et me surprit d'abord en me soutenant que ces maladies et ces rechutes de madame Geoffrin avaient été causées par des excès de dévotion qu'elle avait commis pendant le jubilé. En rentrant chez moi, j'ai rêvé sur cette étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se priver à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; il s'agit de vider tout le sac du savoir, et l'homme voudrait savoir. De nier ou de douter toujours et de tout, et rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes, etc. : quel vide affreux! quel rien! quel effort! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes, et surtout des femmes, dont l'imagination est double

(attendu qu'elles ont l'imagination de la tête et puis encore une autre), ne saurait être incrédule; et celle qui peut l'être n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît. Voilà aussi pourquoi il ne faudrait jamais persé-sécuter les vrais incrédules, et je vous ajouterai qu'en effet ils n'ont jamais été persécutés. On ne persécute que les fanatiques fondateurs de sectes qui pourraient être suivis. Le fanatique est un homme qui se met à courir au milieu d'une foule, et d'abord tout le monde le suit. L'incrédule fait bien plus, c'est un danseur de corde qui fait les tours les plus incroyables en l'air, voltigeant autour de sa corde; il remplit de frayeur et d'étonnement tous les spectateurs, et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter. Ergo, madame Geoffrin devait finir par un bon jubilé. »

« Je vous souhaite de finir de même; ce n'est pas un mauvais souhait à votre santé. Vous me direz que c'est vrai, mais que ce n'est pas non plus un joli compliment à votre esprit. J'en conviens; mais qu'est-ce que l'esprit en comparaison de l'estomac? »

Autre lettre du même à la même.

« ..... Pour vos réformes, je les applaudis toutes, d'autant qu'aucune ne retombe sur moi. Tite-Live disait pourtant de son siècle (qui ressemblait si fort au nôtre) : *Ad hæc tempora ventum est quibus nec vitia nostra nec remedia pati possumus.*

On est dans un siècle où les remèdes nuisent au moins autant que les vices. Savez-vous ce que c'est? L'époque est venue de la chute totale de l'Europe et de la transmigration en Amérique. Tout tombe en pouriture ici, religion, lois, arts, sciences, et tout va se rebâtir à neuf en Amérique. Ce n'est pas un badinage, ceci, ni une idée tirée des querelles anglaises : je l'avais dit, annoncé, prêché, il y a plus de vingt ans; et j'ai vu toujours mes prophéties s'accomplir. N'achetez donc pas votre maison à la Chaussée d'Antin, vous l'acheterez à Philadelphie; j'aurai aussi ma part de ce malheur, puisqu'il n'y a point d'abbayes en Amérique.... »

M. le marquis de Pezay a fait graver l'inscription suivante dans son jardin, à Paris, pour la statue de l'Amour :

D'aucun dieu l'on n'a dit tant de mal et de bien;
Le plus grand des malheurs est de n'en dire rien.

Sur un groupe représentant Zéphire qui met une couronne sur la tête de Flore :

Des déesses et des mortelles
L'orgueil encor long-temps fixera le destin :
Zéphir paraît ici la couronne à la main,
Flore oublie à l'instant que l'ingrat a des ailes.

Pour le cabinet.

Rêveur, poëte, amant, jardinier tour à tour,
C'est ici que je chante, ou médite, ou soupire.

J'y fais un projet pour la cour;
J'y fais mes chansons pour l'Amour;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre.
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai;
Et si l'Amour me trompe, ici je pleurerai.

Un poëte de la cour l'a parodiée comme il suit:

Politique, rimeur, guerrier, fat tour à tour,
C'est ici que je donne à mes dépens à rire.
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'Amour;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre.
Ignoré de la cour, ici je rimerai,
Et pour faire un c..., là je me marîrai.

Voici d'autres vers qui valent mieux que ceux de M. le marquis de Pezay.

VERS *de M. l'abbé Delille à M. Turgot, à la Roche-Guyon, chez madame la duchesse d'Enville.*

Tout étonné de n'avoir rien à faire,
Turgot plus content, moins goutteux,
Ne regrette le ministère
Que quand il voit des malheureux;
Ce qu'en ces lieux on ne voit guère.

On ne se souvient pas d'avoir vu un voyage de Fontainebleau aussi brillant que l'a été celui-ci; mais ce n'est pas en nouveautés littéraires. Une affluence de monde prodigieuse, des fêtes, des parties de jeu, des courses de chevaux, l'élégance

et la variété des toilettes, en ont fait presque tous les frais. Quoique très-accueillies par notre jeune souveraine, il faut avouer que les lettres ont encore assez peu contribué aux plaisirs de la cour. Sur dix ou douze pièces nouvelles représentées à Fontainebleau, une seule a réussi; encore y a-t-on trouvé un cinquième acte à refaire: c'est *Mustapha et Zéangir*, de M. de Champfort. Quelques corrections que cette tragédie laisse à désirer, elle paraît avoir réuni tous les suffrages par la simplicité de sa conduite, par la noblesse des caractères et par la pureté du style. Nous nous serions déjà empressés de rendre compte d'un ouvrage fait pour rappeler l'ancienne gloire du Théâtre français, si l'auteur ne nous avait pas priés lui-même d'attendre les changemens qu'il se propose de faire dans les deux derniers actes, et dont il est très-occupé dans ce moment. On sait qu'après le succès de *Mustapha*, la reine voulut bien faire venir M. de Champfort dans sa loge et lui annoncer, la première, que le roi venait de lui accorder une pension de douze cents livres sur les *Menus*. On sait que Sa Majesté lui dit tout ce qui pouvait augmenter le prix de cette grâce. « *Racontez-nous donc*, lui dit un seigneur » de la cour, *toutes les choses flatteuses que la reine* » *vous a dites.* » — « *Je ne pourrai jamais*, ré- » pondit le poëte, *je ne pourrai jamais ni les* » *oublier ni les répéter*..... » M. le prince de Condé vient d'ajouter encore aux faveurs dont la cour a comblé M. de Champfort, en le nom-

mant secrétaire de ses commandemens, avec deux mille livres de pension.

Ce n'est qu'après que les pièces tombées à la cour auront reparu sur le théâtre de Paris, que nous nous permettrons d'en parler avec quelque détail. On observera seulement ici qu'on a trouvé dans *Zuma*, de M. Lefèvre, auteur de *Cosroës*, quelques situations, quelques vers heureux, mais à travers une foule d'absurdités et dans le plan et dans l'exécution; que *le Malheureux Imaginaire* de M. Dorat, avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'élégance et de jolis vers, a paru d'un froid mortel, d'une marche également éloignée et de la nature et de l'art théâtral ; que le *Dramomane* de M. Cubières, qui devait être gai, puisque c'était une satire contre M. Mercier, a plus ennuyé qu'aucun drame, et c'est beaucoup dire sans doute ; que l'*Egoïsme* de M. Cailhava est faiblement intrigué et plus faiblement écrit ; que l'*Avare Fastueux* de M. Goldoni n'est pas même une bonne esquisse, et que tous les moyens en sont recherchés ou mesquins; que la *Fausse Délicatesse* du chevalier Marsolier, n'est qu'une prétention manquée au Marivaudage que l'*Inconnue persécutée* du sieur Moline est encore au-dessous du *Duel Comique*, etc. De tant de pièces malheureuses, il n'en est aucune cependant qui soit tombée aussi honteusement que *la Soirée des Boulevarts*, ancien opéra-comique du sieur Favart, qu'il a eu la manie de remettre à neuf, et où il s'est avisé de jeter vingt platitudes

du plus mauvais ton et de la gaucherie la plus impertinente. Une d s plus légères gentillesses de ce genre, est ce qu'il fait dire à une harengère des Boulevarts, *que ces grands panaches de plumes dont les femmes se coiffent aujourd'hui, sont l'emblème de la légèreté et du tempérament.* Toutes ces bêtises ont tellement révolté, que l'on a crié aux acteurs : *Fi ! retirez-vous!* et que l'on a fait baisser la toile avant la fin du spectacle, ce qui n'était peut-être jamais arrivé à la cour. Le malheureux Favart a été consolé de cette catastrophe par le succès de ses *Sultanes*, dont la reprise a réussi infiniment.

Notre charmant abbé Galiani raisonne à merveille sur les causes qui peuvent avoir jeté madame Geoffrin dans la dévotion; mais il pourrait bien s'être trompé sur la vérité du fait qu'il nous explique si bien; ce qu'il y a de sûr, au moins, c'est que madame Geoffrin aurait pu se permettre tous les excès de zèle qui ont atterré sa santé, sans que sa façon de penser eût changé le moins du monde. Nous en demandons pardon au poëte Gilbert et à toute l'Église de France; mais il paraît évident que la ferveur avec laquelle on a célébré le dernier jubilé, n'a été qu'une affaire de mode, une affaire de parti; et ce qui le prouve mieux que tout le reste, c'est qu'on n'en voit plus aucune trace aujourd'hui que les circonstances ne sont plus les mêmes. La religion de Mme. Geoffrin

semble avoir porté toujours sur deux principes: celui de faire tout le bien possible, et celui de respecter très-scrupuleusement toutes les convenances établies, en se prêtant même avec beaucoup de complaisance aux différens mouvemens de l'opinion publique. Les personnes qui la connaissent le mieux savent qu'elle n'a jamais varié sur ce point.

Sa dernière maladie, dont elle n'est que faiblement revenue, et qui, dans les commencemens, ne laissait aucune espérance de guérison, est devenue en quelque manière un événement public, par l'éclat des querelles et des divisions qu'elle a occasionées dans sa société. A la suite d'une attaque d'apoplexie, madame Geoffrin étant tombée dans un état de langueur qui lui ôtait l'usage de toutes ses facultés, sa fille, madame la marquise de la Ferté-Imbault, n'a plus jugé à propos de recevoir les personnes qui n'étaient que de la société de sa mère, et non pas de la sienne. Elle a fait fermer durement sa porte à MM. d'Alembert, Marmontel et autres, tous anciens amis de sa mère, qu'elle n'avait jamais pu souffrir à cause qu'ils étaient encyclopédistes. Cette excellente femme, mais qui n'est pas moins étourdie que bonne, a mis dans ce procédé aussi peu de ménagemens que si elle avait fait la chose du monde la plus simple; elle s'est permis même d'écrire à M. d'Alembert la lettre la plus extravagante qu'il soit possible d'imaginer. M. d'Alembert ne s'en est vengé qu'en montrant la lettre, qui est en effet le

comble du ridicule. La conduite de madame de la Ferté-Imbault a révolté contre elle tout le parti philosophe; l'ordre des *Lanturlus* et celui des *Lampons* (1) (plaisanterie établie chez madame de la Ferté-Imbault, pour se moquer des académies et de l'esprit de parti) s'est trouvé sérieusement aux prises avec toute l'Encyclopédie. On n'a pas douté que madame Geoffrin, revenue à elle-même, ne désavouât hautement la conduite de sa fille. On s'est trompé. Elle a trouvé que sa fille pouvait avoir raison dans le fond, quoiqu'elle eût grand tort dans la forme; elle a reproché aux philosophes de n'avoir pas mieux connu sa fille, et d'avoir fait ce qu'elle leur avait reproché si souvent, beaucoup de bruit d'une chose qui n'en devait faire aucun. Après avoir grondé beaucoup, elle a pardonné à tout le monde; elle a décidé que le viatique et les philosophes n'allaient pas trop bien ensemble, et qu'il fallait de la bienséance en toutes choses. Elle a traité sa fille de folle, mais elle a loué son zèle. « *Ma fille*, a-t-elle dit en riant, » *est comme Godefroi de Bouillon; elle a voulu* » *défendre mon tombeau contre les infidèles.* » Les premières lueurs qui ont annoncé le retour de ses forces ont été des attentions de société, et les premiers soins dont elle s'est occupée, de bonnes œuvres. Quoiqu'il y ait dans son état un mieux sensible, elle continue encore d'être fort lan-

(1) Les *Lanturlus* représentaient les philosophes, et les *Lampons* le parti contraire.

guissante, et il y a peu d'espérance qu'elle puisse être rendue à la société. Voilà donc plusieurs pertes cruelles que la philosophie vient d'éprouver dans l'espace de peu de mois : la mort de mademoiselle de l'Espinasse, celle de madame de Trudaine, la disgrâce de M. Turgot, et l'apoplexie de madame Geoffrin. Il n'y a que l'élévation de M. Necker qui puisse nous consoler de tous ces malheurs. La confiance que Sa Majesté a daigné accorder à cet illustre étranger, honore les lettres, qui ont contribué à le faire connaître ; et le triomphe que le mérite a remporté dans cette occasion sur de vains préjugés, doit être regardé sans doute comme une preuve du progrès que la raison et les lumières ont fait en France. Puissent les plus heureux succès justifier aux yeux même les plus préoccupés un choix si digne des vertus de notre jeune monarque!

On lit depuis quelques jours avec plaisir un roman de madame Riccoboni : *Lettres de mylord Rivers à sir Charles Cardigan.*

Il n'y a pas beaucoup d'intérêt dans la conduite de ce roman. Quoique l'intrigue en soit faible et commune, l'exposition en est assez embarrassée. On n'y trouve ni beaucoup d'événemens ni beaucoup de situations nouvelles, et le dénoûment est prévu presque aussitôt que l'action commence à se développer. Tout cela n'empêche pas que ces lettres ne soient un ouvrage charmant, et par les détails et par le style. On y distinguera particuliè-

rement les lettres de miss Rutland, dont le caractère et l'enjouement ont un naturel et une grâce infinis. Il y a dans la seconde partie deux épisodes qui nous ont paru très-piquans, chacun dans son genre. Le premier est tout-à-fait romanesque, mais il respire un sentiment sublime et délicat..... S'il est vrai, comme on nous l'assure, que ce soit une histoire véritable, et dont madame Riccoboni et son amie Thérèse ont été elles-mêmes les héroïnes, ce morceau n'en est que plus précieux. L'autre, beaucoup plus court, pourrait fournir le sujet d'un conte très-philosophique et très-original.

Le Bureau d'Esprit, comédie en cinq actes, qu'on a faussement attribuée au sieur Linguet, et dont toute la gloire appartient à M. Rutlidge, Irlandais d'origine, officier au régiment de Fitz-James, n'est qu'une plate et grossière imitation des *Philosophes*, qui ne sont, comme l'on sait, qu'une mauvaise copie des *Femmes savantes*, mais qui ont du moins, dans quelques scènes, le mérite d'une bonne méchanceté et celui d'un style assez correct. Notre Irlandais s'est imaginé qu'on pouvait réussir à moins, et qu'il suffisait d'attaquer à tort et à travers les réputations les plus distinguées. Ce qui peut étonner davantage, c'est qu'il ne se soit pas trompé tout-à-fait. Quoiqu'on s'accorde à trouver sa pièce détestable, dépourvue d'esprit et de gaieté, froide, ennuyeuse et du plus mauvais ton, il est certain qu'elle a fait

une sorte de bruit, et que beaucoup de gens ont essayé du moins de la lire : tant il est vrai que la malignité reçoit avidement tous les sacrifices qu'on veut bien lui faire. On peut juger du goût des caricatures de M. Rutlidge par les noms sous lesquels il a prétendu désigner ses personnages. Madame de Folincourt, c'est madame Geoffrin; M. Cocus, c'est M. Diderot; M. Cucurbitin, M. le baron d'Holbach; Rectiligne, M. d'Alembert; le marquis d'Orsimont, M. de Condorcet; Calcas, l'abbé Arnaud; Thomassin, M. Thomas; Faribole, M. Marmontel; Duluthe, M. de la Harpe, etc. A la manière dont l'auteur fait parler tous ces personnages, on ne peut pas même soupçonner qu'il ait jamais écouté aux portes; à la manière dont il s'efforce de les ridiculiser, il est évident qu'il ne connaît pas mieux leurs ridicules que leurs bonnes qualités. On nous assure cependant qu'il a eu l'honneur d'être reçu quelquefois chez madame Geoffrin. Avec tant de goût pour les méchancetés, il faut être bien gauche pour ne pas tirer plus de parti d'un sujet qui en pouvait fournir de si piquantes, et surtout à qui ne voulait rien ménager. Avec si peu de talens pour la satire, il faut avoir bien peu de délicatesse pour se permettre de publier un libelle contre une femme mourante, et qui aurait tous les travers qu'on ose lui prêter sans en être moins respectable, et par ses vertus, et par son âge, et par son caractère. Si l'on trouve dans cette misérable brochure quelques idées qu'un homme d'esprit

aurait pu rendre intéressantes, l'ineptie, la grossièreté, la platitude de l'exécution en ôtent tout le prix. La scène, par exemple, où messieurs nos beaux esprits se prennent de querelle en voulant chercher un successeur à M. de Voltaire, pouvait produire un fond de plaisanterie assez heureux : eh bien! on n'y trouve pas un mot de vérité, pas un trait à retenir. Une des plus ingénieuses pensées de toute la pièce, est que les philosophes parlent comme des perroquets et mangent comme des autruches. Sur ce mot, cité par les prôneurs comme un mot saillant, on peut apprécier le reste. Mais on rougirait de s'arrêter plus longtemps à un ouvrage qui mérite encore plus de mépris que d'indignation.

NOVEMBRE 1776.

Paris, 30 novembre 1776.

De tous les arts cultivés de nos jours dans l'Europe entière, il n'en est peut-être aucun qui ait fait de plus étonnans progrès que la musique; et pour en juger, il ne faut que comparer les chefs-d'œuvre des Rameau, des Jomelli, des Traetta, des Piccini, avec tout ce que les siècles précédens nous ont laissé de plus célèbre dans ce genre. Il paraît douteux que l'art puisse aller au-delà. On croit pouvoir assurer du moins que les principes théorétiques de cet art ne seront jamais plus approfondis qu'ils ne l'ont été dans l'ouvrage que vient de nous donner M. Bemetzrieder, l'auteur des *Leçons de Clavecin*, publiées il y a quelques années par M. Diderot.

Ce nouveau livre est intitulé *Traité de Musique concernant les tons, les harmonies, les accords et le discours musical, dédié à Monseigneur le duc de Chartres*. Un volume de discours et un volume de notes.

L'auteur, sans doute un peu fâché d'avoir eu à partager avec M. Diderot le succès de son premier ouvrage, a grand soin de nous avertir dans sa préface que celui-ci lui appartient tout entier, jusqu'aux fautes d'orthographe; et son style est beaucoup trop sauvage, beaucoup trop franchement tudesque, pour nous laisser aucun doute à ce sujet.

Heureusement ce n'est pas le style qui doit faire le mérite de son livre; et, si M. Bemetzrieder n'a pas trop bien saisi le caractère de notre langue, il n'en parle pas moins supérieurement celle de son art. Le seul dictionnaire à consulter pour l'entendre est le piano-forte; avec ce secours, au lieu de le trouver obscur, on le trouvera précis, et l'on admirera combien il a su renfermer d'idées et de rapports en peu de mots.

Le nouveau *Traité de Musique* n'est pas un ouvrage de pure érudition. L'auteur ne s'est point égaré dans des recherches aussi frivoles que savantes; il ne s'est point attaché à ces principes généraux qui appartiennent à toutes les théories, et qui, dans l'application, ne sont presque d'aucun usage; son livre est la science pratique des sons et des accords. Après avoir développé l'origine naturelle des sons, il suit leurs rapports et leurs différences dans la progression la plus exacte et la plus simple; il apprend à décomposer un morceau de musique quelconque, à le dépouiller des croches, même de la mesure et du mouvement, pour n'en extraire que le simple fond harmonique, c'est-à-dire les accords enchaînés et phrasés. Par ce moyen, il apprend à son élève à se meubler la tête et les doigts de toutes les richesses éparses dans les compositions de nos plus grands maîtres. Cette lecture n'apprendra point à faire soixante-quatre notes dans une seconde, mais elle formera l'oreille au sentiment de l'harmonie; elle éclairera l'amateur, et lui donnera l'intelligence

la plus parfaite de tous les secrets de la science harmonique.

M. le prince de Gonzague, le chevalier de la dame Corilla, cette célèbre improvisatrice, qu'il a fait couronner à Rome en dépit de la cabale qui s'opposait à son triomphe, est ici depuis quelques jours. Ayant demandé à M. Marmontel, avec qui il soupait chez madame Necker, un impromptu sur le bandeau de l'Amour, celui-ci fit sur-le-champ ces quatre vers :

L'Amour est un enfant qui vit d'illusion ;
La triste vérité détruit la passion :
Il veut qu'on le séduise, et non pas qu'on l'éclaire :
Voilà de son bandeau la cause et le mystère.

Vers *de feu M. de Fontenelle à une jolie Femme, en lui envoyant son* Traité sur le Bonheur.

Sur cet écrit tristement raisonneur
Passez un trait qui tout entier l'efface ;
Mettez un seul mot à la place,
Et vous aurez le Traité du Bonheur.

Vers *présentés à la Reine par le fils de M. Baculard d'Arnaud, âgé de douze ans.*

A mon papa souvent je demandais :
Quels sont donc ces divins objets
Dont tu vantes toujours la beauté souveraine ;
La jeune Hébé, Flore à la douce haleine,
Diane, dont l'aspect ranime les forêts,

Vénus aux immortels attraits,
Les trois Grâces, l'enfant qui de fleurs les enchaîne?
Sois sage, disait-il, et tu verras cela;
A la cour on te conduira
Aux pieds de notre auguste reine.....
Madame, vers vous on m'amène;
J'ai vu tous les dieux de papa.

Le commerce et le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre, ouvrage élémentaire, par M. l'abbé de Condillac, de l'Académie française, et membre de la Société royale d'agriculture d'Orléans. Un volume in-8° avec cette épigraphe :

Vis consilî expers mole ruit suâ.
Vim temperatam Dî quoque provehunt
In melius.....

Ce livre fait assez de bruit, d'abord pour avoir été arrêté, l'on ne sait pourquoi, à la chambre syndicale, ensuite pour être un éloge très-métaphysique des systèmes du jour. Les frères de la doctrine économique seront, je crois, obligés d'avouer eux-mêmes qu'il n'y a pas une vue nouvelle dans cet ouvrage, beaucoup de vérités communes, encore plus de notions vagues, incomplètes et fausses. Mais cela ne les empêchera pas de le prôner avec enthousiasme, parce que c'est ainsi que l'esprit de parti loue; parce qu'il est impossible de ne pas approuver sans mesure un auteur qui abonde dans notre sens; enfin parce

que la confrérie doit se féliciter que la lumière du gouvernement agricole ait trouvé un vengeur plus illustre que les Roubaud, les Baudeau et toute leur triste cohorte, sans en excepter l'homme célèbre (1) dont on oublie toujours le nom, mais à qui l'Europe doit cependant le peu de bonheur dont elle jouit, s'il en faut croire frère Mirabeau et ses disciples.

L'ouvrage de M. l'abbé de Condillac peut être regardé comme le catéchisme de la science; il a le grand mérite d'expliquer avec une netteté, avec une précision merveilleuse, ce que tout le monde sait; et rien n'est plus séduisant dans une discussion de ce genre. Les hommes du monde qui ont le moins réfléchi sur ces matières, s'applaudissent intérieurement de saisir avec tant de facilité les principes d'un système qu'ils croyaient si supérieur à la capacité de leurs idées. Pour avoir retenu quelques définitions, quelques connaissances générales et élémentaires, pour avoir appris à prononcer en termes dogmatiques ce que le simple bon sens ne laisse ignorer à personne, ils imaginent avoir pénétré tous les secrets de l'administration, et s'écrient dans leur ravissement comme M. Jourdain : *O la belle chose que de savoir quelque chose!* Il n'est pas moins sûr qu'ils ne savent rien de plus que ce qu'ils savaient déjà.

On ne peut refuser à M. l'abbé de Condillac

(1) M. François Quesnai.

un esprit très-net et très-méthodique, les plus grands talens pour l'analyse de toutes les notions élémentaires; il y porte même plus que de l'exactitude et de la clarté, une sorte d'invention, et une invention quelquefois très-ingénieuse. Le *Traité des Sensations* est un chef-d'œuvre dans ce genre; mais il y a loin du talent de simplifier un principe et de suivre strictement la chaîne des conséquences qui paraissent en résulter, au talent d'appliquer le principe avec justesse, et de calculer, si j'ose m'exprimer ainsi, toutes les aberrations auxquelles il peut être sujet dans la pratique. Le premier de ces talens ne suppose qu'un esprit sage, attentif, et les ressources ordinaires d'une bonne dialectique; l'autre demande une pénétration rare, des lumières vastes et profondes, une sagacité très-exercée, et la plus grande connaissance du monde et des hommes.

LETTRE *de M. de Voltaire à M. Boncerf, auteur de la brochure intitulée* des Inconvéniens des Droits féodaux (1), *avec cette épigraphe :*

Hinc mali labes.

« J'avais lu, Monsieur, l'excellent ouvrage » dont vous me faites l'honneur de me parler, et

(1) Cette brochure, dont l'objet pouvait être fort louable et fort instructif, est aussi mal conçue que mal écrite, et n'eût pas fait la plus légère sensation, si le parlement ne l'avait pas tirée de l'obscurité où elle était,

» toute ma peine était d'ignorer le nom de l'esti-
» mable patriote que je devais remercier. Il me
» paraissait que les vues de l'auteur ne pouvaient
» que contribuer au bonheur des peuples et à la
» gloire du roi. J'en étais d'autant plus persuadé,
» qu'elles sont conformes à ses projets et à la con-
» duite du meilleur ministre que la France ait ja-
» mais eu à la tête de ses finances. Ce grand minis-
» tre venait même d'abolir les corvées dans le
» petit pays dont j'ai fait ma patrie depuis vingt
» ans; non-seulement nos cultivateurs étaient dé-
» livrés de cet horrible esclavage, mais ils venaient
» d'obtenir la franchise du sel, du tabac et de l'im-
» pôt sur les denrées, moyennant une somme mo-
» dique. Toutes nos communautés ont chanté le
» *Te Deum*; enfin j'espérais mourir, à mon âge
» de quatre-vingt-trois ans, en bénissant le roi et
» M. Turgot. Vous m'apprenez, Monsieur, que je
» me suis trompé, que l'idée de faire du bien aux
» hommes est absurde et criminelle, et que vous
» avez été justement puni de penser comme
» M. Turgot et comme le roi. Je n'ai plus qu'à me

ensevelie, en la faisant lacérer et brûler par la main du bourreau. C'est M. le prince de Conti qui l'a dénoncée, et M. Seguier a jugé à propos de faire à cette occasion, dans le réquisitoire qui lui a été demandé sur cet objet, une sortie des plus vives contre le système économique, qu'il compare au Vésuve et à tout ce qu'il y a de plus effrayant dans la nature. N'est-ce pas pousser un peu loin le droit que peut avoir l'éloquence d'exagérer toutes les impressions et de grossir tous les objets?

» repentir de vous avoir cru, et il faut qu'au lieu
» de mourir en paix, mes cheveux blancs des-
» cendent au tombeau, comme dit l'auteur.

» Cependant j'ai peur de mourir dans l'impé-
» nitence finale, c'est-à-dire plein d'estime et de
» reconnaissance pour vous; je pourrai même
» mourir martyr de votre hérésie; en ce cas, je
» me recommande à vos prières, et vous supplie
» de me regarder comme un de vos fidèles. »

Lettre *qui a couru sous le nom du roi de Prusse à M. d'Alembert, mais que M. d'Alembert n'a montrée à personne.*

« Pour cette fois, mon cher, je puis bénir mon étoile, et si vous m'aimez, vous avez quelque sujet de vous réjouir de ce que j'ai échappé heureusement à la mort. La goutte a fait sur moi quatorze vigoureuses tentatives, et il m'a fallu bien de la constance et des forces pour résister à tant d'attaques. Je revis enfin pour moi, pour mon peuple, pour mes amis, et aussi un peu pour les sciences; mais je dois vous dire que le mauvais fatras que vous m'envoyez de Paris m'a absolument dégoûté de la lecture. Je suis vieux, et les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide; et si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger du côté des Anglais et des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher; j'ai vécu assez pour voir des soldats russes porter mon uniforme, les jésuites me choi-

sir pour leur général, et Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre. Comme philosophe, vous ne vous embarrassez guère des affaires politiques, et mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant. Je viens de déclarer une nouvelle guerre aux procès, et je serais plus fier que Persée, si au bout de ma carrière je pouvais détruire la caverne de ce monstre aux cent têtes.

» Vous avez un très-bon roi, mon cher d'Alembert, et je vous en félicite de tout mon cœur. Un roi sage et vertueux est plus redoutable qu'un prince qui n'a que du courage. J'espère vous voir chez moi au printemps prochain.

Les Comédiens italiens ont donné, le jeudi 22, la première représentation du *Lord supposé*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes. Le poëme est de M. Doismont, avocat au parlement, la musique du sieur Chartrin. *Les Souliers mordorés* sont un chef-d'œuvre d'invention et de goût en comparaison du *Lord supposé*. Quelque mal que cette nouveauté ait été accueillie le premier jour, on s'est obstiné à la redonner trois ou quatre fois, et ce n'est pas sans beaucoup de peine que le public a obtenu enfin de MM. les auteurs qu'elle fût retirée. Le fond de cette pièce est le sujet du monde le plus ingrat; c'est une facétie sans motif, sans gaieté, qui eût pu fournir tout au plus quelques scènes de proverbe, et qui se trouve délayée

dans trois mortels actes. Une jeune fille, déguisée en officier anglais, profite de ce déguisement, qu'elle n'a imaginé que par coquetterie, pour inspirer de la jalousie à l'amant de sa cousine, et pour l'engager, par ce moyen, à déclarer sa passion avec plus d'empressement. Le lord supposé et son rival se prennent de querelle, se disent les plus grossières injures, comme : *vous êtes un faquin, vous êtes un poltron*; et tout cela en présence des dames. Le cartel qui s'ensuit forme toute l'intrigue de la pièce. Le prétendu lord a pris grand soin de faire sceller l'épée de son rival; mais il se trouve fort embarrassé lorsqu'on lui présente une paire de pistolets, et son embarras redouble lorsqu'on exige qu'il se déshabille, selon l'usage. Tout le drame semble n'avoir été fait que pour amener cette heureuse situation qui prépare le dénoûment, comme il est aisé de l'imaginer, mais qui ne le rend ni plus nécessaire ni plus intéressant qu'il n'eût pu l'être dès la seconde scène. La musique a paru digne du poëme.

Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

Ce poëte charmant, qui jouit si long-temps de la plus grande célébrité, sans avoir paru jamais la rechercher, est mort vers la fin de l'année dernière, mais dans une obscurité si profonde, que nous sommes peut-être excusables de n'avoir pas

songé à en parler plus tôt. Il y a plusieurs années qu'il n'existait plus pour le monde, et il s'était vu oublié presque aussitôt qu'il avait cessé d'y vivre. M. Bernard, avec la plus grande douceur dans le caractère et la plus extrême circonspection dans la conduite, s'était fait peu d'amis, par la raison même qu'il n'avait jamais eu le courage ou l'imprudence de se faire un seul ennemi. En se bornant à l'existence d'un homme aimable, il semblait attendre de la société tout son bonheur, et cependant il faisait assez peu pour elle. Sa conversation était trop réservée pour être intéressante. Quoique son imagination fût naturellement agréable, elle ne paraissait ni brillante ni facile; dans sa pétulance même elle conservait quelque chose de maniéré, soit qu'il eût reçu de la nature une âme assez froide, ou qu'il l'eût rendue telle à force d'art et d'habitude: on eût dit qu'il avait subordonné tous ses sentimens, toutes ses passions, à cet esprit de galanterie qui est le caractère dominant de tous ses ouvrages. Peut-être n'y eut-il jamais philosophe aussi conséquent, aussi fidèle à ses principes que lui. Son épicuréisme avait un ensemble admirable, une marche plus soutenue, plus régulière que le stoïcisme d'Épictète ou de Caton. Il avait arrangé sa manière d'être comme on arrangerait le plan d'un opéra. Il avait préparé des fêtes pour chaque saison de la vie, et si le sort n'était pas venu troubler de si doux projets, jamais on n'eût mieux réussi. Il avait trouvé le secret merveilleux de

cueillir partout des fleurs, et de les cueillir presque sans épines. Peu d'hommes ont été mieux traités des femmes, et peu d'hommes ont su jouir de cette faveur avec moins de trouble et de peine; cependant jamais homme n'eut moins de fatuité. Peu de gens de lettres ont goûté plus délicieusement ce que la gloire littéraire peut offrir de plus flatteur, et jamais personne n'a moins éprouvé les tracasseries qui accompagnent trop communément les succès de ce genre. Né pauvre, il avait eu l'avantage d'acquérir une fortune assez considérable, et l'avait acquise sans bassesse et sans ennui. Tout semblait lui promettre la vieillesse la plus fortunée, lorsqu'il fut attaqué subitement d'une maladie fort singulière, et qui fut regardée comme l'effet d'une trop longue suite de plaisirs auxquels il s'était toujours livré, à la vérité, avec assez de modération, mais dont il avait cru pouvoir conserver trop long-temps la douce habitude.

Sa maladie, qui le prit en sortant d'une maison pour aller dans une autre, eut d'abord les symptômes de la paralysie; revenu de ce premier état, il tomba dans une espèce d'ivresse continue, que les médecins attribuèrent à quelque humeur vicieuse qui pouvait s'être répandue tout à coup sur les fibres de son cerveau. L'histoire de cette maladie est un phénomène vraiment digne de l'attention d'un philosophe observateur. Ses idées, en conservant leur tournure, leur caractère habituel, n'avaient perdu que leur liaison,

cet ensemble qui constitue précisément le moi, la personnalité. Il reconnaissait les personnes qu'il avait coutume de voir, lorsqu'il les rencontrait. Il songeait à faire tout ce qu'il était accoutumé de faire; ce qu'il disait, il le disait encore avec la même élégance, avec le même choix d'expressions, comme dans son meilleur temps; mais il oubliait d'un moment à l'autre ce qu'il avait fait et ce qu'il voulait faire, ce qu'il avait dit et ce qu'il voulait dire. Sa mémoire n'agissait que par secousses. On eût dit que le fil de ses idées avait été découpé en mille et mille endroits, et son cerveau ressemblait à un manuscrit où le temps aurait effacé les caractères les plus essentiels à la liaison du discours. A cette faiblesse de tête près, il semblait avoir recouvré toutes ses forces; il mangeait, il buvait comme à l'ordinaire; il était assidu aux promenades, et surtout à l'Opéra; quelquefois même il essayait de corriger encore ses vers. C'est dans cet état qu'il a vécu plusieurs années sans être jamais revenu parfaitement à lui-même, et sa mort a été presque aussi subite que l'avait été le dérangement de ses facultés. La déclaration qu'on lui a fait déposer chez un notaire pour désavouer le recueil de ses poésies, publié sans son consentement, est purement l'ouvrage de sa nièce, dont les préjugés superstitieux nous priveront peut-être à jamais d'une édition correcte des œuvres de son oncle; il est même à craindre qu'elle n'ait déjà anéanti à peu près tout ce qui restait dans son portefeuille. Ce poëte a rempli, mais plus tristement qu'il ne le pensait, le sort

qu'il s'était prédit lui-même dans l'inscription qu'il avait faite pour son buste, en le plaçant à l'entrée de sa cave :

Redoutable tyran des morts,
A tes lois puisqu'il faut se rendre,
J'habiterai ces lieux voisins des sombres bords.
Libre, sans crainte et sans remords,
C'est par-là que j'y veux descendre.

M. Bernard fut attaché, dès sa plus tendre jeunesse, au maréchal de Coigny : il le suivit en Italie, où il fut chargé d'écrire le journal des campagnes de ce héros. Il a conservé depuis en beaux vers la mémoire des journées de Parme et de Guastalla. Louis XV lui donna, dans plusieurs occasions, des marques d'une bienveillance distinguée. Il le nomma son bibliothécaire à Choisy, où il lui faisait l'honneur de causer souvent avec lui; il lui fit donner aussi la charge de trésorier des dragons; et c'est sur un terrain qui lui avait été assigné par Sa Majesté, que le poëte fit bâtir sa jolie petite maison de Choisy. Il nous reste de lui deux opéras, *Castor et Pollux*, et *les Surprises de l'Amour*, le poëme sur l'*Art d'aimer*, celui de *Phrosine et Mélidore*, et un assez grand nombre de pièces fugitives répandues dans différens recueils; mais il s'en faut bien qu'on nous les ait données toutes, et la plupart de celles qui sont imprimées ne l'ont été que sur des copies très-défectueuses. Il avait fait pour madame de Pompadour un dialogue charmant entre l'*Amour et l'Amitié*, un *Epithalame* pour le mariage de

M. le duc de Coigny, très-digne d'Ovide; mais ces deux ouvrages, ainsi que beaucoup d'autres pièces du même genre, n'ont jamais paru, et nous ignorons ce que la nièce et son directeur auront fait de tout cela (1).

Il y a eu, jeudi 29, une séance publique à l'Académie française, pour la réception de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, connu par plusieurs discours prononcés aux états de Provence, et plus encore par celui qu'il fit à l'auguste cérémonie du sacre de Louis XVI. C'est à la place de M. l'abbé de Voisenon que MM. les Quarante ont élu cet illustre prélat. On a remarqué, à propos de cette nouvelle élection, que dans peu l'Académie française, toute composée d'ecclésiastiques et de grands seigneurs, ressemblerait beaucoup plus à un concile qu'à une société de gens de lettres.

Ce qu'il y a peut-être eu de plus singulier dans la séance du 29, c'est le double contraste qu'a pu présenter l'éloge que M. l'évêque de Senlis a été obligé de faire d'un abbé libertin, et celui que M. d'Alembert a fait ensuite d'un abbé convertisseur, l'abbé de Dangeau.

Le discours du récipiendaire a paru long et monotone; on y a remarqué cependant deux endroits qui ont fait plaisir, et nous les transcrirons

(1) On n'est pas aujourd'hui plus instruit. Une femme dévote et son directeur sont de mauvais gardiens pour des poésies galantes. (*Note de l'Éditeur.*)

ici précisément, parce que tout le reste mérite à peine d'être lu. Après avoir observé que l'éloquence ne suppose pas seulement des talens, mais aussi des vertus : « Il est, dit-il, une conscience
» tranquille, fondée sur l'habitude des vues justes
» et des actions utiles, qui donne au style l'em-
» preinte de la confiance et le pouvoir de la
» persuasion; et ce ne sont point là des qua-
» lités que la facilité d'un esprit cultivé par
» les lettres, et la seule impression d'un goût
» éclairé, puissent transmettre à nos discours
» au moment du besoin : il est des actions que le
» vice n'imitera jamais; il est des expressions
» que la vertu seule a l'heureuse audace et le
» droit de prononcer. »

On a trouvé encore beaucoup de noblesse et de dignité dans les louanges que le nouvel académicien a données aux vertus de notre jeune monarque.

« Un jeune souverain s'élève, auquel une
» grande et pénible tâche est imposée, celle
» de remplir notre première attente. Il n'a point
» séparé du bonheur ni de l'amour de son peuple
» la gloire de son règne. Il se plaît au récit de
» tous les biens qu'il veut faire, et semble ou-
» blier tous ceux qu'il a faits. On peut l'entre-
» tenir de ses devoirs, et non de ses vertus. »

La réponse que M. de Roquelaure, évêque de Senlis, a faite au discours de M. de Boisgelin, en qualité de directeur de l'Académie, est surtout remarquable par l'esprit de tolérance et de

charité qui semble en avoir dicté toutes les expressions. L'abbé de Voisenon avait des torts personnels avec M. de Senlis, qu'il avait été chargé de recevoir à l'Académie, et qu'il s'était permis de persifler d'une manière qui, pour être fort spirituelle, n'en était pas moins indécente. Voici comment la charité du prélat s'en est vengée; les annales de la théologie offrent trop peu d'exemples de ce genre pour ne pas citer celui-là.

« M. l'abbé de Voisenon eut en partage les » grâces de l'esprit et de l'imagination. Il démêlait, » par un tact fin, les plus légères nuances du sen- » timent, des idées, du langage. La gaieté et la » douceur de son commerce, la souplesse et la » facilité de son esprit, le firent désirer et re- » chercher dans la société. Son âme, naturellement » douce, ne sentait point l'amertume de la satire » et de la critique. Il se laissait aller à son pen- » chant : ennemi de toutes querelles littéraires, » eût-on attaqué ses ouvrages, il eût conseillé le » censeur; eût-on attaqué sa personne, il eût » pardonné; et ce que je viens de dire qu'il eût » pu faire, est véritablement ce qu'il a fait. »

A la suite de ce discours, M. Marmontel nous a fait la lecture d'une longue épître en vers, sur l'éloquence. Ce poëme nous a paru rempli de belles images, de vers superbes et d'un coloris vigoureux et brillant; mais, comme épître, ce poëme manque peut-être de variété; comme ouvrage didactique, d'ordonnance et de liaison. Il n'en reste d'ailleurs qu'une seule idée, qui, sans

doute, est de la plus grande importance et de la plus grande vérité, mais que le poëte a trop souvent répétée; c'est que le seul moyen d'être éloquent, est d'être bien pénétré de son objet. Une des tirades qui a été le plus applaudie, est un portrait de Me. Linguet. Nous n'en avons retenu que ces trois vers:

Il se croit véhément, et n'est que forcené,
Charlatan maladroit, dont l'impudence extrême
Donne l'air du mensonge à la vérité même.

La séance fut terminée par M. d'Alembert, qui nous lut l'*Éloge de l'abbé de Dangeau*, célèbre par plusieurs ouvrages de grammaire et par beaucoup d'illustres conversions. Il avait été converti lui-même par Bossuet; et lorsqu'il fut question de nommer les sujets les plus capables de veiller à l'éducation du duc de Bourgogne, Fénélon parut seul digne d'être préféré à l'abbé de Dangeau. Louis XIV ayant reconnu son extrême probité, l'avait chargé de tenir une note exacte de toutes les faveurs qu'il accordait à sa cour, pour lui en présenter le tableau au besoin, et pour lui rappeler ceux qui s'en rendaient indignes, et ceux qui pouvaient en mériter de nouvelles.

On retrouve dans cet éloge le mérite qui distingue toutes les productions de M. d'Alembert, des vues justes et simples, avec l'art de les faire ressortir et de les rendre piquantes, un style d'une évidence admirable, beaucoup de traits et d'anecdotes, peut-être trop, mais une grâce infinie à les conter.

Ce furent le zèle et le crédit de l'abbé de Dangeau qui firent échouer le projet que l'on avait eu de faire recevoir à l'Académie française, comme aux autres Académies du royaume, des *membres honoraires*. M. d'Alembert, en exaltant les obligations que lui avait à cet égard l'Académie, s'est engagé dans une censure des plus vives contre ces grands qui, ne trouvant plus de rôles à jouer ailleurs, essayent encore de satisfaire leur ambition impérieuse dans une société dévouée uniquement aux lettres et à l'égalité. Il a comparé cette prétention puérile à celle du tyran de Syracuse qui, chassé de son trône, se fit maître d'école à Corinthe, pour retrouver encore dans cet exercice quelque ombre de sa puissance passée. Cette philippique n'a pas réussi également auprès de tout le monde, et l'Académie même a jugé que sa dignité se trouvait un peu compromise dans la comparaison du tyran devenu maître d'école...... *Non nostrûm est tantas componere lites.*

La *Théorie des Jardins* (par M. Morel, architecte attaché au prince de Condé) a fait assez de bruit; mais ce livre a été beaucoup plus prôné qu'il n'a été lu. On y déploie ces maximes imposantes, ces principes généraux qui appartiennent à la théorie de tous les arts, et qui, dans la pratique, ne sont presque d'aucun usage; de pompeuses descriptions, un assemblage bizarre de mots techniques et de phrases ampoulées, je ne sais

quel air sombre et penseur qui plaît infiniment à notre siècle. N'en voilà-t-il pas assez pour réussir?

La *Théorie* de M. Morel nous a rappelé ce que dit autrefois M. de Voltaire du livre de M. Félibien sur la peinture :

Dieu préserve du verbiage
De monsieur Félibien,
Qui noye élégamment un rien
Dans un fatras de beau langage !

On n'a vu qu'une seule fois sur le théâtre de la Comédie française *la Rupture* ou *le Malentendu*, comédie en un acte, en vers, le 23 novembre. Cette pièce a été reçue, annoncée et jouée sous le nom de mesdames de Lorme ; mais elle n'a pas été plutôt sifflée qu'on a vu qu'elle était d'un certain M. Legrand, que nous ne connaissons pas mieux que ces dames.

L'intrigue du *Malentendu* est aussi faible qu'elle est embrouillée. Ce sont deux vieillards, dont l'un a deux neveux, et l'autre deux nièces : sans savoir le choix que leurs jeunes parens ont pu faire, ils se réjouissent de former entre eux une double alliance ; mais ils ne veulent point gêner leur liberté. Les amans ont chacun leur inclination, qu'ils n'osent déclarer : leurs maîtresses éprouvent le même embarras. Il n'y a aucun personnage dans cette pièce qui n'ait un secret à garder ; ce qui produirait sans doute un merveilleux imbroglio, si l'on ne les voyait pas toujours dans la nécessité de s'expliquer, ou si quelque

motif raisonnable pouvait seulement éloigner une confidence que tout le monde a prévue, que tout le monde a devinée. Un des oncles obtient des deux nièces qu'elles s'expliqueront par écrit : il se charge de leurs lettres; mais comme ces lettres sont sans adresse, il les confond, et donne à l'un ce qui est pour l'autre : nouveau quiproquo qu'il était encore trop aisé d'éviter. Pour terminer toutes ces difficultés de commande, le poëte n'a rien imaginé de plus ingénieux que de mettre et les amans et les oncles en présence. Le plus impatient des vieillards s'écrie alors : *Ma foi, je n'y comprends rien.* Le parterre répond : *Ni moi non plus.* L'acteur continue; mais le parterre, aussi peu satisfait de l'explication que du reste, renouvelle ses huées, et la toile tombe. Quelque pauvre que soit ce sujet, il n'a pas même le mérite d'être original; il est pris de je ne sais quelle comédie italienne, où le peu de situations qu'il offre est développé, du moins, avec plus d'art et de vraisemblance. Comme ce sont les lettres sans adresse qui forment presque toute l'intrigue du *Malentendu*, on a dit assez plaisamment que c'était surtout *le défaut d'adresse* qui avait fait tomber l'ouvrage. Le calembour est digne de la pièce.

On a eu l'honneur de vous rendre compte dans le temps d'une lettre de M. de Voltaire, au sujet de la nouvelle traduction de Shakespeare, adressée à l'Académie française, et lue dans une assemblée le

jour de la saint Louis. Cette lettre était une critique peu mesurée, et de la traduction et de l'original; mais elle était plaisante, mais elle fit rire; et l'auteur qui produit cet effet, surtout en France, ne peut pas manquer d'avoir raison. Il fut donc généralement décidé à Paris, que le poëte qui, depuis deux cents ans, fait les délices de l'Angleterre, n'était qu'un histrion barbare, et que ses traducteurs méritaient les Petites-Maisons. Une décision aussi sévère n'a pas effrayé le chevalier Rutlidge..... Cet écrivain, fils d'un Irlandais, et né en France, a cru que la connaissance des deux langues pouvait le mettre en état de combattre la critique de M. de Voltaire, et de rétablir Shakespeare dans l'opinion publique. Pénétré de vénération pour l'auteur d'*Othello*, il ose le défendre contre l'auteur de *Zaïre*; mais quoiqu'il se soit fait une loi de révéler les erreurs et même la mauvaise foi de M. de Voltaire, il le fait avec tant de décence, avec tant de respect pour la vieillesse et pour une célébrité si justement acquise, qu'on le soupçonnerait presque d'avoir ambitionné le double avantage de déplaire en même temps aux ennemis de ce grand homme et à ses enthousiastes. Si le chevalier Rutlidge a eu le rare mérite, pour un littérateur, d'avoir observé les bienséances de la société, il n'a pas les mêmes égards pour celles du théâtre français. Il ne croit pas que des personnages de la lie du peuple avilissent toujours la scène tragique. Il pense, au contraire, qu'il est souvent essentiel de les faire

académiques; mais Le Guerchin ne se contente pas de peindre vaguement la fuite d'une femme; il veut faire connaître au spectateur le caractère particulier d'Hélène, et pour y réussir il a recours aux accessoires. A la suite de l'épouse de Ménélas, on voit quatre esclaves fidèles qui portent soigneusement tout ce que leur maîtresse a de plus cher au monde après son amant. Les objets de tant de soins sont un écrin de bijoux, un petit chien, un singe, un perroquet. C'est ainsi que, par des accessoires, Le Guerchin nous retrace la faible Hélène. C'est par des accessoires encore moins ignobles que Shakespeare nous a retracé l'ambitieux César; car il faut convenir que des plébéiens romains sont des personnages plus graves qu'un petit chien, un singe et un perroquet.

M. de Voltaire, dans sa lettre à l'Académie, dit, pour justifier sa propre traduction du *Jules-César* de Shakespeare, que l'original anglais est tantôt en vers, tantôt en prose, tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés; que le style est quelquefois d'une élévation incroyable, quelquefois de la plus grande naïveté; que le commentateur de Corneille tâcha de se prêter à cette variété; que non-seulement il traduisit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la prose en prose; mais qu'il opposa l'ampoulé à l'enflure, et que c'était la seule manière de faire connaître Shakespeare. Le chevalier Rutlidge prétend au contraire que c'était la seule, ou du moins la plus sûre manière de le défigurer. Voici sa réponse:

conseiller, non pas d'imiter Shakespeare, mais, en adoptant ses principes, d'imiter la nature. On vous répète sans cesse qu'il faut l'embellir; mais croyez que la nature ne saurait être embellie, ou que ces prétendus embellissemens ne sont que de convention: consultez là-dessus tous les artistes. Ce jardin symétrisé, ces Tuileries que vous admirez tant, ne feront jamais le sujet d'un tableau de Vernet; cette nymphe qui s'y promène et qui attire vos regards, avec un pied de rouge et une coiffure à la grecque, ne sera jamais peinte ainsi par Greuze. Ces deux peintres briseraient plutôt leurs pinceaux, que de les profaner par l'imitation de ce qu'on appelle l'embellissement de la nature. Mais si l'art ne peut pas embellir la nature, à quoi sert-il donc? A la choisir, à rassembler ses différentes beautés, à en faire un tout que la nature elle-même ne désavouerait pas. C'est par les principes de cet art que le berger forme le bouquet dont il veut orner le sein de sa maîtresse; c'est par les mêmes principes que le sculpteur réunit les différens traits qui doivent composer un Apollon ou une Vénus; chaque trait de la statue, chaque fleur du bouquet, existe dans la nature, et tout l'art consiste dans le choix qui les rassemble.

Les journaux sont devenus une espèce d'arène où l'on prostitue sans pudeur et les lettres et ceux qui les cultivent, à l'amusement de la sottise et de la malignité. On a jugé apparemment que cette arène littéraire n'était pas encore occupée d'une

manière assez brillante par MM. La Harpe, Fréron, Fuel et autres. On vient d'appeler parmi les combattans MM. Clément et P...... Leur journal, intitulé *Journal Français*, remplacera le *Journal de Verdun*, et paraîtra tous les quinze jours, à commencer du 15 janvier 1777. Ces Messieurs ont assuré le public, dans leur prospectus, que la décence et l'impartialité présideraient à toutes leurs critiques. Le public en a de trop sûrs garans dans la comédie des *Philosophes* et dans les *Lettres à M. de Voltaire*, pour avoir aucun doute là-dessus; ainsi la bonhomie de ces Messieurs n'a rien à craindre d'un engagement dont la sévérité eût peut-être écarté, dans toute autre circonstance, un grand nombre de souscripteurs.

Suivant les vers charmans de M. de Voltaire, nous avions naguère trois Bernard, le saint, le riche, et Gentil Bernard, le seul qui reste aujourd'hui, mais imbécile : de même nous avons trois MM. Delille connus en littérature. Le premier est un officier de dragons, qui a fait de jolies fables et plusieurs pièces fugitives qui se sont fait remarquer; le second est l'abbé Delille, qui aura indubitablement la première place vacante à l'Académie française. Déjà justement célèbre par sa traduction des *Géorgiques de Virgile*, il s'occupe actuellement de la traduction en vers de l'Énéide; ceux qui lui ont entendu réciter le second et le quatrième chants, en parlent comme d'un chef-d'œuvre. Il a aussi dans son portefeuille une traduction en vers des principales OEuvres de Pope, qu'il compte également

» Il n'y eut jamais de vers blancs dans la langue » française, sa marche et son génie n'en comportent point; ôtez la rime, et l'effet de la versification s'anéantit; on n'a jamais fait d'essai en » ce genre, qui ait approché d'une prose forte » et cadencée. Il n'en est pas de même de la langue » anglaise; et par une suite de son abondance et » de son énergie, et encore plus de l'*appuyé* » de toutes ses terminaisons, on y fait des vers » sans rimes aussi harmonieux que ceux qui sont » rimés. *Le Paradis perdu*, de Milton, est en » vers blancs, le langage en est plein et sonore, » et la musique du discours aussi sensible et aussi » harmonieuse que celle de la poésie grecque et » latine. Les vers blancs de Shakespeare ont le » même avantage. Ce poëte, dans ses tragédies, » se sert de trois manières de s'exprimer : il » emploie d'abord la prose; à mesure que le discours doit s'ennoblir, il fait usage des vers » blancs; lorsqu'il veut inculquer dans la mémoire du spectateur une pensée forte et sublime, ou une maxime grave, il a recours à la » rime, propre à y clouer, pour ainsi dire, l'idée » qu'il veut imprimer. La transition d'une de ces » manières de parler à l'autre est toujours imperceptible et ménagée avec un artifice admirable. »

Si le mélange de ces trois manières paraît barbare aux yeux de M. de Voltaire, s'il a cru le rendre fidèlement par une disparité qui est vraiment barbare dans la langue française, il faut convenir que ce grand homme ne connaît pas le

génie de l'idiome anglais. Mais non, il n'est pas possible que M. de Voltaire ignore qu'il est des langues où ce mélange est loin d'être un défaut; il sait très-bien que la transition des vers blancs aux vers rimés a été constamment employée par un auteur dramatique à qui M. de Voltaire lui-même a souvent prodigué les plus grands éloges; par un poëte qui serait peut-être le premier de son siècle, si le Chantre de *la Henriade* n'avait pas existé; en un mot, par le célèbre Métastase, dont tous les opéras sont mêlés de vers blancs et de vers rimés.

Rendons justice à M. de Voltaire, et loin de l'accuser d'ignorance, croyons plutôt qu'un zèle patriotique l'a engagé à défigurer un auteur étranger, dont le génie mieux développé eût offusqué peut-être la gloire du théâtre français. Nous ne dirons pas avec le chevalier Rutlidge: « Français! laissez là vos tragédies, elles sont » froides et languissantes. » Nous dirons, au contraire: Français! conservez vos tragédies précieusement, et songez que si elles n'ont pas les beautés sublimes qu'on admire dans Shakespeare, elles n'ont pas aussi les fautes grossières qui les déparent. Vous avez eu raison, Français, d'abandonner votre musique nationale, parce que le dernier compositeur de l'Italie ou de l'Allemagne serait en état de remplacer avantageusement les psalmodies de Lulli et de Rameau. Oh! si vos vers n'avaient pas plus d'harmonie que votre musique, on pourrait vous dire sans témérité: Français, laissez là vos tragédies. On pourrait alors vous

ter tout droit à l'immortalité ou à la reconnaissance des hommes.

Voilà le pivot sur lequel roulera invariablement la justice des siècles; et comme Fontenelle a remarqué que les sottises des pères étaient perdues pour les enfans, on peut être sûr que les injustices des siècles passés n'en épargneront pas une seule au nôtre. Je m'amuse quelquefois à penser quel serait aujourd'hui le sort de Molière s'il était né de notre temps, et qu'il eût actuellement de trente à quarante ans. Je suis persuadé que la plupart de ses pièces, bien loin d'obtenir le suffrage qu'elles méritent, passeraient d'abord à coup sûr pour être de mauvais ton, seraient dédaignées pour leur gaieté et leur force comique, qui font précisément leur prix aux yeux d'un homme de goût, et que le petit nombre de ceux qui oseraient aimer Molière à la passion, seraient regardés comme des gens d'un goût abject et dépravé, qui ne méritent pas qu'on s'occupe à les ramener, et qui ne composeraient sûrement pas un parti bien redoutable. Conservez avec cela à Molière son état au milieu des préjugés gothiques qui existent sur sa profession, et vous verrez l'estime qu'on en fera! Un comédien! voilà un plaisant faquin pour prétendre à l'immortalité et aux honneurs du génie! Il en aurait peut-être l'orgueil, qui passerait pour insolence, et alors M. le premier gentilhomme de la chambre le ferait mettre de temps en temps au cachot pour lui apprendre à se croire quelque chose. Dans le courant de sa vie, M. l'intendant des Menus le ferait

attendre vingt fois dans son antichambre, et le clerc de procureur se regarderait comme son maître, parce qu'il peut aller décider, moyennant vingt sous au parterre, du mérite des acteurs et des pièces : voilà quel serait indubitablement aujourd'hui le sort de ce Molière, dont le nom ne se prononce qu'avec respect, et dont l'Académie française a ordonné de nos jours l'éloge public au milieu de ceux de Maurice de Saxe et du duc de Sully. *O vanitas vanitatum!* Un intendant des Menus se regarderait comme son maître, un clerc de procureur comme son juge, et M. Fréron, de l'Académie d'Angers, n'en parlerait que pour déchirer ses ouvrages et découvrir ses plagiats!

Si Molière n'a pas éprouvé ces dégoûts de la part de ses contemporains, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas parce qu'il avait du génie, c'est parce qu'il était bon courtisan, et parce que le hasard l'avait fait naître sous un roi à qui l'on avait dit d'aimer tout ce qui tenait à la gloire des lettres et des arts. Pierre Corneille, que nous avons surnommé *le Grand*, n'échappa point à cette destinée inévitable du génie. Long-temps méconnu ou opprimé par la sottise du cardinal de Richelieu, et par la bassesse de ceux qui voulaient plaire à ce ministre, aussi vain dans ses prétentions d'esprit qu'implacable dans ses haines ministérielles, Corneille n'obtint justice de son siècle que lorsqu'il eut un rival qu'on voulait écraser. L'admiration pour Corneille devint extrême à mesure que Racine s'éleva. On se demande aujourd'hui avec étonnement comment

publier quand la lime y aura passé. Le troisième M. Delille, ex-oratorien, me paraît un bavard, qui pourra d'abord en imposer à ceux qui n'ont pas le goût assez exercé pour voir le bout d'oreille sous la crinière des lions dont il s'affuble : c'est un singe de Montesquieu, de Diderot, de Jean-Jacques Rousseau, et il croit qu'en imitant leurs tournures, on a du génie comme eux. La *Philosophie de la Nature*, qu'il publia il y a quelque temps, se fit d'abord remarquer par ces singeries pleines d'emphase; mais elle ne donna pas long-temps le change, et il y a beau temps qu'elle est oubliée. Il a fait imprimer depuis un *Essai sur la Tragédie*, par un philosophe, vol. in-8° de près de 450 pages. Heureusement on lit sur le titre : « *Cet ouvrage ne se vend nulle part;* » en conséquence, j'ai cru que je pouvais me dispenser de le lire : mais j'en ai assez vu pour être sûr que personne ne perdra son temps avec ce bavardage. J'abandonne de tout mon cœur M. Delille et tous ses semblables à la censure de M. de La Harpe (1).

Quand je vois les Académies publier à l'envi les éloges des grands écrivains qui ont illustré le siècle précédent, je ne puis m'empêcher de réfléchir sur la manière dont les hommes sont jugés. Un homme de génie paraît; à peine y a-t-il quelques bons esprits qui s'en aperçoivent; la multitude ne s'en doute pas. Mais comme cet

(1) On verra dans le cours de cet Ouvrage que le baron de Grimm n'a pas toujours jugé M. Delille de Sales aussi défavorablement. (*Note de l'Editeur.*)

homme, par son essence, est créateur, comme il devance son siècle, comme il ouvre un ordre de choses nouvelles ou de beautés inconnues, comme sa marche ne ressemble en rien à la marche ordinaire, il s'attire bientôt l'attention du public; il est jugé ne ressemblant à rien de connu, il est condamné, et doit s'estimer très-heureux si les dons du génie qu'il reçut en partage ne deviennent pas la source de son malheur, et ne disposent pas de son repos et de sa tranquillité. Quelquefois il ne suffit pas de toute sa vie pour se faire pardonner sa supériorité; mais, dès qu'il cesse d'être, il commence pour lui une autre succession d'opinions. La mort désarme la haine, fait taire l'envie et la calomnie, et permet à la justice d'élever sa voix en faveur de ceux qui ont droit à l'admiration de la postérité, sans avoir pu vaincre la prévention de leur siècle. Alors les hommes passent insensiblement, mais rapidement à l'extrémité opposée : on dirait qu'ils s'empressent de venger, par un hommage vain et tardif, la cendre inanimée d'un grand homme, des outrages qu'il a reçus pendant sa vie, des chagrins qu'il lui a fallu dévorer. Alors cet hommage ne tarde pas à devenir un culte, une religion : tout homme qui oserait relever la plus petite tache, la moindre imperfection dans l'objet de ce culte, deviendrait odieux, serait regardé comme l'ennemi de la nation, comme un homme dangereux et bon à exterminer. Ordinairement la religion qui s'établit pour honorer les morts, n'en est que plus ardente à déprimer les vivans, et à leur dispu-

défiance : c'est un enfant, mais il a des ailes ; elle veut les lui couper, il ne lui résiste que par ses larmes et l'attendrit ; il se laisse enchaîner avec un simple lacet, et vole partout sur ses pas ; il consent qu'elle joue avec les flèches de son carquois, mais en jouant la jeune Galathée se blesse ; son amant tombe à ses pieds, l'Amour les unit, et la plus riante fête célèbre son triomphe.

Quelque simple que soit l'idée de cette pantomime, quelque usées même qu'en soient les images, elle est, dans l'exécution, d'un effet infiniment agréable. On n'imagine rien de plus frais, c'est un bouquet de fleurs, c'est une pensée d'Anacréon, telle que Boucher l'aurait exprimée sur la toile.

Le rôle de Galathée a été rendu supérieurement par mademoiselle Guimard ; il est impossible de saisir avec plus de finesse les diverses gradations du même caprice ; il est impossible d'en marier les nuances avec plus d'art et plus de grâce. Le Picq n'a rien laissé à désirer dans le rôle du berger ; une figure charmante, la taille la plus svelte, les mouvemens les plus faciles et les plus légers, la précision la plus pure, la plus vive et la plus naturelle, ce sont les avantages qui distinguent les talens de ce nouveau pantomime. S'il ne danse pas tout-à-fait comme le *Père Éternel*, pour me servir de l'expression de Vestris, on peut dire du moins qu'il danse comme le roi des Sylphes. S'il n'a pas toute la noblesse, toute l'expression de Vestris, toute la force et tout l'aplomb de Gardel, il a peut-être dans l'exécution

quelque chose de plus brillant et de plus moelleux. Sa grâce et sa légèreté triomphent surtout dans la danse *demi-caractère*, et c'est le genre du nouveau ballet. Ce charmant acteur se dispose à nous quitter pour aller faire cet hiver les délices de l'Italie; mais les engagemens qu'il a pris avec l'Académie royale de Musique nous assurent son retour au printemps prochain (1).

On vient de remettre, pendant le voyage de Fontainebleau, *Roméo et Juliette*, tragédie de M. Ducis, et cette remise a eu le plus grand succès. Larive a fait surtout une illusion prodigieuse dans le rôle du vieux Montaigu, joué dans la nouveauté par Brizard. La manière très-neuve et très-originale dont ce jeune acteur a su rendre un rôle qui semblait convenir si peu à sa figure et à son âge, lui a fait infiniment d'honneur, et n'a pas peu ajouté aux espérances que l'on avait déjà conçues de son talent. Garick même eût été content de la vérité de son costume, de son air sauvage, de l'expression farouche de ses regards, de la profondeur et de l'abandon de tous ses mouvemens. Nous ignorons par quelle industrie il avait su changer à ce point le caractère habituel de sa physionomie et de ses traits; mais il y avait réussi de la manière du monde la plus imposante. Son vi-

(1) Le Picq était élève de Noverre. Après avoir brillé sur différens théâtres d'Italie et d'Allemagne, il accepta un engagement à Saint-Pétersbourg comme maître de ballets. Il y est mort depuis peu, généralement regretté de tous les amateurs des arts. (*Note de l'Éditeur.*)

des esprits aussi distingués que madame de Sévigné, madame Deshoulières, un Saint-Evremont et d'autres, ont pu méconnaître le génie de Racine! Etaient-ils de bonne foi en le jugeant avec cette légèreté, et on peut dire ce mépris? Oui, sans doute. Ceux qui ont passé leur première jeunesse, ont toute la peine du monde à reconnaître un mérite supérieur à ceux qui sont plus jeunes qu'eux et qui commencent leur carrière. Indépendamment de la difficulté de croire qu'il puisse rien arriver après nous qui vaille la peine d'être regardé, et que l'époque dans laquelle nous existons ne soit pas la plus mémorable de toutes, le moyen de supposer un grand génie à un jeune homme qu'on a vu sortir du collége, qui vous fait la révérence, qui n'ayant encore aucun appui, doit des égards à tout le monde, à titre d'âge, de rang et de consistance! Cela n'est pas plus aisé que de croire aux miracles et à la canonisation d'un saint avec qui on a soupé et joué au piquet. Quelques esprits rares auront le don de la divination, et pressentiront la destinée du jeune homme; mais ces esprits ne seront guère plus nombreux que ceux qui naissent avec les dons du génie; et si leur opinion influe sur le jugement de la génération suivante, elle ne sera jamais assez puissante pour donner le ton à leur siècle.

Mais un culte fanatique et passionné suit immédiatement cette première époque. Aujourd'hui le respect pour Corneille et pour Racine est poussé jusqu'a l'idolâtrie; mais comme ce sont deux hommes d'un génie trop divers, leurs partisans com-

mencent à être sur le qui-vive entre eux, et il se forme sourdement deux sectes dans la littérature, dont la haine éclatera incessamment, et donnera aux oisifs le même spectacle que la querelle sur la supériorité des anciens sur les modernes a fourni au commencement du siècle. Ce nouveau procès, dont les avocats des deux parties commencent à nous étourdir, ne sera guère moins ennuyeux que l'autre à suivre dans ses divers plaidoyers; j'espère que le public prouvera par sa lassitude, qu'on ne plaide pas impunément devant lui des procès insipides et interminables.

Pour nous faire supporter plus patiemment l'éternel ennui des actes d'*Euthyme et d'Arveris*, on a bien voulu imaginer d'y joindre un nouveau ballet de Noverre, *les Caprices de Galathée*. L'idée de cette charmante pantomime est prise du portrait que fait Horace d'une jeune beauté à laquelle un amant tente de dérober un baiser;

Qui mollement résiste, et par un doux caprice,
Quelquefois le refuse afin qu'on le ravisse.

Galathée désespère un berger par ses caprices; elle accepte ses dons avec transport, elle les rejette bientôt avec mépris. Le berger feint d'adresser ses vœux à une autre bergère, et de lui offrir les présens destinés à celle qu'il aime. Galathée, par un sentiment de jalousie, arrache des mains de sa rivale les dons qu'elle vient de recevoir, elle s'en pare un instant, elle les jette de nouveau. Le berger se désole. L'Amour alors vient à son secours. Il surprend Galathée seule; elle est sans

toute la conduite du chevalier ministre plénipotentiaire, du moment où il a quitté la jupe pour se faire dragon, jusqu'à ce jour. Si ce projet s'exécute, il pourra bien dédommager quelque temps M. Linguet de la perte de son journal, et nous y aurons gagné de toutes manières.

Les Mânes de Louis XV, par M. Gudin, sont un tableau historique de l'état de la France, où l'auteur se propose d'observer avec la plus grande impartialité la décadence et le progrès de toutes les parties de l'administration, des mœurs, des lettres, de la philosophie et des arts; un bilan politique et moral de nos pertes et de nos bénéfices, où se présentent d'un côté les ressources que nous avons acquises, de l'autre, des brêches que nous avons à réparer. Il ne manque à l'excellence de ce projet que d'avoir été conçu et exécuté par M. de Montesquieu ou par M. Necker; voilà tout. Toute l'édition est arrêtée, sans qu'on en sache le motif. On dit que M. Gudin y a mis beaucoup d'esprit et de zèle, que ses calculs sont fondés trop souvent sur des faits qu'il n'a pas été à portée d'approfondir, et qu'il admet cependant avec une confiance aveugle. On dit que son ouvrage est aussi inégalement écrit qu'il est inégalement pensé, mais qu'on y trouve néanmoins des vues, beaucoup de chaleur, et les sentimens d'un bon citoyen.

M. Lebrun, auteur de la belle traduction du *Tasse*, qu'on avait attribuée d'abord à M. Rousseau de Genève, vient de nous donner une nouvelle traduction de l'*Iliade*.

Nous n'avons pas encore pu examiner cette traduction avec toute l'attention qu'elle mérite; à en juger par ce que nous avons vu, elle nous paraît très-supérieure à toutes celles que nous connaissions, moins ampoulée que celle de madame Dacier, plus simple et plus antique que celle de M. Bitaubé. Si ce n'est pas une copie exacte du plus grand tableau que nous ait laissé l'antiquité, c'est du moins la meilleure gravure qui en ait été faite jusqu'à présent. Ce n'est pas la couleur ni l'harmonie d'Homère; mais c'est le trait de ses dessins rendu peut-être avec toute la noblesse et toute la précision dont notre langue est susceptible. Cette nouvelle traduction est précédée d'un dialogue qu'un savant anglais dit avoir découvert sous les débris d'une des masures qui couvrent le lieu où fut autrefois Athènes. Pour ne nous laisser aucun doute sur l'authenticité de ce manuscrit, on a eu soin d'imprimer le texte grec à côté de la traduction française. On y discute l'objet moral et politique des poésies d'Homère. Rien n'est plus ingénieux; on est fâché seulement d'être obligé d'avouer que le texte a l'air beaucoup moins original que la traduction, et que l'idiome de l'auteur grec n'est pas moins moderne que ses idées. A la bonne heure, attrapez-nous toujours de même.

sage paraissait hâve et livide, son front sillonné portait l'empreinte d'une douleur dévorante et d'un long désespoir; tout semblait annoncer en lui ce vieillard infortuné qui venait d'errer vingt ans dans les forêts du mont Apennin, accablé du poids de sa misère, et ne respirant plus que la haine et la vengeance.

On a jugé la pièce, à cette reprise, comme elle l'avait été lorsqu'elle parut la première fois, c'est-à-dire comme un très-mauvais ouvrage, mais où l'on trouve des beautés du premier ordre. Le trait, *il n'avait point d'enfant*, peut être mis à côté des beaux traits de Corneille. La fin du troisième acte et presque tout le quatrième sont du plus grand effet au théâtre. De tous les jugemens portés par M. de La Harpe sur ses contemporains, il n'en est peut-être aucun où il y ait plus de vérité que dans son mot sur M. Ducis : *Il est trop heureux que cet homme n'ait pas le sens commun, il nous écraserait tous.*

La Quinzaine anglaise, roman qu'on vient de publier, est l'histoire d'un jeune Lord qui arrive à Paris avec un portefeuille de douze mille livres sterling, et qui, grâce aux bons avis d'un docteur irlandais, emploie si bien son temps et ses guinées, qu'au bout de quinze jours il se trouve enfermé au Fort-l'Évêque, devoré de regrets et en proie aux plus honteuses douleurs. L'idée de ce roman est heureuse, l'objet en est moral, et la conduite en est simple. L'exécution n'est que médiocre, le style assez négligé; mais

on trouve dans ses détails du naturel, de la vérité, et, ce qui peut paraître encore plus louable, un caractère de décence et de modestie qu'il n'était peut-être pas aisé de conserver en traitant un sujet de ce genre. On y peint partout la jeunesse dupe du vice, mais d'une manière propre à la faire rougir de l'être. On y parle à l'esprit et non pas à l'imagination, encore moins aux sens. Si l'ouvrage en a moins de grâce, moins d'intérêt, la lecture en devient plus morale, plus sûrement instructive.

On attribue cet ouvrage à M. Rutledge ou Rutlidge, l'auteur du *Bureau d'Esprit*. Si cela est vrai, nous sommes prêts à lui rendre justice et à reconnaître que s'il a fort mal vu la société de madame Geoffrin, même dans ses ridicules, il paraît avoir étudié supérieurement celle de mademoiselle Dothé et de ses émules; les portraits qu'il a tracés dans ce dernier ouvrage sont aussi ressemblans que ceux de sa comédie le sont peu.

Le sieur Linguet, depuis l'extravagante lettre qu'il a écrite au roi contre M. de Vergennes et M. de La Harpe, est allé faire un tour à Londres. Il a trouvé monsieur ou mademoiselle d'Éon désespéré ou désespérée d'avoir perdu son procès contre le sieur de la Morande, qui avait osé faire un libelle contre lui, libelle qui n'était qu'une réponse à un autre libelle de monsieur ou mademoiselle d'Éon. Cette cause a paru digne de la plume du sieur Linguet; il est occupé, en conséquence, à faire un mémoire apologétique de

DÉCEMBRE 1776.

Paris, 20 décembre 1776.

Le *Malheureux imaginaire*, comédie en cinq actes, en vers, par M. Dorat, a été représenté à Paris, pour la première fois, le 7 décembre. Cette pièce, assez mal accueillie à la cour, l'a été plus mal encore à la ville, le jour de la première représentation. Les changemens que l'auteur y a faits depuis, en cachant quelques défauts, ont inspiré du moins plus d'indulgence au public, et les bons amis du poëte n'ont pas manqué de dire que *le plus heureux de ces changemens était celui du parterre.* Que ce soit un trait de médisance ou de calomnie, ce n'est pas d'un mot plaisant que dépend le succès d'un bon ou d'un mauvais ouvrage.

Un ouvrage plein de détails charmans, un ouvrage dont le style, en général élégant et facile, étincelle de traits heureux, quelques défauts qu'il puisse avoir d'ailleurs, aura toujours un mérite très-réel ; mais ce mérite pourra bien ne pas être celui d'une bonne comédie. Avec le désir de rendre à M. Dorat toute la justice due à un talent aussi agréable que le sien, il faut convenir que son *Malheureux imaginaire* manque également d'intérêt et d'action ; que les scènes en sont mal liées et se succèdent sans mouvement ; que l'attitude de ses personnages ne varie pas plus que

leur situation, et que par conséquent, non-seulement ils n'agissent point, mais se trouvent même réduits à une monotonie de sentimens et d'idées, qui, sans la grâce et le coloris du poëte, serait mille fois plus fatigante encore.

On a beaucoup critiqué le choix du sujet ; je n'en vois qu'une bonne raison, c'est l'extrême difficulté qu'il y avait à le traiter. Ce sujet demandait un talent aussi supérieur que le *Misanthrope*, peut-être même était-il plus difficile de lui donner une couleur théâtrale et comique. Il n'en est pas moins vrai que les originaux de ce caractère sont plus communs de nos jours qu'ils ne l'ont jamais été, et qu'il était intéressant de les peindre. C'est un caractère qui appartient exclusivement au siècle où le tourment de la réflexion est devenu une espèce de maladie épidémique, où la satiété de tous les goûts blase l'imagination de si bonne heure, où le progrès du luxe, en énervant les âmes, ne fait qu'irriter leur sensibilité, exagère notre inquiétude naturelle, et nous donne tant de peines et tant de besoins factices.

Dire que le *Malheureux imaginaire* est un homme mélancolique, vaporeux ; que sa folie est plutôt un mal physique qu'un travers de l'esprit ou un vice du cœur, c'est un reproche que M. Dorat peut avoir mérité ; mais est-ce la faute de son sujet ? S'il n'était pas permis de présenter au théâtre des vices et des travers qui peuvent tirer leur origine de la conformation physique de notre être, des affections particulières de nos nerfs, il

resterait peut-être assez peu de sujets à traiter, et le *Misanthrope* et le *Distrait* se trouveraient les premiers enveloppés dans la proscription.

Nous demandons pardon à M. Dorat d'avoir parlé du *Misanthrope* à propos du *Malheureux imaginaire*. On peut avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de talens, sans approcher d'un si grand modèle. Peut-être lui en eût-on trouvé davantage s'il se fût contenté de réduire tous les jolis vers dont sa pièce est remplie, en deux Épîtres, du *Malheureux imaginaire* à l'*Insouciant*, et de l'*Insouciant* au *Malheureux imaginaire*. Ce rôle de l'*Insouciant* a été joué supérieurement par le sieur Bellecourt, et n'a pas peu contribué à relever l'ouvrage de sa première disgrâce.

On a publié ici un livre qui pouvait devenir d'un grand intérêt, s'il eût été rédigé par une main plus habile : *Mémoires d'une reine infortunée* (de Caroline-Mathilde, reine de Danemarck), *entremêlés de Lettres écrites par elle-même à plusieurs de ses parens et amies illustres, sur plusieurs sujets, et en différentes occasions*; traduits de l'anglais, à Londres. Un petit volume in-12.

On ne trouve dans ces Mémoires qu'une apologie assez faible de la conduite de la reine Mathilde, et les imputations les plus odieuses contre la reine Julie-Marie et le prince Frédéric. Cet ouvrage ne donne d'ailleurs aucune idée de la révolution qui

perdit cette jeune princesse, ni des circonstances qui la préparèrent, ni des ressorts qui la firent réussir. Le seul homme capable peut-être d'écrire cette malheureuse histoire, ne se permettra jamais de la publier. C'est M. Reverdi, l'auteur des *Lettres sur le Dânemarck*, qui jouit plusieurs années de toute la confiance du roi, dont il avait été le précepteur, qui fut à Copenhague dans le moment de la révolution, et qui, sans avoir voulu prendre aucune part à cette funeste intrigue, en connaissait trop bien les principaux acteurs pour ne pas démêler aisément la suite de leurs vues et de leurs démarches. Je le priai un jour de me faire le portrait du fameux Struensée. « C'est » Tacite, dit-il, qui le fera pour moi. » Et il me lut ce que cet historien philosophe nous dit d'un favori de Tibère (*Annal.*, L. 1, c. 74) : « *Qui formam vitæ iniit, quam posteà celebrem* » *miseriæ temporum, et audaciæ hominum fecerunt : nam egens, ignotus, inquies, dum oc-* » *cultis libellis sævitiæ principis adrepit : mox* » *clarissimo cuique periculum facessit ; potentiam* » *apud unum, odium apud omnes adeptus, dedit* » *exemplum, quod secuti ex pauperibus divites,* » *ex contemptis metuendi, perniciem aliis, ac* » *postremum sibi invenere.....* » A la cruauté près, qu'on ne peut jamais reprocher ni au roi, ni à son ministre, je n'ai rien vu de plus ressemblant.

La brochure qu'on a l'honneur de vous annoncer contient plusieurs lettres de la reine, l'histoire de

la princesse de Zek, épouse de Georges I[er]; un abrégé de la Vie de Charles XII et de Pierre-le-Grand, les Aventures de Charles Stuart, enfin des recherches sur le caractère des Anglais, des Français et des Danois. On nous donne ces différens morceaux comme autant de fruits des loisirs de la reine au château de Zell. Il n'y a point de mal à cela; mais ce serait au moins une peine fort inutile que d'examiner scrupuleusement si tous ces morceaux, qui n'ont rien de neuf, rien de particulièrement intéressant, sont en effet l'ouvrage de la reine ou non. Ce n'est pas d'aujourd'hui, comme on sait, que Messieurs les auteurs s'avisent, du fond de leur galetas, d'emprunter des tiares et des couronnes pour débiter un peu mieux leur marchandise. Le malheur est que la ruse est devenue trop commune pour faire encore beaucoup de dupes, et tout le monde n'entend pas ce manége comme l'éditeur des *Lettres de Ganganelli.*

Quoique l'ouvrage de M. Gudin ne se vende encore que sous le manteau, il s'en est répandu un assez grand nombre d'exemplaires; et l'espèce de sensation qu'il a faite aurait pu suffire, il y a dix ans, pour assurer à l'auteur ce qu'il ambitionne depuis si long-temps, les honneurs de la Bastille. L'ouvrage est intitulé: *Aux mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*; ou *Essai sur les progrès des arts et de l'esprit humain sous le règne de Louis XV.* — Aux Deux-

Ponts, à l'imprimerie Ducale, deux volumes in-8°.

Après avoir retracé en peu de mots l'état de la France à la mort de Louis XIV, nos acquisitions et nos pertes sous Louis XV, le progrès du gouvernement depuis Charlemagne, etc., notre auteur veut bien nous instruire encore des fautes de l'administration sous Louis XIV et sous Louis XV; mais quelque décidé que soit le ton dont il parle d'une matière aussi importante et aussi délicate, son intention n'était pas sans doute de l'approfondir; il ne dit sur cet objet que les choses les plus communes et les plus superficielles. La révolution de 1771 fixe seule toute son attention. Il jette ensuite un coup d'œil rapide sur les guerres qui s'allumèrent sous le dernier règne; et il en compte six, en observant cependant que trois de ces guerres, peu remarquées des historiens, sont déjà oubliées du reste des hommes.

Les articles où l'on traite de l'art militaire, de l'agriculture, du commerce et des arts mécaniques, sans être beaucoup plus instructifs que celui de l'administration, offrent du moins quelques anecdotes intéressantes, et nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer une qui méritait d'être plus connue.

« Un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait » passé sa vie à faire des opérations de chimie, » inventa un feu si rapide et si dévorant, qu'on » ne pouvait ni l'éviter, ni l'éteindre; l'eau lui » donnait une nouvelle activité. Sur le canal de

» Versailles, en présence du roi, dans les cours
» de l'arsenal, à Paris, et dans quelques-uns de
» nos ports, on en fit des expériences qui firent
» frémir les militaires les plus intrépides.... Quand
» on fut bien sûr qu'un seul homme, avec un tel
» art, pouvait détruire une flotte ou brûler une
» ville, sans qu'aucun pouvoir humain y pût
» donner le moindre secours, le roi défendit à
» Dupré de communiquer son secret à personne;
» il le récompensa pour qu'il se tût; et cependant
» ce roi était alors dans les embarras d'une guerre
» malheureuse: il craignit d'augmenter les maux
» de l'humanité; il aima mieux souffrir. Dupré
» est mort, et je crois qu'il a emporté avec lui
» son funeste secret. »

Le plus grand défaut des *Mânes de Louis XV* est de louer sans cesse ce qu'il fallait peindre, l'esprit dominant de ce règne. Cette manie ôte non-seulement au sujet presque toutes les nuances dont il était susceptible; et d'un livre qui devait offrir l'instruction la plus intéressante, elle ne fait qu'un panégyrique assez ordinaire, et peut-être même est-elle la principale cause des erreurs que l'auteur a embrassées avec tant de confiance. On ne saurait le soupçonner cependant d'avoir eu le projet de flatter bassement ni les mânes de Louis XV, ni les grands hommes qui lui ont survécu. Il y a dans sa manière de louer beaucoup plus de bonne foi que d'esprit et d'adresse, et l'adulation a tout un autre langage. Il est donc sûr que M. Gudin pense profondément tout ce qu'il dit; mais qu'en-

chanté des progrès que la philosophie a faits de nos jours, il ne peut s'imaginer que le siècle où l'on a si bien prouvé qu'il n'y avait point de Dieu, ne soit le premier des siècles, par conséquent celui où l'on a le plus de lumière et de talent, celui où l'on fait les plus beaux vers, les meilleurs tableaux, les plus belles statues.... La candeur et la sincérité qui règnent dans tous ces éloges n'empêcheront pas que M. de Beaumarchais ne soit lui-même un peu étonné de se voir représenté comme le Brutus ou le Caton de la France, pour avoir disputé à la dame Goësman quinze louis avec plus de caractère, d'esprit et de gaieté qu'on n'en avait encore mis dans aucun mémoire.

Il y a deux époques dans l'histoire de nos mœurs que M. Gudin n'a pas assez distinguées, celle qui suivit les folies de la régence, et celle qui a commencé avec les malheurs de l'Etat, les drames et les grands succès de la philosophie. Le désordre des affaires publiques nous rendit tristes, on aima mieux pleurer que rire. On trouva une sorte de consolation dans les injures que les philosophes dirent aux rois et aux dieux; et l'impuissance d'être gais nous fit prendre le parti d'être sensibles et philosophes.

Je suis loin de croire que la liberté avec laquelle on s'est permis de discuter les questions les plus graves de la métaphysique et de la morale, ait favorisé beaucoup les progrès du vice : le mal était déjà fait; je soupçonne seulement que cette circonstance a pu enhardir le libertinage à se montrer

avec un peu plus d'indécence. On n'a fait que ce qu'on faisait depuis long-temps ; mais on l'a fait avec moins de gêne, et l'hypocrisie a presque passé de mode.

Que des cafards s'étonnent que nos rois et nos ministres aient souffert avec tant de patience des déclamations des philosophes contre le despotisme politique et religieux : eh ! quel inconvénient y avait-il à les tolérer ? L'autorité a-t-elle encore besoin, dans l'état actuel des choses, de l'appareil imposant que pouvaient lui prêter autrefois la religion et ses ministres ? Ne trouvait-elle pas au contraire quelque avantage à laisser nier sourdement la seule puissance capable d'inquiéter ses vues et ses projets ? Sûr de ses forces, on est tranquille : c'est lorsqu'on en doute qu'on est ombrageux. Tout gouvernement injuste ou cruel ne l'est que par crainte ou par timidité.

L'espèce de liberté dont les lettres ont joui sous le règne de Louis XV, et l'espèce de persécutions qu'elles ont éprouvées, tenaient à cette alternative de faiblesse et de vigueur qui a caractérisé presque toutes les démarches de la vie publique et de la vie privée de ce prince.

Voici deux vieilles chansons que les tracasseries de madame de la Ferté-Imbault avec l'*Encyclopédie* ont fait revivre.

PLAISANTERIE *du président Roujeaut sur le Portrait de la Grande Maîtresse de l'Ordre des Lanturlus.*

Qui veut avoir trait pour trait *bis.*
De dame Imbault le portrait? *bis.*
Elle est brune, elle est bien faite,
Et plaît sans être coquette.
Lampons, lampons, camarades, lampons.

Sans doute elle a de l'esprit, *bis.*
Ecoutez ce qu'elle dit; *bis.*
Elle parle comme un livre
Composé par un homme ivre.
Lampons, lampons, etc.

Si sublime est son jargon, *bis.*
Que rarement l'entend-on: *bis.*
Quelquefois on la devine
Par le geste ou par la mine.
Lampons, lampons, etc.

Quel philosophe aimez-vous? *bis.*
Elle les possède tous: *bis.*
Loke, Aristote ou Malebranche,
Elle les a dans sa manche.
Lampons, lampons, etc.

Il est bien vrai que parfois, *bis.*
En les comptant par ses doigts, *bis.*
Elle les prend l'un pour l'autre,
Le disciple pour l'apôtre.
Lampons, lampons, etc.

Elle travaille, dit-on, *bis.*
Sur le vide de Newton, *bis.*
Avec d'autant plus de zèle
Qu'elle l'a dans la cervelle.
Lampons, lampons, camarades, lampons.

HISTOIRE *de la science de madame la Marquise de la Ferté-Imbault.*

Sur l'air : des Fraises.

La marquise Carillon,
Les deux mains dans ses poches,
Secouant son cotillon,
Tourne dans son tourbillon
La broche, la broche, la broche.

En systèmes raisonnés
Elle fait des prouesses;
Mais ils sont trop raffinés,
Car elle prend pour son nez,
Ses fesses, ses fesses, ses fesses.

Parlez-lui de sentiment,
C'est là qu'elle domine;
Elle dira qu'Artaban
Etait un grand docteur en
Cuisine, cuisine, cuisine.

Mettez-la sur le propos
De la Métamorphose,
Ce fut le rhinocéros
Qui fit au pauvre Minos
La chose, la chose, la chose.

C'est bien une autre chanson
Si vous parlez d'histoire;
Elle dira que Néron
Fit venir à Cicéron
La foire, la foire, la foire.

Chaque jour je lui dépeins
L'ardeur qui me travaille;
Quoique ce soit pour son bien,
Elle ne me répond rien
Qui vaille, qui vaille, qui vaille.

On a remis ces jours passés, sur le théâtre de la Comédie italienne, une pièce attribuée à Romagnesi et à Dominique, mais que l'on croit de Marivaux, *Arlequin Hulla*, en prose et en un acte. Quoique les ouvrages de ce genre soient fort mal exécutés aujourd'hui, du moins sur ce théâtre, on a revu celui-ci avec assez de plaisir. La fable en est ingénieuse, et la situation qu'elle amène originale et piquante. Ce serait le sujet d'un charmant opéra comique. On dit que M. le duc de Nivernois s'est occupé, il a quelques années, à le rajeunir sous cette nouvelle forme (1).

La reprise de l'*Aveugle de Palmyre*, qui avait beaucoup réussi à la cour, grâce à la magnificence du spectacle et à la richesse des décorations, dénué de ce prestige à Paris, n'a eu qu'un succès médiocre. Les paroles sont de M. Desfontaines, la musique du sieur Rodolphe. Quelques corrections

(1) On l'a rajeuni depuis sous le titre de *Gulistan*. (*Note de l'Éd.*)

dans le style, la marche du dénoûment un peu plus resserrée, tous les changemens qu'on nous avait annoncés pour cette reprise, sont fort bien vus, mais n'empêchent pas que l'ensemble de l'ouvrage ne soit d'un genre extrêmement fade, et que l'auteur n'ait souvent pris de la niaiserie pour de la naïveté, et je ne sais quelle affectation de simplicité pour de la finesse et du naturel.

Le plus beau papier, des caractères superbes, de plus belles marges, tous les lieux communs de la flatterie et d'une éloquence de collége ; voilà ce qui distingue un livre intitulé *Discours sur les monumens publics de tous les âges et de tous les peuples connus, suivi d'une description du monument projeté à la gloire de Louis XVI et de la France, terminé par quelques observations sur les principaux monumens modernes de la ville de Paris, et plusieurs projets de décoration et d'utilité publique pour cette capitale ; dédié au roi*, par M. l'abbé de Lubersac, vicaire-général de Narbonne, abbé de Noirlac et prieur de Brive.

L'idée principale du monument que M. l'abbé de Lubersac veut ériger à la gloire de Louis XVI, est d'autant plus heureuse, que l'on peut juger de son effet par celui de la fontaine de la place Navonne, à Rome, du cavaliero Bernini, de qui M. l'abbé paraît l'avoir fidèlement empruntée. Quant aux accessoires, il n'y a qu'une imagination

aussi vive et aussi féconde que la sienne qui puisse les avoir rassemblés. Imaginez un rocher escarpé et environné de profondes cavités d'où sortent des torrens d'eau qui tombent avec fracas et vont se perdre dans des abîmes. Du sommet de ce rocher voyez s'élever un obélisque de marbre blanc, dont la hauteur répond à la magnificence des édifices qui l'environnent : voilà le fond que nous avons inventé avec notre teinturier Bernini. Ce que nous y avons ajouté, c'est une renommée qui s'élance du haut des airs, et qui reste suspendue, dans une posture assez gauche, vers le milieu du monument. Il n'y a qu'une fausse modestie qui nous ait empêché de dire que M. l'abbé de Lubersac pourrait fournir à l'artiste les traits de cette divinité. Ensuite le *Temps*, entouré des *Heures* et des *Siècles*, recevant des mains de la *Vertu* le médaillon du prince, et l'attachant à l'obélisque; nous donnons au *Temps* les traits de M. de Maurepas; d'un autre côté, une médaille qui représente *Castor* et *Pollux*, ressemblant aux frères du roi; la *Vertu* à demi-voilée sera le symbole de toutes les augustes princesses filles du feu roi; près de la *Vertu*, la *France*, sous les traits de notre jeune souveraine; à ses pieds, deux génies vengeurs, terrassant des monstres; puis *Pallas* et la *Paix*. *Pallas* est suivie de plusieurs génies guerriers; et parmi ces génies, on distingue M. de Buffon, et sous quel titre? l'expression est aussi neuve qu'ingénieuse, sous le titre du *Commerçant naturaliste*. Le projet de placer M. le marquis

de Mirabeau parmi les génies de la suite de madame la comtesse d'Artois, est plus brillant encore. Son siècle ne s'attendait pas sans doute à le voir en si bonne compagnie : il n'y a que la postérité et M. l'abbé de Lubersac qui sachent rendre justice au vrai mérite; et ce n'est pas sans raison, comme l'on voit, que nous voulons l'immortaliser lui-même sous les attributs de la Renommée. Au bas du rocher nous plaçons la déesse de la Seine et celle de la Marne, entourées de Naïades; ces deux divinités seront sur la proue d'un vaisseau, que l'on verra sortir de dessous une large voûte de rochers portant le monument. Neptune, armé de son trident, guidera lui-même ce vaisseau précédé par des Syrènes, des Dauphins et un Triton sonnant de la trompe. Ce vaisseau portera les armes de la ville de Paris; et le dieu qui en tient le gouvernail représentera M. le duc de Cossé, gouverneur de cette capitale, etc., etc.

On peut juger par cette faible esquisse que si l'idée première de ce monument n'appartient pas à M. l'abbé de Lubersac, il l'a du moins furieusement embellie ; et c'est une manière infaillible de se rendre une chose tout-à-fait propre.

Il faut distinguer de l'*Histoire de madame du Barri* un ouvrage du même genre qu'on vient de publier sous le titre d'*Anecdotes*. Le premier est d'une platitude qui passe toute expression ; ce ne peut être que l'ouvrage d'un laquais. On peut

soupçonner les *Anecdotes* d'être au moins celui d'un valet de chambre; on y trouve une sorte de bonhomie et d'impartialité. A en juger par quelques faits dont nous avons été plus directement instruits, il paraît que l'auteur dit à peu près tout ce qu'il sait; mais il ne le sait qu'à demi. Son histoire n'est ni absolument fausse, ni absolument vraie: sans être jamais dans la vérité, elle en approche le plus souvent; et des livres infiniment mieux écrits n'ont pas toujours ce mérite. Au reste, l'ouvrage ne laisserait rien à désirer, qu'il n'en serait pas moins indifférent au repos de l'Europe et au bonheur du genre humain.

JANVIER 1777.

La première nouveauté que nous avons l'honneur de vous annoncer a eu beaucoup de succès, et un succès que la jeunesse de l'auteur et les espérances fondées sur le talent développé dans cet ouvrage rendent plus intéressant encore. *Zuma* n'est pas la première tragédie de M. Lefevre, mais elle n'en est pas moins le fruit de sa première jeunesse. Il avait à peine vingt ans lorsqu'on joua son *Cosroës*, et *Zuma* fut reçue deux mois après; Cosroës, joué en 1770, fut hué impitoyablement le premier jour, et ne put se relever de sa chute. Depuis ce temps, il n'est point de dégoûts qu'il n'ait éprouvés de la part des comédiens, et ce n'est qu'après dix ans d'attente qu'il a pu obtenir enfin la faveur de reparaître au théâtre. Quel encouragement ne lui eussent point donné les lauriers qu'il vient de cueillir, si la carrière lui eût été ouverte dix ans plus tôt, comme il devait naturellement l'espérer! Eclairé par le jugement du public, son génie se serait tracé peut-être des routes nouvelles. Un succès si flatteur, à cet âge, lui eût révélé du moins le secret de ses forces; il eût trouvé plus tôt les conseils et la protection que ses talens naissans et l'extrême médiocrité de sa fortune lui rendaient si nécessaires; le prince qui vient de l'attacher à sa personne avec une pension de douze cents livres, monseigneur le

duc d'Orléans, lui eût accordé plus tôt et les secours et l'appui dont il avait besoin. Quelque triste que fût l'abandon dans lequel notre jeune poëte a vécu depuis les premiers essais qu'il avait osé hasarder au théâtre, son courage n'en a point été abattu; c'est dans cet intervalle qu'il a eu l'audace de concevoir et d'exécuter presque entièrement l'entreprise effrayante d'un poëme épique en douze chants. Gustave Vasa en est le héros, ce généreux Gustave dont la Suède adore la mémoire comme nous adorons celle de Henri IV. Nous espérons pouvoir bientôt vous donner une idée et du plan et des détails de ce poëme; mais nous ne pouvons nous empêcher d'observer ici que c'est de nos jours seulement que nos poëtes ont choisi leurs héros chez les peuples du Nord, M. Lefevre en Suède, et M. Thomas en Russie. C'est un hommage rendu à la supériorité que ces peuples ont acquise dans ce siècle, et qu'ils doivent sans doute à la gloire personnelle de leurs souverains et à la protection toute particulière dont les lettres ont été honorées sous leur règne.

Il n'y a d'historique dans la tragédie de *Zuma*, que le nom de Pizarre; tout le reste est d'invention.

On ne peut se dissimuler que le fond de l'intrigue ne soit romanesque, que les incidens qui la préparent manquent de vraisemblance, et que la conduite n'en soit souvent forcée. Il faut avouer encore que l'action en elle-même est assez faible; mais les suppositions sur lesquelles cette intrigue est fondée produisent des situations si intéres-

santes, ces incidens se succèdent avec tant de rapidité, la marche du poëme est si vive, qu'on oublie sans cesse ce que les moyens peuvent avoir de défectueux, en faveur de l'effet qui en résulte. C'est une suite de tableaux dont le mouvement et la variété ne laissent point de prise à la réflexion. L'âme n'est peut-être jamais fortement intéressée, mais elle est dans une espèce d'illusion qui l'occupe et ne cherche point à se désabuser. La pièce est fort inégalement écrite : à côté des plus beaux vers on aperçoit les plus grandes négligences; mais à travers ces négligences même, le style conserve encore de la chaleur et de la sensibilité. Le dialogue, en général, est simple et touchant, et l'on peut dire que le naturel et la vérité de l'exécution y suppléent presque toujours aux défauts du plan.

Si *Zuma* n'eut qu'un succès médiocre à la cour, c'est qu'elle fut mal jouée, c'est que l'auteur avait eu la maladresse d'y laisser beaucoup de longueurs, et qu'un seul vers ridicule ou déplacé peut détruire l'effet d'une scène entière. Mademoiselle Sainval l'aînée a eu des momens sublimes dans le rôle de Zuma ; sa sœur a paru fort laide dans celui d'Azélie. Molé, chargé du rôle de Zéliscar, a joué la scène du cinquième acte, la scène principale, avec infiniment de naturel et de chaleur. Mais Larive a laissé beaucoup de choses à désirer dans celui de Pizarre. On jugera mieux, à la lecture, si c'est la faute de M. Lefevre ou la sienne.

ÉPIGRAMME *par M.* DE RHULIÈRE.

Après l'hymen, une femme encor neuve
Vit son amie en grand habit de veuve;
Elle trouva ce costume charmant.
A son mari plus que sexagénaire
Elle disait : Si vous voulez me plaire,
Faites-moi peindre en cet habillement.

Alain et Rosette, ou *la Bergère ingénue*, intermède en un acte, paroles de M. Boutelier, musique de M. Pouteau, est tombé très-durement, le vendredi 10, sur le théâtre de l'Académie royale de musique. L'intention de MM. les auteurs était de faire un ouvrage du genre dont Jean-Jacques Rousseau nous a tracé l'idée dans son charmant intermède du *Devin*. Il n'est guère possible de faire une imitation plus plate d'un plus excellent modèle. Le sujet cependant était presque aussi bien choisi que le modèle; c'est la fable dédiée à mademoiselle de Sillery, Tircis et Amarante.

. . . . Voilà justement
Ce que je sens pour Climadant.

Le seul vers que nous ayons retenu de ce triste opéra, est la réponse de Rosette à son amant, inquiet de la complaisance avec laquelle on avait paru écouter son rival :

J'ignorais son dessein,
Mais il parlait d'amour, et je parlais d'Alain.

Un très-joli ballet, mais placé fort mal à propos entre le second et le troisième acte d'*Alceste*, a été hué avec un tumulte que tout le talent des Vestris et des Guimard n'a pu apaiser. Cet événement a été regardé, par les amis du chevalier Gluck, comme le triomphe le plus glorieux de la musique sur la danse. Tous les soupers de Paris ont retenti du bruit de cette victoire. On s'est empressé d'imprimer dans tous les papiers de l'Europe, que la France voyait luire enfin l'aurore du bonheur, et que nos oreilles commençaient à sentir le charme tout-puissant de l'harmonie. Piccini est occupé dans ce moment à composer la musique de *Roland*, de Quinault, refait par M. Marmontel. Il est encore quelques incrédules qui prétendent qu'il faut attendre le succès de cette entreprise pour juger plus sûrement de l'instruction de nos oreilles.

Madame Geoffrin est toujours fort languissante; mais sa tête, quoique faible encore, paraît entièrement libre. Elle a revu toute sa société, à l'exception cependant de MM. d'Alembert, Marmontel et Morellet, qu'elle a cru devoir sacrifier au juste ressentiment de sa fille, peut-être aussi aux scrupules pieux de son confesseur. Ces messieurs sont accusés d'avoir voulu proscrire et le viatique et l'honnête Thomas d'Akempis; en conséquence, après avoir été consignés eux-mêmes assez lestement à la porte de leur ancienne amie, ils se sont permis de répandre les propos les plus durs et

les plus indiscrets sur la conduite de madame de la Ferté-Imbault avec sa mère. Toutes les circonstances de cette tracasserie philosophique ont été fort exagérées. Madame Geoffrin a vu qu'après un pareil éclat il fallait cesser de voir ces messieurs ou sa fille : elle a préféré, selon son usage, le parti le plus convenable et le plus décent. Sa faiblesse ne lui permet plus de suivre une longue conversation, mais elle cause encore souvent avec beaucoup d'intérêt et beaucoup d'agrément; son esprit semble même quelquefois n'avoir rien perdu de cette finesse de l'art qui lui était propre. On parlait l'autre jour chez elle de la simplicité de caractère : *Tant de gens l'affectent!* dit-elle; *mais M. de Malesherbes, voilà un homme simplement simple.*

Cette habitude de bienfaisance, qui occupa sa vie entière, ne l'a point quittée. Après s'être informée avec beaucoup d'empressement de la situation de M. Suard et de ce qui pourrait lui faire plaisir, elle lui envoya, ces jours passés, trois ou quatre casseroles d'argent qu'il ne crut point devoir refuser. Dernièrement elle força M. Thomas à recevoir une petite cassette de deux mille écus en or. Il eut beau lui représenter qu'il n'avait jamais refusé les secours que lui avait offerts son amitié dans le temps où il avait pu en avoir besoin, mais que l'aisance dont il jouissait actuellement ne lui permettait plus d'accepter un don si considérable ; sa résistance fut inutile : il fallut céder, du moins en apparence; mais il ne sortit de chez

elle que pour aller remettre la cassette en question à madame de la Ferté-Imbault, qui, n'ayant pas voulu la reprendre, l'a fait déposer chez un notaire aux ordres de M. Thomas.

J'ignore si c'est à cette occasion que madame de la Ferté-Imbault, en revoyant les comptes de sa mère, a trouvé qu'elle avait dépensé plus de cent mille écus pour soutenir l'*Encyclopédie* et ses dépendances. J'ignore si le compte est juste; mais il est sûr que madame Geoffrin a fait infiniment de bien; il est sûr aussi que madame de la Ferté-Imbault, sans oser blâmer les dispositions de sa mère, n'a pu s'empêcher de témoigner quelques regrets de voir une somme si forte prodiguée à un parti qu'elle n'a jamais cru aussi nécessaire à la gloire de Dieu et de l'État que l'ordre dont elle est la grande maîtresse, le sublime ordre des *Lampons* et des *Lanturlus*. A cela que peut-on trouver à redire?

Le zèle presque inquisiteur avec lequel M. de La Harpe continue de soutenir la cause du bon goût, et l'humeur trop revêche de M. Dorat, ci-devant mousquetaire, nous ont fait craindre un moment de voir l'arène littéraire ensanglantée par leurs querelles. M. de La Harpe ne s'est pas borné seulement à faire une critique très-dure et très-amère de la malheureuse comédie dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte le mois dernier; il y a mêlé quelques personnalités assez injurieuses; il a imprimé dans son

Journal, en toutes lettres, que M. Dorat *achetait ses succès par des voies illégitimes*, etc. La première réponse à cette sortie se trouve dans la préface du *Malheureux imaginaire*, et la voici: « J'écoute avec autant de reconnaissance que de » docilité les critiques de bonne foi; mais j'ai » le plus souverain mépris pour ces détracteurs » à gages qui mentent à eux-mêmes dans l'éloge » ou dans la satire, pour ces petits furieux qui se » mutinent, se courroucent, se démènent en l'hon- » neur du goût, écrivent par métier, parlent de » leur âme dans des libelles, allient, par un con- » traste piquant, l'excès de l'audace et de la bas- » sesse, de la présomption et de l'insuffisance, » pâlissent de honte quand ils se jugent, et devien- » nent, à force d'orgueil, d'insolence et de mé- » diocrité, des originaux précieux pour leur siècle, » qui s'en amuse et perdrait trop à les voir corri- » gés. » M. Dorat a cru sans doute que ces injures, quelque brillantes qu'elles fussent, n'étaient pas encore assez claires, assez directes; il s'est exprimé plus précisément dans une lettre insérée dans le nº 29 de *l'Année Littéraire*. Il s'agit principalement, dans cette lettre, d'un souper que M. de La Harpe fit autrefois chez M. Dorat avec M. Fréron, de bien heureuse mémoire, souper que M. de La Harpe a cité peut-être assez mal à propos dans une de ses dernières feuilles. Est-il décent qu'un académicien se souvienne d'avoir soupé avec Fréron? La lettre de M. Dorat commence par un démenti formel. « Vous me de-

» mandez, Monsieur, si je me souviens d'avoir » tenu, au fougueux petit gazetier dont vous » avez à vous plaindre, les propos qu'il m'im- » pute dans un de ses derniers chiffons pério- » diques. Je vous répondrai affirmativement qu'il » n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il » avance. » On conte ensuite assez gaiement tout le souper, où M. de La Harpe se pavanait en empereur de rhétorique ; et sans respect pour les honneurs dont il est décoré aujourd'hui, on finit par le menacer d'une chiquenaude. — « Qu'il est » risible, ce petit homme! Il y a des gens d'une » humeur vive qui prétendent qu'un ridicule » aussi outré demanderait une correction à l'ave- » nant; moi, je pense, au contraire, qu'il faut le » laisser aller aussi loin qu'il est possible pour le » plaisir de la société. On se moque d'un nain » qui se piète pour se grandir; et quand il impor- » tune, une chiquenaude en débarrasse. » — Nos connaisseurs ont décidé unanimement qu'une pareille lettre devait être regardée comme l'équivalent ou d'une volée de coups de bâton, ou d'un soufflet, et d'un soufflet d'autant plus cruel, qu'à l'instant même il avait été multiplié par trois ou quatre mille souscriptions. Il y avait donc lieu de croire qu'une injure si déterminée, vu nos vieux préjugés sur l'honneur, ne pourrait être lavée que dans le sang. La philosophie de M. de La Harpe l'a mis au-dessus de ces préventions populaires; il a répondu en homme de lettres, par une nouvelle critique du *Malheureux imagi-*

naire, plus approfondie, plus rigoureuse, mais en même temps plus modérée. Cela n'a pas empêché qu'une séance particulière de l'Académie n'ait été employée à l'admonester sur l'aigreur, la dureté et le mauvais ton qui régnaient trop souvent dans son Journal, et qui l'exposaient à des affronts où la dignité de tout le corps se trouvait compromise. « *Nous aimons tous infiniment M. de* » *La Harpe*, disait l'autre jour l'abbé de Boismont; » *mais on souffre en vérité de le voir arriver sans* » *cesse l'oreille déchirée.* » Quelque peu littéraire que soit le détail que nous venons de nous permettre, nous avons cru devoir le hasarder, pour donner une idée de la politesse et de la douceur qui caractérisent notre littérature moderne. On verra que la philosophie et le bel-esprit ne contribuent pas moins que l'érudition à former le caractère et à polir les mœurs; on verra que les Trissotin et les Vadius appartiennent à notre siècle comme à celui de Molière, et que l'homme se retrouve dans tous les âges.

Une étrenne assez ingénieuse et plus morale encore, est celle que madame de la Vaupalière a donnée à son mari, qui aime passionnément le jeu. On a imaginé, pour classer les fiches et les jetons, des étuis d'une forme nouvelle très-commode et très-agréable. Elle en a envoyé un à M. de la Vaupalière, du travail le plus riche et le plus précieux, sur lequel elle a fait mettre d'un côté son portrait, de l'autre celui de ses enfans,

avec cette légende : *Songez à nous.* Malgré cette heureuse idée et malgré les *Réflexions* de M. *Dussaulx sur le jeu*, je crois qu'on a joué cet hiver avec plus de fureur que jamais. Le marquis du Barri ayant fait l'autre jour le soixante et le va, a gagné d'un seul coup, au pharaon, six mille trois cents louis.

Parmi beaucoup de traits fort connus, et qu'on a insérés cette année dans les *Étrennes d'Apollon*, on en trouve plusieurs qui le sont moins et qui mériteraient d'être conservés. Quelque temps après la bataille de Fontenoi, Louis XV félicitant le maréchal de Saxe sur cet heureux événement, lui dit : *Monsieur le maréchal, vous gagnez plus à cette bataille que nous tous ; car vous étiez enflé par tous les membres, et vous jouissez à présent de la meilleure santé.* Le maréchal de Noailles, qui était alors présent, répondit au roi : *Il est vrai, Sire, monsieur le maréchal de Saxe est le premier homme du monde que la gloire ait désenflé.*

FÉVRIER 1777.

CET homme si étrangement fameux, ce panégyriste zélé du despotisme asiatique, ce détracteur furieux de tous les gouvernemens libres, et nommément de celui de la Grande-Bretagne, Me Linguet enfin, par une suite de cette inconséquence dont il ne s'est jamais départi, vient de fixer sa résidence, non pas à Ispahan, mais à Londres. Le premier pamphlet qu'ait exhalé sa colère dans ce nouvel asile, est une *Lettre à M. le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères en France*, avec cette épigraphe :

> .... *Insula portum*
> *Efficit*. .... VIRGILE.

Cette lettre est un monument si rare d'extravagance et d'amour-propre, qu'elle mérite bien d'être connue, du moins sous ce rapport. On ose assurer qu'elle est aussi supérieure à ses autres écrits par l'énergie du style que par l'insolence et la hardiesse du ton. Sans adopter tout-à-fait un éloge aussi magnifique, l'ouvrage nous a paru assez originalement audacieux, pour nous permettre d'en donner ici le précis.

« Un *homme public*, dit M. Linguet, aussi publiquement, aussi indignement opprimé que je le suis depuis trois ans, réduit à prendre enfin, pour sa sûreté personnelle, la résolution extrême de s'expatrier, doit compte au public de ses motifs;

il doit mettre les contemporains et la postérité entre lui et ses persécuteurs; il doit les citer à ce tribunal indépendant de toutes les puissances, et que toutes les puissances respectent; à ce tribunal, juge souverain de tous les juges de la terre; à ce tribunal à qui l'on parle par la voie de l'impression, comme l'a dit dans un discours d'appareil un des plus vertueux (1), et par conséquent un des plus inutiles ministres qui aient existé.

» Il m'importe d'apprendre aux Anglais, en arrivant chez eux, que je n'y suis conduit ni par la cupidité qui corrompt les âmes, ni par le besoin qui les énerve. Garanti de l'une par mon caractère, et de l'autre par l'habitude prise de bonne heure de vivre avec peu, je suis au-dessus de l'espérance comme de la crainte. Je ne cherche dans cette île superbe que la liberté. J'ai cru long-temps qu'elle n'y existait pas plus que dans le reste de l'Europe; je souhaite être désabusé. L'expérience va m'apprendre si je me suis trompé dans mes raisonnemens, et la lecture de cette lettre commencera à faire connaître aux Anglais l'homme singulier, peut-être, mais bien *fièrement irréprochable*, qui attend d'eux l'hospitalité. »

Voici comment M. Linguet ose justifier la publication de cette lettre. — « Une autre raison, ajoute-t-il, pour ne faire parvenir ma lettre à Versailles qu'après en avoir multiplié les copies, c'est la facilité qu'ont en France les hommes en place

(1) M. de Malesherbes.

de calomnier, de déshonorer, de perdre les hommes obscurs, sur des pièces secrètes dont personne n'a la communication; facilité dont ils usent, et que l'indiscrétion du public, jointe à sa crédulité, rend vraiment terrible. J'en ai fait l'épreuve plus d'une fois. Je ne veux pas qu'il en soit de même dans cette occasion-ci: les lecteurs auront jugé ma lettre avant que les ministres aient eu le temps de la calomnier. »

L'auteur fait ensuite l'énumération de toutes les prétendues injustices qu'il a éprouvées de la part de l'ordre des avocats, du parlement, de M. de Monteynard et de M. Turgot. Il continue ainsi: « En 1776 l'Académie a fait un choix ridicule et odieux (1); ridicule par l'indignité du sujet et les circonstances qui l'avaient fait préférer; odieux par le passe-droit que l'on faisait en sa faveur à une multitude d'écrivains beaucoup plus académiques à tous égards. Je l'ai dit avec des ménagemens dont j'aurais pu me dispenser.

» L'Académie a envoyé M. le maréchal duc de Duras et M. le duc de Nivernois en ambassade vers M. le garde-des-sceaux et M. le comte de Vergennes, pour demander la suppression de mon journal: ces ministres l'ont accordée sur-le-champ et sans difficulté; ensuite ils sont revenus sur leurs pas, ils ont trouvé les droits du libraire plus respectables que les miens. On a tout couronné en donnant la propriété de mon journal

(1) M. de La Harpe.

au nouvel académicien, qui l'a reçue, en parlant toujours, comme c'est l'usage, de délicatesse et d'honneur, etc.

» A votre avénement au ministère, dit M. Linguet à M. le comte de Vergennes, vous m'écriviez ces propres mots : *Vous avez des talens sublimes; vous les avez employés plus d'une fois à laver l'innocence*, etc. Rien n'a changé de mon côté; quels que soient ces talens, sublimes ou non, j'ai continué invariablement à en faire le même emploi. J'ai dit la vérité aux tyrans de la littérature comme aux assassins du comte de Morangiès.... J'ai donc vérifié les éloges que vous m'aviez donnés dans le temps où votre âme honnête était encore inaccessible aux séductions de l'esprit de parti. Pourriez-vous les concilier avec cet ordre ténébreux et illégal d'après lequel j'ai vu le dernier débris de ma mince fortune renversé sans formalités, et ma confiscation si noblement appliquée au profit d'un des enfans trouvés du sénat littéraire de Paris? Est-ce donc la même main qui a signé des protocoles si différens?

» Qu'un maréchal des *Menus* ait fait de ce complot honteux une grande affaire; que dans ce combat sans risque il ait pris pour second un duc tout fier de s'entendre appeler le *La Fontaine* du siècle par les prétendus pères conscrits de notre littérature; qu'unissant leurs efforts, ils se soient établis, par reconnaissance, les agens de leur puéril collége, il n'y a rien là que de naturel.

» L'Académie s'avilissant une fois jusqu'à imi-

ter les procédés des avocats, ambitionnant, comme les avocats, le privilége de faire condamner ses ennemis innocens et sans les entendre, ainsi que d'étouffer des vérités importunes par la proscription du censeur indiscret, il lui fallait, comme aux avocats, un *Bâtonnier.* Or, cette charge illustre convenait sans doute à merveille à un maréchal de France, assisté d'un membre de la cour des pairs.

» Mais vous, qui ne prétendez ni au commandement des spectacles, ni à la rosette du bel-esprit, deviez-vous vous armer pour eux? Constitué, par votre place et la confiance d'un grand roi, l'arbitre du destin de l'Europe, était-ce à vous d'entrer dans un combat d'intérêt? L'aigle de Jupiter fait-il gronder la foudre de son maître pour venger des fourmis qu'un homme piqué par elles écrase dans un pré?

» Vainement tâchez-vous de vous appuyer de M. le garde des sceaux; vainement avez-vous soin de dire que vous étiez poussé par lui; nous connaissons tous le caractère de ce chef de notre magistrature, il n'a jamais été pressant sur rien, et ce n'est pas le rôle du *Méchant* qu'il joue le mieux. » (M. de Miromesnil a quelquefois joué la comédie en société.)

» Quel a été le prétexte qui a paru mériter de votre part cette infraction de toutes les lois? que j'avais hasardé une critique trop dure des choix académiques et de l'embryon intrus dans cette compagnie.

» Je me suis pleinement justifié à cet égard,

dans ma lettre au roi. J'ai démontré qu'on pouvait, sans blesser aucune loi, penser que l'Académie étant un établissement national, ce sont les suffrages de la nation qu'il faut consulter dans les choix qui la perpétuent; qu'en faire un *club*, une coterie exclusive, destinée à devenir uniquement le théâtre d'un commérage obscur et tracassier, c'est l'avilir et la dénaturer; que les femmes peuvent faire et défaire, dans un danger bien instant, des ministres, des généraux, des grands ou petits référendaires, etc., parce que, pour être tout cela, il ne faut que des patentes, et qu'au fond les choses ne vont pas mieux sous ce qu'on appelle les bons que sous les mauvais, mais que la nature seule faisant les grands poëtes, les orateurs éloquens, et l'injustice pouvant les décourager, tout est perdu dès que le beau sexe se mêle de distribuer les couronnes qui marquent leurs rangs, parce que cette charmante moitié du genre humain, accoutumée à regarder la complaisance comme le premier des talens dans les hommes, ne peut guère apprécier le génie, qui emprunte rarement cette forme trompeuse, parce que la sensibilité de leurs organes et l'impétuosité de leurs conceptions les emportent souvent sans qu'elles s'en aperçoivent. Il en résulte souvent aussi de leur part des méprises, parce que n'étant presque jamais que des tyrans en sous-ordre, ayant ordinairement un oracle caché qui leur dicte ceux qu'elles prononcent en public, elles sont exposées à servir la haine et la rivalité, quand elles croient n'obéir

qu'à la tendresse; parce qu'enfin voyant presque toujours des ennemis dans tout ce qui n'est pas esclave de leurs amis, elles portent dans des choix que la raison devrait diriger, un despotisme, une prévention, une opiniâtreté préjudiciables au vrai mérite, et n'ouvrent, en conséquence, qu'à la médiocrité, comme on le voit depuis dix ans, l'entrée de ce sanctuaire placé entre le mépris et le respect, aussi propre par sa constitution à devenir la honte de la littérature française qu'à en assurer la gloire.

» On ne tardera pas à sentir le danger, suspendu jusqu'ici, ou écarté par la délicatesse des ministres vos prédécesseurs, d'avoir introduit dans une compagnie de gens de lettres des hommes puissans, presque toujours incapables d'y porter autre chose que l'esprit de domination et de vengeance. Les voilà au point de ne plus souffrir que des associés, ou titrés ou despotes comme eux, ou bas, vils, sans talens, comme les littérateurs inconnus que l'on recrute depuis dix ans parmi les parasites de votre capitale, lâches qui payent en encens la bonne chère qu'on leur laisse partager, et qui osent en conséquence, ainsi que l'a fait dans son discours le dernier et très-digne académicien, préconiser une table splendide comme la source du bon goût en littérature, insinuer que pour guider sûrement les successeurs des Racine et des Corneille, il faut surtout avoir l'attention et la faculté de leur donner de grands repas.

» Que résultera-t-il de cet étrange alliage? Que

les uns redoubleront de flatterie pour enivrer leurs brillans et ineptes camarades; que ceux-ci prodigueront tout le crédit que peuvent donner la naissance, les places ou la richesse, pour défendre la médiocrité des premiers. Alors l'Académie, composée, comme la Chimère des poëtes, d'une queue venimeuse et rampante, avec une tête superbe et meurtrière, réunira les funestes propriétés de cette double organisation. Quiconque osera lui déplaire sera tout à la fois piqué par les *Serpens littérateurs* et brisé par les *Lions courtisans*, jusqu'à ce que notre Parnasse, entièrement dévasté par le monstre, ne retentisse plus que de sifflemens impurs et de rugissemens discordans.

» Voilà, M. le comte, l'avenir dont la France vous sera redevable; voilà le triste abus dont je suis la première victime, et l'exemple scandaleux que vous avez donné. »

Quelque étonnant que soit Me. Linguet dans ses injures, il est plus admirable encore dans les éloges qu'il se prodigue à lui-même. Il reproche à M. le comte de Vergennes de n'avoir jamais su l'apprécier. « Il n'aurait fallu, dit-il, qu'un peu de réflexion pour sentir que je ne ressemblais à aucun de ceux dont je paraissais faire le métier; que, soit comme avocat, soit comme littérateur, je méritais quelque exception. Il y a plus, il ne fallait, à votre avénement, qu'ouvrir le dépôt des affaires étrangères sous votre prédécesseur. Si M. le duc d'Aiguillon n'a pas commis un nouveau larcin envers moi; si, après s'être acquitté avec des

outrages et des délations du travail particulier que j'ai fait pour lui, il ne s'est pas approprié un travail fait pour la patrie, vous trouverez dans vos archives un mémoire de moi, à lui adressé, où le démembrement de la Pologne est annoncé un an avant qu'il en fût question, avec un plan *facile, assuré*, pour en rendre les avantages communs à la France, sans lui en faire partager l'odieux.

» Il traita mes idées de chimères extravagantes. Les intrigues de l'*œil de bœuf* et des petits appartemens absorbaient son attention, elles lui semblaient bien plus sérieuses que toutes les négociations du Nord.

» Enfin on apprit à Versailles, par la voie de Londres, l'événement qui justifiait mon pronostic (1). Le duc d'Aiguillon était bien honteux; je lui représentai qu'ayant manqué l'instant de rendre l'intervention de sa cour nécessaire et lucrative pour elle, il ne restait d'autre parti que celui de la rendre respectable par le désintéressement, d'acquérir, par des protestations solennelles et la démonstration du moins de quelque bonne volonté,

(1) Le merveilleux de ce pronostic n'est pas imaginable. Prédire à M. d'Aiguillon ce qu'on savait sous le ministère de M. de Choiseul! Après un pareil effort faudrait-il s'étonner si ce nouveau prophète annonçait aujourd'hui à mylord Germaine que les *îles de l'Amérique* (c'est ainsi qu'il a long-temps désigné les colonies dans son Journal) oseront se déclarer indépendantes?

l'estime de l'Europe avec la reconnaissance des Polonais.

» J'ajoutai que le jour était venu de relever sur un autre fondement l'édifice du premier ministre de Louis XIII, renversé de nos jours; de substituer à son équilibre une autre balance, où la France, l'Angleterre et l'Espagne feraient le contre-poids des puissances du Nord, devenues trop redoutables par leur union et leur agrandissement; que cette proposition, même échouée, lui ferait toujours honneur; qu'elle convenait à un héritier du nom du cardinal de Richelieu; qu'elle prouverait en lui de grandes vues, dont ses ennemis s'obstinaient à le croire incapable; qu'il n'avait pas d'autre moyen pour donner à son ministère quelque chose de l'éclat qu'avaient assuré à celui de ses prédécesseurs la réconciliation des maisons de Bourbon et d'Autriche, et le pacte de famille.

» Ma destinée a toujours été de dire à lui et de lui des vérités sans être cru. A une démarche noble, il préféra une tentative ridicule. Il fit demander à la cour de Vienne une indemnité, au nom de la France, pour la part qu'elle aurait pu avoir et qu'elle n'avait pas dans le partage de la Pologne. On se moqua de lui. On lui répondit que, pour avoir droit à des dépouilles, il fallait avoir concouru aux travaux qui les procurent, et que les *Pandours* n'étaient pas dans l'usage de donner des dédommagemens aux lecteurs que les gazettes instruisaient de leurs expéditions.»

Me. Linguet nous laisse ignorer quel était ce plan *facile, assuré,* qui devait bouleverser les dispositions des conseils de Pétersbourg, de Vienne et de Berlin. Ce politique profond présentera sans doute au ministère britannique quelque plan aussi *facile* et *assuré,* pour faire rentrer les colonies anglaises dans l'obéissance; mais nous craignons qu'il ne trouve le lord North aussi indocile que M. le duc d'Aiguillon.

Fier d'avoir prédit le démembrement de la Pologne, il porte ses prédictions sur le sort qui menace les deux mondes. Il voit le Nord recouvrer tout son ascendant et faire la loi au Midi; il voit les riches et faibles possessions des premiers dominateurs de l'Amérique envahies par les maîtres des provinces septentrionales; et ce concours d'événemens, cet embrasement universel doit fournir des ressources innombrables à l'établissement et à la vengeance de Me. Linguet.

Après avoir dit que son cœur, *que l'honneur seul maîtrise,* ne lui permet pas de souiller sa plume par des libelles, voici les portraits qu'il ose faire de trois ministres aussi respectables par leurs talens et par leurs vertus que par la confiance dont la patrie et leur souverain les honorent.

« Quel spectacle que de voir l'un, ministre à quinze ans, chassé à trente, rappelé à quatre-vingts, ne donnant ainsi aux affaires que les deux époques de la vie qui en sont constamment incapables, et finissant, à son dernier âge, par réunir la

frivolité de l'enfance avec la mollesse, la nullité de la décrépitude (1) !

» Et l'autre, connu du précédent pour en avoir, dans les premières années, égayé l'exil, désigné, d'après ce mérite, comme un homme supérieur à notre jeune et vertueux Télémaque, qui demandant à Dieu la sagesse, et croyant l'avoir trouvée dans son Mentor, adoptait avec confiance tous ses choix, élevé en conséquence à la première place de la magistrature, n'en estimant que les revenus, et décidé à s'y maintenir à quelque prix que ce soit, par une faiblesse réfléchie, plus honteuse et non moins redoutable que le despotisme vindicatif de son prédécesseur, parce qu'elle ne laisse pas les mêmes ressources, et qu'elle peut s'allier avec les mêmes excès.

» Et vous même, M. le Comte, vous, perdu pendant trente ans dans la mer Noire et dans la Baltique, ne connaissant ni les cours, ni les hommes, ni les intérêts de l'Europe, où vous n'aviez pas vécu, investi tout à coup d'un emploi plus difficile encore que brillant, et présentant

(1) Le nouveau Thersite ment aussi effrontément sur les dates que sur tout le reste. Peut-il ignorer dans quelles circonstances et avec quels secours M. le comte de Maurepas fut élevé si jeune au ministère ? Ce n'est pas à trente, c'est à quarante-huit ans passés qu'il fut démis ; ce n'est pas à quatre-vingts, c'est à soixante-treize qu'il a été rappelé ; et c'est dans un âge beaucoup plus avancé que le cardinal de Fleury sut maintenir comme lui la gloire et le bonheur de la France.

subitement à Versailles un ministre étranger bien plus qu'un ministre des affaires étrangères. »

Me. Linguet nous ayant ainsi appris que Constantinople et Stockholm ne sont plus en Europe, et que les ambassades nuisent à la connaissance des affaires étrangères, nous rappelle ensuite tous les malheurs qui ont été occasionés par des illustres exilés; et après avoir cité modestement les exemples de Thémistocle, de Coriolan et du prince Eugène, il menace le gouvernement français d'une édition complète de ses ouvrages et de la publication d'un journal.

Il a paru, sur la fin de l'année dernière, une petite brochure sur l'*Apocalypse*, dont on ignorerait peut-être encore l'existence, si M. Angran, un des présidens de la troisième chambre des Enquêtes, ne lui avait pas fait l'honneur de la dénoncer aux chambres assemblées. «L'auteur de cette brochure, ce sont les paroles du réquisitoire, applique aux jésuites un chapitre entier de l'Apocalypse en plusieurs passages détachés. Il prétend y trouver leur établissement, leur mission pour prêcher et défendre la foi, la conversion du Nouveau-Monde par leurs travaux apostoliques, les persécutions qu'ils doivent éprouver, leur destruction causée par l'*athéisme*, et par un système de politique antichrétienne, qui tend à ramener le règne de l'infidélité, l'époque de cette destruction, enfin

leur rétablissement entre le mois de mars et le mois de juillet de la présente année. »

Ce qui donne aux yeux de la cour plus d'importance à cette prophétie, c'est le concours des circonstances qui indiquent de grands efforts de la part des ex-jésuites pour parvenir au rétablissement de leur société; le projet qui devait réunir plusieurs d'entre eux dans les bâtimens de l'Ecole Militaire, pour être employés comme aumôniers dans les troupes, projet attribué à M. le comte de Saint-Germain; le grand nombre de ci-devant jésuites rassemblés, dit-on, dans la ville de Lyon, de toutes les parties du royaume, même des pays étrangers; la lettre du gouverneur de la Russie-Blanche au recteur du collége de Polocz, qui l'assure du désir qu'a Sa Majesté Impériale de conserver l'institut des jésuites dans ses États, et de l'approbation qu'elle donne aux projets qu'ils ont formés d'avoir, dans un collége de leur ordre, une maison de noviciat; enfin le *visa* de M. l'archevêque, refusé à un résignataire pourvu d'une cure, attendu qu'étant jésuite il ne pouvait posséder de bénéfice.

M. Angran, après avoir dénoncé ainsi à la cour M. de Saint-Germain, la ville de Lyon, l'impératrice de Russie et l'archevêque de Paris, cite encore une pièce remise à M. l'abbé Triepolski, contenant plusieurs renseignemens importans sur les capitaux placés par les jésuites dans la ville de Lyon, et qui sont d'un rapport de neuf cent mille livres.

Nous attendrons la suite de cette affaire pour examiner si le nouveau commentateur de l'*Apocalypse* a été plus habile ou plus exact dans ses recherches que ne l'ont été jusqu'à présent tous ceux qui ont travaillé sur les mêmes énigmes, sans en excepter le grand Newton.

Il ne fallait pas traduire, comme on vient de le faire, les *Poésies lyriques de M. Ramler.*

Quoique M. Ramler mérite, à plus d'un titre, le rang distingué qu'il tient dans la littérature allemande, c'est peut-être, de tous les poëtes de sa nation, celui dont les ouvrages sont le moins susceptibles d'être traduits, surtout en français, et surtout en prose; c'est le Rousseau de l'Allemagne : le dépouiller de son ramage, n'est-ce pas lui ôter la moitié de sa grâce et de son prix ? Il faut avouer aussi que pour nous engager à l'accueillir en France, son traducteur aurait bien pu se passer de nous faire connaître l'ode à *Gallinette*, dont nous ne saurions admirer le bon goût, et celle de *Rosbach*, dont il nous est impossible encore de louer la politesse.

Au risque d'être aussi peu polis que M. Ramler, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que nos goûts littéraires changent comme nos modes, et que celui qu'on avait, il y a quelques années, pour la poésie allemande, paraît bien oublié. Il n'y a guère que les ouvrages de Gessner qui aient conservé leur réputation. Klopstock, le sublime Klopstock, est à peine connu de nom, et

M. Turgot est peut-être le seul homme en France qui le lise encore. Il vient de lui adresser une épître en vers blancs, dont on nous a récité quelques morceaux, mais que nous n'avons pas retenus, parce qu'il n'est pas tout-à-fait aussi aisé de retenir les vers de ce genre que ceux de Virgile ou de Racine. Nous savons seulement qu'il s'agit dans cette épître du joug de la rime, que le génie de Klopstock a secoué si glorieusement dans sa langue, et dont il voudrait bien qu'on pût délivrer aussi la langue française. Il pense que la gloire de Voltaire est le seul obstacle qui s'oppose à cette heureuse révolution; car, dit-il,

De la rime il s'est fait l'inébranlable appui.

En attendant des circonstances plus *opportunes* pour détruire ce gothique usage, il a déjà traduit plusieurs livres de l'*Enéide* en vers métriques. On assure que cette traduction est d'une fidélité merveilleuse; mais on convient que, pour la rendre telle, il s'est donné toutes les facilités imaginables, qu'il a porté dans la mesure des syllabes le même esprit de liberté qu'il avait essayé d'introduire dans l'administration du commerce et de l'industrie, et qu'il n'a pas eu plus d'égard pour ces distinctions frivoles de longues et de brèves, qu'il n'en avait eu pendant son ministère pour celles des jurandes et des maîtrises. Ses amis ont osé en conclure qu'il avait vu sa langue comme sa nation, en homme de génie, en philosophe.

On vient d'imprimer à Bruxelles *Céphalide* ou *les autres Mariages Samnites*, opéra comique en trois actes, la musique par MM. Witztumb et Cifolelli, les paroles de M. le prince de Ligne. Ce qu'il y a de plus piquant dans cette brochure, c'est sans contredit la préface; il n'en faut rien perdre.

« L'auteur fait cette pièce en même temps que l'autre; *il* l'envoie à l'auteur de la musique divine des treize opéras; *il* s'en charge. On *lui* laisse la pièce. *Il* en ignore le nom, *il* le voit, *il* se désole, et l'auteur aussi. *Il* ôte de la sienne tout ce qui paraît ressembler à l'autre. *Il* la voit jouer. *Il* dit qu'il aurait été l'ennuyeux, et qu'*il* aime mieux avoir été l'ennuyé. *Il* dit que s'*il* a manqué aux lois et à la gravité de la république, *il* en est fâché, mais que si l'on rit *il* en est bien aise. » — Quant à la naïveté du dialogue, on en jugera par la prose et les vers que voici :

ZIRPHÉ.

Il y aurait du malheur si je ne me trouvais pas bien de la bataille; des dix ou douze jeunes gens de ma connaissance qui y vont, il y en aura bien un, j'espère, qui en reviendra.

ISMÈNE.

Comme vous parlez, ma sœur ; vous êtes si étourdie! Si l'on vous entendait..... et puis cela est vilain ce que vous dites.

ARIETTE.

Dix ou douze ! comme elle y va !
Oui-dà, oui-dà,
On vous en donnera,
On les comptera;
On racontera
Qu'une jeune Samnite
En amour allait si vite
Que dix ou douze... comme elle y va !

RÉPONSE *de M. le prince de Ligne à une Lettre de M. de Voltaire, dans laquelle il se traite de vieux hibou, et M. le prince de Ligne d'aigle autrichien.*

Je sais que le hibou, favorisé des cieux,
De la sagesse est le symbole.
Si je ne t'avais vu, je croirais que les dieux,
Pour corriger notre espèce frivole,
Sous cette forme-là t'ont placé parmi nous.
Quand Minerve te suit, ton sort me paraît doux;
Mais comme toi sait-elle instruire et plaire ?
C'est toujours en grondant qu'elle fait quelque bien;
Elle est maussade, atrabilaire,
Et son lugubre oiseau ne te ressemble en rien.
Se peint-on un hibou qui passe en mélodie
L'Amphion des forêts, le Cygne mantouan;
Qui des clairons de Mars, du luth de Polymnie,
Ou bien de la flûte de Pan,
Sait tirer la même harmonie ?
Si l'on devient un aigle en fixant le soleil,
Sans doute j'en suis un; j'osai voir le génie
Qui n'eut jamais et n'aura son pareil,

Qui des sots préjugés affronta la manie,
Qui des torts de Thémis fut le réparateur,
L'ami de la Raison, l'amant de la Folie,
Et de l'humanité le joyeux bienfaiteur.
C'est toi seul qui, dans ton délire,
Toujours ou sublime ou charmant,
Planes sur tout ce qui respire,
Du haut des cieux, ton unique élément.
L'aigle n'est plus à Rome, il n'y reste qu'une oie,
De qui le Capitole est l'asile et la proie :
Elle l'avait sauvé dans un temps plus brillant.
Plus d'aigle nulle part; la nature épuisée,
Pour former ton être divin,
Depuis ce temps s'est reposée.
De perroquets au ramage malin,
De geais et de corbeaux je vois bien des volières;
Mais l'on verra plutôt sous les célestes sphères
Se rassembler deux astres éclatans,
Deux mondes et deux océans,
Que l'on ne verra deux Voltaires.

VERS *de M. de Voltaire à madame la marquise du Châtelet, en lui envoyant le* Temple du Goût.

Je vous envoyai l'autre jour
Le récit d'un pèlerinage
Que je fis devers un séjour
Où souvent vous faites voyage,
Ainsi qu'au temple de l'Amour.
Pour celui-là n'y veux paraître,
J'y suis, hélas! trop oublié;
Mais pour celui de l'Amitié,
C'est avec vous que j'y veux être.

Nous avons eu cet hiver deux débuts d'un genre bien différent, et dont il faudrait bien dire un mot; celui de mademoiselle Compain à la Comédie française, et celui de mademoiselle Cécile à l'Opéra. Le premier nous avait été annoncé de la manière la plus pompeuse; il ne s'agissait pas moins que d'un talent comparable à tout ce que la scène française a vu de plus sublime, à mademoiselle Lecouvreur, à mademoiselle Clairon. C'est ainsi, du moins, qu'en parlait l'illustre chevalier de la Morlière, tant qu'il fut chargé seul du soin de former cette jeune élève de Melpomène; et tous les cafés de Paris le crurent sur sa parole. Le sieur Lekain ayant eu l'honneur de succéder au chevalier de la Morlière dans l'éducation de mademoiselle Compain, confirma merveilleusement une opinion si favorable. Mais quelle ne fut point la surprise du public, lorqu'il vit enfin paraître ce prodige dans l'*Oreste* de M. de Voltaire! Electre, la superbe Electre, ne parut qu'une servante habillée de mauvais goût, qui ne manquait pas d'une sorte d'intelligence, mais dont le maintien était ignoble, la voix faible et fausse, la déclamation lente et forcée, brusque et monotone en même temps; brusque dans ses transitions, et monotone par l'uniformité de ses mouvemens. Quoique moins mauvaise dans le rôle d'Hermione et dans celui de Camille, elle ne nous a donné aucune espérance de réparer seulement, je ne dis pas nos anciennes pertes, mais celle de mademoiselle Raucourt, tout extravagante

qu'elle était et qu'elle est sans doute encore. Nous avons donc relégué la demoiselle Compain en province; et c'est, je crois, sur le théâtre de Bordeaux qu'elle se propose d'aller déployer les talens dont la capitale a si mal reconnu le prix.

Mademoiselle Cécile, élève du sieur Gardel, d'une figure charmante, de la taille la plus noble et la plus svelte, ayant à peine quinze ans accomplis, semble destinée par la nature à remporter le prix de son art. Il paraît impossible de réunir à cet âge plus de grâces et plus de précision, des développemens plus heureux et plus faciles, une exécution plus riche et plus brillante. On dirait, au moins jusqu'à présent, qu'il ne tient qu'à elle d'exceller dans le genre de mademoiselle Heynel ou dans celui de mademoiselle Guimard; de les réunir l'un et l'autre, ou d'y briller tour à tour. On a remis pour son début l'acte de la danse. Il n'y a point d'illusion flatteuse dans le rôle qu'elle y joue (rôle mêlé de chant et de danse), que le parterre n'ait saisie et applaudie avec transport.

Les Comédiens italiens ont donné, jeudi 13, la première et la dernière représentation du *Mort marié*, comédie en deux actes, en prose, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Sedaine, la musique du sieur Bianchi, dont l'étoile n'est pas heureuse, puisqu'il réussit également mal avec le meilleur comme avec le plus mauvais faiseur. La chute qu'il vient de faire avec le Corneille de l'Opéra comique a même été plus rude encore

que celle qu'il fit il y a deux ans avec le sieur du Rosoi; et l'on convient que ce n'est pas sa faute. Sa composition, sans être aussi spirituelle, aussi variée que celle de M. Grétry, ne manque ni d'élégance ni de correction; on la trouve en général très-supérieure à celle de beaucoup d'ouvrages restés au théâtre. Quelque accoutumé que soit M. Sédaine à l'humeur du public, celle qu'on lui a témoignée dans cette occasion a dû lui paraître fort dure. Après avoir sifflé la pièce outrageusement d'un bout à l'autre, à l'exception de quelques morceaux de musique vivement applaudis, lorsqu'on a vu paraître l'âne dans le *Ballet des Jardiniers*, on s'est mis à crier *l'Auteur! l'Auteur!* et la salle a retenti des huées les plus indécentes. Voilà donc la reconnaissance du public pour un talent dont tant de productions plus heureuses font tous les jours le charme et les délices! et c'est à ce public que l'on sacrifie et son bonheur et son repos! Après cela, messieurs les philosophes, plaignez-vous de l'ingratitude des rois et des belles...!

M. Sédaine, qui a toujours fait parler ses personnages avec la plus franche vérité, s'est surpassé, mais outre mesure, dans le remercîment qu'il a fait à M. Pajou, au nom des animaux de la forêt de Montbard, pour la belle statue de M. de Buffon, que ce célèbre artiste vient d'exécuter sous les ordres de M. le comte d'Angivilliers. Voici cette pièce vraiment curieuse.

« En la forêt de Montbard,
« de la part des animaux du globe terrestre :

« Homme Pajou! nous te sommes bien obligés.
» Nous ne savions comment remercier l'homme
» Buffon de nous avoir peints; et toi, avec ton ins-
» tinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu
» nos sentimens et sa figure; tu as donné une
» idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il
» a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume
» d'un de nos camarades.

» Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour
» exprimer la reconnaissance des bêtes? Elle
» est pure, la nôtre; elle n'est pas comme la vôtre,
» toujours gâtée par l'amour-propre.

» Quand nous recevons un bienfait, nous ne
» croyons pas l'avoir mérité.

» Nous ne disons pas cela pour toi, tu dois
» être comme l'homme Buffon, bon et honnête.
» Vous auriez dû tous deux être des nôtres; tu
» aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

M. Delille, qu'il ne faut confondre ni avec M. l'abbé de Lille, le traducteur des *Géorgiques*, ni avec M. de Lille, capitaine de dragons, connu par plusieurs pièces fugitives d'une touche fort délicate et d'un excellent goût; M. Delille à qui nous sommes redevables de plusieurs ouvrages de métaphysique, entre autres de *la Philosophie de la Nature*, livre assez ennuyeux, que

l'on croyait oublié depuis long-temps, a eu l'honneur d'être dénoncé au Châtelet comme un des plus dangereux suppôts de l'*Encyclopédie*. Nous ignorons quel motif, quelle surprise ou quelle cabale a pu faire donner à M. Delille une préférence que tant d'autres écrivains de ce siècle semblaient mériter; mais il est difficile qu'un pareil choix ne rappelle pas un peu la fable des *Animaux malades de la peste*.

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots, on cria *haro sur le baudet......*
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Quoi qu'il en soit, M. Delille, loin de se soustraire à la persécution, comme l'auraient fait sans doute beaucoup d'autres à sa place, s'est livré à ses délateurs avec toute la constance et tout le courage d'un martyr. Voici le récit fidèle de ce qui s'est passé au Châtelet dans cette grande affaire. Il faut espérer, pour l'honneur de la philosophie et de l'humanité, que les suites n'en seront pas aussi funestes que pourrait le faire craindre ce premier jugement, si l'on n'était pas assuré que l'accusé trouvera dans le parlement, auquel il vient d'appeler de la sentence du Châtelet, ou des esprits moins prévenus, ou des dispositions plus douces et plus charitables.

La séance a commencé à sept heures du matin, et n'a été terminée qu'à onze heures du soir.

On avait lu la veille les conclusions du procureur du roi, qui tendaient à renvoyer tous les accusés hors de cour et de procès. M. le lieutenant civil avait prouvé que c'était le parti le plus sage que pût prendre la compagnie, et il n'avait trouvé que deux voix de son avis.

M. Delille s'est rendu au Châtelet à sept heures du matin (en état d'assigné pour être ouï). Dès ce moment il a été gardé à vue jusqu'à sa détention; on a posé des sentinelles, on a doublé et ensuite triplé la garde, et de temps en temps les espions, les huissiers et les magistrats venaient reconnaître leur victime.

A midi, M. Delille a été conduit à la salle du conseil, pour subir son dernier interrogatoire.

Il avait préparé un discours pour sa défense; on ne lui a pas permis de le lire.

On l'a interrogé d'abord sur la prétendue falsification du manuscrit; ses réponses ont été si précises et si fortes, qu'on s'est hâté d'abandonner l'incident pour en venir au fond du procès.

Le président du Châtelet a dit à l'accusé, au nom de la compagnie:

« Je suppose, Monsieur, que vous ayez satis-
» fait à la loi, et que vous êtes parfaitement en
» règle du côté de votre manuscrit : nous vous
» déclarons présentement que vous êtes infini-
» ment coupable d'avoir avancé les propositions

» qui sont dans votre ouvrage, et sur lesquelles
» nous allons vous interroger. »

Alors on est entré de part et d'autre dans une foule de discussions métaphysiques et théologiques.

Voici tous les chefs d'accusation principaux; les autres sont de si peu d'importance qu'ils ont échappé à la mémoire du rédacteur.

« 1° Vous avez dit dans une épître dédicatoire
» *qu'il faut toujours finir par adorer Palmyre*
» *et par suivre la nature.* Cela tend au spino-
» sisme ; cela réduit les lecteurs à rejeter toute
» autre loi que la loi de la nature.

» 2° Vous avez avancé qu'il était impossible
» à l'homme d'avoir des idées claires sur l'essence
» de Dieu, et qu'il fallait se contenter de l'adorer
» en silence.

» 3° Vous avez distingué un certain culte de
» l'homme du culte du citoyen.

» 4° Vous avez dit (*dans un Essai sur les*
» *Passions*) qu'il y avait des momens de fer-
» mentation dans un Etat où chaque citoyen pre-
» nait un caractère, et où les rois n'étaient plus
» que des hommes.

» 5° Vous avez avancé le blasphème que le
» bonheur était pour l'homme (*physique*) une
» série d'instans voluptueux.

» 6° Vous avez osé dire que les quatre ver-
» tus cardinales pourraient se réduire à une
» seule.

» 7° Vous avez avancé que la circoncision

» était un outrage contre la nature, ce qui est
» une dérision de la loi de Moïse.

» 8° Vous vous êtes abandonné dans votre
» ouvrage à une chaleur d'imagination très-cri-
» minelle; vous avez présenté beaucoup de ta-
» bleaux de l'Amour, et le mot de *jouissance* se
» trouve souvent sous votre plume. »

L'accusé s'est retiré. Un conseiller du Châtelet, témoin de cet interrogatoire (M. de Gouve de Vitry), a répété plusieurs fois dans Paris qu'il n'avait jamais vu d'accusé mettre tant de sagesse et de courage dans ses réponses.

La compagnie a été aux opinions. Les premières voix ont été pour condamner M. Delille *ad omnia citra mortem :* cette formule désigne le fouet, la marque et les galères perpétuelles. Cet avis a été proposé avec chaleur. On ne pouvait pas condamner à mort l'accusé, parce que, dans l'intervalle; Messieurs avaient dîné.

Ensuite on a opiné à ce que l'auteur fût condamné au carcan, à faire amende honorable, en chemise, et une torche à la main, devant le portail de Notre-Dame, ensuite banni à perpétuité. Cet avis, long-temps discuté, a été sur le point de prévaloir.

Enfin, la pluralité de quatorze voix contre sept a été pour la sentence suivante.

Le libraire déchargé de toute accusation.

Les deux imprimeurs, injonction d'être plus circonspects.

M. le Bas, censeur des trois derniers volumes, mandé et admonesté.

M. l'abbé Chrétien, censeur des trois premiers, blâmé et arrêté jusqu'à l'exécution.

M. Delille, atteint et convaincu d'avoir composé la *Philosophie de la Nature*, banni à perpétuité, ses biens confisqués, etc.

A onze heures du soir, M. Delille a été conduit par des archers, la baïonnette au bout du fusil, en prison, où il a passé la nuit, séparé par quelques toises de terrain des filles qu'on conduisait à la Salpêtrière, et des scélérats qu'on destinait à l'échafaud.

Les trois chefs du Châtelet, M. le lieutenant civil, M. le prevôt de Paris, et M. de la Houville, lieutenant particulier, ont été pour l'accusé.

Les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Chine*, publiés par M. l'abbé Grosier, viennent de paraître. C'est un livre de bibliothèque, et l'on est heureusement dispensé de les lire, au moins de suite.

MARS 1777.

Paris, 1er mars 1777.

Il y a soixante ou quatre-vingts ans que personne n'osait douter que l'hébreu ne fût la première des langues, et le peuple juif, aujourd'hui si sale et si ignorant, le peuple le plus anciennement policé, l'heureux dépositaire de toutes les traditions et de toutes les connaissances humaines. On démontrait alors avec une évidence merveilleuse que Pythagore, Zoroastre, Mango-Capak même, avaient puisé toutes leurs idées dans le *Pentateuque*. Les choses ont bien changé depuis. Une philosophie audacieuse et profane s'est avisée de dépouiller le peuple chéri de Dieu de tous ses titres, et en a gratifié tour à tour les Egyptiens, les Chinois, les Perses, les Bracmanes. M. de Voltaire s'était déclaré hautement pour ces derniers, en considération de leur *Shasta bad*, qu'il regarde comme le seul monument un peu antique qui restât sur la terre. Son système vient d'être au moins bien ébranlé par les savantes recherches que M. Bailly a hasardées dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*. C'est aux doutes que l'illustre Patriarche de Ferney a bien voulu proposer à M. Bailly, sur cette grande question, que nous devons une correspondance infiniment intéressante, et qui vient de paraître sous le titre de *Lettres sur l'Origine des sciences et sur celle des peuples de l'Asie*,

adressées à M. de Voltaire par M. Bailly, et précédées de quelques lettres de M. de Voltaire à l'auteur; un volume in-8°, à Londres.

On trouve dans les lettres du Nestor de la littérature une chaleur, une vivacité d'intérêt qui étonnerait même dans un jeune homme dévoré du besoin de s'instruire. Les réponses de M. Bailly, qui sont encore plus pour le public que pour l'homme célèbre à qui elles sont adressées, décèlent partout un excellent esprit, des connaissances rarement réunies, et la logique du monde la plus séduisante et la plus ingénieuse. Tout lecteur est tenté de lui dire ce que M. de Voltaire lui écrit dans une de ses lettres : « Vous faites, monsieur, comme les missionnaires qui vont convertir les gens dans les pays dont nous parlons; dès qu'un pauvre indien est convenu de la création *ex nihilo*, ils le mènent à toutes les vérités sublimes dont il est stupéfait. »

La sublime doctrine dont il s'agit, et que notre auteur prêche avec plus de science encore que de zèle, la voici : Les peuples du midi de l'Asie, héritiers d'un peuple antérieur qui avait des sciences, ou du moins une astronomie perfectionnée, ont été dépositaires, et non pas inventeurs; et c'est à une latitude assez haute qu'il faut chercher la patrie de ce peuple primitif. Pour arriver à ces résultats, on examine quel est de nos jours, et quel fut dans les temps même les plus reculés, l'état des sciences chez les Chinois, chez les Perses, chez les Chaldéens et sur les bords du Gange. On

développe plusieurs observations astronomiques qui n'ont pu être faites que sous les parallèles de quarante-huit et de quarante-neuf degrés. On prouve que ces fables, monumens de la plus haute antiquité, qui se retrouvent dans la tradition de presque tous les peuples, considérées physiquement, semblent appartenir au nord de la terre; et par une suite d'expériences et de probabilités très-heureusement combinées, on parvient à nous persuader sans peine que les lumières se sont répandues du nord au midi. Si ce système n'est pas encore démontré pour tout le monde, on avouera du moins qu'il n'était guère possible de prendre mieux son moment pour le mettre en crédit.

SUR LES CHINOIS.

« Ce peuple est sans énergie..... Dès qu'on ne veut admettre que les pensées des anciens, l'imagination n'a plus d'ailes, le génie plus de ressorts, et à ces dons du ciel succède une langueur, une inertie qui s'oppose à toute création..... Obligés de rendre compte à la cour, les astronomes craignent les nouveaux phénomènes autant qu'on les souhaite en Europe. Les Chinois sont persuadés que tout doit être uniforme dans les astres comme dans leur famille et dans leur empire. Toute nouveauté qui paraît au ciel est une marque de son indignation, soit contre le maître qui gouverne, soit contre les mauvais mandarins qui foulent le peuple. On peut juger de l'accueil que ces astronomes reçoivent du maître et des courtisans..... De pareilles

dispositions peuvent-elles être favorables aux progrès des sciences?.... S'il est des hommes rares qui se distinguent, les grands efforts de la nature n'ont-ils pas quelques proportions avec ses efforts ordinaires? La hauteur des pensées d'un homme de génie n'est-elle pas relative à l'élévation commune actuelle des esprits? quoiqu'il ait la tête au-dessus de la foule, si cette foule est composée de nains, ce ne sera encore qu'un petit homme. »

Toutes les connaissances astronomiques que nous avons trouvées à la Chine appartiennent au temps de Fohi. Ces connaissances n'ont pu être acquises que par une étude réfléchie et de longues observations; ce n'est l'ouvrage ni d'un homme ni d'un siècle; ce n'est point non plus l'ouvrage des Chinois antérieurs à Fohi : ils étaient grossiers; c'est lui qui les civilisa. Il en faut conclure donc que les premières connaissances astronomiques étaient étrangères, et que Fohi, étranger lui-même, les transporta à la Chine. On ne dit rien à ce sujet qui ne soit confirmé par l'autorité des missionnaires, et spécialement par les lettres du père Parennin et du père Ko.

Sur les Perses.

On a démontré dans l'histoire de l'astronomie ancienne, que l'empire des Perses, la fondation de Persépolis, remonte à l'an 3209 avant Jésus-Christ. Diemschid, qui bâtit cette ville, y fit son entrée le jour même où le soleil passe dans la constellation du bélier. Ce jour fut choisi pour

commencer l'année, et il devint l'époque d'une période qui renferme la connaissance de l'année solaire, de trois cent soixante-cinq jours un quart. On retrouve donc encore l'astronomie à la naissance de cet empire..... Ce n'était donc pas un peuple naissant, c'était une colonie sortie d'un pays trop peuplé, ou une nation déjà instruite et civilisée, descendant vers un pays plus tempéré, plus fertile, et s'y établissant avec ses arts et ses connaissances.

Sur les Chaldéens.

Ils avaient conservé la connaissance de la période de six cents ans, puisqu'elle est citée par Bérose, un de leurs historiens; ils l'avaient méconnue, puisqu'ils n'en ont point fait usage pour la règle des temps. Il en faut conclure encore qu'elle n'était point leur ouvrage. On voit que chez eux le retour des comètes était une opinion plutôt qu'un principe : elle appartenait donc à une astronomie perfectionnée, mais antérieure et étrangère aux Chaldéens.

Sur les Brames.

On avoue que ce sont les maîtres de Pythagore, les instituteurs de la Grèce, et par elle de l'Europe entière. On admire la sublimité de quelques-uns de leurs dogmes, celle de leurs fables; mais on finit par assurer qu'un peuple qui fait la terre plate, qui imagine une montagne au milieu pour cacher le soleil pendant la nuit, qui crée exprès deux dragons, l'un rouge, l'autre noir, pour

éclipser le soleil, et pose la terre sur une montagne d'or; que l'inventeur de ces absurdités n'est point l'auteur des méthodes savantes qu'on trouve chez lui..... « Un peuple, dit-on, possesseur de tant de beaux systèmes physiques, qui n'ont pu être fondés que sur des expériences et des méditations; un peuple dont la théologie cache des idées très-pures de Dieu, se montre incapable d'avoir découvert ces idées par les fables qu'il a accumulées.

L'ANNONCE DU PRINTEMPS;

Par Mme la marquise DE CASSINI.

L'hiver a peine à fuir, mais il combat en vain;
Bientôt il va céder à la toute-puissance
De cet astre brillant dont la douce influence
Console la nature et réchauffe son sein.
Elle languit encor sans aucune parure;
L'arbuste dépouillé n'offre point de verdure.
Tout repose et tout dort; mais, malgré ce sommeil,
Tout semble pressentir le moment du réveil.
L'oiseau vole incertain, traverse la campagne,
Revient, chante, se tait, cherche et fuit sa compagne.
Rien ne s'anime encor, mais tout va s'animer;
Tout paraît sans amour, mais tout est près d'aimer.

PORTRAIT *de feu madame la marquise du Châtelet;*

Par Mme la marquise DU DEFFANT (1).

« Représentez-vous une femme grande et sèche, sans c.l, sans hanches, la poitrine étroite, deux petits t..... arrivant de fort loin, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très-petite tête, le visage aigu, le nez pointu, deux petits yeux vert-de-mer, le teint noir, rouge, échauffé, la bouche plate, les dent clair-semées et extrêmement gâtées. Voilà la figure de la belle Émilie, figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisure, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion; mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est souvent obligée de se passer de bas, de chemises, de mouchoirs et autres bagatelles.

» Née sans talens, sans mémoire, sans goût, sans imagination, elle s'est fait géomètre pour paraître au-dessus des autres femmes, ne doutant point que la singularité ne donne la supériorité. Le trop d'ardeur pour la représentation lui a cependant un peu nui. Certain ouvrage donné au public sous son nom, et revendiqué par un cuistre, a semé

(1) Ce portrait se trouve dans la *Correspondance de madame du Deffant avec Horace Walpole;* mais l'éditeur anglais l'a mutilé. Nous avons cru devoir conserver ici la pureté du texte. (*Note de l'Éditeur.*)

quelques soupçons ; on est venu à dire qu'elle étudiait la géométrie pour parvenir à entendre son livre. Sa science est un problème difficile à résoudre. Elle n'en parle que comme Sganarelle parlait latin devant ceux qui ne le savaient pas. Belle, magnifique, savante, il ne lui manquait plus que d'être princesse ; elle l'est devenue, non par la grâce de Dieu, non par la grâce du roi, mais par la sienne. Ce ridicule a passé comme les autres. On la regarde comme une princesse de théâtre, et l'on a presque oublié qu'elle est femme de condition. On dirait que l'existence de la divine Emilie n'est qu'un prestige : elle a tant travaillé à paraître ce qu'elle n'était pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Ses défauts même ne lui sont peut-être pas naturels ; ils pourraient tenir à ses prétentions : son impolitesse et son inconsidération, à l'état de princesse ; sa sécheresse et ses distractions, à celui de savante ; son rire glapissant, ses grimaces et ses contorsions, à celui de jolie femme. Tant de prétentions satisfaites n'auraient cependant pas suffi pour la rendre aussi fameuse qu'elle voulait l'être : il faut, pour être célèbre, être célébrée ; c'est à quoi elle est parvenue en devenant maîtresse déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui la rend l'objet de l'attention du public, et le sujet des conversations particulières ; c'est à lui qu'elle devra de vivre dans les siècles à venir, et en attendant elle lui doit ce qui fait vivre dans le siècle présent. »

Philosophes, économistes, antiéconomistes; jansénistes, molinistes, il n'y a presque aucun parti dont M. Dorat ne se soit attiré la haine; et cette étoile est rare sans doute pour un faiseur de madrigaux.

Tant de fiel entre-t-il dans une ame si douce?

Ou comment le poëte aimable qui s'était dévoué à l'insouciance, qui ne voulut chanter que Flore, Zéphire et les Amours, peut-il se voir livré à des querelles si vives et si nombreuses? C'est par la multitude de ses prétentions, de ses longues préfaces et de ses petits succès, que M. Dorat a suscité contre lui cette nuée d'ennemis; et c'est presque aussi souvent par ses éloges que par ses critiques, qu'il a eu le secret de les irriter. En butte à tant de persécutions, qui se bornent pourtant à des critiques fort dures, à quelques sarcasmes et autres honnêtetés littéraires du même genre, il est difficile de ne pas se croire du nombre ou des plus mauvais écrivains, ou des plus grands hommes de son siècle; il est rare aussi que, réduit à cette alternative, l'amour-propre balance long-temps. Les dernières préfaces de M. Dorat, et nommément ses réflexions sur Corneille et sur Montaigne, nous persuadent qu'il a pris le bon parti; et nous avons l'honneur de l'en féliciter.

Le noble désespoir que lui ont inspiré les fureurs journalistes de MM. de La Harpe et Palissot, vient de le déterminer à publier ses *Prôneurs*, ou *le Tartuffe littéraire*, comédie en trois actes et en vers, avec cette épigraphe : *le Philosophe est seul, et l'imposteur fait secte.* Brochure in-8°,

ornée, comme de coutume, de gravures assez belles, par Marillier.

Il y a plusieurs années que cette pièce était dans le portefeuille de l'auteur ; quoiqu'elle ne soit guère plus théâtrale que ses autres comédies, on ose présumer qu'elle aurait fait un tout autre effet à la représentation qu'à la lecture. Le parti qui hait les philosophes, et qui semble augmenter tous les jours, sans s'intéresser au succès de M. Dorat, se serait intéressé à celui d'un ouvrage où l'on se propose de les jouer : la malignité en eût aiguisé tous les traits, elle y eût trouvé mille allusions auxquelles l'auteur ne songea peut-être jamais lui-même; elle eût fini ses portraits, ses épigrammes, lui en eût prêté de nouvelles, et se serait mise ainsi de moitié dans sa vengeance et dans son succès. Pour attaquer un parti, il faut en appeler un autre, le rassembler avec adresse et lui fournir l'occasion de se montrer sans risque; ce qu'on peut faire au théâtre plus aisément qu'ailleurs. M. Dorat a donc mal fait d'imprimer sa pièce au lieu de la faire jouer ; mais son intention n'était pas d'être si méchant. En ce cas, pourquoi ne pas demeurer en repos? Est-ce la peine de se charger de petites noirceurs pour ne les faire qu'à demi? Et ne vaudrait-il pas mieux alors abandonner tout-à-fait le métier aux Fréron, aux P..., et à tous ces messieurs qui l'exercent si rondement?

Ce serait sans doute une discussion des plus minutieuses que celle d'examiner s'il y a plus ou moins d'action dans la comédie des *Prôneurs*

que dans les autres pièces de M. Dorat. Nous observerons seulement qu'on y ébauche deux actions qui sont à peine liées, qui se soutiennent faiblement, et qui se dénouent plus mal encore; mais on ne reprochera point à M. Dorat, comme à l'auteur des *Philosophes*, d'avoir calqué son plan sur celui des *Femmes Savantes*. Le plan des *Prôneurs* ne ressemble à rien, n'est rien. Le principal personnage, celui de Callidès, le chef des prôneurs, n'a aucun trait assez prononcé; madame de Norville, sa fille et son mari, n'ont pas même un caractère à deviner. Tous les prôneurs de la société, au sourd près, qui ne dit que deux ou trois mots de situation, se ressemblent si fort qu'on pourrait transporter partout un nom à la place de l'autre, sans que le dialogue en fût plus ou moins intelligible. Le marin, qui doit faire contraste avec messieurs les beaux-esprits, est en général assez fidèle à son costume; il lui échappe cependant deux ou trois tirades maniérées, et qui forment une disparate d'autant plus sensible, que le ton habituel du personnage est plutôt d'un mousse que d'un capitaine de vaisseau. Après un jugement si sévère, me sera-t-il permis d'ajouter ce que je ne pense pas moins que tout ce que je viens de dire? C'est que malgré tous ces défauts, les *Prôneurs* sont un ouvrage plein d'esprit, plein de traits heureux, et où l'on trouvera même quelques situations et des scènes entières d'un effet fort piquant.

Une des meilleures scènes de la pièce, c'est sans contredit celle où Callidès, le chef des Prôneurs,

initie le jeune Forlis dans les mystères de l'ordre : nous nous contenterons d'en citer quelques traits. Callidès réforme les jugemens de son prétendu pupille sur le mérite de tous nos auteurs classiques, et particulièrement sur celui de Rousseau et de Boileau.

J'en croyais, dit le jeune homme, deux arbitres puissans. — Qui sont-ils ? — Le public et le temps. — Le temps, répond Callidès,

Le temps commence à nous, de l'instant où nous sommes ;
Le temps est destructeur, et nous créons des hommes.
Quant au public, son joug vous tient-il donc courbé ?
Le public est, monsieur, terriblement tombé —

Parmi beaucoup d'autres conseils également sages, on ne doit pas oublier ceux-ci :

Travaillez peu vos vers et beaucoup vos succès ;
Tenez tête au mortel qui n'a qu'un nom stérile ;
Mais rampez sous le grand qui peut vous être utile.
Le mot d'humanité m'a fort bien réussi,
Vous pourrez au besoin vous en aider aussi.
Malgré ce mot pourtant, l'autorité cruelle,
Craignant notre morale, allait sévir contre elle.
La Tolérance alors entendit nos soupirs,
Et couverts de son voile, on nous crut ses martyrs, etc.
Pesez, calculez tout ; et même une visite,
Rien n'est indifférent. Voyez beaucoup Eglé,
Car il faut que de vous chez elle on ait parlé,
Si vous voulez souper en bonne compagnie
Et jouir des honneurs attachés au génie.

FORLIS.

Vous savez que de moi le sexe est adoré ;
Quand l'esprit est chez lui par les grâces paré.

Ces traits ne sont pas ceux de l'Eglé qu'on renomme;
Elle parle, elle pense, elle hait comme un homme.

Beaucoup de gens, à ce dernier trait, ont cru reconnaître feu mademoiselle de l'Espinasse; mais refuser à mademoiselle de l'Espinasse la grâce de l'esprit, c'est prouver sans doute que l'on ne connut guère ou l'un ou l'autre.

On a trouvé plusieurs mots heureux dans la scène où les prôneurs font une espèce de liste des proscrits.

P...... et Clément ne s'attendaient pas sans doute à l'honneur de se trouver dans cette galerie philosophique; mais le poëte a su les y placer le plus adroitement du monde. Quels ont été jusqu'à présent, dit Forlis, les adversaires de cette secte despotique? — Des hommes méprisés, des brigands littéraires,

Pourraient-ils, entre nous, appréhender les traits
D'un méchant démasqué, flétri par un succès,
Possédant le talent et le secret uniques
D'ennuyer tout Paris par des vers satiriques?
Craindraient-ils ce pédant, bavard de son métier,
Qui sur un hémistiche écrit un mois entier,
Pédagogue échappé des ombres de l'école,
Zoïle par le fait, et Boileau sur parole;
Pauvre diable trop vil pour être combattu,
Qui prépare sans fruit des poisons sans vertu;
Reptile malheureux né des flancs de l'Envie,
Et qu'elle-même attache au laurier du génie?

Ce morceau est un de ceux qui ont le mieux réussi. J'en conclus que le premier tort des *Prôneurs*

n'est pas de manquer d'action ; c'est de ne pas offrir assez de grands traits pour être une pièce de caractère intéressante pour tous les temps, ni assez de méchancetés pour être une satire personnelle, un ouvrage du moment.

Le buste de mademoiselle Clairon ayant été exposé, ces jours passés, à la vente du cabinet de feu M. Randon-de-Boisset, mademoiselle Arnoud en doubla la première enchère ; il n'y eut personne qui se permit d'enchérir sur elle, et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée applaudit à différentes reprises. Un anonyme lui envoya sur-le-champ le quatrain suivant :

Lorsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène.

On vient de remettre au théâtre de la Comédie française le *Complaisant*, de feu M. de Pont-de-Veyle, comédie en cinq actes et en prose. La conduite de cette pièce est sage, l'exécution fine et spirituelle, mais un peu froide ; le dialogue agréable, aisé et du meilleur ton. Si cette reprise n'a pas eu tout le succès que l'ouvrage semble mériter, c'est à la mauvaise distribution des rôles qu'on doit s'en prendre. Celui de madame Orgon, où il y a infiniment de grâces et de gaieté, et que mademoiselle Dangeville jouait d'une manière si

originale, a été fort mal rendu par mademoiselle Drouin, qui n'a su en faire qu'une caricature ridicule et déplaisante. Il n'y a en général aucun rôle de la pièce qui n'ait été joué avec trop de lenteur et trop de manière. Les scènes les plus finement écrites sont celles qu'il faut rendre avec le moins d'apprêt; il faut, pour nous plaire, que la finesse n'ait aucune apparence de prétention, qu'elle paraisse naturelle, involontaire, naïve même. Et Marivaux l'avait bien senti : sans l'air de négligence dont il enveloppe les pensées les plus recherchées et les tournures les plus ingénieuses, son style ne serait pas supportable.

Quoique le *Complaisant* ait toujours paru sous le nom de M. de Pont-de-Veyle, on prétend que l'ouvrage fut fait en société, et l'on assure même que M. le comte de Maurepas, fort jeune alors, y eut beaucoup de part; on soupçonna aussi M. le président de la Monnoye d'y avoir travaillé. C'est de lui qu'est le mot cité dans le journal de M. de La Harpe. M. de la Monnoye joignait aux manières les plus douces une malice d'esprit que cet extérieur rendait plus piquante. Il était fort gros. Un jour, au parterre de l'Opéra, quelqu'un, incommodé de sa taille et de son voisinage, dit tout haut : Quand on est fait d'une certaine manière, on ne devrait pas venir ici. *Monsieur*, lui répondit doucement le président, *il n'est pas donné à tout le monde d'être plat.*

Ce qui pourrait donner sans doute une assez singulière opinion des progrès de notre goût, c'est

l'espèce de fureur avec laquelle tout Paris a suivi plusieurs représentations de *Dom Japhet d'Arménie*, vieille farce de Scarron, remplie d'inepties et d'ordures, dont le héros est un fou qui n'a de comique que son extravagance et son imbécillité. On ne peut guère expliquer le prodigieux succès de cette platitude, qu'en l'attribuant tout entier à l'heureuse idée que le sieur Dugazon a eue d'ajouter à la cavalcade qui termine le quatrième acte, une facétie sur les courses de Neuilly. On a été enchanté de voir cette nouvelle anglomanie parodiée sur la scène; et les lazzi du sieur Dugazon en jockei ont fait accourir et la ville et la cour. Quelque éclatant qu'ait été l'effet de cette plaisanterie, on peut prédire avec assurance que les chevaux de course et leurs jockeis n'y perdront rien de la considération qu'ils ont si justement acquise en France depuis quelques années; leur gloire est au-dessus d'une pareille atteinte.

Un jeune Arlequin de soixante et quelques années, le sieur Bigottini, a débuté sur le théâtre de la Comédie italienne dans une pièce de sa composition, intitulée *Arlequin Esprit-Follet*. Le jeu du sieur Bigottini n'a aucun rapport avec celui de l'acteur qu'il doit remplacer; il n'a ni la même grâce, ni la même finesse, ni la même naïveté: ses métamorphoses cependant sont ingénieuses et variées; et ses mouvemens, sans avoir la souplesse et le moelleux qui caractérisent les moindres gestes

de Carlin, sont d'une précision et d'une prestesse singulières. Rien n'égale la promptitude avec laquelle il change et de costume et de masque; son talent, à cet égard, tient du prodige; mais c'est un genre de mérite qui n'amuse pas long-temps, quelque surprise qu'il puisse causer avant que les yeux s'y soient accoutumés. Les miracles de cette espèce suffiraient pour faire la fortune d'un sorcier ou d'un prophète; ce n'est pas assez pour celle d'un arlequin. Les tours d'adresse les plus heureusement combinés s'épuisent bientôt; il n'y a que l'esprit qui puisse se varier à l'infini, il n'y a que la grâce dont le charme soit toujours le même.

Le succès du sieur Bigottini ne nous consolera donc point de la retraite dont nous menace le sieur Carlin; il nous consolera bien moins encore de celle de madame la Ruette, qui a paru ces jours passés pour la dernière fois dans l'*Ami de la Maison.* Cette charmante actrice réunissait à la voix la plus intéressante, à la physionomie la plus fine et la plus heureuse, un tact infiniment rare, et la sensibilité la plus naïve et la plus délicate. On n'espère plus de voir les rôles d'Isabelle, de Colombine, d'Agathe et de Zémire, joués comme ils l'ont été par elle. La délicieuse scène de la Rose, dans le *Magnifique*, fut, pour ainsi dire, toute entière son ouvrage; elle y répandait un mélange de décence et d'intérêt dont la magie est inexprimable. C'est un mot singulier peut-être, mais plein de vérité, que celui de madame d'Houdetot, qui disait *que dans ce moment madame la Ruette*

avait de la pudeur jusque dans le dos. La jalousie de ses rivales n'a pas moins contribué que le mauvais état de sa santé à la déterminer à demander sa retraite.

L'Académie royale de Musique, pour varier, continue de nous donner tour à tour *Iphigénie*, *Orphée*, *Alceste* et le *Devin du Village*. Le sieur Noverre vient d'y joindre un nouveau ballet intitulé les *Ruses de l'Amour*; on en trouve le sujet dans ses *Lettres sur la Danse*. De tous les ballets qu'il a donnés jusqu'à présent, c'est le premier dont le succès ait été bien général. Les scènes de cette pantomime pastorale sont assez communes quant au motif, mais les groupes en sont admirablement bien dessinés; et la contre-danse qui termine le ballet, d'une composition vive et brillante, offre le tableau le plus champêtre et le plus voluptueux, un tableau riche comme Téniers et gracieux comme Boucher. C'est surtout cette contre-danse qui a été applaudie avec ivresse; et les meilleurs amis de la famille Gardel ont été obligés d'avouer que Noverre pourrait bien être un homme de génie.

Il y a eu ce carême, et surtout pendant la clôture des théâtres, plusieurs spectacles de société fort intéressans. Nous ne parlerons ici que de ceux qui ont été donnés chez madame la marquise de Montesson, comme très-supérieurs à tous les

autres, non-seulement par le rang des acteurs et par l'éclat de l'assemblée, mais par le choix même des pièces, et par la manière dont elles ont été jouées. On y a revu avec le plus grand plaisir le *Barbier de Séville*, l'opéra d'*Aline, reine de Golconde*, et celui de la *Servante Maîtresse*, trois pièces où madame de Montesson a rempli tour à tour les rôles de mademoiselle Doligni, de mademoiselle Arnoud et de madame la Ruette, avec une intelligence, un naturel, une grâce, une finesse capables de suppléer tous les avantages de l'habitude et du talent le plus exercé. Parmi les nouveautés qui ont paru cette année sur ce charmant théâtre, on a particulièrement distingué *Robercia* et l'*Heureux Échange*, deux drames de madame de Montesson, et le *Minutieux*, comédie de M. le marquis de Montesquiou, premier écuyer de Monsieur.

Robercia est tiré d'une anecdote du président de Montesquieu, rapportée dans le Mercure du mois de mai 1775. C'est un acte de bienfaisance très-considérable, relativement à la fortune de cet homme célèbre, et dont les circonstances n'ont été découvertes qu'après sa mort. Toute la pièce semble dictée par la vertu même qui en a fourni le sujet, par l'humanité la plus généreuse et la plus compatissante. La marche du drame est unie et naturelle, la liaison des scènes facile, et le dialogue d'une simplicité douce et vraie. Ce qui n'a pas peu contribué sans doute à augmenter l'intérêt d'un ouvrage déjà fort attachant par lui-même,

c'est la manière dont le rôle de l'homme bienfaisant a été rendu par M. le duc d'Orléans, et l'application qu'il était si naturel d'en faire aux qualités personnelles de ce prince.

Il y a dans l'*Heureux Échange* la même sensibilité que dans *Robercia*, et peut-être avec plus de mouvemens, plus de variété, et des situations plus nouvelles. Nous ne pouvons nous empêcher d'indiquer au moins une des situations qui a paru faire le plus grand effet. Délie, à peine sortie de l'enfance (c'est madame de Montesson qui joue elle-même ce rôle, et qui lui prête l'illusion la plus séduisante), Délie aime avec toute la bonne foi de son âge un jeune homme dont elle ignore les dispositions. Elle apprend que ce jeune homme demande à s'éloigner, et que son départ est fixé pour le soir même. Sa mère l'engage à répéter une leçon de musique. Elle commence par un air qu'elle chante en s'accompagnant elle-même de la harpe. Le jeune homme, qui n'a pas encore osé déclarer son amour, vient prendre congé de la mère, et demande humblement la permission d'assister à la leçon de sa fille. La mère, dont l'intention est d'éprouver ces deux amans, leur propose de chanter un *duo*; et c'est dans cette situation d'esprit que la jeune personne est obligée de chanter. Je ne crois pas avoir entendu jamais aucun *duo* dont l'impression m'ait paru plus théâtrale et plus touchante.

On a trouvé beaucoup d'esprit, beaucoup de détails heureux dans la comédie de M. de Mon-

tesquiou ; mais il me semble aussi qu'on s'est accordé à penser que les moyens en étaient un peu forcés, souvent trop subtils ou trop mesquins ; que le principal personnage de la pièce manquait en général de cette naïveté si nécessaire à l'illusion, et qu'en conséquence il n'avait que peu de force comique, ne paraissant guère minutieux que parce qu'il avait eu l'intention de le paraître. Je ne sais si de tout le rôle on pourrait citer un trait aussi original que celui de feu M. d'Héricourt, et ce n'est pas un conte. Il était si fou d'un petit jardin de fleurs qu'il faisait soigner avec toute la recherche imaginable, et il craignait si fort d'en altérer l'ordre et la propreté, qu'il ne s'y promenait jamais qu'un peigne au talon, pour effacer sur-le-champ la trace de ses pas.

Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de M. de Voltaire ni prose, ni vers. L'on sait pourtant que, bien digne d'imiter Sophocle en tout, il a fait encore cet hiver deux tragédies nouvelles, l'une en trois actes, et l'autre en cinq, dont le sujet est tiré de l'histoire d'Alexis Comnène : mais c'est tout ce que nous en avons appris ; et M. l'abbé Coyer, qui arrive de Ferney, probablement ne nous en dira pas davantage. Il s'était proposé de passer trois ou quatre mois chez M. de Voltaire ; il avait même eu l'attention, presque en l'abordant, de lui faire part de ce doux projet. Pour sentir combien la proposition devait agréer à M. de Voltaire, il faut savoir que l'abbé Coyer,

qui dans ses premiers écrits sut attraper quelquefois un ton assez léger, dans la conversation est l'homme du monde le plus lourd, l'ennui personnifié. Notre illustre Patriarche soutint avec assez de patience le premier jour; mais le lendemain, en lui parlant de ses voyages en Italie et en Hollande, il lui fit tout à coup une question qui parut l'embarrasser beaucoup. *Savez-vous bien, M. l'abbé, la différence qu'il y a entre don Quichotte et vous? c'est que don Quichotte prenait toutes les auberges pour des châteaux, et vous, vous prenez tous les châteaux pour des auberges.* Cette boutade ayant désenchanté subitement M. l'abbé, il repartit dans les vingt-quatre heures.

L'abbé Millot vient de publier, en six volumes, *les Mémoires politiques et militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, composés sur les pièces originales, recueillies par Adrien Maurice, duc de Noailles, maréchal de France et ministre d'Etat.*

Le titre seul de cet ouvrage annonce assez combien le fond en doit être important et curieux. C'est l'extrait d'environ deux cents volumes in-folio, et la plupart des pièces qui forment cet immense recueil sont des originaux autographes, les autres des copies faites avec beaucoup de soin. On doit la plus grande reconnaissance aux illustres dépositaires d'un monument si précieux, d'avoir bien voulu permettre qu'il

servît à l'instruction publique; on en doit infiniment à l'homme de lettres qui, pour remplir des vues si utiles, s'est chargé d'un travail capable d'effrayer l'activité la plus exercée et la patience la plus intrépide. L'importance de ce travail et les dégoûts qui en sont inséparables, doivent lui faire pardonner sans doute une infinité de négligences et d'incorrections qu'on n'eût point supportées dans un autre ouvrage avec la même indulgence. Mais peut-être l'auteur se serait-il épargné beaucoup de peine à lui-même, à ses lecteurs beaucoup d'ennui, si au lieu de s'imposer la tâche pénible de donner à ces Mémoires une forme suivie, il s'était contenté de faire l'extrait de toutes les pièces dignes d'être conservées, de les ranger par ordre chronologique, et d'y joindre seulement, lorsque l'intelligence du texte aurait paru le demander, quelques notes historiques claires et succinctes. En suivant ce plan, il se serait sauvé toute la peine qu'il lui en a coûté pour vouloir mettre dans un ouvrage qui n'en était pas susceptible, cette espèce de suite et de liaison qui ne sert qu'à le faire paraître plus long, plus défectueux, souvent même plus décousu; car ce défaut devient plus sensible par l'effort même que l'on fait pour le dissimuler. Il est à présumer aussi qu'en simplifiant ainsi son travail, l'auteur n'aurait pas surchargé son livre de tant de réflexions qui, pour être fort sensées, si vous voulez même très-édifiantes, n'en sont pas moins très-communes, très-inutiles,

et, si j'ose le dire, très-parfaitement déplacées dans des mémoires qu'on appelle politiques et militaires. M. l'abbé Millot a fait presque tous ses ouvrages pour l'instruction de la jeunesse : c'est très-bien fait à lui ; mais il devait sentir qu'en rédigeant les mémoires d'un maréchal de France et d'un ministre d'état, il ne s'agissait d'écrire ni pour des régens de collége, ni pour des enfans. Toute cette morale, que nous estimons d'ailleurs infiniment, sans rendre son livre plus instructif, l'a rendu beaucoup moins agréable pour les seuls lecteurs dont il devait s'occuper ; et c'est dommage.

Le maréchal de Noailles n'est pas seulement peint dans ces mémoires comme un grand négociateur, comme un grand ministre, comme un citoyen plein de courage et de vertu ; il y paraît encore un grand homme de guerre, et l'on ne peut douter que sa réputation de général n'eût été fort brillante, s'il eût gagné la bataille de Dettinghen, comme ses dispositions semblaient l'assurer. On cite, à l'occasion de cette malheureuse journée, une lettre du roi de Prusse, dans laquelle ce monarque lui rend la justice la plus éclatante. Toutes les lettres du maréchal de Saxe appuient un témoignage si auguste ; mais la preuve à la fois la plus réelle et la plus glorieuse des talens militaires de notre héros, c'est sans doute le mémoire qu'il envoya lui-même à M. de Saxe, le 21 janvier 1748, mémoire dans lequel il trace tout le plan de cette marche

savante qui fit réussir l'entreprise de Maëstricht, et dont l'exécution termina si heureusement la guerre. M. l'abbé Millot, après avoir fait l'extrait de ce mémoire, le compare fort adroitement au récit que M. de Voltaire a fait de cette expédition mémorable dans son *Précis du siècle de Louis XV*. Il est beau, dit-il, de voir le maréchal de Saxe, après tant de victoires, conserver une entière déférence pour un ami dont les lumières avaient souvent dirigé ses entreprises; il l'est encore plus de voir le maréchal de Noailles s'appliquer en silence à lui combiner de grands desseins et à lui abandonner toute la gloire du succès.....

Une preuve moins grave de la confiance du maréchal de Saxe pour M. de Noailles, mais qui nous paraît assez originale pour nous permettre de la rapporter ici, c'est la lettre suivante : « On m'a proposé, mon maître, d'être
» l'Académie française. J'ai répondu que je ne
» savais point seulement l'orthographe (1), et que
» cela m'allait comme une bague à un chat. On
» m'a répondu que le maréchal de Villars ne
» savait pas écrire ni lire ce qu'il écrivait, et qu'il
» en était bien. C'est une persécution. Vous n'en
» êtes pas, mon maître : cela rend la défense
» que je fais plus belle. Personne n'a plus d'es-
» prit que vous, ne parle et n'écrit mieux; pour-

(1) En voici une preuve tirée de sa lettre : *Se la mallet comme une* BAGE *à un chat. Pourcoy nah aites vous pas? Je crains les ridicules*, et SE LUY SI MAN PARET UN, etc.

» quoi n'en êtes-vous pas ? Cela m'embarrasse ;
» je ne voudrais choquer personne, bien moins
» un corps où il y a des gens de mérite. D'un
» autre côté, je crains les ridicules, et celui-ci
» m'en paraît un bien conditionné. Ayez la bonté
» de me répondre un petit mot. »

M. l'abbé Millot n'a pas jugé à propos de nous donner la réponse en entier, par égard sans doute pour l'Académie, dont il voudrait bien être ; il ajoute seulement que M. de Noailles engagea M. de Saxe à refuser. « Cette affiche,
» lui dit-il, ne convient point à un homme de
» guerre, et je serais très-fâché de voir mon
» cher comte Maurice dans une compagnie où
» l'on s'occupe uniquement de mots et d'ortho-
» graphe. » La philosophie n'y dominait pas encore, et les gens de lettres étaient même assez modestes ou assez imbéciles pour ne pas croire que leur tâche fût de régenter le monde et de faire la leçon aux rois. Comme l'on s'est formé depuis !

Il n'y a, dans les Mémoires que nous avons l'honneur de vous annoncer, aucune de ces anecdotes obscures que la malignité crédule recherche toujours avec tant d'empressement ; mais on y trouve, quoiqu'en petit nombre, de ces particularités piquantes qui peignent souvent mieux le caractère et les mœurs que les actions les plus éclatantes.

« Don Francisco de Velasco ayant présenté
» un placet au roi, ne reçut de lui aucune ré-

» ponse. Il en présenta un autre au cardinal » de Portocarrero, et ne fut point écouté. Il » s'adressa au président de Castille, et ce mi- » nistre lui dit qu'il ne pouvait rien; enfin au » duc d'Harcourt, et le duc refusa de se mêler » de son affaire. Quel gouvernement, Messieurs! » dit Velasco; un roi qui ne parle pas! un » cardinal qui n'écoute pas! un président de » Castille qui ne peut pas! et un ambassadeur de » France qui ne veut pas! Ce mot devint le » sujet de toutes les conversations. »

Voici comme madame des Ursins décrit elle-même les détails de sa charge, dans une lettre à la maréchale de Noailles. « Dans quel emploi, » bon Dieu! m'avez-vous mise! je n'ai pas le » moindre repos, et je ne trouve pas même le » temps de parler à mon secrétaire. Il n'est plus » question de me reposer après le dîner, ni de » manger quand j'ai faim; je suis trop heureuse » de pouvoir faire un mauvais repas en courant, » et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle » pas dans le moment que je me mets à table. » En vérité, madame de Maintenon rirait bien » si elle savait les détails de ma charge. Dites- » lui, je vous supplie, que c'est moi qui ai » l'honneur de prendre la robe-de-chambre du » roi d'Espagne lorsqu'il se met au lit, et de » la lui donner avec ses pantoufles quand il » se lève. Jusque-là je prendrais patience : mais » que tous les soirs, quand le roi entre chez » la reine pour se coucher, le comte de Béna-

» vente me charge de l'épée de Sa Majesté, d'un » pot-de-chambre et d'une lampe que je renverse » ordinairement sur mes habits; cela est trop gro» tesque. Jamais le roi ne se leverait si je n'allais » tirer son rideau, et ce serait un sacrilége, si » un autre que moi entrait dans la chambre de » la reine quand ils sont au lit. Dernièrement » la lampe s'était éteinte, parce que j'en avais » répandu la moitié. Je ne savais où étaient les » fenêtres, parce que nous étions arrivés de nuit » dans ce lieu-là; je pensai me casser le nez » contre la muraille, et nous fûmes, le roi d'Es» pagne et moi, près d'un quart d'heure à nous » heurter en les cherchant..... La reine entre » dans ces plaisanteries, mais cependant je n'ai » point encore attrapé la confiance qu'elle avait » aux femmes de chambre piémontaises. J'en suis » étonnée, car je la sers mieux qu'elles, et je » suis sûre qu'elles ne lui laveraient point les » pieds et qu'elles ne la déchausseraient point » aussi proprement que je fais. »

Quoique M. l'abbé Millot rapporte plusieurs lettres écrites en France contre la princesse des Ursins, il ne s'est point permis de citer celle où on l'accusait d'avoir épousé son écuyer, et qu'elle laissa partir avec d'autres dépêches tombées entre ses mains, en ajoutant seulement à la marge, *épousé. Non.*

Un grand nombre de lettres originales de la princesse des Ursins, du roi et de la reine d'Espagne, de Louis XIV et de Louis XV, du car-

dinal de Fleury et du maréchal de Noailles lui-même, donnent un très-grand prix à ces mémoires, et en variant le style et le ton de l'ouvrage, en augmentent singulièrement l'intérêt. Les lettres particulieres de Louis XV peignent avec la plus extrême vérité la justesse de son sens, sa douceur et sa bonhomie. On sait que c'est M. de Rose qui faisait à peu près toutes celles de Louis XIV; mais on sait aussi que le seul talent de M. de Rose était d'imprimer à son style le caractère de noblesse et de grandeur qui accompagnait les moindres actions du monarque, et qui semblait lui appartenir exclusivement.

On trouve dans le dernier volume des Mémoires de l'abbé Millot des détails fort importans sur les négociations qui ont précédé la dernière guerre de 1755. Il paraît démontré par les témoignages les plus authentiques que notre ministère désirait sincèrement la paix, et que la persuasion où l'on était en France que le ministère anglais voulait la guerre à tout prix, fit seule échouer les arrangemens qu'on avait proposés pour maintenir l'union des deux puissances. J'ai entendu dire à mylord Stormond, que si l'on voyait également les dépêches qui déterminèrent alors le ministère anglais, tout le monde serait convaincu que l'Angleterre ne désirait pas moins ardemment la paix, et ne s'était déclarée pour la guerre que parce qu'elle avait été trompée par des préventions pareilles à celles qui abusèrent la France. Est-il possible que de vains soupçons, de faux rapports

brouillent les puissances comme les particuliers, et qu'un malentendu décide du conseil des souverains et de la destinée des peuples!

La traduction de Théocrite que vient de publier M. de Chabanon est la meilleure que nous ayons, puisque nous n'en avons point d'autre, au moins qui soit connue. On trouve, et dans la prose et dans les vers de M. de Chabanon, de l'exactitude, de la correction, quelquefois même une sorte d'élégance; mais ce mérite, qui paraît lui avoir coûté prodigieusement, ne supplée ni à la grâce, ni à la chaleur, ni à la vérité du style. Je crois qu'il y a peu de traductions où le sens de l'original ait été rendu en général avec plus de justesse et de fidélité; je crois qu'il en est peu de plus correctement écrites. Cependant le Théocrite de M. de Chabanon ne donnera jamais qu'une idée très-imparfaite du Théocrite grec, parce qu'il n'a ni la même couleur ni le même caractère; parce que le plus souvent même il n'a ni la couleur ni le caractère de ce genre de poésie dont Théocrite nous a donné la première idée, que Virgile a embellie et que Gessner a peut-être surpassée. Quoi qu'il en soit, les efforts de M. de Chabanon méritent quelque reconnaissance; il est malheureux que des efforts si multipliés ne servent qu'à constater la médiocrité de son talent comme la persévérance de son amour pour les lettres. De toutes les passions malheureuses, c'est sans doute la moins intéressante.

---

plies de naturel et de vérité, forment le tableau du monde le plus attendrissant ; et si tout l'ouvrage était fait dans le même goût, je connaîtrais peu de romans d'une lecture plus attachante.

Quelques journalistes bénévoles ont osé comparer aux poëmes de Gessner un poëme en prose de M. le Suire, intitulé les *Noces Patriarcales.* C'est mettre Stace à côté de Virgile, une esquisse de Doyen à côté d'un tableau de Raphaël. M. le Suire lui-même est beaucoup plus modeste : il se contente d'avouer que c'est la prose de M. Hubert, le traducteur de Gessner, qu'il a prise pour modèle; et l'on voit bien qu'approcher de la prose du traducteur ou du génie de l'original, ce n'est pas la même chose.

Il y a dans les *Noces Patriarcales* de la douceur, de la sensibilité, quelques détails heureux, quelques situations touchantes; mais l'ensemble de la composition manque à la fois et de simplicité et de variété; on sent presque partout les efforts pénibles qu'a faits l'auteur pour remplir enfin sa carrière ; il se jette de digressions en digressions, sans que ces ressources si faibles et si communes servent seulement à rompre la monotonie de l'ouvrage. Du nombre de ces épisodes est le long récit que fait Rebecca de son prétendu voyage à Babylone, et ses descriptions du faste de la cour de Sémiramis. On sait combien ce contraste des mœurs de la cour et des mœurs

champêtres est usé; il devient ridicule dans un sujet qui ne pouvait intéresser que par la simplicité la plus naïve et la plus pure.

Le charme des poésies de Gessner est de nous transporter dans un monde entièrement nouveau, dans des temps et dans des mœurs qui n'ont aucun rapport avec les nôtres; de nous faire oublier notre propre existence et de nous en donner pour ainsi dire une à son gré. Ces mêmes tableaux qui nous semblent si doux et si touchans, éloignés ainsi de tout ce qui nous entoure ordinairement, prendraient à nos yeux un caractère fade et niais, si l'illusion que le poëte a su nous faire nous permettait quelque retour sur nos opinions, sur nos préjugés et sur nos plaisirs d'habitude; mais ce sont là les secrets du génie, et pour le comprendre, il ne suffit pas sans doute d'avoir étudié, comme M. le Suire, la prose de M. Hubert.

Les premiers numéros du Journal de M. Linguet viennent de paraître: on y trouve, comme dans tous ses autres écrits, beaucoup d'audace, beaucoup de paradoxes, de grandes philippiques contre les puissances du Nord et contre l'ordre des avocats, avec des complaintes fort touchantes sur l'abolition du despotisme féodal et du servage, dont il regrette les tranquilles douceurs plus que les poëtes n'ont jamais regretté l'âge d'or. A travers ce fatras qui décèle à chaque instant l'esprit le plus faux et l'ignorance la plus intré-

pide, on ne peut s'empêcher d'admirer des traits de la plus brillante éloquence, des expressions pleines de génie, un style plein de nerf et de feu. Ce qu'il y a de plus curieux dans le second numéro, c'est sans doute le grand projet présenté par l'auteur à M. le duc d'Aiguillon, pour intéresser l'Espagne et la France au partage de la Pologne. Il ne demande pour l'Espagne que Minorque et Gibraltar; il défie l'Angleterre de le trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, si le midi de l'Europe fait mal ses affaires, ce ne sera pas la faute de maître Linguet; il le déclare positivement dans une de ses notes. « *La négligence » du midi de l'Europe sur tout ce qui se passe » dans le Nord est inconcevable; j'ai tâché » d'en prévenir les effets.* » Le grand homme! et quelle modestie! Mais voyez l'ingratitude du midi de l'Europe qui ne se doutait pas d'un pareil service!

On a jugé les *Incas* avec une sévérité extrême. Si ce livre eût été annoncé sous un nom moins célèbre que celui de M. Marmontel, il est à présumer que le libraire ne l'eût pas acheté trente-six mille livres; mais il y a bien à parier aussi que le succès en eût été plus brillant, ou du moins plus paisible. L'amour-propre des prétendus connaisseurs, au lieu de jouir des talens, ne songe qu'à les apprécier; il se hâte de ranger tous les écrivains du même siècle dans certaines classes; il assigne à chacun, avec autorité, sa place et son

rang; tout ce qui contrarie ses systèmes lui déplaît et le chagrine. Arrive-t-il à un homme de lettres de publier quelque ouvrage qui semble s'élever au-dessus du genre dans lequel il s'était déjà fait connaître; vous pouvez compter que ce nouveau succès lui sera disputé avec tout l'acharnement imaginable. On veut le punir d'avoir manqué à cette espèce de subordination arbitraire dont on n'osait lui faire une loi. Ainsi l'on avoue aujourd'hui que les *Contes moraux* sont charmans; mais on décide qu'en faisant *Bélisaire* et les *Incas*, M. Marmontel a entrepris une tâche au-dessus de ses forces. Toute la modestie avec laquelle il veut bien avouer lui-même que ce dernier ouvrage n'est ni une histoire, ni un poëme, n'a pu adoucir ses censeurs.

Quelques soins que M. Marmontel ait pris pour écarter et tout ce qui peut avoir l'air de la prétention, et tout ce qui pouvait donner lieu à des comparaisons dont il ne voulait point courir les risques, on s'est obstiné à le soupçonner d'avoir eu l'intention de faire un poëme en prose.

Nous conviendrons, comme M. Marmontel en est convenu lui-même, que, s'il avait eu la prétention de faire un poëme épique, il serait resté fort au-dessous de ses modèles; mais nous oserons dire qu'il s'est proposé peut-être un plus grand objet, du moins un objet infiniment plus utile, celui d'enseigner aux hommes une vérité qui intéresse le bonheur de tous les âges et de toutes les nations, qu'on a prêchée dans ce siècle plus forte-

ment que dans aucun autre, mais qui n'avait pas encore été présentée sous une forme aussi sensible, aussi touchante. Si vous considérez les *Incas* sous ce point de vue, si vous subordonnez toutes les parties qui en forment le plan à ce but essentiel, vous y trouverez toute l'unité, tout l'intérêt dont l'ouvrage était susceptible; vous saurez gré à l'auteur de la richesse et de la variété de ses épisodes; vous admirerez l'art avec lequel il a su adoucir les couleurs d'un tableau trop effrayant, sans en détruire l'effet et l'énergie; vous oublierez bientôt si c'est une histoire ou un poëme que vous lisez, et les défauts même qu'on ne saurait excuser, disparaîtront insensiblement à vos yeux.

C'est une idée belle et grande, c'est aussi l'idée la plus juste et la plus heureuse, que celle de montrer la religion même empressée à défendre, à protéger l'humanité contre le fanatisme; et c'est sur cette belle idée que repose tout l'édifice des *Incas*. Pour peindre les horreurs du fanatisme, pouvait-on choisir un théâtre et plus vaste et plus frappant que cette autre moitié de l'univers qui fume encore de ses longs ravages? Aux mœurs d'un peuple superstitieux et féroce pouvait-on opposer des mœurs plus intéressantes et plus douces que celles de ces malheureux Péruviens, de toutes les nations de l'Amérique la plus éclairée et la plus sensible? La religion même, pour paraître sur la terre et gagner tous les cœurs, eût-elle choisi d'autres traits, un autre caractère que

celui du vertueux Las Casas ? Ce pieux solitaire est le véritable héros de notre poëme; c'est le personnage essentiel au but de tout l'ouvrage, et c'est le seul qui ne paraisse jamais sans intéresser fortement. On désirerait peut-être de le voir plus souvent en action; mais il eût été sans doute assez difficile de donner une plus grande influence à un religieux, à un vieillard. Son caractère n'en est pas moins sublime et soutenu, c'est une tête vraiment antique : et si tous les personnages du tableau étaient dessinés avec le même intérêt, avec la même vigueur, nous ne craindrions pas de comparer les *Incas* aux plus beaux monumens qui nous restent de l'antiquité. Les vertus de Las Casas, le défenseur de la religion et de l'humanité, mises en opposition avec les vices de Valverde, le héraut de l'intolérance et de la superstition, forment une leçon d'autant plus frappante et d'autant plus utile, qu'elle est sans amertume et sans offense. Sous ce rapport, il est peu d'ouvrages dont l'objet soit plus essentiellement moral, plus digne du philosophe et du citoyen; et les *Incas* méritent du moins autant d'éloges que le Patriarche de Ferney en a prodigués depuis dix ans au quinzième chapitre de *Bélisaire.*

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







